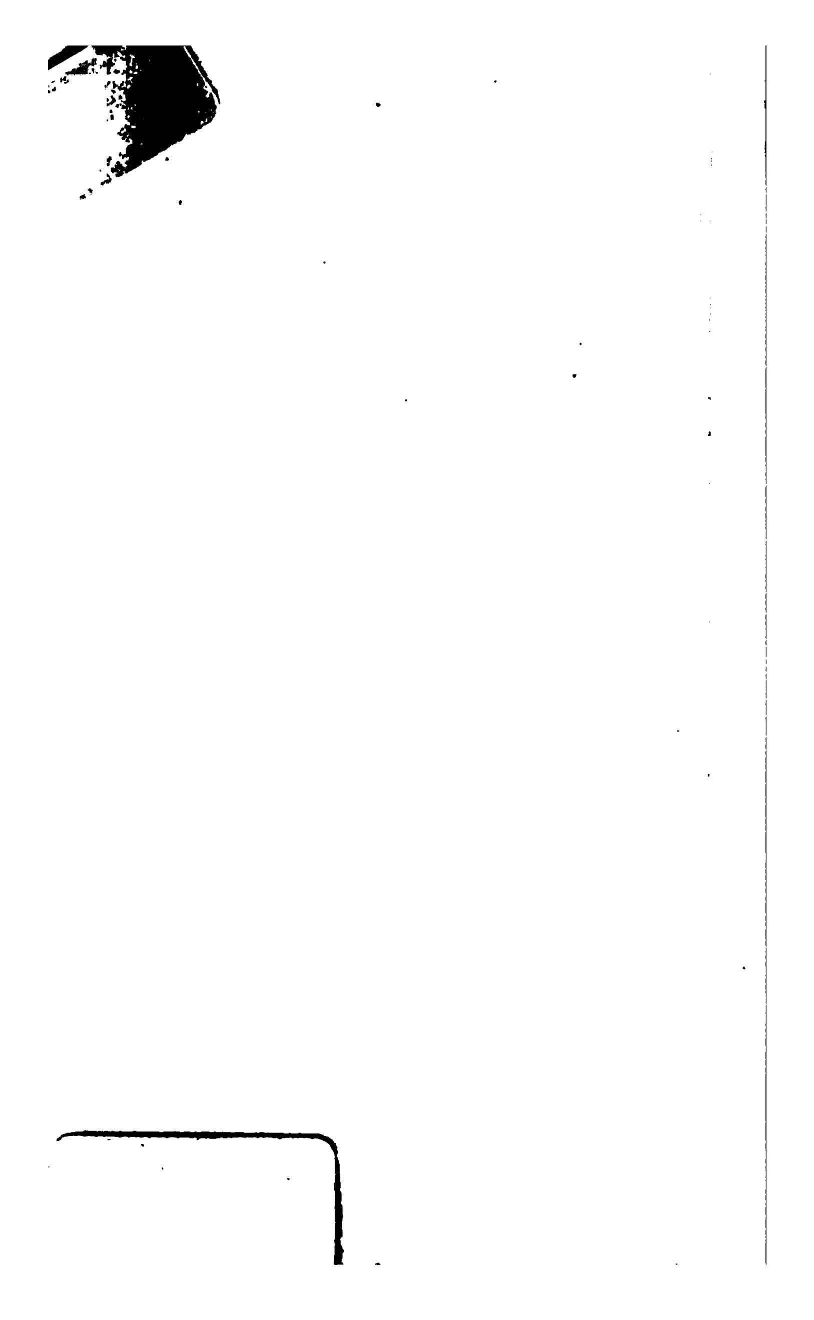
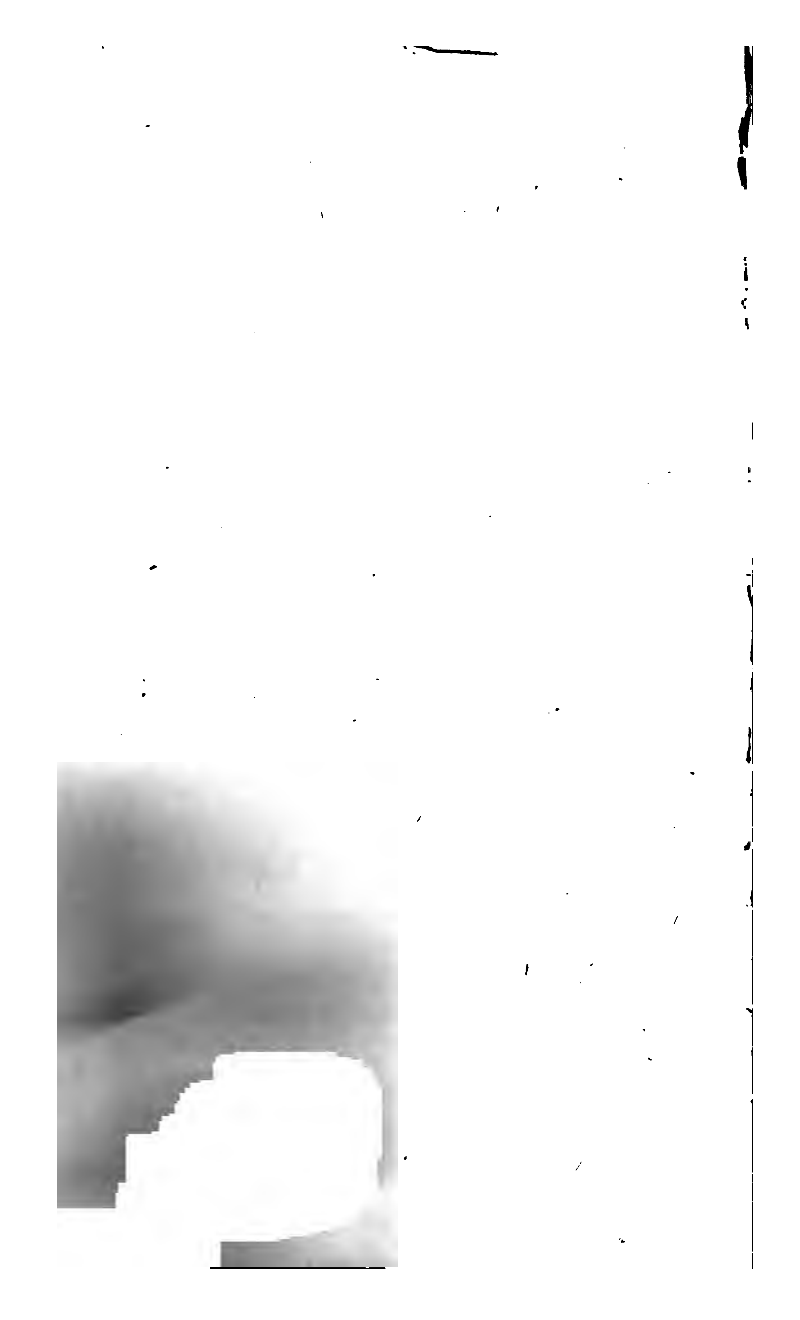








COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE MADAME
RICCOBONI.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

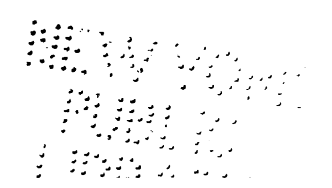
TOME QUATRIEME.



A PARIS, & se trouve A LIEGE,

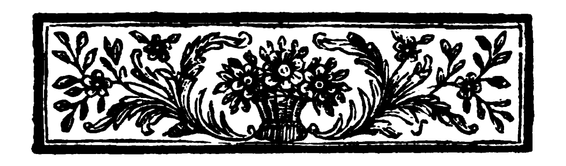
Chez ANNE-CATHERINE BASSOMPIERRE, Imprimeur de *SON ALTESSE;*
de l'Imprimerie de feu J. F. BASSOMPIERRE, *Pere.*

M. DCC. LXXXI.



HISTOIRE
DE
MISS JENNY,

Écrite & envoyée par elle à milady comtesse de Roscomond, ambassadrice d'Angleterre à la cour de Danemarck.



HISTOIRE DE *MISS JENNY.*

PREMIERE PARTIE.

JE me vois obligée, madame, de justifier ma conduite à vos yeux, ou de vous laisser croire qu'elle est très-singuliere, peut-être très-blâmable. Par leurs propositions brillantes, deux personnes attirent actuellement sur moi l'attention d'une foule de spectateurs. Chacun me juge au gré de ses idées, & me condamne sur ses propres principes.

Imagine-t-on des motifs raisonnables de dédaigner une grande fortune? Au sentiment de la plupart des hommes, la modération est une qualité bien petite : elle leur paroît plutôt la marque d'un naturel paresseux, d'une ame sans élévation, que la suite des réflexions solides d'un esprit juste, ou l'effet d'une vertu distinguée.

Ne tenant à rien dans le monde, je n'ai

adopté les préjugés d'aucun état; je ne cherche point la célébrité, & je rougirois d'affecter une philosophie sous laquelle on cache souvent plus d'orgueil que de véritable désintéressement. Dans la circonstance qui vous porte à m'écrire avec tant de chaleur, j'agis pour moi seule. Satisfaite de l'approbation de mon cœur, je puis négliger celle du grand nombre; mais la vôtre ne m'inspirera jamais cette indifférence, madame, & je mettrai toujours ma gloire à la mériter.

On ne vous en impose point. Un lord riche, puissant, estimé, revêtu de plusieurs dignités, me recherche avec empressement: il est jeune encore; on le trouve aimable; il m'aime depuis long-temps. Une passion conservée près de cinq années, semble le mettre en droit d'attendre, de demander, d'espérer le prix de sa constance. Je refuse de le lui accorder, on s'en étonne, & vous-même, madame, vous *n'approuvez point ce refus obstiné.*

Milord Alderson appuie les vœux de cet amant. Le bruit s'est répandu qu'il vouloit m'adopter. A la vérité, il se propose de déshériter en ma faveur sir Henri Lindsey, son parent. D'immenses richesses me sont offertes, on n'exige de moi qu'une seule démarche. Celui qui me presse de la faire, a le pouvoir d'en rendre le succès certain..... Ah, madame, quelle démarche! Quel époux veut-on me donner! Et quel protecteur ose me demander de la tendresse & du respect! Quand vous m'exhortez par vos lettres à ne

pas négliger de *ſi grands avantages*, ſavez-vous quel eſt mon ſort, qui je ſuis? Connoiſſez-vous ceux dont les ſentiments vous paroiſſent *généreux?* Je m'oppoſe *durement*, dites-vous, *aux tendres intentions d'un vieillard vénérable;* je ne veux point conſentir à *cette adoption* qui le combleroit de joie. Ah! c'eſt de tout mon cœur que je mépriſe aujourd'hui & le titre de ſa fille, & le motif qui l'engage à vouloir me le donner. Ce vieillard fut ſourd à mes cris, quand ma profonde miſere me fit tomber à ſes pieds. Il fut inſenſible à mes larmes dans un temps où ſes moindres ſecours auroient pu fixer ma deſtinée, la rendre heureuſe : il devoit alors me ſauver des dangers auxquels l'indigence expoſe une fille jeune, belle, indépendante, qui n'a jamais connu le beſoin, & s'y trouve abandonnée; qui ſe voit tout-à-coup précipitée d'un état aiſé dans la foule des miſérables, de ces infortunés condamnés par la pauvreté à rétrécir leur intelligence, à la borner au ſoin de pourvoir à la preſſante néceſſité de conſerver leur vie. Dure condition! qui oblige de ſouffrir tout le jour, pour ſe procurer les moyens de ſouffrir encore le lendemain.

Je pardonnerois peut-être à milord Alderſon les peines que ſa cruauté m'a fait ſentir; je ne puis lui en pardonner les ſuites qu'il auroit dû prévoir. On oublie le malheur, le temps en affoiblit le ſouvenir; mais le ſentiment de la honte eſt ineffaçable. C'eſt milord Alderſon, ce ſont ſes refus cruels qui m'ont

réduite à rougir au ſeul nom de l'époux qu'il me deſtine. Et je le reconnoîtrois pour mon aïeul ! j'accoutumerois mon cœur à le chérir, à le reſpecter ! Ah ! comment donner le nom de pere à celui dont je fus traitée inhumainement ? Il m'a privée du ſeul bien que nous ayons vraiment droit d'exiger de nos parents. Ne nous doivent-ils donc pas des ſoins vigilants, une protection attentive, qui nous maintienne dans l'état où nous naiſſons, nous conduiſe à remplir les devoirs de cet état, & nous garantiſſe des pieges que le vice tend ſans ceſſe ſous les pas de l'innocence ?

Un tel langage vous ſurprend. Vous n'avez jamais imaginé que je duſſe un jour m'en ſervir en parlant de milord Alderſon. Mais, madame, je ne ſuis point ce que je parois être. Préſentée dans le monde ſous un nom ſuppoſé, on me croit parente de milady d'Angleſey. De triſtes événements m'ont forcée à recevoir avec reconnoiſſance un titre qui voiloit à tous les yeux mon état & mes malheurs. En vous les détaillant, je ſuis bien ſûre de ramener votre cœur à cette tendre indulgence que vous avez tant de fois montrée pour mes ſentiments. Vous faire connoître quelle a été à mon égard la conduite des deux lords, dont les intérêts ſemblent vous toucher, c'eſt vous engager à approuver, même à partager le juſte mépris que l'un & l'autre m'inſpirent.

Vous n'avez point oublié, madame, l'aimable Sara Alderſon. Vous étiez en Irlande

quand elle mourut. Vous pleurâtes la compagne de votre enfance; ſon ſouvenir vit encore dans le cœur d'une amie. La reſſemblance de mes traits avec les ſiens, vous donna le deſir de former, d'entretenir cette liaiſon qui m'eſt devenue ſi chere. Eh bien, madame, je dois le jour à l'infortunée Sara, à cette triſte victime du caprice d'un pere fier du rang de ſes aïeux; mais peu ſoigneux de faire le bonheur de ſes deſcendants. Que ma confiance n'altere point une eſtime conſervée tant d'années; ſuſpendez votre jugement. Ma mere fut foible, mais elle ne fut point mépriſable. On veut me contraindre à l'accuſer moi-même, à révéler ſa faute; on me preſſe d'en produire les preuves; c'eſt un nom, des armes, de riches poſſeſſions, des titres faſtueux, que l'on met en balance avec mon reſpect pour ſa mémoire. Périſſent à jamais tous ces vains monuments de l'orgueil, plutôt que d'être acquis par une démarche ſi coupable! Je hais l'enfant qui, par une réclamation intéreſſée, déshonore la mere dont il veut être avoué. Non, on ne m'entendra point troubler les cendres de la mienne par le récit public de ſes malheurs. Je puis les répandre dans votre ſein, madame; mais ils ne deviendront point le ſujet d'une baſſe conteſtation entre ſir Henri Lindſey & moi. Ce parent de milord Alderſon vient de s'attirer ſa haine, en cédant au penchant de ſon cœur, en préférant une fille aimable à la riche héritiere qui lui étoit deſtinée. Milord veut lui retirer ſes bienfaits. Un acte du Parlement

rend ses dispositions difficiles à changer. Le desir ardent de punir sir Henri, le porte à m'offrir de me reconnoître, à me presser de l'attaquer à la chancellerie. Celui dont l'amour obstiné ne se rebute point par mes longs mépris, lui promet le titre de duc, à l'instant où il me recevra de ses mains : ainsi l'ambition & la vengeance tiennent, dans l'ame de milord Alderson, la place de ces *sentiments généreux* que vous lui supposez. Mais l'infortunée qu'il abandonna si long-temps, ne peut s'y tromper. Non, je ne priverai point sir Henri d'un brillant héritage ; les projets de milord Alderson ne peuvent ni m'intéresser, ni s'accorder avee les miens. Je ne veux rien de lui, je ne veux ni le voir, ni entrer dans aucune négociation sur ses desseins. Par ce que je vais vous apprendre, vous jugerez, madame, si mes refus sont fondés, & peut-être cesserez-vous de m'accuser de *bizarrerie* & de *dureté.*

Milord Alderson, un des plus riches pairs de la grande-Bretagne, passa ses premieres années à Londres. Il étoit bien fait, d'une figure charmante. Après avoir visité les différentes cours de l'Europe, il reparut dans sa patrie avec mille nouveaux agréments. Ses voyages & de longues recherches lui donnoient un goût particulier pour tout ce qui rend l'extérieur aimable. Il savoit la musique, dansoit parfaitement, avoit assez d'esprit, peu de sens, encore moins de principes. Il parloit bien, pensoit mal ; étoit vain, hardi, inconsidéré ; s'aimoit beaucoup, négligeoit

tout, excepté ſa perſonne. Il ne connut jamais l'amour, ſe fit une étude d'en feindre, & mit ſa gloire à perſuader qu'il en inſpiroit. Il devint l'objet de l'entêtement de ces femmes, toujours paſſionnées, jamais ſenſibles, dont le cœur froid & l'imagination vive voudroient couvrir du nom de tendre foibleſſe le goût qui les détermine à chercher le plaiſir; moins condamnables, peut-être, ſi ſon attrait ſeul les guidoit; & plus heureuſes, ſi elles ne le cherchoient pas ſouvent en vain.

Milord fut quelque temps à la mode; mais il ceſſa de plaire, & rien ne put l'en conſoler. Il arrive aſſez ordinairement à ceux-qui ſe ſont fait un mérite de l'eſpece du ſien, de n'en acquérir jamais de plus ſolide, de ſe voir bientôt rebutés par un ſexe & mépriſés par l'autre. Milord l'éprouva. Sa naiſſance ni ſa fortune ne le mirent point à l'abri de ce ſort. Parvenu à l'âge d'exercer les emplois convenables à ſon rang, il ſe vit préférer, dans les nominations, des hommes qui ſembloient lui être inférieurs, mais dont les qualités juſtifioient le choix du prince & l'eſtime de la nation. Ayant à peine atteint ſa trentieme année, il quitta Londres, ſe retira en Northumberland où il avoit des terres, réſolu d'y vivre, de s'y former une cour, & de ne jamais reparoître à celle d'Angleterre.

Un naturel exigeant, un faſte plus capable de révolter la nobleſſe indigente, que de lui en impoſer, aucune attention pour les autres, la plus grande admiration pour lui-même, aſſez d'humeur, point de complai-

sance, le rendoient peu propre à s'attirer l'amitié de ses voisins. Il obtint des gentilshommes de sa province, ces froids respects dus aux grands. Son rang méritoit des égards; mais sa personne inspiroit de l'éloignement. Ainsi les devoirs s'étant bornés à de courtes visites, milord se trouva seul. Il sentit bientôt que la retraite ne fait pas toujours des heureux, & qu'elle ne convient ni à tous les états, ni à tous les caracteres.

L'ennui le porta à visiter les différents lieux où il possédoit des biens. Il fit un voyage en Irlande, y vit lady Onéale, jeune veuve, noble, belle, mais sans fortune. Il l'épousa, revint avec elle en Angleterre, en eut un fils & une fille, & perdit sa femme après cinq ans d'une union qui lui fit goûter si peu d'agréments, qu'en se voyant libre, il jura solemnellement de ne plus s'engager. Lady Sara, sa fille, fut mise dans une pension près de Londres; & l'héritier de son nom, seul objet de ses attentions, demeura dans le château d'Alderson, où milord résidoit depuis son mariage.

Ce jeune enfant, enlevé à l'âge de quatorze ans par une fievre maligne, laissa à sa sœur l'assurance de la plus grande fortune. Je ne vous peindrai point lady Sara, vous l'avez vue, madame : élevée avec elle, vous eûtes le temps de connoître les qualités de son ame. Tant de surprise, d'attendrissement dans vos yeux, en appercevant son portrait chez moi, m'ont appris que ses traits n'étoient point effacés de votre souvenir. Lady

Sara joignoit aux graces de la figure charmante qui s'offre à la vue, des sentiments nobles & généreux. Elle avoit l'humeur égale, le cœur sensible & le naturel tendre, l'élévation de son esprit la rendoit capable de fermeté ; mais une extrême douceur la portoit vers la complaisance, & lui donnoit ce caractere heureux, aimable, qui fait le bonheur de ceux dont nous sommes environnés, & presque jamais le nôtre.

Milord Alderson regretta beaucoup son fils : non qu'il l'aimât avec tendresse ; mais cet enfant devoit soutenir sa maison prête à s'éteindre, & porter un nom auquel milord étoit fort attaché. La mort du jeune lord détruisant ses espérances, il rappella sa fille, & songea à la marier. Il la destina d'abord au fils de sa sœur, pere de sir Henri. Il vouloit faire passer ses titres sur la tête de ce baronnet, & l'obliger à porter les armes & le nom d'Alderson ; mais ce neveu étant absent, même éloigné du royaume, milord ne se pressa point d'annoncer ce dessein.

Lady Sara vivoit depuis six mois chez son pere, quand milord comte de Revell vint habiter Westerney, terre fort belle, qu'il venoit d'acheter, à trois milles d'Alderson. Une blessure considérable le contraignoit à quitter le service. Il ne comptoit pas s'éloigner pour long-temps de la cour. Sa présence & ses sollicitations y étoient trop nécessaires à un jeune lord, dont l'élévation & le bonheur l'occupoient sans cesse. Le comte aimoit & protégeoit en lui le fils d'un illustre ami,

autrefois cher à son cœur & toujours présent à sa pensée. Vous savez, madame, que le dernier duc de Salisbury, après s'être efforcé pendant plusieurs années de soutenir un parti, juste peut-être, mais foible & malheureux, paya enfin de sa tête le noble attachement qu'il montroit pour le sang de ses anciens maîtres. Sa chûte entraîna celle de tous les siens. Sa famille désolée chercha un asyle loin de sa patrie. Edouard, son fils, encore au berceau, déja privé de sa mere avant ce terrible événement, fut laissé au soin de milord Revell. Ce seigneur, lié de l'amitié la plus tendre avec l'infortuné duc de Salisbury, regarda son fils comme un dépôt précieux, comme l'objet qui devoit réunir toutes les affections de son cœur. Il se proposa de dédommager cet enfant chéri des biens que le sort venoit de lui ravir. Une véritable générosité rendit le comte économe, lui apprit à retrancher ces dépenses qui appauvrissent un grand, & lui ôtent le pouvoir d'être libéral. Milord Revell sacrifia les airs à la bonté. Ses biens augmenterent considérablement par son application à les régir lui-même; il mit tous ses soins à rendre son éleve accompli. Docile & reconnoissant, Edouard profita si bien d'une excellente éducation, qu'à l'âge de dix-huit ans personne en Angleterre ne l'égaloit. Il en accomplissoit vingt-deux quand le comte de Revell fit l'acquisition de Wersteney. Revenu depuis six mois de ses voyages, le jeune lord nouvellement entré dans le service, passa à son ré-

giment un peu de temps, & vers le milieu de l'automne il ſe rendit auprès de milord Revell.

La proximité de leur demeure offrant ſouvent à Edouard & à Sara des occaſions de ſe voir, les conduiſit bientôt à connoître qu'ils étoient formés pour ſe plaire. Lady Alderſon admira Edouard, & il ſentit un deſir ſi vif d'être aimé d'elle, que, perdant le goût de tous les amuſements, il tomba dans une mélancolie dont milord Revell s'apperçut. Il s'en inquiéta & voulut en apprendre la cauſe. Edouard, naturellement vrai, ne pouvoit manquer de confiance pour un ami ſi généreux; il lui ouvrit ſon cœur avec cette noble franchiſe qui eſt inſéparable d'une belle ame, avouant à milord que toutes ſes eſpérances de bonheur étoient détruites, s'il déſapprouvoit ſes ſentiments.

Le comte auroit ſouhaité que ſon penchant ſe fût déclaré pour une autre. Il n'eſtimoit pas milord Alderſon, & le voyoit rarement; cependant il rendoit juſtice au mérite reconnu de ſa fille, chérie & reſpectée de toute la nobleſſe des environs. D'ailleurs, elle devoit jouir d'une grande fortune: cette raiſon détermina le comte en faveur de ce mariage. Il ſollicitoit avec ardeur le rétabliſſement d'Edouard. Le roi ſembloit porté à lui accorder cette grace. L'eſpoir de l'obtenir, une illuſtre naiſſance, mille qualités aimables, les dons de milord Revell, l'aſſurance d'être ſon héritier, rendoient Edouard un parti ſi avantageux, qu'il eût été difficile

à milord Alderſon de former la moindre objection contre une alliance ſi convenable. Le comte de Revell rechercha ſon amitié, apprit à l'amant de Sara l'art de ſe prêter ſans baſſeſſe à l'inſupportable vanité de ce ſeigneur; & par des préparatifs adroits & des ménagements doux, il parvint à rendre Edouard ſi agréable à milord Alderſon, qu'à l'inſtant où il fit l'ouverture de l'union deſirée, la propoſition reçue avec joie fut acceptée ſans difficulté.

On ne conſulta point lady Sara; mais ſon cœur, fortement prévenu en faveur d'Edouard, ſe ſoumit ſans réſiſtance à l'ordre de l'aimer. On convint des articles. Le jour qui devoit ſerrer de ſi doux nœuds étoit déja nommé, lorſque le comte de Revell tomba dangereuſement malade. Il ſe trouvoit au château d'Alderſon quand la fievre le prit. Sa bleſſure ſe rouvrit, & ſon mal parut d'abord ſi conſidérable, qu'on jugea ne pouvoir le tranſporter ſans péril. Il reſta donc à Alderſon. Edouard, toujours près de lui, montra tant de ſenſibilité pour ſon état, un naturel ſi tendre, ſi reconnoiſſant, ſi éloigné de ces vues intéreſſées & baſſes, dont un héritier amuſe ordinairement ſa douleur & ſe fait des conſolations, que l'amour de lady Sara en devint plus vif. Edouard avoit un de ces caracteres qui gagnent tant à ſe développer, & dans leſquels de nouvelles occaſions font découvrir de nouvelles vertus.

Tout le temps que milord Revell garda le lit, Edouard & Sara ne quitterent point ſa

chambre. Ils ſe diſputoient l'un à l'autre l'avantage de lui adoucir la triſteſſe de ſa ſituation, de le conſoler, de charmer ſes maux par des ſoins careſſants, & quand il ſe trouva mieux, d'inventer les moyens de l'amuſer dans ſa convaleſcence. Trois mois ſe paſſerent ſans que milord pût ſortir de ſon appartement. Pendant ce temps Edouard & Sara, toujours enſemble, prirent l'habitude de ſe voir, de s'aimer, de ſe le dire. Leurs cœurs s'attacherent par tous les liens que forment l'intimité & cette douce confiance qui l'entretient, augmente les charmes de l'amour, & réunit à ſa vivacité les ſentiments ſolides de l'eſtime & de l'amitié.

Leur bonheur dépendoit du parfait rétabliſſement du comte; ils le ſouhaitoient avec une égale ardeur. Enfin, le jour ſi deſiré fut nommé pour la ſeconde fois. La veille de ce jour, milord Alderſon voulut revoir les articles, & communiquer au comte de Revell les changements qu'il projetoit d'y faire. Les notaires étant venus, il leur ordonna de rédiger les actes en conſéquence de ſes nouvelles idées, & s'enferma avec le comte pour les lui détailler.

On étoit alors au commencement du printemps. Lady Alderſon, prête à jouir d'un bonheur que rien ne ſembloit devoir troubler, confuſe, inquiete, oſoit à peine lever les yeux ſur celui dont les droits alloient être ſi décidés. Elle l'évitoit ſans pouvoir démêler le mouvement qui la portoit à le fuir. En ſortant de table, elle entra dans les jardins, &

se [illegible] elle aimoit à se promener. Un jour Edouard, courant sur ses pas, la joignit au détour d'une allée. Sara rougit, & le [illegible] en le voyant, qu'il en fut surpris, même affligé. Il lui fit de tendres reproches de l'air d'abattement répandu sur son visage. Mille doutes s'éleverent dans son ame. Pour la premiere fois il craignit qu'en lui donnant sa main, elle ne cédât au devoir. Sa tristesse, à l'approche de l'instant où elle alloit être à lui, instant prévu depuis si long-temps, lui paroissoit naître d'une indifférence dissimulée, peut-être par respect, par soumission. Ces soupçons, qu'il ne cacha pas, toucherent vivement lady Alderson. Des assurances sinceres de sa tendresse, un trouble mêlé des mouvements involontaires qui l'agitoient, qui se formoient de la crainte; & l'air de vérité dont ses discours étoient accompagnés, dissiperent bientôt l'erreur d'Edouard.

Une petite pluie commençoit à les incommoder. Ils s'avancerent vers un bosquet entouré d'arbres odoriférants & rempli des plus belles fleurs de la saison. La sûreté de cet asyle les y arrêta. Ils s'assirent sur un gazon, & garderent le silence pendant quelques moments. L'agrément de ce lieu, le chant d'un nombre infini d'oiseaux, le murmure d'une cascade qu'ils avoient en perspective leur rappellerent cet endroit de Milton, où les deux créatures souveraines du monde leverent en même temps leurs yeux pour contempler les merveilles dont elles étoient en-

ronnées, & ne furent frappées d'a tion qu'à l'instant où leurs regards s contrerent. Sara venoit de reprendre prits, sa contenance paroissoit plus a Son humeur naturellement gaie lui déja mêler les graces de l'enjoueme tendres expressions de son cœur, qua apperçut Edouard enseveli dans un fonde rêverie. Elle s'en alarma, le press dire ce qui l'occupoit. Il s'en défendi pira, la conjura de ne point lui m une curiosité qu'il n'osoit satisfaire. parlant il fixoit sur elle des yeux passi dont les regards touchants exprimoi desir auquel il résistoit. Il prenoit les de *Sara*, les serroit avec ardeur, les co de *baisers* enflammés. Un moment a les repoussoit doucement, sembloit év les toucher, s'éloignoit, détournoit s ge, paroissoit craindre de se laisser pé Ces mouvements étranges redou l'inquiétude de Sara, Ah, parlez-mo dez-moi, lui dit-elle; avez-vous des que vous ne puissiez me confier, d grins dont mon cœur refuse de parta mertume? Formez-vous des vœux a je ne sois prête à joindre les miens? A lez! ce silence cruel me fait douter de vos sentiments.

En douter! vous, ma chere Sara, Edouard! vous, douter de mon amo répétez-moi cent fois, mille fois, q êtes prête à joindre vos vœux à t les miens. Lady Alderson le jura: elle

ſe hâtoit de gagner un bois où elle aimoit à ſe promener, quand Edouard, courant ſur ſes pas, la joignit au détour d'une allée. Sara rougit, & ſe déconcerta ſi fort en le voyant, qu'il en fut ſurpris, même affligé. Il lui fit de tendres reproches de l'air d'abattement répandu ſur ſon viſage. Mille doutes s'éleverent dans ſon ame; pour la premiere fois il craignit qu'en lui donnant la main, elle ne cédât au devoir. Sa triſteſſe, à l'approche de l'inſtant où elle alloit être à lui, inſtant prévu depuis ſi long-temps, lui paroiſſoit naître d'une indifférence diſſimulée, peut-être par reſpect, par ſoumiſſion. Ces ſoupçons, qu'il ne cacha pas, toucherent vivement lady Alderſon. Des aſſurances réitérées de ſa tendreſſe, un aveu naïf des mouvements involontaires qui l'agitoient, lui inſpiroient de la crainte; & l'air de vérité dont ſes diſcours étoient accompagnés, diſſiperent bientôt l'erreur d'Edouard.

Une petite pluie commençoit à les incommoder. Ils s'avancerent vers un boſquet entouré d'arbres odoriférants & rempli des plus belles fleurs de la ſaiſon. La ſûreté de cet aſyle les y arrêta. Ils s'aſſirent ſur un gazon, & garderent le ſilence pendant quelques moments. L'agrément de ce lieu, le chant d'un nombre infini d'oiſeaux, le murmure d'une caſcade qu'ils avoient en perſpective leur rappellerent cet endroit de Milton, où les deux créatures ſouveraines du monde leverent en même temps leurs yeux pour contempler les merveilles dont elles étoient en-

vironnées, & ne furent frappées d'admiration qu'à l'instant où leurs regards se rencontrerent. Sara venoit de reprendre ses esprits, sa contenance paroissoit plus assurée. Son humeur naturellement gaie lui faisoit déja mêler les graces de l'enjouement aux tendres expressions de son cœur, quand elle apperçut Edouard enseveli dans une profonde rêverie. Elle s'en alarma, le pressa de lui dire ce qui l'occupoit. Il s'en défendit, soupira, la conjura de ne point lui montrer une curiosité qu'il n'osoit satisfaire. En lui parlant il fixoit sur elle des yeux passionnés, dont les regards touchants exprimoient un desir auquel il résistoit. Il prenoit les mains de Sara, les serroit avec ardeur, les couvroit de baisers enflammés. Un moment après, il les repoussoit doucement, sembloit éviter de les toucher, s'éloignoit, détournoit son visage, paroissoit craindre de se laisser pénétrer.

Ces mouvements étranges redoublerent l'inquiétude de Sara, Ah, parlez-moi, parlez-moi, lui dit-elle; avez-vous des secrets que vous ne puissiez me confier, des chagrins dont mon cœur refuse de partager l'amertume? Formez-vous des vœux auxquels je ne sois prête à joindre les miens? Ah, parlez! ce silence cruel me fait douter à mon tour de vos sentiments.

En douter! vous, ma chere Sara, s'écria Edouard! vous, douter de mon amour! Ah! répétez-moi cent fois, mille fois, que vous êtes prête à joindre vos vœux à tous les miens. Lady Alderson le jura: elle attesta

l'honneur & la vérité du ſerment qu'elle faiſoit. Edouard tranſporté tomba à ſes genoux, paſſa ſes bras autour d'elle, & la preſſant tendrement : on nous marie demain, lui dit-il d'un ton bas & timide; on vous donne à moi. Je vous devrai à l'acte authentique qui ſe paſſe en ce moment, à une cérémonie publique, à l'ordre de votre pere, aux bontés d'un ami! Pourquoi ne vous devrois-je pas à préſent à votre choix, à l'amour, à nos communs deſirs? La preuve de vos ſentiments dépend aujourd'hui de vous. Demain elle ſera la ſuite indiſpenſable du vœu d'obéiſſance que vous aurez prononcé aux pieds des autels. Ah! ſi vous m'aimez, partagez mon ardeur, comblez mes ſouhaits; que je puiſſe me dire : Sara, ma chere Sara, s'eſt donnée à ſon amant.

Qu'oſez-vous me propoſer, interrompit lady Alderſon? Eſt-ce à moi, eſt-ce à celle dont vous recevez demain la foi, que vous montrez ce deſir offenſant? Quand un engagement ſacré va remplir vos eſpérances, voulez-vous?... Je ne veux rien, dit triſtement Edouard; je demande & n'exige pas. Je ſuis téméraire, hardi, condamnable, ſans doute, ſi vous m'oppoſez un honneur de convention, les préjugés, l'uſage : chaînes cruelles! dont la politique & l'intérêt forgerent le tiſſu gênant. Un mouvement que la nature inſpire à tous les êtres ſenſibles, un ſentiment vrai, mes deſirs, la liberté, voilà mes droits. La complaiſance, l'amour, la bonté, doivent les faire valoir dans votre

cœur. Je n'ai aucune raiſon contre vos refus; mais je ſens une paſſion extrême de jouir d'un bien qui me ſoit donné, & m'aſſure que je ſuis vraiment l'objet de votre préférence. Cédez, continua-t-il en redoublant ſes careſſes, cédez, ma chere Sara; qu'un doux conſentement faſſe mon bonheur! Ah! ſi j'obtiens cette grace ſi tendre, je verrai ſans ceſſe dans ma femme une maîtreſſe tendre & généreuſe! Je me répéterai chaque jour avec délice, avec reconnoiſſance: elle m'a rendu heureux par ſa ſeule volonté. Je croirai ne vous tenir que des mains de l'amour; jamais, non, jamais je ne me ſouviendrai de cette aimable condeſcendance ſans en être touché; & ſi dans le cours de notre vie un événement troubloit l'union de nos cœurs, ſi j'oſois réſiſter au plus léger de vos ſouhaits, rappellez-moi cette preuve d'eſtime, de confiance; elle me fera tomber à vos pieds, & tout vous ſera accordé.

Ah, madame, quel langage! Que l'homme qui a le moins d'art poſſede bien le talent dangereux de ſéduire une ame ſenſible!

Des larmes furent la réponſe de lady Alderſon. Sa colere, excitée par cette propoſition, ſe changea bientôt en une tendre pitié: elle blâmoit le caprice de ſon amant; mais elle gémiſſoit de lui voir un deſir qu'elle ne devoit pas ſatisfaire. Des prieres, de douces repréſentations, quelques faveurs légeres conditionnellement accordées, augmentoient le feu qu'elle croyoit modérer. Elle vouloit s'arracher des bras d'Edouard, l'é-

loigner d'elle ; il la retenoit, se soumettoit à ses volontés, renonçoit aux siennes, & n'insistoit plus que sur le pardon de ses témérités. Il exigeoit des preuves de l'oubli de ses projets ; chaque instant rendoit l'indulgence plus nécessaire & les prétentions moins révoltantes. Sara éperdue s'écrioit en vain ; son trouble, ses pleurs, son désordre, la rendoient plus touchante encore. Edouard, emporté par la violence de sa passion, cessa de l'écouter, de l'entendre ; il ravit, peut-être obtint cette faveur si chere, si précieuse, si vivement souhaitée, demandée avec tant d'imprudence, & refusée avec trop de foib[illegible]

[illegible] joie dans les yeux du jeune lord!
[illegible] confusion dans ceux de lady
[illegible] transports! Que de promesses,
[illegible] de n'oublier jamais ce moment
[illegible] de plaisirs goûteroit une femme
[illegible] plaisance vient de rendre heu-
[illegible] ant, combien elle s'applaudiroit
[illegible] arbitre de son bonheur, que cet
[illegible] doux pour elle, si je ne sais
[illegible] rtume, vivement sentie, mais dif-
[illegible] rimer, ne se mêloit à l'agréable
[illegible] lle naît sans doute de l'atteinte
[illegible] avons osé porter à nos principes.
[illegible] nous quittons le sentier de la vertu,
[illegible] ur s'introduit dans notre ame; ses
[illegible] mouvements nous inspirent le re-
[illegible] passé, & la crainte de l'avenir.

[illegible] heures s'étoient rapidement écou-
[illegible] quand lady Sara avertit Edouard qu'on

les attendoit peut-être pour signer, & le pressa de retourner auprès de milord Revell. Il ne voulut point la quitter; il lui donna la main, & la conduisit à son appartement. En traversant une galerie qui y menoit, elle apperçut en-bas des valets en mouvements, un carrosse attelé dans la cour, & vit avec surprise que c'étoit celui du comte de Revell. Bientôt elle entendit la voix de ce seigneur. D'un sallon au dessous de la galerie, il appelloit ses gens & demandoit d'un ton impatient, si l'on n'avoit point encore trouvé Edouard, ordonnant de le chercher partout, & de le lui amener promptement.

L'effroi s'empara du cœur de lady Alderson. Un triste pressentiment lui fit tourner sur son amant des yeux baignés de larmes. Ah! qu'est-ce donc qui l'agite, s'écria-t-elle? que se passeroit-il? Hélas, si on nous séparoit!

Eh! qui éleve ce noir présage dans votre esprit, dit Edouard? Rien ne peut plus nous séparer. Quoi, l'instant où je me trouve si heureux est marqué par vos pleurs? Que craignez-vous? Je jure à ma chere Sara de l'aimer, de l'adorer, de la respecter toujours, de consacrer ma vie à lui prouver ma tendresse & ma reconnoissance. J'en atteste à ses pieds tout ce qu'on révere. Sara, livrée à ses craintes, l'interrompoit, le conjuroit de descendre, d'aller s'instruire de ce qui engageoit le comte à le demander avec instance, à le demander seul. Edouard faisoit quelques pas pour s'éloigner, revenoit à elle, la pressoit dans ses bras, ne pouvoit s'en séparer. Il

lui [illegible] tout ce qu'il croyoit capable de la [illegible] ; mais ses discours, ses serments, ses [illegible], rien ne calmoit son cœur agité. Sara [illegible] plus en elle cette paisible sécurité, [illegible] heureuse innocence ; le trouble & [illegible] avoient deja versé leurs cruels [illegible] dans son ame.

[illegible] qu'ils venoient de donner à [illegible] les derniers de leur bonheur. [illegible] Alderson, rempli de cette vanité [illegible] au delà même de la vie, [illegible] de perpetuer un nom trop [illegible] par ses ancêtres, avoit destiné Sara à [illegible] les branches de Rivers & Alderson, reunies toutes deux en lui. Le goût qu'il prit d'abord pour Edouard, la grandeur & l'ancienneté de la maison de Salisbury, le flatterent & l'engagerent à renoncer au projet de donner Sara au fils de sa sœur ; mais la longue maladie de milord Revell lui laissa le loisir de s'abandonner à de nouvelles réflexions, & ramena dans son esprit le dessein d'obliger l'époux de Sara à porter le nom d'Alderson.

La situation où se trouvoit le fils du duc de Salisbury, fit penser à milord qu'il ne devoit pas se regarder au dessus d'un simple gentilhomme. Tenant tout de l'amitié du comte de Revell, encore incertain d'être replacé au rang de ses peres, peu sûr que le roi lui permît de porter ses titres, il pouvoit s'estimer heureux d'en recevoir un de la main de Sara. D'ailleurs, son amour étoit un garant de sa complaisance : ainsi, sans daigner

lui parler de ce qu'il méditoit, milord crut ſeulement néceſſaire d'obtenir l'agrément du comte. Il n'imagina pas trouver la plus légere difficulté de ſa part, & dans cette confiance il lui découvrit ſes deſſeins; mais quand il ſe flattoit de les lui voir approuver, il ignoroit combien milord Revell étoit attaché à la mémoire d'un ami malheureux.

Ce ſeigneur avoit mis toute ſon ambition à relever une maiſon dont le chef vivoit encore dans ſon cœur. Pour prix des longs & utiles ſervices rendus avec zele à ſa patrie, il ne vouloit, il ne demandoit que la réhabilitation d'Edouard; c'étoit, depuis vingt ans, l'unique objet de ſes ſoins, de ſes démarches, de ſes vœux, peut-être même de ſa vanité, ſi pourtant on peut, ſans injuſtice, donner ce nom aux mouvements généreux d'une ame fidelle à l'amitié, dont l'orgueil ſe tourne à l'avantage de l'humanité, & ſe plaît à faire des heureux.

Jamais ſurpriſe n'égala celle du comte, en écoutant milord Alderſon. C'étoit à regret qu'il avoit conſenti à la recherche d'Edouard. Il ſe repentit alors de ſa condeſcendance. La propoſition de milord le révolta; mais ſans laiſſer paroître combien il la trouvoit choquante, il entreprit de le ramener avec douceur à ſuivre leur premier plan, & à ſigner les articles tels qu'ils avoient été rédigés trois mois auparavant.

Il lui repréſenta que ce ſeroit une tache ineffaçable ſur la réputation d'Edouard, de quitter le nom d'un pere infortuné; que par

... il sembleroit se mettre du parti ... de sa maison, applaudir à l'ar- ... exécuté sur le duc de Salisbury; ...ment aux siens, dispersés dans ... l'espérance de revoir jamais leur ... lui seul pouvoit encore leur rou- ...min. Il lui montra des lettres qui as- ... l'heureux succès de ses sollicitations ... du roi. Elles lui promettoient qu'au ... de la campagne où l'on alloit entrer, ... il seroit rétabli à la cour dans la splen- ... d'un des plus anciens pairs du royau- ... recouvreroit ses biens, réuniroit sur sa ... titres de sa maison, & pourroit avec ... prétendre aux charges & aux em- ... possédés par son pere.

... nouvelles avantageuses, ces brillantes ..., ne changerent rien aux résolu- ... de milord Alderson. Il avoit trop mal ... à la cour pour l'aimer, & n'estimoit ... honneurs militaires une juste compen- ... des dangers où exposoit le desir de les ... Ainsi, loin de céder à des raisons ... paroissoient frivoles, il découvrit dans ... des intentions absolument incom- ... avec celles du comte. Non-seule- ... il s'obstinoit à vouloir faire prendre ... d'Edouard, mais il exigeoit encore ... bornant à la fortune de lady Sara, ... de milord Revell, il laissât le ... & renonçât à toutes les faveurs de ...

... points furent long-temps débattus, ... que milord Alderson cédât sur aucun.

Sa

Sa fille & ſes biens étoient à ce prix. Il s'exprima avec tant de hauteur, ſe montra ſi déterminé à rompre ſi l'on conteſtoit ſes volontés, il ſembloit faire tant de graces à Edouard, que le comte, fatigué d'un orgueil ſi déplacé, s'emporta enfin.

Si celui que j'ai adopté, s'écria-t-il, dont mes leçons ont formé le cœur, répondoit ſi mal à mon attente ; s'il avoit la baſſeſſe d'accepter votre alliance à ces conditions honteuſes, ma fortune ne ſeroit jamais à lui. C'eſt à l'héritier du duc de Salisbury, c'eſt au fils d'un ami que je l'ai deſtinée. Elevé par moi pour illuſtrer encore le ſang de cet ami, j'aurois la force de l'abandonner, s'il oſoit le déshonorer par cette lâche complaiſance. Quitter le nom de ſon pere ! renoncer au ſervice ! Et dans quel temps ? Quand la guerre allumée l'oblige à ſe joindre bientôt aux généreux défenſeurs de ſa patrie. Si l'amour que lady Sara lui inſpire, étoit capable de balancer dans ſon cœur des devoirs ſi ſaints, je le mépriſerois, oui, continua-t-il en ſe levant avec vivacité, je le mépriſerois, & ſon ſort ne me toucheroit plus.

Ce diſcours éleva un mouvement terrible dans l'ame de milord Alderſon ; mais il s'efforça d'en réprimer la violence, & prenant la parole avec cette froideur plus inſultante que l'éclat de la colere : je ne m'attendois pas, répondit-il, à m'entendre jamais dire, malgré le prix où je voudrois la mettre, que mon alliance pût déshonorer perſonne. Vous n'avez pas réfléchi ſur vos expreſſions, mi-

lord ; au moins je le suppose. Mais si Edouard consent à mes desirs, êtes-vous déterminé à lui retirer votre amitié, à le priver de vos bienfaits, même à le *mépriser ?* Oui, reprit le comte d'un ton ferme ; si vous l'avez prévenu, s'il se soumet à vos volontés, il a déja perdu un pere en moi, & je ne le connois plus.

C'est assez, dit milord Alderson : Edouard ne sait rien, & vous pouvez lui continuer vos bontés. J'ouvre les yeux, je vous remercie de m'avoir éclairé sur la faute que j'allois commettre. En prononçant ces mots, il sortit de son cabinet ; & passant dans un sallon où les notaires attendoient, il prit l'acte des mains de celui qui y travailloit ; & le déchirant avec emportement : je jure, s'écria-t-il, que lady Alderson ne sera jamais duchesse de Salisbury ; & s'adressant à milord Revell : elle ne portera ni le nom, ni le titre d'un vil conspirateur.

Il parloit encore, lorsque le comte, enflammé de colere, s'avança vers lui d'un air si fier, si menaçant, que les deux notaires crurent devoir se jeter entre lui & milord Alderson. Ce dernier surpris, & peut-être inquiet de cette action, sortit aussi-tôt de la chambre en lui criant : milord, tout est rompu ; j'espere que vous voulez bien recevoir mes adieux.

Le comte eût été peu fâché de cette rupture, sans la douleur dont il jugeoit qu'elle alloit pénétrer le cœur d'Edouard. Comment lui annoncer un événement si imprévu,

lui dire de renoncer à Sara, à ſon amour, à l'eſpoir d'un bonheur ſi prochain, promis depuis ſi long-temps à ſes deſirs! & comment l'arracher de ce lieu, arrêter les premiers mouvements d'un cœur paſſionné! Ils étoient à craindre dans un homme de l'âge d'Edouard. L'amour pouvoit l'emporter ſur ce qu'il devoit à l'honneur, à ſon pere, à lui-même. On le cherchoit en vain depuis deux heures : l'erreur d'un de ſes gens, qui croyoit l'avoir vu dans le parc, faiſoit aller tous les valets du côté oppoſé à celui où il s'étoit retiré avec Sara.

Pendant qu'on préparoit tout pour ſon départ, milord Revell ſe promenoit à grands pas dans le ſallon où la querelle venoit de s'élever. Il rêvoit avec inquiétude aux moyens d'enlever le jeune lord du château, avant de lui apprendre ſon malheur. Chagrin, embarraſſé, rien ne ſe préſentoit à ſon eſprit, quand Edouard, deſcendant de l'appartement de lady Sara, vint enfin s'offrir à ſes yeux. La ſurpriſe qu'il marqua en le voyant ſeul, redoubla la peine du comte. Le trouble de Sara venoit de paſſer dans le cœur de ſon amant. Juſqu'à ce moment il ſe croyoit attendu, demandé, pour ſigner l'aſſurance de ſa félicité. L'air de milord Revell le glaça; il commença à redouter une explication; & jetant autour de lui de triſtes regards, il n'oſa rompre le ſilence.

Milord Revell s'appercevant de ſa conſternation, ſaiſit cet inſtant, vint à lui, prit ſa main; & le conduiſant hors du ſallon : une

fantaisie de milord Alderson, même un défaut de prévoyance de ma part, lui dit-il, me force d'aller tout-à-l'heure à Wersteney. J'ai besoin de vous ; l'affaire qui m'y conduit vous regarde ; elle est pressante ; je ne puis tarder, venez. En parlant, il le menoit vers son carrosse. Edouard, accoutumé à lui obéir, interdit, & dans cette suspension d'esprits causée par l'étonnement & l'attente d'une nouvelle fâcheuse, se plaça sans résistance aux côtés du comte. Aussi-tôt la voiture partit & s'éloigna avec vîtesse.

Lady Alderson, impatiente, agitée, n'avoit pu s'écarter de la galerie où elle attendoit le retour d'Edouard. Que devint-elle, en le voyant monter en carrosse avec le comte, sortir du château & prendre la route de Wersteney ? Ses regards suivirent la voiture tant qu'il lui fut possible de la distinguer. En cessant de la voir, elle resta sans mouvement sur le balcon où elle étoit appuyée. Que pouvoit-il être arrivé dans un espace si court ? Où alloit Edouard ? La fuyoit-il ? L'enlevoit-on à elle ? L'incertitude déchiroit son cœur. Une de ses femmes avoit entendu les deux lords parler fort haut. Lady Sara apprit d'elle que milord Alderson sortant brusquement du lieu où il laissoit le comte, demandant ses chevaux avec vivacité, venoit de se faire conduire chez le comte de Lenox, où, par les ordres donnés à ses gens, il paroissoit devoir rester plusieurs jours.

Lady Sara poussa un cri à ces discours. Trouvant à peine la force de regagner son

appartement, elle ſe jeta ſur un ſiege en y entrant; & couvrant ſon viſage, comme pour ſe cacher à la nature entiere, elle reſta dans cette eſpece d'inſenſibilité où conduit la violence d'une douleur trop vivement ſentie pour être exprimée. Ses femmes, empreſſées à la ſecourir, ne purent la rappeller à elle-même; la pâleur de la mort avoit déja effacé les couleurs de ſon teint. On la mit au lit ſans qu'elle s'y oppoſât ou y conſentît. Elle demeura dans cet état, paiſible en apparence, juſqu'à neuf heures du ſoir. Alors Lidy, la plus jeune de ſes femmes lui préſenta une lettre. On venoit de l'apporter de la part d'Edouard. Ce nom, & la vue de cette écriture, réveillerent ſes ſens aſſoupis par le ſaiſiſſement de ſon cœur. Ses larmes commencerent à couler, à ralentir les mouvements intérieurs dont elle étoit agitée. Elle ouvrit en tremblant cette lettre, & y trouva ce qui ſuit:

Lettre de milord Edouard, à lady Alderſon.

« O ma chere Sara, quel doit être le trouble de votre cœur! Le mien eſt percé d'un » trait mortel. Quoi, nous ſommes ſéparés! » Quoi, on m'a entraîné, trompé, arraché » d'auprès de vous! Quel affreux revers! » Puis-je vivre & penſer!.. Mon déſeſpoir, » mes larmes ne me laiſſent pas la liberté d'é- » crire... Qu'ai-je fait, malheureux! J'ai » porté le regret dans votre ame! J'ai oſé... » Ah! j'eſpérois.... Mon cœur eſt déchiré.

„ Retenu de force en ces lieux, gardé à
„ vue, prisonnier enfin, je ne puis aller gé-
„ mir à vos pieds. O ma maîtresse, ma fem-
„ me, mon amie! ô toi que j'adore! ne doute
„ jamais de ton époux, des sentiments éter-
„ nels qui l'attachent à toi. Non, rien ne
„ brisera les nœuds chers & sacrés dont nos
„ cœurs sont liés. Sara, vous êtes à moi, je
„ suis à vous. J'y serai; n'importe à quel
„ prix j'achete mon bonheur! Je me sou-
„ mettrai à toutes les conditions... Mais mi-
„ lord Revell... Votre pere... Je me meurs. „

Ces caracteres tracés avec difficulté, dont l'œil pouvoit à peine discerner les traits que des larmes avoient effacés, firent une douloureuse impression sur le cœur de lady Sara. Elle pleura amérement, & se disposoit à écrire, quand on lui remit cette seconde lettre d'Edouard.

Milord Edouard, à lady Alderson.

“ Une cruelle impatience me dévore.
„ J'attends en tremblant votre réponse. Je la
„ crains, mais je la desire avec ardeur. Hé-
„ las, que va-t-elle m'apprendre! Vous êtes
„ pénétrée d'une douleur égale à la mienne;
„ vous répandez des larmes; mais, ma chere
„ Sara, les donnez-vous toutes à l'amour?
„ Peut-être... Idée accablante! Ah, si le
moindre regret se mêloit à vos pleurs! si
ous doutiez!... Non vous n'offenserez
oint votre amant par d'injurieux soup-

„ çons. Eh, qui eût prévu?.. Qui eût dit,
„ pensé ?... Quoi, demain viendra, & je ne
„ vous verrai point! Les heures s'écouleront,
„ & celle qui devoit nous unir passera!...
„ Ah, Sara! elle passera, & je serai loin de
„ vous..... Funestes préjugés des hommes!
„ c'est donc la vanité, l'orgueil, de foibles
„ égards, qui m'arrachent à vous. Que m'im-
„ portent les frivoles avantages de la fortu-
„ ne, la faveur de la cour, le nom de Salis-
„ bury, les emplois, le rang, les titres de
„ mes aïeux! Ah, qu'on me donne lady
„ Sara; son cœur, sa main sont les seuls biens
„ que j'ambitionne. Puissances du ciel, ren-
„ dez-moi mes espérances, unissez-moi à
„ celle qui m'est si chere, & tous mes vœux
„ seront remplis! O ma charmante amie! ras-
„ surez mon cœur; des mouvements terri-
„ bles viennent l'agiter. Ne me méprisez
„ pas, ne me haïssez pas: Ah, je vous adore,
„ hâtez-vous de me dire, de me répéter
„ que vous m'aimez, que vous m'aimerez
„ toujours! „

Après avoir baigné de ses pleurs les deux lettres d'Edouard, lady Sara s'efforça de lui répondre; elle écrivit ce billet.

Lady Sara Alderson, à milord Edouard.

“ Dans l'ignorance où je suis des motifs
„ de votre éloignement, je ne sais si je dois
„ me plaindre de vous, & n'accuse encore
„ que moi de la plus vive de mes peines.

„ Conservez vos jours ; ma vie & mon hon-
„ neur y sont attachés. Je ne vous hais point.
„ Eh, comment pourrois-je vous haïr, vous
„ que mon cœur s'est fait une si douce ha-
„ bitude d'aimer ! Ne craignez pas mes re-
„ proches, mais souffrez l'excès de ma dou-
„ leur. Ah, milord ! si heureux hier, si di-
„ gnes d'être respectés, d'être plaints, au-
„ jourd'hui coupables, avilis à nos propres
„ yeux, n'avons-nous pas mérité notre in-
„ fortune ? Plus d'union entre nous ; je con-
„ nois trop mon pere pour espérer. S'il se
„ croit offensé, il a rompu sans retour... Ah !
„ comment supporter cette idée, jointe au
„ souvenir... Malheureuse témérité ! fatale
„ imprudence ! Mais que servent de vains
„ regrets ! Adieu, je vous aime, je vous ai-
„ merai toute ma vie. Souvenez-vous de vos
„ promesses, & vivez pour les remplir. „

Lady Alderson passa le reste de la nuit à relire les lettres d'Edouard, à pleurer, à gémir. Le matin elle se trouva très-mal ; des foiblesses continuelles faisoient craindre à tous moments qu'elle n'expirât. On envoya promptement avertir milord du danger de sa fille. Il revint, & la vit attaquée d'une fievre brûlante, dont tous les symptomes étoient effrayants. Ses larmes, ses longs soupirs marquoient l'oppression de son cœur, laissoient assez connoître d'où naissoit sa maladie. Mais son état, loin d'attendrir milord, l'irrita contr'elle ; il ne put lui pardonner de sentir une douleur si vive de la perte d'Edouard. Il lui

montra un viſage ſévere, ne lui parla que pour lui reprocher ſa foibleſſe; & ſans employer la douceur & la complaiſance à ramener le calme dans ſon eſprit, à la conſoler des peines qu'il lui cauſoit lui-même, il ſe contenta de lui procurer les ſecours d'un art dont l'ame ne reçoit jamais de ſoulagement.

La dureté de cette conduite aigrit les chagrins de lady Sara. Elle vit trop qu'elle ne devoit rien attendre de ce pere inhumain, & cette triſte certitude la mit en peu de jours aux portes du tombeau.

Milord Revell n'ayant pu obtenir d'Edouard une promeſſe poſitive de ne point aller au château d'Alderſon, dans la crainte qu'une paſſion ſi vive ne le conduiſît à tenter d'imprudentes entrepriſes, le faiſoit garder à vue à Werſteney.

On lui cachoit la maladie de Sara; mais il étoit impoſſible de la lui laiſſer ignorer longtemps. Comme il avoit la liberté d'écrire & d'envoyer ſes lettres, il paſſoit tout le jour à conjurer lady Alderſon par les expreſſions les plus touchantes, de ſe livrer toute entiere à ſa foi, de conſentir à ſe marier ſecrétement avec lui. Le temps de ſon départ approchoit; il vouloit emporter le nom de ſon époux, & l'aſſurance d'être toujours aimé d'elle. Il formoit tous ces projets vains & ſatisfaiſants, enfants de l'amour & de l'imagination, que le cœur ſeul croit poſſibles.

La jeune Lidy recevoit ſes lettres, mais ne pouvoit les donner à ſa maîtreſſe, trop accablée pour les lire, & dont la chambre étoit

remplie par ſes femmes, & d'autres perſonnes que ſa maladie rendoit néceſſaires auprès d'elle. Les gens d'Edouard revenant à toute heure ſans réponſe, ayant épuiſé les excuſes, furent enfin obligés de lui avouer la triſte ſituation de lady Sara.

La connoiſſance de ſon mal, & la crainte de l'y voir ſuccomber, ſe joignant au chagrin extrême qu'il reſſentoit déja, le livrerent au déſeſpoir. Il s'abandonna aux tranſports les plus violents. Son imagination, frappée de mille idées funeſtes, le fit tomber dans une eſpece de frénéſie qui égaroit ſa raiſon. Il falloit veiller avec ſoin ſes mouvements, pour le ſauver de ſa fureur. Il demandoit Sara, l'appelloit, lui parloit, pleuroit, gémiſſoit, s'accuſoit d'avoir violé à ſon égard les droits les plus ſaints : il croyoit la voir expirante, lui reprochant ſa mort, ou l'invitant à la ſuivre. Alors il jetoit de grands cris, s'efforçoit d'échapper à ceux qui le retenoient; il vouloit mourir, & mourir aux pieds de Sara.

Milord Revell, aſſidu près de lui, pénétré de l'état où il le voyoit, ſouffroit avec douceur les plaintes touchantes & ſouvent ameres qu'il lui adreſſoit à lui-même. Il cherchoit les moyens de le conſoler, s'affligeoit comme lui; & quand il le trouvoit un peu calme, il lui diſoit tout ce qu'il croyoit capable de ramener l'eſpérance dans ſon cœur. Mais ſa tranquillité n'étoit que momentanée. Il recommençoit bientôt à pleurer, à gémir. Le comte avoit la douleur de le voir retomber dans une aliénation d'eſprit, dont les



suites le faisoient frémir. Edouard devoit se rendre à l'armée vers la fin du mois, & dix jours de ce mois s'étoient écoulés avant qu'il eût donné aucune marque de rétablissement.

Cependant la fievre de lady Sara, devenue moins forte en se réglant, lui laissoit des moments où elle sembloit assez tranquille. Lidy en saisit un pour lui rendre les lettres d'Edouard. Comme il y en avoit plusieurs écrites depuis qu'il la croyoit mourante, le désordre de ses expressions fit connoître à lady Alderson le trouble de son cœur & l'altération de son esprit. Elle en fut attendrie, effrayée; elle se hâta de lui écrire & de dissiper ses craintes.

Son billet porté en diligence à Wersteney, en rassurant Edouard sur des jours si chers, détruisit la cause de ses agitations. Il se prêta aux soins de milord Revell; sa raison se raffermit; l'espérance de revoir Sara, le desir de se retrouver près d'elle, la certitude d'en être aimé, lui aiderent à recouvrer ses forces, & le rendirent bientôt à lui-même.

Milord Edouard sortoit à peine de ce cruel état, quand il reçut l'ordre de se rendre au camp. Il ne comptoit partir que douze jours plus tard. Ce temps lui avoit paru suffisant pour exécuter le plus cher de ses projets. Il falloit le remettre à son retour. Quelle nouvelle douleur pénétra son ame! Partir, s'éloigner de Sara, de Sara malade, languissante, affligée! La laisser au pouvoir d'un pere absolu, bizarre, impérieux! Ne la forceroit-il point à recevoir les

vœux d'un autre? Peut-être l'engageroit-il malgré sa résistance? Oseroit-elle s'opposer à des volontés qu'elle étoit accoutumée à respecter? Partir sans la revoir, sans lire dans ses yeux qu'il lui plaisoit toujours, sans lui entendre prononcer encore l'assurance flatteuse d'être à lui, de lui conserver son cœur & sa foi, c'étoit pour Edouard une peine insupportable. La veille de son départ, il lui envoya son portrait, & lui écrivit cette lettre :

Lettre de milord Edouard, à lady Alderson.

" Je pars, ma chere Sara. Hélas! je pars.
„ Avec quel regret je m'arrache des lieux
„ où vous restez! Quel espace immense va
„ nous séparer, & dans quel temps un cruel
„ devoir me force à m'éloigner de vous!
„ Puisse mon idée vous être toujours pré-
„ sente! Ce portrait offrira sans cesse à vos
„ yeux les traits de votre amant, de votre
„ époux, de l'homme qui vous aime, vous
„ respecte, attend de vous tout son bonheur.
„ O lady Sara! prenez soin de vos jours;
„ conservez-moi la compagne aimable de
„ ma vie. Votre attention sur vous-même
„ sera la plus grande preuve de vos bontés
„ pour l'infortuné qui vous adore.
„ J'ose me flatter d'être aimé de vous;
„ je compte sur vos promesses, & pourtant
„ je pars avec une douleur inexprimable.
„ Dans ces tristes moments, il me semble
„ qu'on me ravit toutes mes espérances. Ah!

„ ſi votre pere vous enlevoit à moi ; ſi un „ autre vous obtenoit de lui ; ſi je ne vous „ voyois plus ! ... Raſſurez un cœur alar-„ mé, éperdu ; promettez-moi, jurez-moi „ de m'aimer toujours, de réſiſter aux efforts „ que l'on fera pour vous ôter à votre mal-„ heureux amant. Daignez, ma chere Sara, „ daignez vous lier par de nouveaux ſer-„ ments. Je ne crains point votre inconſ-„ tance ; je crains ſeulement cette ſoumiſſion, „ ce reſpect pour un pere... Ah, que j'em-„ porte au moins la douce certitude de „ vous retrouver libre ! Mais l'êtes-vous „ encore ? N'ai-je pas votre foi ? J'eſpere „ beaucoup de la fermeté de votre ame, „ du temps, de l'amitié de milord Revell.... „ Hélas ! j'eſpere, & je me meurs de dou-„ leur en vous quittant. O Sara ! ô ma ten-„ dre amie ! je vous quitte donc, & ſans „ vous voir, ſans qu'il me ſoit poſſible de „ pénétrer juſqu'à vous ! J'ai tout tenté ſans „ ſuccès. Vos lettres vont être mon unique „ bien, ma ſeule conſolation ; une ligne de „ vous ſera toute ma joie. Ne me négligez pas. „ Ah, ſi vous liſiez dans mon cœur ! Si vous „ ſentiez ! ... Adieu. Ce papier mouillé de „ mes larmes vous en dit aſſez. Adieu, adieu, „ ma chere, mon aimable Sara ; aimez-moi, „ dites-le-moi, répétez-le-moi tous les „ jours. „

Lady Alderſon, déterminée à ſuivre la fortune d'Edouard, l'étoit auſſi à réſiſter aux volontés de ſon pere. Il attendoit im-

patiemment sa convalescence pour disposer d'elle. Il juroit de la déshériter, si elle opposoit ses premiers engagements aux ordres d'un pere; mais la réparation qu'elle se devoit à elle-même, lui paroissoit bien au dessus des vaines considérations qui pouvoient l'arrêter dans le projet d'épouser Edouard. Son inquiétude la toucha sans l'offenser; & voulant calmer le trouble de son cœur, elle lui fit cette réponse :

Lady Alderson, à milord Edouard.

“ Est-il nécessaire que des serments vous
„ rassurent sur mes sentiments? Eh! mon
„ cher Edouard, les perfides en font. Vous
„ est-il permis de douter? Comment renon-
„ cerois je à celui qui s'est acquis tant de
„ droits sur mon cœur, & se montre si di-
„ gne de mon attachement? Edouard, mon
„ cher Edouard, nous avons osé faire notre
„ destin; osons le rendre heureux, en nous
„ livrant à la confiance que nous méritons
„ tous deux de nous inspirer. La fortune,
„ dont mon pere menace hautement de me
„ priver si je me donne à vous, est dans ma
„ position un sacrifice bien léger : avec quelle
„ joie j'en abandonnerai l'espérance, pour
„ vous prouver mon amour! En quittant
„ l'autel où j'aurai reçu votre foi, une sim-
„ ple retraite où je verrai Edouard, où je
„ porterai sur lui des regards assurés, sera
„ plus agréable, plus riante à mes yeux,
„ que ce séjour magnifique où je ne le vois

„ point, où je ſuis ſûre de ne point le voir.
„ Hélas! nous nous ſommes ſouvent plaints
„ de la longue maladie de milord Revell.
„ Ah, dieu, que ce temps ne peut-il reve-
„ nir! nous nous plaignions, & nous étions
„ enſemble! Ma foibleſſe ne me permet pas
„ d'écrire davantage : ceſſez de vous inquié-
„ ter; ma fievre diminue; ſes accès ſont de
„ peu de durée; on m'annonce une prompte
„ convaleſcence. Partez, mon aimable ami,
„ partez, puiſque vous le devez. Mon
„ cœur comptera tous les moments de votre
„ abſence; mes vœux vous ſuivront par-
„ tout, & chaque jour vous portera des
„ preuves de mon ſouvenir & de ma ten-
„ dreſſe. Adieu. „

Edouard ne put ſe voir prêt à quitter milord Revell, ſans donner des marques du plus grand attendriſſement. Ses careſſes émurent le cœur ſenſible du comte. Il lui parla ſur la conduite qu'il devoit tenir au camp; il lui vanta les honneurs qui l'attendoient à la fin de la campagne, ſon rétabliſſement à la cour étant ſûr. Edouard, peu flatté en ce moment des graces du roi, mais touché de l'amitié de milord, laiſſa couler des larmes; & ſe jetant dans les bras de cet ami généreux : ô mon pere! lui dit-il, vos bontés me ſeront-elles inutiles? Depuis que je reſpire, vous avez daigné vous occuper de mon bonheur, je vous dois tout. Oſerai-je l'avouer? tant de bienfaits ne peuvent plus me rendre heureux. Pardonnez-moi des ſentiments qui peut-être me font paroître ingrat. Ah! je

ne le ſuis point, jamais je ne le ſerai. Mais en perdant l'eſpoir de vivre pour lady Sara, d'obtenir la main de Lady Sara, j'ai perdu celui de chérir d'autres biens. Qu'eſt-ce que la grandeur, les richeſſes, de vaines dignités? L'avide ambition les pourſuit, l'orgueil en jouit, & le cœur s'en dégoûte. L'empire de l'univers vaut-il une des douceurs que je regrette!

Mais, reprit le comte, auriez-vous accepté la main de lady Alderſon aux prix infames que l'on y mettoit? Auriez-vous foulé aux pieds la cendre de votre pere, mépriſé tous vos aïeux? Auriez-vous renoncé à ſecourir votre patrie? Je ne ſais, dit Edouard; mais je ne puis vivre ſans Sara. J'eſtime ſi ſincérement lady Alderſon, continua milord Revell, que j'ai travaillé à vous la rendre. Mes ſoins n'ont point réuſſi: j'ai employé un ami auprès de ſon pere, ſans paroître prendre part à ſa négociation: milord Carlington a propoſé des accommodements; je me ſerois prêté beaucoup pour vous tirer du danger où je vous voyois, & vous donner une femme digne de vous: mais, ni votre état vivement repréſenté, ni le péril où étoit ſa fille, ni l'offre de faire porter ſon nom au premier fils qui naîtroit de votre union avec Sara, rien n'a pu ramener cet eſprit altier. On ſe ſoumettroit en vain aux conditions qu'il exigeoit auparavant; jamais, de ſon conſentement, ſa fille ne ſera à vous.

Elle ne ſera jamais à moi, dit Edouard!

Et ſi elle renonçoit à tout pour ſe donner à l'amant qu'elle aime ; ſi elle ſacrifioit à mon amour les biens qui doivent être ſon partage ; ſi ſon cœur auſſi tendre, auſſi ſenſible que le mien, mettoit tout ſon bonheur à me reſter fidele ; ſi je lui étois plus cher que ſa fortune ; ſi elle conſentoit à m'engager ſa foi ; ſi...... Je vous entends, interrompit le comte, & vais m'expliquer ſans détour. Soyez ſûr, mon cher Edouard, que votre ſatisfaction eſt le premier de mes vœux : je ne vous la procurerai jamais aux dépens de l'honneur ; mais ne craignez pas d'oppoſition à vos deſirs, quand les démarches qu'ils vous engageront à faire, ne pourront ternir votre gloire. Si lady Alderſon conſerve les ſentiments qu'elle a pour vous, ſi l'éloignement n'éteint point dans vos cœurs cette paſſion ſi tendre, je verrai avec plaiſir une union ſi ardemment ſouhaitée. En vous ſacrifiant ſa fortune, lady Sara me paroîtra encore plus digne de votre attachement & de mon amitié.

Ah ! je ne voulois que ce doux conſentement, s'écria Edouard ; en cet inſtant, milord, vous comblez la meſure de vos bienfaits : ce dernier augmente le prix de tous ceux que j'ai reçus d'une main ſi chere. O mon reſpectable pere ! vous venez de répandre le calme & la joie dans mon ame. Le ſecret que je gardois avec vous ſur mes deſſeins, étoit un poids pour mon cœur. Je pars content, & vais mériter par ma conduite le nom de votre fils.

Après avoir fait éclater les tranſports de ſa

reconnoiſſance, embraſſé mille fois ſon généreux protecteur, il le quitta pour aller écrire à lady Alderſon, & l'informer des diſpoſitions favorables de milord Revell; enſuite il partit avec ſir Humfroid, & deux valets de chambres, ſes équipages l'ayant devancé depuis long-temps. Sir Humfroid étoit un jeune gentilhomme, dont la fortune n'égaloit pas la naiſſance. Milord Revell l'attacha à Edouard dès ſon enfance; il l'avoit accompagné dans ſes voyages. Edouard l'aimoit, lui accordoit toute ſa confiance, & la ſituation actuelle de ſon ame lui rendoit bien cher un ami auquel il pouvoit parler ſans réſerve.

Après deux mois de ſouffrance, lady Alderſon ſe trouva ſans fievre, mais ſi abattue, que ſa foibleſſe la retint encore fort long-temps dans ſa chambre. Son pere montroit une froideur extrême pour elle. Sa maladie lui prouvoit combien elle aimoit Edouard; il ſe ſentoit bleſſé de ne pouvoir bannir du cœur de ſa fille un ſentiment que ſes ordres avoient fait naître, & qu'ils devoient étouffer à l'inſtant où il ceſſoit de lui plaire. Milord paſſoit des ſemaines entieres ſans la voir; & quand il l'honoroit d'une viſite, c'étoit pour lui reprocher avec aigreur les idées qu'elle entretenoit, & l'accablement où elles la plongeoient.

Cependant la rupture du mariage de lady Sara venoit de ranimer les eſpérances de tous ceux qui pouvoient prétendre à elle. Le comte de Lenox voyant milord Alderſon obſtiné à ne point reprendre ſes premieres vues, lui of-

frit ſon fils aux mêmes conditions qui avoient été impoſées à milord Revell. Le deſir de chagriner Edouard, rendit cette propoſition agréable à milord Alderſon ; il donna ſa parole, & fixa le temps de cette union au parfait rétabliſſement de ſa fille. En l'attendant, il admit les viſites du nouvel époux qu'il lui deſtinoit, & la fit avertir par ſon chapelain, de ſe préparer à recevoir les ſoins de ſir Arthur de Lenox.

Cet ordre affligea lady Sara. Son projet étoit de paſſer au château d'Alderſon le temps de l'abſence d'Edouard ; les importunités du jeune Lenox alloient lui en rendre le ſéjour fâcheux, la forcer de hâter ſa fuite, & la jeter dans l'embarras de ſe procurer une retraite. Pour prix des bontés de milord Revell, du conſentement qu'il donnoit à ſon mariage avec Edouard, elle ne vouloit pas l'expoſer à des affaires déſagréables, en ſe mettant ouvertement ſous ſa protection. Elle regrettoit de n'avoir pu donner la main à ſon amant avant qu'il partît. Sans ceſſe occupée de lui, elle liſoit à tout moment les lettres qu'elle en recevoit, lui écrivoit chaque jour ; & mille inquiétudes ſe joignant à ſes chagrins, lui faiſoient paſſer de triſtes inſtants. Cependant les preuves réitérées de la tendreſſe d'Edouard, d'une paſſion vive, ardente, que le temps ſembloit animer encore, adouciſſoient ſouvent ſes peines, ſes idées ſe portoient quelquefois dans un avenir plus heureux ; & ſe livrant toute entiere à l'amour, au plaiſir d'en inſpirer, à la douceur

d'en ressentir, en pensant qu'elle feroit le bonheur d'Edouard, elle retrouvoit au fond de son cœur l'espérance de voir renaître le sien.

Près de quatre mois s'étoient écoulés depuis le départ de milord Edouard, quand un jour lady Alderson se sentit assez bien pour sortir de son appartement. Elle descendit avec Lidy dans les jardins. Ses pas se tournerent par hasard vers ce bosquet où sa tendresse imprudente avoit égaré sa raison. Elle tressaillit en l'appercevant ; & baissant ses yeux remplis de larmes, elle songea en soupirant combien son sort se trouvoit changé depuis le jour fatal où elle y étoit entrée avec Edouard. Blessée par l'aspect de ce lieu, elle s'en eloigna, & continua tristement sa promenade. Chaque allée, chaque détour de cé jardin, lui rappelloient des souvenirs bien chers. Elle marcha jusqu'à la nuit ; & se trouvant fatiguée, élle reprit à pas lents le chemin de son appartement.

Soit que cet exercice déterminât la nature, soit que cet instant fût marqué par elle pour exciter les premiers mouvements d'une créature dont l'existence étoit encore ignorée, lady Sara sentit en elle-même une agitation extraordinaire. Elle n'en pénétra pas d'abord la cause; mais elle la sentit si souvent que, rapprochant plusieurs accidents attribués à sa maladie, & capables de confirmer le doute qui commençoit à s'élever dans son esprit, elle connut enfin un malheur dont elle n'avoit pas même formé l'idée. Un sen-

timent mêlé d'effroi, de honte, d'inquiétude, la troubla, l'interdit, & cependant l'intéreſſa vivement à l'objet de cette nouvelle peine. Liée plus fortement à Edouard par la découverte de ſon état, elle prit courageuſement le parti de ſe regarder comme tenant à lui ſeul dans l'univers. Les devoirs qui balançoient ſouvent ſes réſolutions, céderent entiérement à des obligations preſſantes & indiſpenſables; ainſi dès ce moment elle prépara tout pour quitter le château d'Alderſon.

Forcée d'avouer ſa ſituation & ſes deſſeins à une de ſes femmes, la jeuneſſe & l'attachement ſincere de Lidy attirerent ſa confiance. Cette fille avoit une ſœur établie à Londres. Elle lui écrivit par ordre de ſa maîtreſſe, & la chargea de louer un appartement propre & commode, dans le quartier le moins fréquenté de la ville, de le retenir au nom de miſtriſs Hervay, jeune dame mariée depuis un an, dont le mari étoit à l'armée, & que ſa tendreſſe inquiete conduiſoit à la capitale, afin d'être à portée d'en avoir tous les jours des nouvelles.

La commiſſion exactement remplie, Lidy enleva peu à peu du château ce que lady Alderſon vouloit emporter. Elle dépoſa tout chez une fermiere dont elle étoit ſûre; elle y fit ſes coffres, & les envoya à Londres, à l'adreſſe que ſa ſœur lui avoit donnée. Par le moyen de cette même fermiere, elle acheta une chaiſe, s'aſſura de deux chevaux & d'un poſtillon pour aller juſqu'à la premiere poſte. Milady Albury, parente de milord Alderſon, étoit depuis trois mois au château;

elle partoit, alloit paſſer la mer & ſe rendre à Montpellier, où elle eſpéroit trouver du remede à une maladie de langueur dont elle ſe ſentoit conſumée. Lady Sara fixa ſon départ au même matin choiſi par cette dame, dans le deſſein de faire penſer qu'elle l'accompagnoit, & d'embarraſſer ſon pere ſur la route où il devoit commencer ſes recherches, s'il vouloit ſuivre ſes pas.

La veille du jour où les eſpérances d'Edouard & de Sara furent ſi cruellement trompées, milord Alderſon avoit donné à ſa fille une riche caſſette contenant les pierreries de ſa mere, quantité de bijoux d'or, & deux mille guinées, dont elle devoit répandre une partie le lendemain à l'occaſion de ſon mariage. Lidy ſe diſpoſoit à tranſporter ces effets précieux, quand ſa maîtreſſe l'arrêta. Il ne convient pas, lui dit-elle, à une fille aſſez malheureuſe pour fuir la maiſon paternelle, de regarder comme à elle des dons qui ne lui ont pas été faits dans l'intention de l'aider à ſoutenir une démarche honteuſe. Rien ne m'appartient ici, & je n'ai plus de droits à des biens dont je mérite d'être privée. Lidy reſta confuſe à ce diſcours; elle avoit déja fait paſſer l'argent à Londres, mais elle n'oſa l'avouer. Lady Alderſon raſſembla ce qui lui reſtoit de la ſomme annuelle deſtinée à ſon entretien & à ſes plaiſirs. Elle ſe trouva environ cinq cents livres ſterling, & pour trois fois autant de bijoux à ſon uſage. Ce fut tout ce qu'elle ſe permit d'emporter d'une maiſon où elle laiſſoit l'eſpoir de la plus grande fortune.

Prête à partir, elle ſentit une douleur extrême, en ſongeant que peut-être elle ne reverroit jamais ſon pere. Elle n'avoit point éprouvé de ſa part cette tendre indulgence & ces douces careſſes qui changent un reſpect impoſé par l'éducation, entretenu par l'habitude, en une amitié vive & reconnoiſſante, en une préférence décidée; ſentiment que la nature n'inſpire pas toujours. La bonté de nos parents le fait naître dans nos cœurs, & l'y rend chaque jour plus fort. La fierté du caractere de milord Alderſon ne lui permettoit pas de ſe livrer à des mouvements qu'il traitoit de foibleſſe, & dont le charme lui étoit inconnu.

Sara lui écrivit d'une main tremblante; ſes expreſſions ſoumiſes, attendriſſantes, imploroient ſa pitié pour une fille coupable & malheureuſe, qui ſe voyant forcée à ne plus vivre ſous ſes yeux, ſe trouvoit déja punie d'une faute irréparable. Elle frémiſſoit de l'indignation que ſa fuite alloit élever dans le cœur d'un pere offenſé. Sans entreprendre de juſtifier une démarche dont rien ne pouvoit excuſer la témérité, elle lui demandoit humblement pardon, en déplorant la cruelle néceſſité de ſe ſouſtraire à une autorité qu'elle reſpectoit, même à l'inſtant où par ſa conduite elle ſembloit la braver. Elle laiſſa cette lettre ſur ſa toilette, ſortit du château avant le jour, ſe rendit à la ferme, où ſa chaiſe l'attendoit. Après avoir libéralement récompenſé la fermiere, elle partit avec Lidy, & arriva à Londres le ſoir du lendemain.

L'éloignement de lady Sara, & sa lettre portée à milord Alderson, le mirent dans un étonnement dont il ne sortit que pour se livrer à la fureur. La cassette retrouvée chez sa fille, lui parut une preuve qu'elle s'étoit ménagé un asyle où elle ne craindroit pas le besoin. Il la crut retirée à Wersteney, ou auprès de quelqu'amie du comte de Revell. Cédant à son premier mouvement, il écrivit à ce seigneur avec toute la fierté & l'aigreur qui lui étoient naturelles. Il ne demandoit pas à être informé de la retraite d'une fille trop indigne de lui appartenir; il ne lui feroit pas l'honneur de chercher à la sauver de sa propre imprudence; il prioit seulement milord Revell de l'assurer de sa haine, de son mépris, d'un éternel abandon de sa part. Je ne me souviendrai d'avoir été son pere, disoit-il en terminant cette terrible lettre, que pour prononcer sur elle la malédiction qu'attire sur sa tête un enfant ingrat & rebelle. Je vais détruire à jamais ses espérances temporelles, & je supplie le ciel d'étendre cette exhérédation jusques sur son partage céleste.

Le comte de Revell ignoroit encore la fuite de lady Sara, & fut extrêmement surpris de l'apprendre par cette voie. Il envoya un gentilhomme au château d'Alderson, pour assurer milord que, depuis le jour où ils s'étoient séparés, il n'avoit entretenu aucun commerce avec lady Alderson, & ne participoit en rien au chagrin qu'elle venoit de lui causer. Milord refusa de voir personne de la part du comte; il répandit dans sa maison,

son, que lady Albury menoit Sara en France sans sa permission; il se plaignit hautement de cette dame, dont il supposa une lettre; il dit ensuite, en paroissant s'appaiser, que si ce voyage rétablissoit parfaitement sa fille, comme sa parente l'espéroit, il pardonnoit aisément à toutes deux de l'avoir entrepris malgré sa volonté. Peu de jours après, il fit courir le bruit que lady Sara se trouvoit dangereusement malade à Calais. Il partit en poste avec un seul valet de chambre pour aller à son secours; il resta un mois absent: ce temps passé, il retourna à Alderson, affectant une douleur extrême de la mort de sa fille, dont le cercueil le suivoit. Il lui fit des obsèques magnifiques, mit toute sa maison & lui-même dans un deuil profond. Lady Sara fut tendrement pleurée; on la regretta longtemps. Milord Revell vit avec indifférence une feinte qu'il trouva basse & ridicule. Il ne s'empressa point à détruire l'erreur de la province; c'étoit un soin qu'il réservoit à Edouard. Lady Albury, prévenue par milord Alderson, garda le secret; ainsi personne ne douta de la mort de lady Sara.

Arrivée à Londres, elle écrivit à Edouard; il savoit qu'elle y alloit, mais il ignoroit la raison qui l'obligeoit d'avancer le temps où elle devoit s'y rendre. Elle vouloit la lui apprendre; mais l'embarras qu'elle trouvoit à s'exprimer sur ce sujet, lui fit de jour en jour remettre cette confidence. Ses occupations dans sa retraite étoient les mêmes qu'au château d'Alderson; Edouard, toujours pré-

sent à sa pensée, remplissoit tous ses moments, & lui faisoit perdre le souvenir des tristes idées où elle s'abandonnoit à Alderson.

L'amour est la seule passion qui suffise entiérement à notre cœur Maîtresse souveraine de l'ame, elle en bannit insensiblement tout ce qui lui est étranger. On oublie en aimant, s'il existe d'autres objets que celui de son affection; l'étendue de l'univers semble diminuer à nos yeux, & nous en appercevons seulement l'espace où se renferment nos desirs.

On vantoit beaucoup à Londres un peintre Italien, dont le talent pour le portrait étoit extraordinaire. Lady Sara se fit peindre par lui. Elle est si parfaitement représentée dans ce tableau, que vous-même, madame, l'avez d'abord reconnue. Elle travailla avec application à le copier en petit, & envoya son ouvrage à Edouard. Elle s'amusa ensuite à écrire un journal des événements où son cœur l'intéressoit; elle commença du premier jour qu'Edouard s'étoit offert à ses yeux; ses sentiments y furent exprimés avec cette aimable naïveté que donnent une ame tendre & un caractere vrai. Peut-être en composant ce journal, vouloit-elle comparer les temps, rappeller à Edouard, si son ardeur se ralentissoit jamais, combien elle avoit sacrifié à sa tendresse, & le prix dont il devoit payer tant d'amour. C'est de ce manuscrit que j'ai tiré ce que je viens de vous apprendre; & Lidy m'a souvent répété dans la suite les circonstances du dernier des malheurs de l'infortunée Sara.

Elle étoit logée chez la veuve d'un officier ſubalterne, nommée miſtriſs Larkin. Cette femme avoit l'humeur douce, de l'eſprit, & aſſez d'uſage du monde. Lady Alderſon paſſoit dans ſa maiſon pour la femme d'un ſimple gentilhomme du comté de Kent. Miſtriſs Larkin, frappée de l'air de dignité répandu ſur toute ſa perſonne, ſur ſes moindres actions, étonnée de ſa grande retraite, regardant comme un mérite ſupérieur en elle le peu d'empreſſement qu'elle montroit à jouir des amuſements de la ville, & la ſolitude que s'impoſoit une dame ſi jeune, ſi belle, ſi propre à briller dans le monde, conçut d'elle la plus haute idée, lui montra bientôt un attachement tendre, reſpectueux, & s'appliqua à prévenir ſes deſirs. Lady Sara fut ſenſible à ſes attentions; ſa ſociété ne lui déplaiſant point, miſtriſs Larkin paſſoit une partie des jours auprès d'elle.

Plus de ſix mois s'étoient écoulés depuis l'abſence d'Edouard : un long ſiege avoit retardé les opérations de la campagne. Le paſſionné lord écrivoit à Sara dans l'attente d'une bataille qui devoit la terminer & le ramener aux pieds de la maîtreſſe de ſon cœur. Son impatience augmentoit celle de lady Alderſon. Inquiete, troublée, elle adreſſoit au ciel des vœux ardents pour la conſervation d'une tête ſi chere. Le retard d'un courier la livroit à des terreurs mortelles; elle perdoit inſenſiblement le repos, & ſes nuits ſe paſſoient à deſirer & à craindre les nouvelles du lendemain.

Elle reçut à la fois deux lettres d'Edouard, bien capables de diſſiper ſon effroi. Il l'aſſuroit qu'on alloit ſe ſéparer ſans action, la ſupplioit d'éloigner de ſon eſprit les triſtes idées dont elle s'occupoit. Il ſe promettoit, il ſe flattoit, de la revoir avant la fin du mois. Toutes ſes expreſſions montroient une extrême gaieté. Elles tromperent Sara; ſon cœur s'abandonna à la plus douce eſpérance. Le lendemain le courier manqua ſans lui cauſer beaucoup d'alarmes. Elle penſa qu'Edouard revenoit peut-être, & vouloit la ſurprendre.

Miſtriſs Larkin avoit dans cette même armée un neveu qu'elle aimoit tendrement. Comme elle entroit le ſoir chez lady Sara, elle reçut par un courier dépêché au prince Thomas, un billet de ce neveu. Elle l'ouvrit, le lut, & jeta un cri perçant. Lady Alderſon l'entendit, courut à elle, & lui demanda pourquoi elle crioit. Cette femme conſternée, oubliant l'intérêt que la jeune lady pouvoit prendre elle-même à de ſi funeſtes nouvelles, lui préſenta le billet de ſon neveu. Il contenoit ce peu de mots:

“ Nous venons de donner une bataille, „ & de la perdre. Je ſuis bleſſé, mais légérement. Nous fuyons, je vous écris à ſix „ lieues du camp fatal où nous laiſſons dix „ mille des nôtres. J'ai vu tomber milord „ d'Orſer, mon protecteur & mon ami. Je „ voudrois être mort hier : je ne puis vous „ en dire davantage. On m'avertit que nous „ allons marcher pour nous retirer encore.„

Lady Sara eut à peine fini de lire, qu'elle tomba, ſaiſie de crainte, dans les bras de miſtriſs Larkin, en prononçant d'une voix baſſe : ô mon cher Edouard! On la ranima avec de l'eau & des ſels; mais effrayée, tremblante, hors d'elle-même, le ſerrement de ſon cœur ne lui permettoit de s'exprimer que par des exclamations. Levant triſtement vers le ciel ſes yeux remplis de larmes : grand Dieu! Dieu tout-puiſſant! s'écrioit-elle, eſt-il temps, eſt-il encore temps de t'implorer!

Elle attendit le lendemain avec une impatience, une agitation, qui ne lui laiſſerent pas donner un inſtant au repos. Aucun courier n'arrive. On l'aſſuroit en vain qu'ils ne pouvoient paſſer. Ce ſilence funeſte lui parut celui de la mort. Il n'eſt plus, diſoit-elle à Lidy; non, il n'eſt plus; je l'ai perdu pour jamais!

Pluſieurs jours ſe paſſerent dans cette horrible incertitude. Chaque mouvement qui ſe faiſoit autour de la malheureuſe Sara, lui cauſoit une révolution ſi grande, qu'à peine oſoit-on troubler la ſolitude où elle vouloit demeurer. Elle ne ſentoit plus ſon èxiſtence que par les agitations douloureuſes qu'excitoit en elle l'attente d'une confirmation déſeſpérante. Seule dans ſon cabinet, proſternée devant l'Être ſuprême, les mains élevées vers lui, ſes cris, ſes gémiſſements lui demandoient la vie d'Edouard. Qu'il vive, c'eſt aſſez, répétoit-elle avec ardeur, qu'il vive, & que je le perde! Que ſes jours conſervés ne

ſoient plus pour moi ! Que je pleure ſon éloignement, ſon indifférence, ſa haine, ſes mépris même, mais jamais, jamais ſa mort! Abandonnée, avilie, déshonorée, privée de tout, ſans amis, ſans aſyle, j'expierai ſa faute & la mienne. Dieu des vengeances, tu l'es auſſi des miſéricordes! Ah, ne frappe que moi! Daigne accorder ſa vie à mes vœux, aux larmes ameres que je répands devant toi! Je mourrai contente, ſi j'apprends en expirant que ton bras l'a ſauvé, qu'il vit & qu'il eſt heureux. Hélas! l'objet de tant de pleurs, d'un ſentiment ſi tendre, ſi déſintéreſſé, n'étoit déja plus. Percé de trois coups mortels, renverſé, foulé aux pieds des chevaux, ſouillé de ſang & de pouſſiere, Edouard confondu dans un monceau de morts, n'avoit pas même été reconnu. On le crut priſonnier, enſuite perdu. Sir Humfroid, pris à côté de ſon maître expirant qu'il s'efforçoit de relever, pouvoit ſeul donner des éclairciſſements ſur ſon ſort; mais dangereuſement bleſſé lui-même, il reſta pluſieurs jours ſans être en état de parler ni d'écrire.

Lady Sara envoya un exprès à milord Revell. Elle le croyoit informé du deſtin d'Edouard, & le ſupplioit de l'en inſtruire. Le comte reçut en même temps ſon courier & une lettre de ſir Humfroid. La confirmation de la mort d'Edouard le pénétra de douleur, & les expreſſions de Sara en augmenterent l'amertume. Sa jeuneſſe, ſes qualités [illegible]bles, ſa tendreſſe, ſon malheur, intéreſ[illegible]t vivement le cœur ſenſible de milord.

Elle avoit été ſi chere à Edouard ; il la regardoit en ce moment comme une partie précieuſe de l'ami qu'il pleuroit ; & ſon ame généreuſe & délicate crut pouvoir obliger encore Edouard, en ſervant l'objet de ſes plus douces affections. Il ſortoit d'une maladie cauſée par l'inquiétude & le chagrin, il ſe trouvoit très-foible ; cependant il écrivit à lady Alderſon. Nous avons perdu, madame, lui diſoit-il, l'ami que nous aimions uniquement tous deux ; uniſſons nos regrets : permettez-moi de vous nommer ma fille, de vous montrer les ſentiments & de pere & d'époux ; diſpoſez de mes ſoins, de tout ce qui m'appartient ; j'irai apprendre de vous-même quelles ſont à préſent vos intentions : prêt à m'y conformer, je me rendrai à Londres dans huit jours ; j'y recevrai vos ordres : il ne me reſte plus de deſir, madame, que celui de vous devenir utile.

Une aſſurance ſi poſitive de la mort d'Edouard porta le déſeſpoir dans l'ame de la triſte Sara. Aucune conſidération ne fut capable d'en arrêter les mouvements ; elle s'abandonna aux regrets les plus vifs, aux plaintes les plus touchantes : ces violentes agitations épuiſerent enfin ſes forces. Elle reſta deux heures ſans connoiſſance, & ne fut rappellée à la vie que par des douleurs aiguës & redoublées. Tant de trouble & d'émotion avoient avancé le temps où elle devoit naturellement les ſentir. Je vis le jour : ma naiſſance aigrit ſes tourments : mes premiers cris ſe mêlerent aux gémiſſements de

ſon cœur ; elle les entendit, ils pénétrerent juſqu'au fond de ſon ame. O malheureux enfant, s'écria-t-elle, tu ne prononceras jamais le doux nom de pere!

Depuis cet inſtant, elle s'affoiblit de plus en plus. Elle gardoit un morne ſilence, & ne le rompoit que pour exprimer ſa profonde triſteſſe : tout l'importunoit ; elle repouſſoit avec répugnance les aliments qui lui étoient préſentés. Son cœur, fermé à toute eſpece de conſolation, lui rendoit tous les ſoins inſupportables : elle faiſoit ſigne de la main de s'éloigner ; & quand les femmes qui la ſervoient la laiſſoient ſeule, elles l'entendoient donner un libre cours à ſes pleurs, & répéter mille fois le nom d'Edouard. Il n'eſt donc plus, diſoit-elle, il eſt mort : ah! Dieu, il eſt mort! Il ne m'entend point, il ne m'entendra jamais! il eſt diſparu, diſparu pour toujours! Edouard ne s'offrira jamais à mes regards! Son ame eſt retournée dans le ſéjour céleſte! Ah, du moins, du moins, s'écrioit-elle, ſi je pouvois fixer encore mes triſtes yeux ſur ta dépouille mortelle, aimable & cher Edouard! Hélas, tu n'as pas même un tombeau que je puiſſe arroſer de mes larmes, où il me ſoit permis d'eſpérer que nos cendres ſeront réunies!

La conſtitution délicate de lady Alderſon la rendoit incapable de réſiſter long-temps à une douleur ſi forte ; ſon ſang s'alluma, une fievre ardente la mit bientôt dans un danger extrême, on déſeſpéroit déja de ſa vie, quand milord Revell ſe fit annoncer chez

elle. Ce ſeigneur fut ſenſiblement touché de l'état de lady Alderſon. En s'avançant près d'elle, il détourna ſon viſage, dans la crainte de lui montrer combien il étoit attendri. Sa préſence cauſa la plus grande émotion à Sara ; elle s'apperçut du mouvement qu'il faiſoit ; & lui tendant les bras : ah, ne me cachez pas votre pitié, milord, lui dit-elle ; laiſſez-moi voir l'ami, le pere d'Edouard, donner des pleurs au ſort funeſte qui nous l'enleve ! Il n'eſt donc plus ! nous l'avons donc perdu pour jamais ! Ah, milord, pour jamais ! L'abondance de ſes larmes étouffant ſa voix, elle ne put en dire davantage.

Après quelques moments d'un triſte ſilence : Edouard ne vit plus que dans nos cœurs, madame, dit le comte ; le ciel ne m'a pas permis de voir vivre heureux le fils d'un ami qui me fut bien cher. Ma tendreſſe pour ce jeune infortuné n'eſt point éteinte avec lui. C'eſt en vous ſervant, madame, que j'en donnerai des preuves conſtantes. Daignez me regarder comme un homme uniquement occupé du deſir de vous obliger. Alors il lui renouvella avec ardeur les offres qu'il avoit faites dans ſa lettre.

Mais qui pouvoit encore devenir utile à lady Sara ? Quelle idée de bonheur auroit flatté une ame abattue ſous le poids de la douleur dont les ſentiments vifs & paſſionnés venoient de perdre leur objet ſans rien perdre de leur force ? Eh ! de quel prix étoient à ſes yeux la fortune, le monde, ſes plaiſirs, ſes grandeurs, quand l'immenſité

de l'univers ne pouvoit lui rendre Edouard?

Elle ſe fit apporter ſon écritoire, y prit ce journal qu'elle avoit commencé; & le préſentant au comte de Revell : j'ai une grace à vous demander, milord, lui dit-elle; mais n'oſant vous entretenir ſur l'unique ſujet qui puiſſe m'intéreſſer encore, je vous prie de vouloir bien lire attentivement ce cahier. Mon extrême foibleſſe & des raiſons que vous comprendrez aiſément ne me permettent pas de vous révéler moi-même ma triſte aventure. Quand vous ſerez inſtruit, ſi votre compaſſion généreuſe ne ſe rebute point, ſi vous daignez l'étendre juſques ſur l'objet de ma ſeule inquiétude, je deſcendrai dans le tombeau, débarraſſée d'un fardeau pénible, dont le poids aigrit toutes mes douleurs.

Le comte reçut le cahier qu'elle lui donnoit. Pénétré de l'état où il la laiſſoit, il ſe retira, après s'être ſolemnellement engagé à remplir à ſon égard tous les devoirs d'un pere & d'un ami.

Arrivé chez lui, il lut avec empreſſement l'écrit de Sara. En le finiſſant, il ſe rappella des diſcours échappés à Edouard pendant ſa maladie. Ils avoient alors excité des ſoupçons dans ſon eſprit; mais pénétré de reſpect pour lady Alderſon, il ne s'y étoit point arrêté. Tout ce que diſoit Edouard, lui paroiſſoit l'effet d'une imagination bleſſée, dont les idées erroient ſur mille objets. Certain de ce qu'il n'oſoit penſer auparavant, il plaignit, il partagea la douleur de Sara, &

ſe ſentit ému jusqu'au fond du cœur, en ſongeant à l'innocente créature, fruit d'un amour ſi malheureux. Il ſe livroit à des ſentiments de compaſſion, de tendreſſe, quand on vint l'avertir de retourner promptement chez lady Alderſon.

La vue d'un homme ſi attaché à Edouard, ſi chéri d'Edouard, lui avoit cauſé une révolution terrible. Après un long évanouiſſement, elle étoit un peu revenue à elle-même; mais ſi conſidérablement affoiblie, que ceux dont l'art tâchoit en vain de prolonger ſes jours, la déciderent très-près de ſa fin.

Elle demandoit ſans ceſſe le comte de Revell. Quand on le lui annonça, elle ſe fit donner des gouttes fortifiantes; & rappellant tous ſes eſprits: ma faute vous eſt connue, milord, lui dit-elle, je l'ai cruellement ſentie, & mes derniers moments ſont ſi douloureux, que j'oſe eſpérer le pardon céleſte. Je meurs, & laiſſe après moi une fille dont vous aimâtes le pere: qu'elle éprouve vos bontés. C'eſt le ſeul vœu d'un cœur où la chaleur commence à s'éteindre. Deſtinée à l'aviliſſement, même avant de naître, la honte, la miſere, un titre infame; voilà l'héritage de la fille d'Edouard. Sa mere infortunée ne peut rien pour elle. Votre protection, milord, eſt l'unique bien que le ciel me laiſſe eſpérer en ſa faveur. Puiſſe ce ciel, qui m'abandonna à l'égarement de mon cœur, regarder dans ſa bonté cette malheureuſe orpheline; & puiſſe-t-elle ne ſentir

jamais une douleur égale à celle qui m'arrache la vie! Si la sienne est conservée, daignez lui faire connoître les auteurs de ses jours : qu'elle donne des larmes à la mort de son pere, que sa mémoire lui soit chere & respectable, que celle de sa mere lui serve d'une triste & utile leçon pour éviter ses erreurs. Sa foiblesse & ses larmes la contraignirent de s'arrêter.

Milord Revell, vivement touché, remercia lady Sara de la confiance dont elle l'honoroit; il lui promit, il lui jura de rendre heureux le sort d'un enfant déja cher à son cœur. Alors elle sonna. Lidy, suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu, m'apporta & me présenta à milord. Il me prit dans ses bras; & me pressant contre son sein, il répéta en pleurant les promesses qu'il venoit de faire. Ma mere, arrosant mon visage de ses larmes, s'écria : ô ma fille! que toutes les puissances du ciel veillent sur toi! Au défaut des grandeurs qui devoient être ton partage, puisses-tu posséder un cœur paisible & vertueux! Elle fit signe à Lidy de m'emporter; & s'adressant au comte de Revell, après m'avoir encore recommandée à ses soins, & réglé ce qu'elle desiroit donner à Lidy : j'ai écrit à milord Alderson, dit-elle d'un ton affoibli; vous voudrez bien fermer ma lettre; Je souhaite qu'elle lui soit envoyée dès l'instant où je ne serai plus. Sa juste indignation cessera peut-être avec ma vie. Je ne me flatte point de l'attendrir pour ma fille. J'ai cru pourtant devoir à cet enfant une démarche dont

j'eſpere peu. C'eſt vous, milord, c'eſt vous ſeul qui me raſſurez ſur ſon deſtin. Alors elle lui fit remettre les clefs de tout ce qui lui appartenoit. Elle ſerra la main du comte, lui dit adieu; & ſe ſentant plus mal, elle ôta de ſon col un ruban, où le portrait d'Edouard étoit attaché : elle le fixa long-temps, & dit d'une voix baſſe, entrecoupée par ſes ſoupirs : image du plus aimable des mortels, image chérie, autrefois les délices de mes yeux, l'objet de tous mes plaiſirs, devenue celui de ma profonde douleur, je ne te perdrai de vue qu'en ceſſant de vivre. Elle l'approcha de ſes levres, le baiſa avec ardeur; elle ſembloit avoir réuni toutes ſes forces pour ce dernier acte de ſa tendreſſe; elle ne parla plus, ſes yeux ſe fermerent, elle expira ſans faire le moindre mouvement, ni retirer ſes mains qui preſſoient le portrait d'Edouard contre ſa bouche.

Combien de fois la mienne y a cherché la trace de ſes pleurs! O Sara! ô ma mere! vous avez ſouhaité que la mémoire d'Edouard me fût *chere* & *reſpectable;* vous n'oſâtes exiger mon reſpect pour vous-même. Puiſſé-je mourir malheureuſe & mépriſée à l'inſtant où la mémoire de lady Alderſon ceſſera de m'être chere & reſpectable!... Pardonnez, madame, ah! pardonnez à une fille attendrie, des détails triſtes & longs, qui peut-être auront ému votre cœur trop ſenſible. Emportée par un ſentiment vif, je n'ai pu paſſer légérement ſur un ſujet ſi intéreſſant pour moi. Hélas, je ne mettrai ſous vos yeux que des

ſujets d'amertume ! La douleur eſt le ſentiment habituel de mon ame; une paſſion vive & tendre ſembloit devoir y exciter des mouvements plus doux. Condamnée par la bizarrerie de mon ſort à n'en connoître que les peines, déterminée à ne jamais rendre ma tendreſſe heureuſe, ſi je n'oſe m'en occuper, je me plais au moins à m'applaudir du ſacrifice que j'en fais.

Le premier ſoin de milord Revell, après la mort de lady Sara, fut de chercher la lettre qu'il devoit envoyer à ſon pere. Il la trouva ſous une enveloppe ouverte. Elle l'avoit écrite dans le ſentiment d'une douleur ſi vive, ſes expreſſions étoient ſi animées, elle prioit avec tant d'ardeur pour l'infortunée créature, privée de tout appui par la perte d'Edouard & la mort prochaine de ſa mere, que malgré la connoiſſance de l'extrême dureté de milord Alderſon, le comte eſpéra qu'il ſeroit attendri de la démarche ſoumiſe & touchante d'une fille dont la fin prématurée & malheureuſe devoit exciter ſa pitié, & faire évanouir tous ſes reſſentiments.

Il ferma le paquet, y mit les armes de Sara ; & ne voulant plus ſe compromettre avec un homme qu'il mépriſoit, il dicta une lettre à Lidy. Après un détail circonſtancié de la mort de ſa maîtreſſe, cette fille demandoit les ordres de milord pour l'inhumation du corps & la conduite qu'elle devoit tenir à mon égard. On envoya un exprès au château d'Alderſon. Rien ne peut exprimer la fureur de milord, en appercevant l'écriture

de ſa fille. Il déchira ſa lettre ſans l'ouvrir : ſachant de quelle main venoit l'autre, il la jeta avec mépris, ordonnant d'un ton menaçant au courier de la reprendre & de s'éloigner promptement.

Milord Revell, informé de cet emportement, jugea inutile de rien tenter davantage; il ſe chargea ſeul de remplir les derniers vœux de ma mere, & ne daigna pas s'obſtiner à inſtruire milord Alderſon du deſtin de ſa fille. Six jours après ſa mort, lady Alderſon fut portée ſans pompe à Rocheſter, dans la ſépulture des comtes de Revell. Milord me tint ſur les fonts avec miſtriſs Larkin; il me nomma Jenny, fille d'Edouard de Saliſbury & de Sara Alderſon. On me conduiſit à Eſſex pour y être nourrie. Miſtriſs Larkin, tous ceux qui avoient ſervi ou aſſiſté ma mere, reçurent des marques de la libéralité de milord. Lidy reſta près de moi, & conſerva à mon ſervice les avantages de ſa premiere condition; elle m'attacha au col le petit portrait d'Edouard. Celui de ma mere, qui la repréſentoit entiere, fut placé en face de mon berceau. Lidy reçut ordre de m'apprendre à le conſidérer avec une reſpectueuſe tendreſſe, dès que mes yeux ſeroient capables de diſtinguer les objets. On réſerva les bijoux de ma mere pour m'être donnés un jour; le reſte de ſes effets fut vendu, & milord plaça ce qu'elle laiſſoit à la banque de Londres. La rente augmentant chaque année le fonds, produiſit avec le temps une ſomme qui eût été ſuffiſante pour me mettre à l'abri du be-

[illegible] universellement
[illegible]
[illegible] année,
[illegible] près
[illegible] de mis
[illegible] que ses
[illegible] pour le ser-
[illegible] en An-
[illegible],
[illegible] des
[illegible],
[illegible] ma fortune.
[illegible] des [illegible]
[illegible] les soins
[illegible]
[illegible] des plus
[illegible]
[illegible] plus
[illegible] de me faire
[illegible] naturellement [illegible]
[illegible]
[illegible] le ca-
[illegible] riche
[illegible] le monde : mais on
[illegible] principes [illegible] &
[illegible]
[illegible] fortune. On
[illegible]
[illegible] nécessaires pour
[illegible] dans les [illegible]
[illegible]
[illegible] & ne pas
[illegible]
[illegible] de [illegible]

apprenoit à ne rougir que du reproche de notre cœur.

Milord Revell avoit des parents fort éloignés, mais attentifs ſur ſes démarches. Son extrême amitié pour le fils du duc de Saliſbury, en détruiſant leurs avides eſpérances, les écarta long-temps de ſa maiſon. La mort d'Edouard les rapprocha de milord. Ils le rechercherent, bientôt ſon cœur s'ouvrit aux ſoins qu'ils prirent de lui plaire. Ils étoient dans cet âge où l'on ſent le beſoin des attentions & de la complaiſance; beſoin qui les rend agréables, & fait fermer les yeux ſur leurs motifs.

Peu à peu milord ceſſa de jouir de ſa liberté. Il ſe vit entouré d'amis officieux, qui examinoient ſes mouvements, éclairoient tous ſes pas; je devins l'objet de leur curioſité. On lui parloit de ſa pupille; on deſiroit de la voir, de la connoître. Mais il gardoit un profond ſilence ſur ce qui me concernoit. Afin de mieux cacher ſes bontés pour moi, il raya de ſon teſtament l'article où j'étois nommée, dans la crainte qu'un legs trop conſidérable ne m'attirât de puiſſants ennemis & n'expoſât ſes diſpoſitions à être conteſtées. Sa généreuſe attention lui fit craindre auſſi de ſe voir prévenu par la mort ou l'affoibliſſement de ſon eſprit, avant d'avoir fixé mon ſort, & le porta à prendre des meſures pour l'aſſurer.

Sir Humfroid, toujours attaché à lui, avoit ſa confiance, & la méritoit par ſon zele & ſa probité. Milord s'ouvrit à lui ſur le

nous parvînmes à l'avenue du château. Un jardinier travaillant à élaguer les arbres, voulut bien nous ouvrir une petite porte. Elle nous conduisit dans le jardin le plus riant & le plus agréable qu'il fût possible de voir. Le jardinier nous servant de guide, nous parcourûmes ce beau lieu avec ce plaisir enfantin que la moindre nouveauté excite. Un bosquet rempli de fleurs; où quatre fontaines jaillissantes répandoient une extrême fraîcheur, nous parut propre à nous reposer. Nos gouvernantes & nos femmes s'assirent sur le gazon; mais l'activité naturelle de notre âge nous porta bientôt à chercher de l'amusement, & nous nous mîmes à danser toutes les contre-danses qu'on nous avoit apprises.

Pendant que cet exercice nous occupoit, un jeune homme en habit de chasse parut tout-à-coup au milieu de nous. En l'appercevant, mes compagnes cesserent de danser. Plus animée, ou plus distraite que les autres, je me fâchai contr'elles, sans faire attention au spectateur dont la vue les avoit arrêtées. Mes yeux se fixerent enfin sur lui, nos regards se rencontrerent; mais il lut aisément dans les miens qu'il m'étoit importun.

Il s'avança vers moi, me salua en s'inclinant profondément; il me demanda pardon d'avoir troublé par sa présence un divertissement sans doute attrayant pour moi, & qui me faisoit développer tant de graces en m'y livrant. On ne peut sans regret vous priver d'un instant de plaisir, ajouta-t-il; si ma

vue vous inſpire de la triſteſſe ou du dégoût, j'aurai deux ſujets de me plaindre du haſard qui m'a fait vous rencontrer.

A ce mot de plainte, miſtriſs Anna, la plus âgée de nos gouvernantes, crut avoir commis une grande faute en nous laiſſant entrer dans cette maiſon, où elle ne connoiſſoit perſonne. Jugeant à l'air noble du jeune chaſſeur qu'il en étoit le maître, elle ſe mit à le complimenter ſi ridiculement, que je ne pus m'empêcher de rire de ſa gravité & de ſes diſcours. Ce retour de ma bonne humeur ranima la gaieté de notre petite troupe. Celui qui l'avoit troublée, ayant tout de ſuite propoſé de reprendre la contre-danſe interrompue, nous nous regardâmes, & d'un commun accord nous la continuâmes avec autant de plaiſir qu'auparavant.

Pendant ce temps le jardinier qui nous avoit introduites, reçut des ordres, ſortit du boſquet, & revint peu de moments après, chargé de fleurs & de fruits. Pluſieurs valets à ſa ſuite apportoient toutes ſortes de rafraîchiſſements. Le cavalier, dont l'attention les faiſoit paroître ſi à propos, nous les préſenta. Il les offroit d'un air ſi poli, ſi empreſſé, que nous ne pûmes nous défendre de les accepter. L'heure de ſe retirer venue, nous voulûmes prendre congé de lui, mais la nuit approchant, l'apparence qu'elle pourroit nous ſurprendre en chemin, fournit à l'officieux chaſſeur un prétexte pour nous accompagner. Il me préſenta une main, miſs Clifford reçut l'autre; nous nous mîmes à marcher, nous

entretenant tous trois avec autant de liberté que ſi nous nous fuſſions connus depuis long-temps.

Arrivés à la porte où nous devions nous ſéparer, notre conducteur parut ſe faire une extrême violence pour nous quitter. Un air triſte ſuccéda à ſon enjouement; prêt à s'éloigner, il trouvoit toujours des raiſons de reſter, & miſs Clifford approuvoit toutes celles qu'il imaginoit. Il s'étoit curieuſement informé à nous-mêmes, de mon nom, de ma qualité, de ceux dont je dépendois. Ma compagne l'avoit ſatisfait ſur tous ces points. Ses queſtions réitérées commençoient à me fatiguer, lorſqu'enfin il ſe détermina à nous laiſſer.

Cette rencontre nous ſervit d'entretien tout le ſoir. On nous dit que le château où nous avions été, appartenoit à milord Clare, un pair d'Irlande, eſtimé à la cour, chéri de la nation, mais devenu triſte & preſque farouche par un événement malheureux. Paſſionnément amoureux de la fille de milord Clarendon, prêt à s'unir avec elle, une mort cruelle & imprévue la lui avoit enlevée. Depuis deux ans il la pleuroit, & paſſoit une grande partie de l'année dans cette terre, afin de ſe livrer ſans diſtraction à la tendre mélancolie qu'il ſembloit ſe plaire à conſerver. Ses amis partageoient tour-à-tour ſa ſolitude, mais ne pouvoient l'en arracher. Sir Edmond ſon frere, âgé de dix-neuf ans, y vivoit avec lui, & partoit inceſſamment pour commencer ſes voyages... Sir Edmond!

que ce nom me cause de trouble & d'agitation ! Ah, madame, pourquoi le jeune frere de milord Clare ne s'offrit-il point alors à mes regards ! Destiné à m'aimer, à me plaire, dès ce temps il eût fait sur mon cœur cette impression vive & tendre où se mêle à présent tant d'amertume : j'aurois suivi sans contrainte un penchant que la reconnoissance & l'amitié me défendent d'écouter, de satisfaire. Ah, cet aimable Edmond ! puisque je devois le voir, pourquoi l'ai-je vu si tard ! Pourquoi ne puis-je le rendre heureux ! Quelle fatalité me force à lui cacher mon amour, à renoncer à mon bonheur, & à la certitude de faire le sien, en comblant mes vœux les plus ardents !

Miss Clifford vouloit deviner lequel des deux freres s'étoit trouvé dans le bosquet. La figure de la personne que nous avions vue, annonçoit plus de dix-neuf ans, & son air vif & enjoué ne convenoit point à milord Clare : trois jours après notre promenade, cette lettre éclaircit nos doutes.

Lettre de sir James Hantley, à miss Jenny Glanville.

« Charmante miss, depuis un mois que je „ suis chez milord Clare, contemplant avec „ effroi les tristes effets d'un amour mal- „ heureux, je croyois m'être affermi par mes „ réflexions contre un penchant qui m'a tou- „ jours paru redoutable. Mais un trait parti „ de vos yeux m'enleve à moi-même, dé- „ truit la force de l'exemple, & rend inuti-

„ les les conseils de la raison. Que de beautés,
„ de graces, de charmes différents ont séduit
„ mon esprit & touché mon cœur!... Ne
„ vous offensez pas, aimable miss, d'un aveu
„ si libre. Le sentiment qui me l'arrache est
„ aussi respectueux que vif & passionné; il
„ m'entraîne rapidement & se montre mal-
„ gré moi. On m'a refusé durement l'honneur
„ de vous voir. Je me suis présenté deux fois
„ en vain; daignez m'entendre, ou me faire
„ instruire par quelles démarches je puis ob-
„ tenir la permission de vous rendre des soins.
„ Celui dont vous avez touché le cœur, peut
„ prétendre à miss Jenny, si tout ce qui at-
„ tire de la considération dans le monde n'est
„ pas un titre trop foible pour atteindre à
„ son estime & mériter de sa part une préfé-
„ rence où tendent tous les vœux de James
„ Hantley, baronnet. „

Une femme qui nous vendoit des rubans, me donna cette lettre avec beaucoup de mystere, me pria de cacher de quelle main je la tenois. C'étoit Lidy, dont les refus chagrinoient le baronnet; elle n'avoit pu consentir à lui accorder la liberté de me parler. Exacte à suivre les intentions de milord Revell, elle ne croyoit pas devoir laisser approcher de moi un homme dont la figure aimable pouvoit me plaire & me conduire à attendre avec chagrin le temps prescrit par ce seigneur, pour me rendre maîtresse de moi-même.

Je lus cette lettre sans émotion. Une excessive vanité peut seule faire trouver du plaisir

plaiſir à inſpirer des ſentiments que l'on ne partage pas. L'amour du baronnet ne me toucha point; & loin d'en garder le ſecret, je portai ſa lettre à Lidy.

Cette fille, née dans une condition où l'intérêt ſeul donne ordinairement quelqu'eſſor à l'eſprit, avoit employé le loiſir dont elle jouiſſoit auprès de moi, à orner le ſien par des lectures choiſies. Ses connoiſſances acquiſes, jointes à l'extrême bonté de ſon cœur, la rendoient fort aimable. Elle penſoit juſte, & s'exprimoit bien. On la diſtinguoit dans la maiſon; elle m'étoit tendrement attachée; je l'aimois; un manque de confiance en elle, la moindre réſerve m'auroit paru une eſpece de trahiſon.

Elle lut la lettre; & me la rendant enſuite: que penſez-vous, miſs, me dit-elle? Rien, répondis-je: j'attends votre avis ſur la conduite que je dois tenir. Si vous m'en croyez, reprit-elle, vous ſerez peu d'attention à ces propos flatteurs. Un ſexe hardi les prodigue; ſa ſoumiſſion apparente cache ſouvent des projets offenſants. L'aimable ingénuité qui vous caractériſe, n'eſt pas le partage ordinaire des hommes. Le plus vrai d'entr'eux croit pouvoir nous en impoſer ſans crime. Une bizarre loi qu'ils ſe ſont faite, les diſpenſe de ſe montrer juſtes & honnêtes en traitant avec nous. Ils trompent ſans rougir une moitié des créatures; mais en diminuant leurs obligations, ils étendent les nôtres, puiſque l'honneur & les vertus, dont la pratique nous eſt impoſée, nous forcent à nous

conduire également bien avec nos compagnes & avec nos tyrans. Cependant, miss, ajouta-t-elle, vous êtes la maîtresse d'admettre ou de refuser les visites du baronnet. Rien ne contraint vos inclinations. Celui qui vous obtiendra de vous-même, n'éprouvera point de difficulté de la part de sir Humfroid. Je sais pourtant que son dessein, conforme à la volonté de milord Revell, n'est pas de vous établir encore.

Eh! pourquoi, dis-je alors, le temps de mon établissement dépend-il des volontés de milord Revell qui n'est plus, ou de celle de sir Humfroid? N'ai-je pas des parents? Malgré l'éloignement du pays qu'ils habitent, n'est-ce point à eux à disposer de moi? Cette question parut l'embarrasser: elle soupira, baissa les yeux, & ne répondit point. Son silence, sa tristesse, me causerent une sorte de trouble que je n'avois jamais senti. D'où vient, ma chere Lidy, continuai-je, ces parents si attentifs à me procurer tout ce qui m'est utile ou agréable, négligent-ils de recevoir des marques de ma tendre reconnoissance? Pourquoi sir Humfroid est-il seul chargé d'une correspondance qui me seroit si chere? Ne pourroient-ils me permettre de leur écrire, & m'honorer directement de leurs bontés?

Lidy soupira encore, rêva un moment; & me regardant d'un air attendri : ô miss, miss, me dit-elle, un espace immense vous sépare de ces parents, dont la protection seroit si nécessaire à votre jeunesse! Accoutumez-

vous à penſer que peut-être vous ne les verrez jamais. Formez-vous un caractere qui vous faſſe trouver en vous-même la force de vous paſſer de vos amis naturels. Cultivez les heureuſes qualités de votre ame. Chériſſez & conſervez la paix de votre cœur, & ne vous preſſez point d'approcher de vous un ſexe dangereux. Si vous ſaviez combien la paſſion que l'on cherche à vous inſpirer, à fait ſentir de douleur à votre mere! Vous apprendrez un jour... Ses larmes l'interrompirent. Je ne pus l'obliger à s'expliquer davantage; mais ſes diſcours & ſes pleurs me firent une vive impreſſion, & m'inſpirerent un deſir inquiet de connoître mes parents. J'embraſſai Lidy, je l'aſſurai que le baronnet m'étoit indifférent; & lui donnant ſa lettre, je la laiſſai maîtreſſe d'y répondre.

Miſs Clifford avoit vu ſir James avec moins de froideur. Elle parloit de lui tout le jour, & ſouhaitoit de ſortir, dans l'eſpérance de le rencontrer encore. Ce deſir, qu'elle ne cachoit point, étoit excité par les détails où elle entroit continuellement ſur les chagrins de milord Clare. Une tendre compaſſion l'intéreſſoit à ſes peines, elle faiſoit répéter cent fois les mêmes récits, & prononçoit à tout moment ſon nom. Je crus devoir la détromper; & pour lui prouver qu'elle n'avoit point vu milord Clare, je priai Lidy de lui montrer la lettre du baronnet.

Elle rougit en la liſant; mais la préférence qu'il me donnoit ne lui inſpira point d'aigreur contre moi, & ne diminua pas le goût

qu'elle avoit pris pour lui. Elle le prouva par une démarche singuliere, que l'extrême jeunesse, le peu d'expérience & beaucoup de vivacité pouvoient à peine rendre excusable aux yeux d'une personne sensée.

Après avoir tenté en vain tous les moyens de m'engager à répondre au baronnet, elle lui écrivit en mon nom. Sa lettre étoit expressive, mais la jeune miss la croyoit seulement polie. Elle lui disoit qu'assujettie aux volontés d'une gouvernante sévere, je ne suivois point mes propres mouvements. Elle lui conseilloit de demander à miss Clifford la permission de lui faire une visite; il l'obtiendroit, elle l'en assuroit. La plus tendre amitié nous unissant toutes deux, s'il avoit accès auprès de ma compagne, il trouveroit aisément l'occasion de me voir & de me parler.

Miss Clifford signa mon nom, & envoya cette imprudente lettre sans me la communiquer. Le baronnet charmé, déja sûr d'être écouté, croyant m'écrire, répondit en termes reconnoissants & passionnés. Le soir même miss Clifford recut de lui un billet à sa propre adresse. Il la pressoit avec instance de lui permettre de venir l'assurer du respectueux desir qu'il sentoit d'obtenir son estime, & de goûter les charmes de sa société; on ne pouvoit, disoit-il, se trouver si près d'elle, sans former le dessein de lui rendre des soins & des hommages qui lui étoient dus à tant de titres. Miss lui fit dire qu'elle le verroit avec plaisir.

Le lendemain on vint avertir miss Clif-

ford de se rendre dans le sallon où l'on recevoit les personnes du dehors. Un instant après elle m'envoya prier d'aller l'y trouver. Ma surprise, en voyant le baronnet auprès d'elle, excita sa gaieté : la conversation s'anima entr'eux. Sir James déploya toutes les graces que l'usage du monde, l'esprit & l'enjouement répandent sur les actions d'un homme qui veut plaire & croit réussir. L'assurance du succès donne à une personne vaine un talent que les esprits modestes acquierent difficilement, celui de développer ses propres avantages, de les mettre dans un jour favorable, & de s'en parer avec cette aisance qui prête à tout un charme séduisant.

Miss Clifford l'écoutoit attentivement, l'applaudissoit, se montroit enchantée de ses moindres expressions. Mon silence & ma froideur, trop marqués pour n'être point apperçus, ralentirent un peu la vivacité de sir James. Son abord m'avoit paru libre ; des mots prononcés tout bas, dont le sens m'étoit échappé, je ne sais quel air de confiance, même d'intelligence avec moi, me donnoient une sorte d'embarras ou d'humeur, que sa prévention sur son mérite pouvoit difficilement lui faire expliquer en sa faveur. Sa visite me sembla longue : quand il nous eut laissées, miss Clifford m'avoua tout. Elle me montra une copie de son billet, & les deux réponses du baronnet, dont la premiere s'adressoit à moi. Elle me reprocha mon indifférence pour sir James, me pria affectueusement de ne point la priver du plaisir innocent que sa vue

lui procuroit, plaisir qu'elle perdroit si je rebutois ses soins. Elle me parloit d'un ton attendri ; j'en fus touchée, & lui promis tout, excepté de cacher à Lidy une démarche dont le mystere me frappoit peut-être plus que l'irrégularité.

Mes idées n'étoient pas assez étendues pour me faire connoître combien ma compagne m'exposoit dans cette occasion ; la sincérité de mon caractere & l'amitié me persuadoient seules que je devois cette confidence à Lidy. Elle la reçut avec un peu de chagrin, & m'éclaira sur l'opinion que sir James prendroit de mes sentiments, si je lui laissois penser qu'une invitation si obligeante fût venue de moi. Après ce billet, ma réserve lui paroîtroit un caprice, & ne détruiroit pas l'espece d'approbation donnée à son amour. Elle se chargea de le détromper, blâma fortement l'étourderie de miss Clifford, & la trouva très-difficile à réparer, sans laisser pénétrer au baronnet l'inclination qu'elle avoit pour lui.

Sir James fut très-fâché, en apprenant que ce billet flatteur n'étoit ni de ma main, ni de mon aveu. Il ressentoit un desir extrême de me plaire ; de douces espérances s'élevoient déja dans son cœur. Cette explication s'accordant avec mon accueil, lui causa beaucoup de douleur. Il l'exprima d'une façon touchante. Ses plaintes attendrirent Lidy : rien ne l'attachoit à la résolution prise de ne point m'établir avant ma dix-huitieme année ; il lui paroissoit même plus avantageux

pour moi d'être de bonne heure ſous la protection d'un mari, qu'abandonnée ſi jeune à ma propre conduite. Le baronnet ſembloit me convenir. Son âge, ſa figure, ſa naiſſance rendoient notre union ſortable. Il étoit Écoſſois, & dépendoit de ſa mere. Mais plus de vingt mille livres ſterling qui accompagneroient le don de ma main, pouvoient m'attirer de la conſidération, & réparer aux yeux d'une famille noble le défaut de ma naiſſance. Toutes ces réflexions faites en un inſtant, la déterminerent à ne pas s'oppoſer au deſir ardent que ſir James montroit de me rendre des ſoins. Si je prenois du goût pour lui, elle en inſtruiroit ſir Humfroid, & le porteroit à avancer le temps où il devoit remettre ma fortune entre mes mains. Ainſi, abandonnant au haſard les diſpoſitions de mon cœur & les ſuccès des vœux du baronnet, ſans lui permettre de m'adreſſer ſes viſites, elle voulut bien lui laiſſer la liberté de me voir avec miſs Clifford, & lui promit de ne me rien dire qui pût hâter ou retarder l'effet de ſes ſoins.

Sir James, ſatisfait de cet arrangement, continua de faire une cour aſſidue à miſs Clifford. Malgré le tour aſſez naturel qu'avoit donné Lidy à la démarche de ma compagne, le baronnet s'apperçut du tendre penchant de ſon cœur. Il ne me voyoit jamais ſans elle, pluſieurs femmes ſe tenoient habituellement dans le ſallon où nous recevions ſes viſites. Contraint de renfermer une partie de ſes ſentiments, il les exprimoit par des lettres

paſſionnées. Cédant plutôt aux prieres de miſs Clifford, qu'à l'importune ardeur du baronnet, je les recevois, mais ſans jamais y répondre. Ma compagne les liſoit, s'étonnoit en me les voyant parcourir avec indifférence. Qui pourra vous plaire, me diſoit-elle, ſi un homme ſi aimable, ſi digne d'être aimé, vous trouve inſenſible? Sa tendreſſe pour lui s'accroiſſoit tous les jours, elle ne le quittoit point ſans regret; quand il paroiſſoit, le plaiſir éclatoit dans ſes yeux; mais l'innocence & la pureté de ſes ſentiments ſurpaſſoient encore leur vivacité.

Six mois ſe paſſerent ſans apporter aucun changement dans ſon cœur, ni dans le mien. Sir James vint un jour nous apprendre qu'il étoit obligé de partir inceſſamment pour l'Écoſſe, ſans ſavoir préciſément le temps où l'importante affaire qui l'y conduiſoit lui permettroit de revenir. Il paroiſſoit agité d'une violente inquiétude; tout le bonheur de ſa vie dépendoit, diſoit-il, du ſuccès de ſon voyage. L'incertitude de mes ſentiments, la crainte de n'avoir fait aucun progrès dans mon cœur, la liberté où il me laiſſoit d'écouter les vœux d'un amant plus heureux, lui rendoient cette ſéparation pénible. Il verſoit des larmes en me parlant, ſon accablement me toucha, par ce mouvement naturel dont un bon cœur eſt toujours affecté pour l'objet qu'il croit à plaindre. Mais ſir James ne put me conduire au delà de cette eſpece de ſenſibilité. Une ſimple promeſſe de ne point m'engager avant ſon retour ſi des

événements imprévus ne m'y obligeoient pas, & celle de répondre à ſes lettres, furent les ſeules faveurs qu'il dut à mon attendriſſement. Il partit; miſs Clifford ſentit cet éloignement. Son amour pur & déſintéreſſé étoit ſans jalouſie comme ſans eſpérance, & ſa tendre amitié pour moi ne s'affoibliſſoit point par notre rivalité.

Un peu de temps avant que ſir James nous fît ſes adieux, une lettre de ſir Humfroid avoit cauſé à Lidy la plus grande inquiétude. Sans vouloir m'inſtruire du ſujet de ſon agitation, elle étoit partie précipitamment pour Londres. Elle y reſta trois ſemaines. Le trouble où elle paroiſſoit en me quittant, ſon ſilence & ce long ſéjour à la ville, m'étonnoient. J'attendois impatiemment ſon retour. Elle arriva le lendemain du départ de ſir James, abattue, changée, & preſque méconnoiſſable. Je courus à ſa rencontre; mais elle me ramena dans mon cabinet, en ferma la porte, s'aſſit, ſoupira, & reſta ſans mouvement. A peine commençois-je à lui demander le ſujet de l'état où je la voyois, que ſa douleur éclata. Elle jeta des cris perçants; & joignant ſes mains, laiſſant tomber ſa tête ſur ſon ſein : puiſſance du ciel, s'écrioit-elle, que deviendrons-nous!

Emue, attendrie, effrayée, je la careſſois, j'eſſuyois ſes larmes : qu'avez-vous? eh, eh, qu'avez-vous donc, ma chere Lidy, lui diſois-je? Vous êtes perdue, miſs, cria-t-elle en redoublant ſes pleurs, perdue, ruinée, abymée! abandonnée dans l'immenſité du

monde ! ſans parents, ſans bien, ſans appui ! O lady Sara, ô ma chere maîtreſſe, veillez du haut du ciel ſur votre malheureuſe fille !

Je ſentis un frémiſſement terrible à ces mots d'*abymée*, *perdue* ; j'étois bien éloignée pourtant d'en enviſager toute l'horreur. Je preſſois Lidy de s'expliquer : j'attendois en tremblant, qu'elle parlât ; mais ſes cris, ſes pleurs, ſon ſaiſiſſement, ſuſpendoient en elle la faculté de s'énoncer. Elle ne s'exprimoit que par des gémiſſements, des invocations ardentes : ô Sara, ô Edouard ! répétoit-elle toujours, protégez, ſauvez l'infortunée Jenny.

L'abondance de ſes larmes ayant un peu calmé la violente agitation de ſes ſens & l'oppreſſion de ſon cœur, elle me découvrit enfin le ſecret de ma naiſſance. Après un détail aſſez étendu de la triſte deſtinée de mes parents : ſir Humfroid, dépoſitaire de votre fortune, continua-t-elle, vivoit depuis long-temps dans une grande familiarité avec miſtriſs Lardner. Cette femme étoit celle d'un lieutenant du régiment des gardes. De mauvaiſes affaires que lui attirerent un eſprit intrigant & une conduite peu réglée, l'obligerent à quitter l'Angleterre ; il paſſa dans nos colonies. Miſtriſs Lardner eut recours à la protection du comte de Revell, pour y procurer de l'emploi à ſon mari. Sir Humfroid, chargé par milord de rendre compte à cette femme du ſoin qu'il daignoit prendre de placer Lardner, eut le malheur de trouver en elle des charmes dont il ne

put ſe défendre. Il l'aima, crut lui plaire, & pendant dix années ſon affection pour elle ne s'eſt point ralentie : cependant il n'avoit pas ſujet de ſe louer de ſa complaiſance; elle le traitoit avec hauteur, & lui donnoit de fréquentes occaſions de ſoupçonner ſa fidélité. Mais une paſſion vicieuſe eſt ſouvent entretenue, même animée, par ce qui devroit détruire le ſentiment dans un cœur délicat.

Soit que l'habitude rendît cette femme néceſſaire à ſir Humfroid, ſoit qu'elle eût l'art de lui cacher des défauts capables de l'éloigner d'elle, depuis la mort de milord Revell ils occupoient la même maiſon, & vivoient dans la plus étroite intimité. Une penſion viagere aſſez forte, que ſir Humfroid tenoit de la généroſité du comte, & deux petites terres ſituées en Irlande, leur procuroient une aiſance qu'entretenoit l'économie.

Le deſir d'obliger miſtriſs Lardner, le porta à ſe défaire de ſon patrimoine. Il le vendit : prêt à en placer le produit ſur la tête de ſa maîtreſſe, un de ſes amis qui s'étoit enrichi en mettant de l'argent ſur des vaiſſeaux, l'engagea à tenter cette voie d'augmenter ſes fonds. Ce conſeil ſuivi, fut malheureux dans ſon exécution. Trois vaiſſeaux choiſis par ſir Humfroid, partis avant la déclaration de la guerre, ont été pris au retour. La nouvelle de cette perte, jointe à l'impoſſibilité de la réparer, & au regret de s'être privé du ſeul moyen d'aſſurer le ſort de miſtriſs Lardner, a depuis ſix mois dé-

[illegible] sa [illegible] : peu à peu sa mélancolie est [illegible] de langueur. Pendant [illegible] sa maîtresse occupée [illegible] ses intérêts, cherchoit [illegible] les papiers qu'elle [illegible] à la connoissance de ses [illegible] être enlevé, si [illegible] devenoit dangereux. [illegible] dans cette recherche, [illegible]

Parmi les [illegible] ordonnés à sir Hum-[illegible] de faire usage de la poudre d'[illegible]. Une armoire pratiquée au fond de son cabinet, où il tenoit ses effets les plus précieux, renfermoit une petite provision de cette poudre. Jamais il n'en confioit les clefs. Sa foiblesse le retenant au lit, il les donna à miss Lardner, & lui désigna l'endroit où elle trouveroit cette poudre. La boîte ne s'offrant pas d'abord à ses regards, elle dérangea plusieurs papiers, & apperçut dessous des bijoux épars, ensuite un porte-feuille à demi ouvert, d'où sortoient deux ou trois billets de banque. Cet objet la frappa ; le moment n'étant pas propre à satisfaire sa curiosité, elle poussa l'armoire sans la fermer, & attendit la nuit pour examiner ce qu'elle contenoit. Les billets sur les fonds publics, dont le porte-feuille se trouva rempli, lui fit regarder comme une marque du mauvais cœur ou de l'avarice de sir Hum-[illegible]d, la médiocrité des dons qu'elle en re-[illegible]it. Son ame vile & déja corrompue, s'a-[illegible]onna à des mouvements de haine con-

tre lui, en ſongeant combien il avoit reſtreint ſes bienfaits, ayant le pouvoir de les étendre. Elle regarda la priſe des vaiſſeaux comme une feinte imaginée pour ne pas placer une légere ſomme à ſon avantage; elle ſe crut traitée injuſtement. Un cœur bas a-t-il beſoin de prétextes? eſt-il néceſſaire qu'il s'excuſe à lui-même ſes coupables réſolutions? Décidée à ſe venger, à priver ſir Humfroid d'un bien dont il lui refuſoit la jouiſſance, elle enleva cette même nuit tous les effets qui vous appartenoient, & laiſſa à leur place une longue lettre, où elle expliquoit les raiſons qui la déterminoient à cette action infame. Un de ſes parents diſparut avec elle, & l'on n'a pu ſuivre leurs traces.

Je partis pour Londres, ſur un billet de ſir Humfroid. Il ne m'apprenoit rien; mais il me faiſoit tout craindre. Je l'ai trouvé dans une ſituation terrible. Sa confiance & ſa tendreſſe ſi cruellement trahies, le regret de s'être ſi long-temps abuſé, votre ruine dont il s'accuſe, & la foibleſſe où ſa maladie l'avoit déja réduit, ont altéré ſa raiſon. Je compris avec peine, par ſes diſcours interrompus, la triſte aventure que je viens de vous détailler; la lettre de cette malheureuſe m'en a mieux inſtruite que lui-même. Sa tête s'eſt appeſantie de plus en plus. Je l'ai laiſſé dans une eſpece d'enfance; des ſouvenirs confus lui arrachent des plaintes, ſouvent des larmes. On déſeſpere de ſon rétabliſſement: s'il vit en cet état, vous n'avez point de ſecours à en attendre; & s'il meurt, vous reſtez ſans un ſeul ami.

Jugez, madame, des mouvements de mon ame pendant ce surprenant récit. Apprendre que je n'étois rien, que je ne tenois à personne, que tant d'êtres respirants autour de moi pouvoient tous me rejeter sans que j'eusse le droit de m'en plaindre, sans qu'aucune créature fût dans l'obligation de soulager mes peines, même de s'y intéresser! Que les premiers traits de la douleur sont sensibles! qu'ils donnent d'étendue à la pensée! Une foule de réflexions s'offrit à mon esprit. Je me vis dans la position d'un voyageur qui sentiroit la terre manquer tout-à-coup sous ses pas. Au milieu de cette sombre contemplation, je fixai le portrait de lady Sara. Sa vue me toucha vivement. Je tombai à genoux, les bras étendus vers cette image; & la regardant comme si je l'appercevois pour la premiere fois : ô ma mere! ô mon aimable mere! vous n'êtes donc plus, m'écriai-je toute en pleurs! Je ne vous verrai donc jamais! Jamais les bras d'une tendre mere ne presseront la malheureuse Jenny! Jamais les regards caressants d'un pere ne tomberont sur elle! Elle ne sera la joie de personne! Personne ne partagera, n'adoucira les rigueurs de son sort! Ah, quelle main essuiera donc mes larmes! Quel sein s'ouvrira aux cris de mon cœur gémissant!

Lidy, pénétrée de ces tristes exclamations, se mit à genoux près de moi : chere miss, me dit-elle, élevez vos vœux innocents vers le ciel; implorez le puissant Protecteur qui vous reste; placez votre confiance

en lui, marchez dans ſes voies, ſes bénédictions deſcendront ſur vous. Milord Alderſon vit encore, le temps a peut-être diminué ſa fierté, amorti ſes reſſentiments, changé ſon caractere. Il n'a jamais connu la deſtinée de ſa fille; en l'apprenant, il ſera peut-être flatté de trouver en vous une parente dont les ſoins complaiſants adouciront ſa vieilleſſe. Je vous conduirai à ſes pieds, votre malheur l'attendrira. S'il demeure inflexible, je ſuis jeune encore; je puis m'appliquer au travail; l'aiſance me l'a fait négliger, mon zele & mon amitié me rendront mes forces & mon adreſſe; je vous procurerai les beſoins les plus preſſants de la vie. Jamais, non, jamais mon attachement pour vous ne ſe démentira.

Ah, ma chere Lidy! ma ſeule amie! m'écriai-je en me jetant entre ſes bras, je n'ai que vous dans l'univers, que le ciel & vous! Conduiſez-moi, inſtruiſez-moi. Je partagerai vos ſoins; vous êtes ma ſœur, mon appui, ma conſolation! Ah! je n'ai que vous, répétois-je en la ſerrant contre mon ſein! ne m'abandonnez pas, ne m'abandonnez jamais! Elle ne put répondre que par les plus tendres careſſes. Nous paſſâmes le reſte du jour à pleurer, à nous donner des aſſurances mutuelles de vivre & de mourir enſemble.

Le lendemain, Lidy me remit les papiers de ma mere. Quelle émotion je ſentis en les parcourant! Combien je donnai de larmes au ſort cruel de mon pere! Que ſon image me devint chere! Je baiſois ſes lettres avec reſpect, je baignois de mes pleurs ce cahier

où lady Sara avoit tracé ſes ſentiments pour lui. La premiere impreſſion que me fit cette lecture, ne s'eſt jamais effacée de mon ſouvenir; elle porta au fond de mon cœur une tendre, une vive compaſſion. Elle y grava l'amour & le reſpect pour la mémoire d'Edouard & de Sara. Un vil intérêt, de vains honneurs détruiroient-ils aujourd'hui cette pitié filiale? Ah, madame! je me mépriſerois, ſi je me croyois capable d'y renoncer.

J'étois dans la néceſſité de prendre un parti, & de le prendre promptement. Soixante guinées qui me reſtoient, devenoient une ſomme à ménager. J'en payois douze par mois dans la maiſon. Lidy, connoiſſant l'impoſſibilité de ſoutenir cette dépenſe, avoit conditionnellement retenu un logement à Londres chez miſtriſs Mabel ſa ſœur. Elle me demanda ſi je voulois m'y retirer. Cette femme, veuve depuis deux ans, continuoit le commerce de ſon mari. Elle fabriquoit & vendoit des gazes, du ruban, de la chenille, des cordonnets, & pluſieurs ſortes d'ouvrages en ſoie. Lidy ſe propoſoit d'apprendre ce métier, de s'en occuper, & de payer une penſion modique pour moi, afin de me diſpenſer de travailler. Son bon cœur l'engagea à me cacher une partie de cet arrangement, déja fait avec ſa ſœur, dans la crainte que je ne m'oppoſaſſe à lui laiſſer le ſoin de pourvoir ſeule à notre ſubſiſtance. Déterminée à me conduire par ſes avis, je conſentis à aller chez miſtriſs Mabel, en attendant le temps où je pourrois recourir à la protection de [illegible] Alderſon.

J'annonçai mon départ à mes compagnes. Je le prétextai d'un ordre de mes parents, qui, prêts à revenir en Angleterre, ſouhaitoient de me trouver à Londres à leur retour. Je ſentis une peine extrême, en me préparant à quitter cette maiſon, où j'avois paſſé des jours ſi tranquilles & ſi heureux. Mes adieux à miſs Clifford furent tendres : en me ſéparant d'elle, je me ſouvins de ſir James. Il m'avoit écrit en route; mais la diſpoſition préſente de mon eſprit ne me portoit pas à m'occuper de lui. Je priai miſs Clifford de recevoir ſes lettres, de les ouvrir, même d'y répondre ſi elle le vouloit. Nous nous promîmes de nous écrire ſouvent, de nous confier mutuellement ce qui nous intéreſſoit. Mon deſſein étoit d'entretenir un commerce exact avec elle; mais cette fierté mal entendue & peu réfléchie, qui nous conduit à rougir de la pauvreté, me fit manquer à cet engagement : je n'eus pas la force de laiſſer connoître à miſs Clifford dans quelle maiſon ma mauvaiſe fortune me contraignoit d'accepter un aſyle.

Je fus affectée d'un mouvement bien triſte en arrivant à Londres. La ſœur de Lidy n'avoit ni ſa douceur ni ſon éducation. En entrant chez elle, tout me déplut, tout me révolta. Je quittois un appartement aſſez ſpacieux, agréablement meublé ; ſes vues percées ſur une campagne immenſe, en rendoient la ſituation auſſi ſaine que riante. Je me trouvois réduite à une piece unique, étroite, obſcure, & un ſeul cabinet deſtiné pour Lidy. A la place de ces aimables miſs, dont

j'étois ſans ceſſe environnée à Oxford, des filles de bas artiſans, plus groſſieres encore dans leurs idées que dans leur langage, devenoient ma ſeule compagnie, ſi l'ennui me forçoit d'en chercher. Accoutumée à une table délicate & proprement ſervie, je ne pouvois m'aſſeoir ſans répugnance à celle de miſtriſs Mabel : tout excitoit mon dégoût, ſouvent mes larmes; l'eſpoir de trouver du ſecours dans les bontés de milord Alderſon, me ſoutenoit ſeul, & m'empêchoit de ſuccomber au chagrin que me cauſoit un ſi grand changement.

Je preſſois Lidy de recourir à lui, d'inſtruire le pere de lady Sara du ſort de la malheureuſe orpheline qui lui devoit le jour; mais elle connoiſſoit trop bien milord, pour ne pas redouter l'inſtant où elle paroîtroit à ſes yeux. Mille réflexions ſur le caractere de ce ſeigneur affoibliſſoient à tout moment l'idée conſolante d'obtenir ſa protection, de l'intéreſſer en ma faveur. Elle ſe rappelloit avec effroi ſa hauteur, ſon naturel inflexible. Témoin de ſa dureté pendant la maladie de lady Sara, de ſa haine pour Edouard, haine ſi injuſte! elle trembloit de l'accueil qu'il feroit à leur fille. Je combattois ſes craintes. Conſerve-t-on une longue colere, lui diſois-je? Le cœur ne ſe laſſe-t-il point de haïr? Le récit touchant de la triſte fin de ma mere attendrira milord. Mes traits lui retraceront l'image de ſa fille infortunée. Je ſuis jeune, pauvre, abandonnée, ſans eſpoir, ſans appui. Que de droits pour prétendre à la

compaſſion! que de titres pour l'exciter!

Je jugeois alors de l'intérieur de tous les hommes par les ſeules ſenſations de mon ame. Pouvois-je imaginer qu'il exiſtât dans la nature, des êtres inſenſibles au plaiſir ſi pur, ſi ſatisfaiſant, de tendre une main ſecourable aux malheureux, de ranimer un cœur flétri par la triſteſſe, d'entendre retentir à ſes oreilles les douces expreſſions de la reconnoiſſance! Je l'avois ſenti ce plaiſir ſi vrai; ma propre expérience me perſuadoit que, pour ſe faire un bonheur de répandre la joie autour de ſoi, il ſuffiſoit de poſſéder ces biens dont une belle ame ſe plaît à corriger le partage inégal.

Je me trompois, madame. Les cris douloureux de l'adverſité touchent rarement le cœur d'une perſonne heureuſe; c'eſt dans un état borné, c'eſt dans la médiocrité, qui nous laiſſe des beſoins, nous accoutume à nous gêner, à ſentir une continuelle privation, que nous jetons des regards compatiſſants ſur celui qui ſouffre d'une privation plus grande. Si pour le ſoulager il ne faut que nous gêner davantage, l'habitude de nous refuſer beaucoup à nous-mêmes, nous conduit à le ſecourir généreuſement, nous fait trouver de la douceur à bannir du cœur d'un autre cette peine ſi ſouvent renouvellée au fond du nôtre.

Lidy s'occupoit des moyens de me ſatisfaire, en me préſentant à milord Alderſon, quand le haſard lui fit rencontrer miſtriſs Simmon, une de ſes compagnes de ſervice

auprès de lady Sara. Peut-être vous la rap-
pellez-vous, madame ; elle l'avoit élevée. Il
la servoit dans la pension où vous étiez en-
semble. Lidy la reconnut d'abord. Après quel-
ques explications, mistriss Hammon l'ayant
reconnue aussi, lui apprit que milord, dé-
goûté du séjour d'Alderson, n'y vivoit plus,
passoit une partie de l'année à Londres, &
l'autre à parcourir plusieurs maisons à lui
situées dans les environs. Elle ajouta que
de tous ses anciens domestiques, elle seu
lui étoit restée attachée. Ensuite elle mon
une curiosité mêlée de beaucoup d'intér
sur le sort de lady Sara, la supposition d
mort à Calais lui étant connue. Ses quest
toucherent Lidy ; elle apprit à sa compa
que la mort d'Edouard avoit causé celle
leur maîtresse. Mistriss Hammon partage
douleur & ses regrets, & parut conserver t
de respect & d'attachement pour la mém
de ma mere, que Lidy commença à *reg*
der cette femme comme une personne u
à nos desseins. Elle indiqua sa demeure,
proposa d'y venir prendre du thé *dès le so*
même. Mistriss Hammon reçut l'invitati
avec plaisir, & fut exacte à s'y rendre.

Elle me regarda beaucoup en entran
Après quelques moments de conversation
le portrait de lady Sara frappa ses *regards*
Elle tressaillit en l'appercevant, le contem
[illegible] attention, & joignant ses *mains*
[illegible] attendri : ô mon aimable & chere
[illegible] t-elle, voilà donc tout ce qui
[illegible] !

Cette exclamation me toucha vivement ; je ne pus retenir mes larmes. Eh, mon dieu ! quelle est cette jeune & charmante miss, demanda mistriss Hammon à Lidy ? Ses traits, sa grace, la noblesse de son air, ses pleurs... Hélas ! ce que j'ose imaginer seroit-il possible ? Lidy l'assura qu'elle ne se trompoit point, si elle croyoit voir en moi la fille de leur infortunée maîtresse.

J'exprimerois bien foiblement, madame, les transports tendres & naïfs d'un cœur simple, d'une femme sensible & vraiment pénétrée du triste abaissement où la fille du duc de Salisbury & de lady Alderson se trouvoit réduite. Que de respect, de larmes, de caresses, mêlés aux louanges d'Edouard & de Sara ! que de regrets sur leur perte ! combien d'offres obligeantes & sinceres, & quel empressement à s'instruire des moyens de me rendre service !

Quand les premiers mouvements de cette bonne & zélée créature furent un peu ralentis, Lidy lui apprit tout ce qui étoit arrivé à ma mere, exposa à ses yeux ma situation présente, & lui demanda ses conseils, avouant l'embarras extrême qu'elle éprouvoit à la seule idée de voir milord, de lui parler, & d'offrir à ses regards une fille de lady Sara.

Sans former le moindre doute sur ma naiss-
nce, mistriss Hammon en examina les preu-
elles ne lui parurent pas suffisantes pour
incre milord que je devois le jour à sa
riss Larkin n'étoit plus. Sa mort &

la démence actuelle de ſir Humfroid me privoient des deux ſeules perſonnes dont le témoignage pût être de quelque poids. Un acte dénué des titres de mes parents, donnoit peu de force à mes prétentions. Il ſembloit apparent qu'en ſe chargeant du ſoin de ma fortune, milord Revell avoit jugé inutile de me laiſſer des droits litigieux ſur des biens dont je ne pourrois jamais réclamer qu'une partie fort inférieure à ſes bienfaits. Le manuſcrit de ma mere offroit à mon égard un très-léger indiçe. La délicateſſe de ſes expreſſions jetoit de l'obſcurité ſur ce qui annonçoit ſon état. Sa tendreſſe pour Edouard, répandue dans tout cet écrit, le rendoit plus propre à révolter milord contre ſa mémoire, qu'à ranimer en lui des ſentiments paternels. Loin d'affoiblir ſa dureté, ſa hauteur, l'âge & les infirmités ajoutoient, diſoit-elle, les déſagréments de l'humeur à l'inflexibilité naturelle de ſon cœur. Itendante de ſa maiſon, ayant toute ſa confiance, elle le connoiſſoit parfaitement.

A meſure qu'elle parloit, mes eſpérances s'évanouiſſoient; un avenir affreux s'ouvroit devant moi : je pâlis, & me tournant du côté de Lidy, je pleurai amérement. Miſtriſs Hammon, affligée de l'effet qu'avoient produit ſes juſtes obſervations, s'efforça de chercher des raiſons ſpécieuſes, propres à détruire ſes premieres objections. En refuſant de lire les lettres qui lui furent portées à Alderſon, dit-elle, milord eſt reſté dans l'incertitude ſur la vie ou la mort de lady

Sara. Il deſire peut-être des lumieres que ſa haine pour milord Revell ne lui a pas permis de demander à ce ſeigneur : on peut ſonder ſes diſpoſitions à cet égard, & ſe régler ſur elles.

Eh, qui oſeroit s'expoſer, s'écria Lidy, à démentir en préſence de milord un bruit répandu par lui-même? Comment lui ſoutenir que ſa malheureuſe fille n'eſt point morte à Calais? Quelle tempête exciteroit cette audace! Qui de nous ſupporteroit ſans trembler l'éclat de ſa voix & la fureur de ſes emportements? Moi, dit miſtriſs Hammon. Je le ſers avec zele, avec fidélité; mais attachée à mes devoirs, je ne le ſuis point à ſa perſonne. Son mauvais cœur a rebuté mon amitié. Les avantages dont je jouis dans ſa maiſon, ne ſont pas d'un prix auſſi important à mes yeux, que le bonheur de la fille de lady Sara, & je les ſacrifierois ſans regret à la douceur de la voir heureuſe. Mais ne précipitons rien; eſſayons d'aſſurer le ſuccès de nos deſirs, & ne riſquons point d'imprudentes démarches. Il me vient une idée, continua-t-elle : milord eſt actuellement dans le comté de Leiceſter ; j'ai ordre d'aller l'attendre à ſa maiſon de Windſor; il s'y rendra vers la fin du mois prochain. La ſaiſon commence à s'adoucir, venez toutes deux à Windſor avec moi; miſs a beſoin de diſſipation, cet agréable ſéjour eſt propre à lui en procurer. Là, nous penſerons à loiſir à l'importance de cette affaire. Sir Humfroid recouvrera peut-être ſes forces & ſa raiſon;

peut-être le ciel daignera-t-il nous découvrir un moyen de réussir, que nos vues bornées ne peuvent même entrevoir.

Je consentis sans peine à l'accompagner. Le lendemain nous partîmes toutes trois pour Windsor. La terre de milord tenoit à la forêt, &, comme mistriss Hammon l'avoit annoncé, elle offroit un aspect charmant.





PARTIE II.

La ſituation riante de cette maiſon, me rappella les jardins de milord Clare & la différence que ſi peu de temps venoit de mettre dans mon ſort. Cependant la pureté de l'air, la beauté des promenades, les ſoins tendres & attentifs de miſtriſs Hammon, modérerent un peu mon affliction. Les chagrins embarraſſants que nous cauſe l'indigence, n'ont pas les traits aigus dont le cœur eſt continuellement bleſſé par les peines que le ſentiment lui fait ſouffrir. Le cruel appeſantiſſement de ces peines tient ſans ceſſe l'ame oppreſſée, & détruit en elle toute eſpece de ſenſibilité; mais l'inquiete idée de la mauvaiſe fortune s'éloigne quelquefois de l'eſprit, laiſſe goûter des plaiſirs momentanés, & ne rend point incapable de ſe livrer à la diſſipation que le haſard ou le ſoin d'une amie préſente.

Trois ſemaines ſe paſſerent à agiter entre nous les moyens d'apprendre à milord, ſans l'irriter, la deſtinée de ſa fille, & mon exiſtence. Je rejetois abſolument ceux qui expoſoient miſtriſs Hammon à perdre ſa bienveillance, je ne voulois point me préparer un dur reproche. De tous les malheurs, celui d'avoir cauſé la ruine d'un obligeant ami, eſt le ſeul dont le temps n'adoucit jamais l'amertume.

Aucun parti ne fixoit encore nos idées, quand milord nous surprit, en devançant de beaucoup le temps où il étoit attendu. Le hasard me plaça sur son passage, sans qu'il me fût possible d'éviter sa rencontre. Je le saluai ; ma figure assez distinguée le frappa. Il s'inclina profondément, s'arrêta pour me laisser passer, me suivit des yeux, demanda ensuite à qui j'appartenois, & comment je me trouvois chez lui.

Sans trop s'éloigner de la vérité, mistriss Hammon satisfit sa curiosité. Miss Jenny Glanville est une jeune orpheline, milord, lui dit-elle, élevée dans l'abondance, dans la certitude d'une fortune honnête, réduite à présent par l'imprudence de son tuteur à chercher une protection étrangere, à se trouver heureuse si ses talents, son esprit & les graces de sa personne lui procurent l'appui d'une femme titrée ou d'une bourgeoise opulente, qui daigne la recevoir dans sa maison en qualité d'humble amie : triste ressource pour une fille dont la naissance est noble, & qui possédoit, il y a trois mois, plus de vingt mille livres sterling. Elle ajouta à ces détails tout ce qu'elle crut capable d'exciter en lui le desir de me connoître, & l'envie de m'obliger. Milord, accoutumé à la voir s'intéresser à tous ceux qui lui sembloient mériter de la compassion, ne fut pas surpris de la chaleur de ses expressions. Il l'approuva de m'avoir donné un asyle, loua la bonté de son cœur, lui permit de me garder près d'elle, souhaita que l'on pût me trouver une place

convenable, me plaignit, & changea de diſcours.

Il ſe paſſa un peu de temps ſans que l'occaſion de voir milord ſe préſentât. Un ſoir il entra dans une ſalle baſſe, où j'étois avec miſtriſs Hammon. Il l'appella, lui donna quelques ordres. Ses yeux ſe tournant vers moi, je le ſaluai reſpectueuſement. Une légere inclination de tête fut tout ce qu'il crut devoir à une fille dont la naiſſance, quoique noble, n'étoit point accompagnée des avantages brillants qui attirent de la conſidération dans le monde.

La différence marquée de cette révérence me frappa, elle me fit éprouver une ſorte de mortification que la fierté ſeule n'exiloit pas. Je me ſentis touchée. Le peu d'attention de milord pour ma préſence m'affligeant trop, je m'approchai inſenſiblement d'une porte oppoſée à celle où il ſe tenoit, & ſortis de la ſalle. Miſtriſs Hammon, dit-il aſſez haut, je ſerois fâché de gêner votre jeune amie; rappellez-la, je vais vous laiſſer. Elle obéit; mais je ne répondis point, & me hâtai de gagner une allée du jardin, où j'allai répandre des pleurs, ſans pouvoir me rendre compte dans ce moment, du ſentiment qui me les arrachoit.

Miſtriſs Hammon ſaiſit cette occaſion de parler encore de moi à milord. Elle lui fit une peinture touchante de ma ſituation, lui vanta mes talents. Elle s'efforçoit de lui inſpirer au moins le deſir de s'en amuſer. Il aimoit paſſionnément la muſique, & je la ſavois

aſſez bien. Il l'écouta ſans paroître fatigué de ſes diſcours, mais ſans montrer qu'ils lui fiſſent impreſſion, & la quitta bientôt, en répétant, rappellez-la, je ne veux point la gêner.

Deux jours après cet entretien, milord demanda un matin à miſtriſs Hammon ſi elle ne pourroit pas lui procurer le plaiſir de m'entendre jouer du claveſſin & chanter quelques airs. Cette femme, transportée de joie, accourut à moi. Il veut vous voir, miſs, s'écria-t-elle, il veut vous entendre; le ciel ſans doute a mis ce deſir dans ſon cœur. Ne rougiſſez point de montrer de la complaiſance pour milord. Employez votre eſprit à lui plaire, vos talents à l'amuſer; devenez-lui néceſſaire; qu'il ſouhaite, s'il ſe peut, de ne jamais vous perdre de vue, chere miſs: cet inſtant va peut-être décider du bonheur de vos jours.

Il étoit inutile de m'exciter à montrer de la déférence à milord Alderſon; ſa vue m'avoit émue puiſſamment. La phyſionomie noble & majeſtueuſe de ce ſeigneur, l'air vénérable que l'âge donnoit à des traits dont la beauté ſe faiſoit admirer encore, la douceur de lever les yeux pour la premiere fois ſur une perſonne à laquelle le ſang me lioit, diſpenſée par la loi de me protéger, mais engagée par la nature à me plaindre, à m'aimer, à me ſecourir; mille ſentiments réunis m'affectoient à ſon aſpect, & préparoient mon cœur à reſpecter & à chérir le pere de lady Sara.

Conduite par miſtriſs Hammon, j'entrai

dans le sallon où milord m'attendoit. Il me reçut avec politesse. Après une courte apologie sur l'envie de m'entendre, & la peine que j'allois prendre pour la satisfaire, il me pria de m'asseoir au clavessin. J'obéis. Tant que j'exécutai des pieces, milord parut surpris de la légéreté de ma main; & quand je chantai, il se montra charmé de la douceur & de la flexibilité de ma voix. Passant de mes louanges à celles du compositeur d'un morceau qui l'avoit extrêmement flatté, il parla des goûts divers sur l'harmonie, étendit ce sujet, & le traita en connoisseur. Il lui rappella plusieurs particularités de ses voyages en France & en Italie, pays où la dispute s'élevoit aisément, disoit-il, sur la préférence que chaque nation croyoit mériter. Je l'écoutois avec attention, ses récits s'enchaînoient l'un à l'autre; ils durerent jusqu'au moment où on vint l'avertir qu'il étoit servi. Je me préparois à sortir; mais il me retint, & me pria de lui accorder ma compagnie à table. Mistriss Hammon se hâta d'accepter cet honneur pour moi. Pendant le repas, milord conserva sa gaieté. Il avoit ordonné que ses chevaux fussent attelés à cinq heures, il parut fâché de s'être engagé à sortir; en me quittant, il me remercia des moments agréables que je venois de lui faire passer.

Cet heureux commencement offroit une riante perspective. Cependant Lidy se refusoit aux espérances que mistriss Hammon en concevoit. Elle évitoit soigneusement les regards de milord, & craignoit toujours, pour

elle & pour moi, l'instant où il apprendroit à qui je devois la vie. Le lendemain, à l'heure du dîner, on vint me dire que milord m'attendoit. Charmée de cette invitation, je courus à son appartement. J'y fus reçue comme une personne dont la présence étoit desirée. Je jouai du claveslin après le dîner, & ne quittai milord qu'à l'heure où il se retiroit ordinairement pour prendre du repos. Chaque jour augmenta ma faveur auprès de milord Alderson. J'obtenois déja des graces légeres. A la priere de son chapelain, je lui présentois les humbles requêtes de ses vassaux ou de ses fermiers. J'obligeois toute sa maison; le respect de ses gens pour moi croissoit avec les distinctions du maître. On commençoit à se dire en secret : *miss Jenny sera bientôt milady Alderson.* On croyoit milord fort attaché à ma personne. Ceux qui le pensoient ne savoient pas combien celui dont la complaisance amuse un grand, peut séduire son esprit sans intéresser son cœur.

Je vécus plus d'un mois dans cette espece d'intimité avec milord, mangeant à sa table & passant une partie du jour auprès de lui, sans qu'il daignât faire une seule question sur la situation fâcheuse de ma fortune, s'informer des particularités de mon malheur, ou des ressources qui pouvoient me rester. Une fluxion sur les yeux le privoit depuis long-temps de la promenade. Les jalousies de son appartement demeuroient fermées, & l'obscurité me laissoit à peine lire les pieces difficiles qu'il aimoit à m'entendre jouer.

Il guérit enfin, & ſe vit avec plaiſir en liberté de parcourir ſes jardins, & de jouir des nouveaux embelliſſements qu'on venoit d'y faire.

Un matin il m'envoya prier de l'accompagner à la promenade. Je me rendis avec lui au bord d'une piece d'eau, où ſe jouoient quantité d'oiſeaux aquatiques, accoutumés à venir au plus léger ſignal ſe diſputer des grains qu'on leur jetoit. Le jour étoit fort grand dans ce lieu, où rien ne l'ombrageoit. Milord ne m'avoit point encore regardée avec autant d'attention ni de facilité de m'examiner. Il me conſidéra long-temps. Un mouvement de ſurpriſe le fit ſe retirer en arriere, lever les mains, & prononcer des mots entrecoupés, dont le ſens ne m'échappa point. Il revint à moi, s'éloigna encore, ſe rapprocha, me regarda fixement ſans parler. Enſuite s'appuyant ſur une baluſtrade qui regnoit autour du baſſin, il baiſſa la tête du côté de l'eau, & s'écria : quels traits, quel rapport, quelle étonnante conformité!

Que mon cœur étoit agité, madame! Milord s'appercevoit de ma reſſemblance avec lady Sara; elle le frappoit, mais ſa ſurpriſe ne paroiſſoit mêlée d'aucun attendriſſement; la ſévérité de ſes regards venoit de me glacer. Inquiete, troublée, je gardois le ſilence, j'attendois en tremblant que milord le rompît lui-même.

Son air, devenu ſombre en un inſtant, ſembla s'éclaircir peu à peu. Il ſe tourna vers moi, me fit une eſpece d'excuſe de ſa longue diſtraction. Vous m'avez vivement

rappellé, me dit-il, une personne dont le souvenir m'est odieux. Vos traits sont semblables aux siens; je souhaite que le ciel ne vous ait pas destinée à vous conduire comme elle, & qu'il vous garantisse de ses foiblesses. Nous continuâmes notre promenade, & pour la premiere fois milord m'interrogea sur le temps où j'avois perdu mes parents, sur les événements qui me privoient de mes biens, & sur le rang & la fortune de mon pere.

Instruite de ce que je devois répondre, il m'étoit aisé de le satisfaire sans me trahir: mais peu accoutumée à déguiser la vérité, j'hésitois; mon embarras paroissoit jusques dans le son de ma voix, & je cherchois à détourner la conversation d'un sujet dont la sincérité de mon cœur se sentoit blessée. Milord rentra plutôt qu'il ne sembloit se l'être proposé. Sous prétexte d'un peu de lassitude, & de vouloir se reposer, il me quitta assez brusquement.

Je me crus perdue. Mistriss Hammon & Lidy penserent, comme moi, qu'il alloit me retirer sa faveur. Cependant à l'heure du dîner, on vint à l'ordinaire me dire qu'il m'attendoit. Je ne vis point de changement dans sa contenance; mais il me parla moins, & m'observa davantage. Ce qui devoit me rendre plus chere à son cœur, m'en éloigna. Je le trouvois souvent froid & sérieux. Pendant plusieurs jours il me saluoit en sortant de table, & se retiroit promptement, marquant une sorte de crainte que je ne le suivisse. Cette conduite abattit mon espoir, af-

fligea miſtriſs Hammon, & confirma Lidy dans l'idée qu'il ſeroit imprudent de lui découvrir ma naiſſance, & de l'inſtruire d'un ſecret dont la connoiſſance le rendroit mon ennemi.

Milord eut un peu de fievre, il s'y joignit une violente attaque de goutte. Malgré l'indifférence qu'il me montroit depuis notre promenade, mes premiers ſentiments n'étoient point affoiblis. Ses cris pénétroient mon cœur. Empreſſée à partager avec miſtriſs Hammon l'emploi de le ſervir, aſſidue près de ſon lit, je volois pour exécuter ſes ordres. Je ne pouvois retenir mes larmes en l'entendant ſe plaindre tout haut des maux aigus qu'il ſouffroit. Pendant ſa convaleſcence, il parut ſe ſouvenir de mes ſoins, & ſe montra ſenſible à ceux que je prenois alors de diſſiper ſes ennuis. Il commençoit à marcher dans ſa chambre, à reprendre ſes forces. Je ſentois une joie véritable de ſon heureux rétabliſſement, je la lui marquois ſouvent. Je croyois m'appercevoir qu'il ſe plaiſoit aux preuves tendres & naïves de mon attachement, & ma vive amitié en redoubloit encore.

Seule un jour auprès de lui, je liſois un livre françois qu'on venoit de lui envoyer; il paroiſſoit s'en amuſer beaucoup. Un flacon qu'il tenoit échappa de ſes mains, je me précipitai à terre pour l'empêcher d'y toucher & de s'y briſer. En me baiſſant, un ruban étroit, où le portrait de mon pere étoit attaché, ſe caſſa; imprudemment je l'ôtai de

mon col. Le portrait caché dans mon ſein, parut, excita la curioſité de milord; il me demanda à le voir, & fit un mouvement pour le prendre.

Ma rougeur, l'extrême embarras qui ſe peignit ſur mon viſage, ma conſternation, mon effroi frapperent milord Alderſon. Il ſaiſit le portrait, l'enleva aiſément d'une main foible; la crainte avoit glacé mon ſang, elle me rendoit muette & preſqu'inanimée.

La haine, ainſi que l'amour, grave les idées dans la mémoire. Milord reconnut l'image d'Édouard. Il pouſſa un cri étouffé, ſuivi de pluſieurs exclamations. Où ſuis-je, diſoit-il? Quel piege veut-on me tendre, Quel complot odieux ſe forme ici contre moi? Cette reſſemblance ſinguliere avec Sara? ce portrait ont ſans doute inſpiré à des ames viles le projet de m'en impoſer, de ſe jouer de ma vieilleſſe, de me tromper..... Un mouvement impétueux me fit tomber à ſes pieds, ſaiſir une de ſes mains, la preſſer; & trouvant la force de parler dans celle du ſentiment dont j'étois animée: on ne vous tend point de piege, milord, lui dis-je; on ne vous trompe point. Pardonnez-moi, ah! pardonnez à l'infortunée qui implore votre pitié; ne me puniſſez pas d'avoir eſpéré en vous. C'eſt la fille de lady Sara, c'eſt la vôtre, qui gémit à vos pieds. Ah! ne me haïſſez pas. Je ne mérite point votre haine.

Mes pleurs me contraignirent de m'arrêter. De la main que je lui laiſſois libre, milord s'efforça de me repouſſer. Mais paſſant

mes bras autour de lui, le ſerrant avec ardeur, ôtez-moi la vie, lui criois-je; mais ne m'accablez pas de votre colere, de vos dédains; ne détournez point vos regards d'une fille pauvre, abandonnée, plus ſenſible à vos mépris qu'à ſes malheurs. Non, ce n'eſt plus un protecteur, c'eſt un pere que je cherche en vous! Je vous reſpecte, je vous aime! Votre premiere vue a élevé dans mon cœur un ſentiment inconnu, il me fait deſirer votre tendreſſe plus que vos ſecours. Des regards moins ſéveres, une ſeule expreſſion careſſante, dont vous daigneriez m'honorer, me ſeroit plus chere que le retour de ma fortune. Nommez-moi votre fille! Permettez-moi de vous donner une fois, une ſeule fois, le nom de pere, & je me croirai heureuſe! Il voulut encore me repouſſer: non, non, vous ne m'échapperez point, m'écriai-je! mon cœur vous eſt pour jamais attaché. Ah! ne m'éloignez point de votre préſence, ne me banniſſez point de votre maiſon. N'importe à quel titre j'y demeure; contente de reſter près de vous, je vous révérerai comme mon pere, ou vous ſervirai comme mon maître, ſi vous l'exigez.

Si l'oppreſſion de mon cœur n'eût étouffé ma voix, j'aurois pu parler plus long-temps. La fureur de milord le rendoit immobile, & ne lui permettoit pas de m'interrompre. Elle éclata enfin; il s'arracha de mes bras; & prenant ce ton terrible qui le faiſoit paroître ſi redoutable aux malheureux dont le ſort dépendoit de lui: jeune audacieuſe, s'écria-t-il,

oſes-tu te dire de mon ſang! Eh, quand tu en ſerois!... Tremble, frémis, crains la juſte punition de ton menſonge & de ta hardieſſe. Te nommer ma fille, moi! Eh! qui es-tu? Vil rebut peut-être..... Mais pourquoi me retracer un moment ſi douloureux, ſi humiliant! Ah, madame, avec quelle inhumanité je fus traitée! Je rougis encore au ſouvenir des expreſſions de cet homme dur & artificieux; elles me prouverent trop qu'il me croyoit vraie; mais ſa haine pour mes parents s'étendoit juſqu'à moi.

Il fit appeller miſtriſs Hammon, & l'interrogea d'un ton impétueux. Apprenant par elle que Lidy étoit dans la maiſon, il la demanda, l'accabla de menaces, lui donna les noms les plus durs, nous reprocha à toutes trois un complot infame, formé en commun pour le tromper. Il ne vouloit rien écouter, rien entendre; il traita leurs diſcours d'impoſtures, de lâches ſuppoſitions, de menſonges inventés dans le coupable deſſein de noircir la mémoire de Sara, d'établir ma fortune & la leur ſur la perte de ſa réputation. Il me ſemble voir encore ces femmes proſternées aux pieds de ce cruel, moi la tête appuyée ſur le ſiege qu'il venoit de quitter, cachant mon viſage & mes pleurs, m'efforçant en vain de retenir mes cris, & redoutant plus que la mort les regards mépriſants de milord.

Sauvez l'innocente & infortunée fille de ma chere maîtreſſe, lui diſoit Lidy, ſauvez-la des dangers où l'expoſe l'abandon de la nature entiere. Eh! pourquoi, milord, pourquoi

vous tromperois-je ? Eſt-ce mon intérêt qui m'engage à implorer vos bontés ? Ah, je ne demande point à les partager ! Née pauvre, je puis vivre ſans peine du fruit de mon travail. Mais miſs, élevée dans l'aiſance, n'a point appris à ſupporter l'abaiſſement & la miſere. Je le jure en préſence du ciel, je ne vous en impoſe point, c'eſt la fille de lady Sara dont vous voyez couler les pleurs, dont vous entendez les gémiſſements ; lui refuſerez-vous un aſyle? Aſſurez ſon ſort... Ah! ſi milord eût daigné lire la lettre de ſa fille expirante, m'accuſeroit-t-il aujourd'hui d'une criminelle ſuppoſition ?

Cette eſpece de reproche enflamma la colere de milord Alderſon. Elle ſe porta à l'excès... Mais ſouffrez, madame, que j'abrege le récit de cette ſcene odieuſe. Indignement chaſſées de la maiſon de milord, traitées de miſérables qui attentoient à ſon honneur, à ſa fortune, peut-être à ſa vie, nous ſortîmes toutes trois du château, pour n'y rentrer jamais. Ma ſeule conſolation, dans une diſgrace ſi mortifiante, fut de voir miſtriſs Hammon placée plus avantageuſement auprès d'une dame qui la deſiroit depuis long-temps. Obligée de ſuivre ſa maîtreſſe en Irlande, elle me donna toujours de ſes nouvelles. Quand je me trouvai en état de reconnoître ſon amitié, j'appris avec douleur qu'elle étoit morte.

Je retournai à Londres dans une ſituation d'eſprit difficile à exprimer. On eſt bien malheureux, madame, quand aucune eſpérance ne

s'offre plus à la pensée ; même cette espérance vague, éloignée, qui amuse nos desirs, nous laisse au moins la douceur de former des projets, & d'envisager un avenir moins fâcheux.

Les premiers jours qui suivirent cette dure épreuve, je voulus me soumettre à la triste condition où je me voyois réduite. J'essayai de soulager Lidy, de m'occuper utilement comme elle. Mais cette intelligence qui m'avoit fait acquérir sans peine des talents agréables, m'abandonna quand il fallut l'employer à comprendre de nouvelles leçons. Mes doigts, si habiles à parcourir les touches d'un clavessin, mêloient avec mal-adresse les différents assortiments des soies. J'oubliois à tout moment ce qu'on venoit de me dire, & mon dégoût pour les compagnes de mon travail me rendoit cet apprentissage insupportable.

A mon arrivée d'Oxford, mistriss Mabel conseilloit à Lidy de chercher à me placer auprès d'une dame de la cour, ou chez quelque riche habitante de la cité. Bien des femmes, disoit-elle, desireroient de jeunes personnes propres à les accompagner en public, & à les amuser dans leurs heures de retraite. Ce parti m'inspiroit une véritable répugnance ; il m'auroit séparée de Lidy : j'espérois alors la protection de milord Alderson.

D'ailleurs, inconnue à tout le monde, sans un ami pour me présenter, pour prévenir sur mes mœurs, sur mes sentiments, comment paroître dans une maison, n'ayant à exposer que le besoin d'y être admise ? Comment me résoudre à soutenir des inter-

rogations naturelles, des queſtions ſimples à faire, des demandes ordinaires, ſi embarraſſantes, ſi fâcheuſes à entendre, quand on n'y peut répondre ſans trahir la vérité, ou la découvrir, en rougiſſant; puiſqu'il eſt un état où l'on rougit ſans avoir commis de fautes !

Ah, madame, quel préjugé faux & barbare ſoumet au mépris tant d'innocentes créatures, & laiſſe jouir de l'eſtime publique les auteurs du crime dont elles ſubiſſent la honte ! Nos peres ont établi des loix bien injuſtes. L'intérêt les conſerve en vigueur; l'amour du plaiſir les enfreint ſans ceſſe. Quelle contrariété dans nos principes & nos mœurs ! Comment un homme libre, déterminé à ne point s'engager, ou déja lié, oſe-t-il ſe livrer à l'ardeur de ſes ſens, s'abandonner à leur ivreſſe? lui qui, pour contenter ſes deſirs, doit en déshonorer l'objet, & riſquer de faire un malheureux!

Depuis mon retour de Windſor; mes vues étoient changées. Je deſirois ardemment de retrouver une protectrice. M. Burnet, honnête négociant, qui faiſoit travailler miſtriſs Mabel, ſe chargea avec bonté d'employer ſes ſoins pour me placer. En effet, il me préſenta à pluſieurs perſonnes.

Vous dirai-je, madame, le dur accueil, les hauteurs, les dédains que j'eſſuyai de celles dont mon malheur excita la froide & humiliante compaſſion? Ma jeuneſſe, ma figure, devinrent le ſujet de mille choquantes réflexions. Sans ſe déterminer à m'obli-

ger, on s'entretenoit devant moi des inconvénients qu'il y auroit à le faire. Examinée, déconcertée, plainte & rejetée, je parus à la toilette de vingt femmes, & ne fus acceptée d'aucune.

Ces démarches rebutantes & infructueuses m'affligerent sensiblement. La mort de sir Humfroid acheva de m'accabler; une sombre tristesse abattit mes esprits. Elle augmenta chaque jour, & me conduisit peu à peu à cette espece de langueur qui se tourne aisément en consomption.

Lidy s'effrayoit du dérangement de ma santé; elle me forcoit à rester dans ma chambre, cherchoit à me distraire, à m'amuser. Elle me préparoit des mets propres à flatter mon goût. Son inquiétude, ses attentions tendres & continuelles m'engageoient à renfermer une partie de ma sensibilité pour ménager la sienne. Cette contrainte aigrissoit mes chagrins; je me croyois prête à y succomber, quand le hasard m'offrit un moyen de changer ma situation.

Lidy m'avoit conduite un matin au parc Saint-James, dans le dessein de me faire prendre l'air : je me promenois lentement avec elle. Au détour d'une allée, un homme qui sortoit de celle où j'entrois, revint sur ses pas; & s'arrêtant devant moi, il s'écria : ô bonheur! c'est elle, c'est miss Jenny Glanville!

Étonnée d'entendre mon nom, je levai les yeux sur celui qui venoit de le prononcer, & reconnus sir James Huntley. Cette ren-

contre me troubla. Dans l'infortune on ne fixe pas ſans émotion ceux dont la vue rappelle un temps plus heureux. A leur aſpect, leur cœur prévient, par ſon attendriſſement, la mortification qu'il craint, ou les conſolations qu'il eſpere.

Le baronnet étoit ſi ſenſible au plaiſir de me revoir, ſi charmé de me retrouver inopinément, après ſix mois d'une pénible & inutile recherche, qu'il exprimoit à la fois mille ſentiments différents. Il ne pouvoit, diſoit-il, me pardonner mon ſilence, cette rigueur qui m'avoit portée à laiſſer ignorer ma demeure à miſs Clifford, ſans doute pour me dérober aux empreſſements d'un homme dont l'amour & les ſoins me fatiguoient. Des transports de joie interrompoient ſes reproches. Il oublioit mes torts, ſe livroit tout entier à la ſatisfaction de ſon cœur. Enſuite il recommençoit à ſe plaindre, à m'accuſer. Précipité dans le déſeſpoir par ma conduite à ſon égard, ſes projets de bonheur, ſes plus cheres eſpérances s'étoient évanouis. Ma négligence, mon dédain, ma haine les avoient pour jamais diſſipés, il ne pouvoit plus être heureux! Occupé de lui, des mouvements vifs & variés de ſon ame, il n'appercevoit, ni mon embarras, ni le changement marqué de ma perſonne.

Ma pâleur & l'air d'abattement répandu ſur mon viſage le frapperent enfin. Un tendre intérêt ſe peignit ſur tous ſes traits. Il prit une de mes mains, & la preſſant doucement : que vois-je, dit-il! quel ſombre nuage

obſcurcit ce front charmant! Chere miſs, vous ſoupirez, vous retenez des larmes prêtes à vous échapper; vos triſtes regards pénetrent mon ame. L'aimable Jenny gémit tout bas, elle ſemble dédaigner un ami dont le cœur lui eſt dévoué. Ah! parlez, confiez vos ſecrets à ma foi. Vous me verrez prompt à vous ſervir, vous prouver par mon zele un attachement véritable que vos froideurs, vos mépris mêmes n'affoibliront jamais.

Je n'ai point de ſecret, dis-je alors, dont la communication puiſſe paroître une marque de confiance. Si je ne donnai jamais d'eſpérance à ſir James, dans un temps où tout m'autoriſoit à croire qu'il m'étoit poſſible de le rendre heureux, je veux bien lui apprendre aujourd'hui, que pour ſon propre avantage il doit étouffer ſes ſentiments.

Pour mon propre avantage, répéta le baronnet! Qu'entends-je? Quoi, miſs, êtes-vous engagée? La profonde triſteſſe où je vous vois livrée, ſeroit-elle la ſuite d'une union précipitée & malheureuſe? Auriez-vous diſpoſé de votre cœur, de votre main? Vos parents ſont-ils de retour en Angleterre? Veut-on vous ſéparer d'un objet chéri, ou vous lier malgré vous? Votre affliction naît-elle de la contrainte qu'on veut vous impoſer, ou du regret d'avoir mal placé vos affections? Pardonnez ces queſtions à mon zele, à une paſſion plus vive dans cet inſtant qu'elle ne le fut jamais.

Ni ma main ni mon cœur ne ſont au pouvoir de perſonne, repris-je avec aſſez de fier-

té. Je n'ai point de reproches à me faire, & ne me suis point encore attiré ceux des autres. Si vous voulez me prouver cette amitié dont vous cherchez à m'assurer, ne vous obstinez pas à découvrir le sujet de mes peines, & laissez-moi la liberté d'éviter des questions qui en redoublent l'amertume. En parlant je m'avançois vers la porte, dans le dessein de me retirer; mais sir James m'arrêtant: non, dit-il, je ne vous laisserai point cette cruelle liberté; vous ne me quitterez pas ainsi, vous ne m'enleverez point un bien que le hasard m'a si heureusement rendu; je vous suivrai par-tout, je saurai ce que vous me cachez. Un intérêt trop vif me fait desirer de pénétrer ce mystere. Si, comme vous le dites, votre cœur n'est au pouvoir de personne, par quelle bizarrerie voulez-vous fuir un homme dont le tendre penchant vous est connu? Est-ce mon amour qui me rend importun? Eh bien, je cesserai de vous en parler, je renfermerai dans mon ame les sentiments que vous m'inspirez: mais au moins souffrez ma présence, traitez-moi comme un ami, comme un fidele, un ardent ami. O ma chere Jenny! dès cet instant j'en adopte le titre, & je jure d'en remplir tous les devoirs.

Il m'avoit forcée de m'asseoir pour l'écouter. La vivacité de ses expressions & de ses mouvements redoubloit mon embarras. Il me pressoit, il me conjuroit de parler. Je sentois une répugnance invincible à lui découvrir ma situation, & voyois l'impossibilité de la

lui cacher long-temps. Je tournai les yeux vers Lidy. Mes regards l'invitoient à répondre pour moi. Elle m'entendit; & s'adressant au baronnet : un triste événement a changé le sort de miss, dit-elle; j'ignore d'où naît son trouble & pourquoi elle semble craindre de l'avouer. La privation des biens de la fortune ne peut inspirer de honte qu'à ceux dont la conduite imprudente a causé la ruine. Si miss Jenny n'est plus riche, elle possede encore les qualités qui la rendoient estimable. Elle est obligée sans doute à sir James de l'intérêt qu'il prend à ses chagrins : cependant, réduite à vivre dans un état différent de celui où elle fut élevée, je ne crois pas que les visites d'un homme de votre âge puissent être admises chez une personne aussi jeune, dénuée de biens, de parents, d'amis, dont l'indépendance deviendroit un nouveau malheur, si la plus exacte décence ne régloit toutes ses démarches.

Cette premiere ouverture augmentant la curiosité du baronnet, engagea Lidy à entrer dans de plus grands détails. Elle cacha les noms de mes parents, sans cacher leur condition, mon état, ni la perte de mes espérances. L'intention de cette fille, en marquant une entiere confiance à l'homme qui lui avoit montré la plus forte passion d'unir son sort au mien, étoit d'approfondir ses sentiments; l'éloigner de moi, s'il tenoit à la fortune ou au préjugé; & de seconder ses vœux, si leur désintéressement lui permettoit de conserver le desir de m'épouser. Dans ma position,

mour de ſir James lui paroiſſoit une reſ-
urce qu'il eût été imprudent de négli-
r.

Le baronnet l'écouta avec une extrême tention. Loin d'être refroidi par cette dé-ouverte, elle ſembla élever en lui un mouve-ent de joie. O ma chere Jenny, s'écria-t-il ı ton le plus animé! ô qu'il m'eſt doux de ouvoir réparer vos pertes, d'eſpérer de voir ientôt renaître la ſérénité ſur cet aimable iſage! Mais permettez-moi de vous repro-her une preuve ſi marquée de votre indif-érence. Quoi, dans ce triſte abandon, mon dée ne s'eſt jamais préſentée à votre eſprit? Vous n'avez jamais penſé qu'il vous reſtoit un ami, un tendre, un ſolide ami? N'im-porte. Oublié, mépriſé, cet ami n'en eſt pas moins décidé à vous aimer, à vous ſervir. Il ſera trop payé des ſoins qu'il s'apprête à vous rendre, ſi vous daignez les recevoir. Heu-reux de mettre à vos pieds ma fortune, je commencerai à chérir des biens qui devien-nent dans mes mains un moyen de répandre l'agrément ſur vos jours. Les peines dont notre cœur ſeul eſt affecté, nous diſpoſent à la reconnoiſſance pour tous ceux qui s'y montrent ſenſibles. Celles qui naiſſent du beſoin, de l'abaiſſement où il eſt réduit, nous révoltent contre la compaſſion; ſenti-ment qu'il eſt difficile d'exprimer ſans en humilier l'objet.

Ce même ſir James qui, ſix mois aupara-vant, oſoit à peine lever les yeux devant moi, craignoit tant de me déplaire, de m'ir-

riter en me parlant de sa tendresse, enhardi par mon malheur, sembloit à présent se croire l'arbitre de ma destinée. On eût dit que la ruine de mes espérances élevoit les siennes, lui donnoit des droits assurés sur ma bienveillance, me rendoit dépendante de lui, de son amour, de ses bienfaits. Je ne sais quel mélange de dégoût & de fierté me portoit à rejeter son amitié, à desirer d'éloigner cet homme de moi : ses offres ne m'inspiroient point de reconnoissance; je ne me sentois point touchée de ses empressements; l'air de satisfaction qui brilloit dans ses yeux, m'offensoit. Celui de la modestie, même de la tristesse, eût été plus convenable à l'occasion. S'il est généreux de trouver de la douceur à réparer les pertes d'un ami, il est plus généreux encore de s'affliger, en l'obligeant, du malheur qui lui rend nos secours nécessaires, & le contraint à les recevoir.

Ces distinctions délicates ne sont pas dans le cœur du commun des hommes. Guidés ordinairement par leurs passions, accoutumés à se préférer eux-mêmes à tout, leurs desirs, leur intérêt forment l'unique point de vue sous lequel ils envisagent les objets. Sir James m'aimoit, m'avoit perdue, me retrouvoit; un événement lui rendoit le plaisir de me voir; qu'importe si cet événement étoit triste pour moi? Il remplissoit ses vœux les plus ardents : auroit-il pu ne pas sentir de la joie, quand il se persuadoit que sa rencontre, son amour & sa générosité pa-

roîtroient des reſſources ſi avantageuſes à l'infortunée qui rougiſſoit de ſa pitié?

Obſtiné à ne me point quitter ſans connoître ma demeure, il me força de la lui apprendre. Bientôt il me ſembla qu'elle fût devenue la ſienne, par ſon aſſiduité à s'y rendre, ſes plaintes ſur ſon peu d'agrément, & ſes ſollicitations pour m'obliger d'en changer. Lidy lui repréſentoit inutilement l'impoſſibilité où j'étois de m'en procurer une plus commode ou plus riante : il levoit aiſément les difficultés qu'elle nommoit inſurmontables; mais il nous trouva toutes deux très-décidées à ne lui rien devoir.

Le baronnet épuiſa en vain tous les moyens de m'engager à recevoir ſes ſecours. Je refuſois ſes préſents, & me montrois offenſée de la liberté qu'il prenoit de m'en offrir. Il voulut dépoſer dans les mains de Lidy une ſomme conſidérable, aſſez forte pour nous mettre l'une & l'autre à l'abri du beſoin. Elle refuſa de s'en charger. La conduite du baronnet excita ſa défiance, elle craignit qu'il ne cherchât à la gagner à me ſéduire. Elle me communiqua ſes idées. Ma froideur & ma réſerve augmenterent. Sir James devint rêveur, chagrin, fâcheux, ſans ceſſer d'être aſſidu, même importun. Il paroiſſoit chez moi à toutes les heures du jour. N'ayant aucun lieu pour me retirer, j'étois forcée de ſouffrir ſa préſence, & d'entendre ſes plaintes continuelles. Il me reprochoit mon peu de confiance, ma fierté, une hauteur déplacée

qui me faisoit rejeter les dons de l'amitié. Il ignoroit, disoit-il, avec emportement, où ma dureté pouvoit le conduire; elle causeroit sa mort. Souvent il me représentoit les dangers auxquels m'exposoient ma jeunesse & mon indigence; il m'entretenoit sans cesse de son amour, de ma misere, & jamais de ses premiers desseins. Il sembloit avoir oublié que j'étois libre, maîtresse de disposer de moi-même. Le seul moyen de m'engager naturellement à lui être obligée, à recevoir ses bienfaits, ne s'offroit point à son esprit. Il me montroit autant de passion qu'à Oxford; mais les expressions de la tendresse portoient un caractere different. Ce n'étoit plus le langage d'un amant soumis, qui demande des graces; c'étoit celui d'un protecteur prêt à en accorder. Il ne montroit point à mes yeux ce zele aimable de l'amour, de l'amour pur & désintéressé; zele ardent, mais timide, qui agit en silence, se cache soigneusement, & se croit trop payé s'il est utile & ignoré.

Fatiguée des longues & fréquentes visites de sir James, de ses empressements, de ses discours, de ses offres & des choquantes images que présentoient à mon idée les assiduités d'un homme dont les intentions ne paroissoient point honorables, je songeois à me procurer une autre demeure, quand M. Burnet m'écrivit de Cambridge, où ses affaires le retenoient depuis un mois. Une dame respectable consentoit sur sa parole, me disoit-il, à me recevoir chez elle. Elle étoit veuve, point trop âgée. Son fils unique venoit

noit de partir, dans le dessein de faire le tour de l'Europe. M. Burnet s'étendoit sur les avantages de cette place. Après plusieurs compliments polis, il m'avertissoit de me tenir prête un jour qu'il m'indiquoit, n'en devant passer que deux à Londres, & voulant me présenter lui-même à l'obligeante dame, dont il se trouveroit heureux de me procurer la protection & l'amitié.

Une si favorable occasion d'éviter sir James, m'eût causé plus de joie, si je n'avois pas dû me séparer de Lidy. Accoutumée dès mon enfance à voir cette fille, à l'aimer, à me conduire par ses lumieres, à la regarder comme la seule personne qui me fût attachée, j'éprouvois une douleur véritable, en songeant à la quitter. J'aurois préféré une vie pénible avec elle, à l'aisance que je ne pouvois lui faire partager.

Ses représentations, ses prieres, ses instances me déterminerent à ne pas négliger la protection qui m'étoit offerte. Il me restoit un peu d'argent, quelques bijoux, une garde-robe fort riche & très-complete. Je comptois lui laisser tout, excepté mon linge, mes dentelles, & les habits d'une saison. Ce qu'on me promettoit pour mon entretien, me paroissoit assez considérable. En épargnant sur cet objet, j'espérois dispenser Lidy d'un travail trop assidu. Le projet le plus cher à mon cœur étoit d'adoucir son sort, puisque je ne pouvois le rendre heureux.

Je cachai mes desseins à sir James; mais je ne pus me défendre d'un extrême embarras

ſituation paiſible où vous ſeriez par mes ſoins, euſſent diſpoſé votre ame à recevoir avec plaiſir des propoſitions preſque rejetées à Oxford. Exiger le ſacrifice de la liberté de miſs Jenny avant de l'obliger, n'étoit-ce pas abuſer de ſon malheur, lui impoſer des loix, paroître arracher un aveu que je voulois devoir à ſon eſtime, à ſa tendreſſe? Et s'adreſſant à Lidy: parlez, lui dit-il, répétez à miſs les offres dont vous m'avez fait un crime dans ſon eſprit. Je l'avoue, le peu de ſuccès de mes ſoins à Oxford, ſon oubli pendant mon abſence, ce chagrin ſi marqué en me revoyant au parc Saint-James, m'ont trop appris qu'elle ne partageroit jamais mon amour. Dans ces circonſtances, qu'ai-je fait? J'ai voulu adoucir ſa ſituation, rendre ſon ſort indépendant des autres & de moi-même. Eſt-ce un attentat contre ſon honneur? Cependant ce projet déſintéreſſé a redoublé ſes dédains, excité votre défiance & la ſienne. Que me reſte-t-il à dire, à faire, à tenter, à eſpérer? Ah! pénétré moi-même du chagrin le plus amer... Il s'interrompit, fit quelques pas dans la chambre, revint près de moi, s'affit, prit une de mes mains, la preſſa, ſoupira. O miſs, miſs, dit-il d'un ton triſte, vous ne ſavez pas combien vous m'affligez. Mon cœur eſt déchiré. Si vous m'aviez aimé, cette main ſeroit à moi, elle y ſeroit! Tous mes vœux comblés.... Mais vous ne m'avez jamais montré d'eſtime, de préférence. Je ſuis condamné à conſerver un amour tendre & malheureux, qui ne peut vous toucher. Une ſeule conſolation ſe préſentoit à

mon cœur déſeſpéré, celle de vous ſervir; vous m'en privez durement. De toutes vos rigueurs, cette derniere m'eſt la plus ſenſible.

En finiſſant de parler, ſir James laiſſa tomber ſa tête ſur ma main qu'il tenoit encore. Je la ſentis mouillée de ſes larmes. Son attendriſſement, ſes paroles, l'air dont il les avoit prononcées, cette candeur d'une ame vraie, prompte à s'avouer ſes erreurs, me firent craindre de mériter les reproches de ſir James, en portant trop loin cette défiance qu'il me reprochoit. Les motifs de ſon ſilence ſur ſes intentions me parurent trop nobles pour ne pas exciter ma reconnoiſſance. Lidy ſe trompoit peut-être, & m'engageoit à me tromper auſſi.

Pardonnez, dis-je au baronnet, pardonnez une conduite dont le principe prend ſa ſource dans cette crainte inquiete, compagne du malheur. On m'a peint le monde ſous des couleurs étrangeres. Le pauvre y vit comme s'il n'exiſtoit pas, il n'intéreſſe perſonne. Mon peu d'expérience redouble à mes yeux les dangers de ce monde qui m'eſt inconnu. Jetée en naiſſant dans ce vaſte univers où je ſuis ſans appui, je porte avec effroi mes timides regards autour de moi : tous les êtres qui m'environnent, tiennent à d'autres par quelques liens. Moi ſeule, iſolée dans la nature, je m'y vois comme un jeune oiſeau qui, tombé du nid de ſa mere, étend en vain ſes foibles ailes vers l'aſyle où il ne peut rentrer.

James emporté par un mouvement vif

& paſſionné, ſe précipita à mes genoux. Non, s'écria-t-il, non, vous n'êtes point abandonnée, vous n'êtes point iſolée dans la nature ; un cœur pénétré de tendreſſe tient à vous, s'intéreſſe à vous, vous révere, vous aime, vous adore ! Vous voyez à vos pieds un ami, un amant, un époux, ſi vous daignez l'accepter. Donnez-moi votre foi, recevez la mienne ; je deviens votre appui, votre protecteur ; je vous mets à l'abri de ces dangers qui excitent vos craintes. O ma chere Jenny ! ceſſez de répandre des larmes, levez ſur moi ces yeux parlants ; s'ils me diſent ſeulement que vous ne me haïſſez pas, demain, ce ſoir, dès cet inſtant, je me lie pour jamais à vous, je conſacre toute ma vie à rendre la vôtre heureuſe.

Ces noms de protecteur, d'appui, d'époux, flatterent mon ame oppreſſée, la ranimerent, m'inſpirerent une ſorte de vénération pour celui qui prenoit ces titres honorables ; je me repentis d'avoir mal jugé d'un homme généreux. Le ſentiment qui s'imprima dans mon cœur, me fit éprouver en faveur de ſir James une partie des mouvements dont la premiere vue de milord Alderſon m'avoit affectée. A ſes prieres redoublées, je levai les yeux ſur lui ; [illegible] reconnoiſſance s'y peignoit ſans doute. Le [illegible]nnet crut y voir une expreſſion plus ten[illegible] Tranſporté de joie, il ſe leva, jeta ſes [illegible] autour de moi, me preſſa contre ſon [illegible], en s'écriant : ô ma charmante Jenny ! [illegible] regard m'annonce mon bonheur, & l'a [illegible]ja commencé.

Depuis ce moment, la confiance & l'intimité s'établirent entre nous. Sir James m'entretint de ſa ſituation, de ſes projets, de ſes eſpérances. Né en Écoſſe, il en haïſſoit le ſéjour, & ſollicitoit l'agrément d'une charge à la cour. Le duc d'Argyle, ſon parent, s'employoit pour lui faire obtenir celle qu'il deſiroit. Reſté enfant ſous la tutele d'une mere fort attachée à l'Égliſe romaine, on avoit formé des doutes ſur ſa croyance. Il falloit les détruire. Le duc d'Argyle y travailla d'abord de tout ſon pouvoir; mais depuis quelque temps ſir James ſe plaignoit de ſa lenteur à l'obliger, & le ſoupçonnoit d'intelligence avec une de ſes parentes, obſtinée à le marier en Écoſſe, où elle lui deſtinoit une riche héritiere. Il ſouhaitoit ardemment cette charge. Ses diſcours me firent entrevoir qu'elle étoit néceſſaire à ſa fortune. La crainte de manquer un établiſſement conſidérable, pouvoit être entrée dans les raiſons du ſilence gardé ſi long-temps ſur ſes deſſeins à mon égard. Lidy le penſa comme moi, & ſes idées me confirmerent dans les miennes.

La reconnoiſſance ouvre rarement le cœur à l'amour; mais elle y fait naître un ſentiment réfléchi, moins vif & plus fort peut-être. Il nous porte vers la complaiſance, nous rend attentifs aux intérêts de l'objet qui nous l'inſpire, augmente à nos yeux le prix des graces reçues, & nous conduit à craindre ſans ceſſe de lui nuire ou d'abuſer de ſa bienveillance.

Sir James me preſſant de fixer le temps où voudrois bien le rendre heureux, je crus

devoir lui repréſenter que dans les circonſtances où il ſe trouvoit, ſon mariage avec moi étoit une véritable imprudence. En le voyant s'unir à une perſonne qui ne lui apportoit ni fortune ni alliance, le duc d'Argyle pourroit ſe refroidir davantage, peut-être même lui devenir contraire & traverſer ſes projets. Cette parente obſtinée à le marier en Écoſſe, dont il eſpéroit, diſoit-il, une riche ſucceſſion, irritée de ſon choix, changeroit peut-être ſes diſpoſitions. Eh, quel dur reproche n'aurois-je point un jour à me faire, ſi je lui voyois des chagrins ſans pouvoir me diſſimuler d'en être la premiere cauſe! Je le priai de s'épargner des regrets, de prendre du temps pour ſe conſulter ſur une démarche ſi importante, & d'attendre au moins celui où il ſeroit en poſſeſſion de la place qu'il demandoit.

Sir James ſe montra fort touché de cette preuve de mon amitié; elle lui fit une impreſſion ſenſible trop vive même pour l'occaſion. Ses yeux ſe mouillerent de pleurs. Il me remercia tendrement, héſita, parut embarraſſé, & me dit avec timidité, qu'il étoit facile de concilier ſes intérêts & ſa ſatisfaction, ſi je conſentois à éviter l'éclat d'une cérémonie publique, & à vivre deux ou trois mois pour lui ſeul. Rien ne devoit me faire ſouhaiter de paroître dans le monde, & la pompe d'une fête ne convenoit guere à ma poſition. Lidy ne déſapprouvant point l'empreſſement de ſir James, ſe joignant même à lui pour hâter mes réſolutions, je cédai à leurs inſtances, & je nommai le jour ſi ardemment demandé.

Comme un goût d'habitude me faisoit préférer le séjour de la campagne à celui de Londres, sir James loua une maison à Islington. Les articles, examinés par Lidy, lui parurent à mon avantage. Après les avoir signés, je me vis contrainte à recevoir des présents considérables; le baronnet m'en accabloit; son impatience égaloit sa prodigalité. L'approche d'un moment que je redoutois, redoubloit ses transports; il s'en occupoit sans cesse; il sembloit si content de me voir prête à combler ses vœux, si heureux par l'assurance de vivre près de moi, avec moi & pour moi, que je rougissois en secret de la tristesse intérieure de mon ame; je m'accusois de singularité, d'ingratitude; mon cœur se reprochoit sa froideur, & la conservoit. Ah, madame, qu'il est différent d'envisager la fortune ou le bonheur!

La permission ecclésiastique, obtenue par sir James, nous laissoit le choix du lieu de la cérémonie. Il eût été difficile de la faire dans ma chambre, sans que mistriss Mabel & toutes les femmes de sa maison en fussent instruites. Nous convînmes donc de nous marier chez un ministre de la connoissance de sir James, & de nous rendre à Islington immédiatement après avoir reçu la bénédiction nuptiale. Lidy & le valet de chambre de sir James s'accorderent ensemble pour le transport de mes effets. Cette fille se chargea aussi de prévenir sa sœur sur notre départ, & d'arrêter sa curiosité par une fausse confidence.

Le jour destiné à former ces nœuds, arriva

enfin. Vêtue de blanc, sans aucune parure remarquable, je me rendis à onze heures du matin à l'église de S. Paul. Francis, le valet de chambre du baronnet, m'y attendoit. Je montai avec Lidy dans une berline de campagne. Elle nous conduisit à une maison de peu d'apparence. Une femme assez bien faite s'avança pour me recevoir : elle ouvrit une salle basse très-ornée, & me pria de m'y reposer, pendant qu'on iroit avertir sir James, embarrassé depuis long-temps à écarter un importun. On servit du thé, du chocolat; mais il me fut impossible de rien prendre. Le baronnet tarda peu à venir. Mon trouble l'inquiéta; il me trouva si foible, qu'en m'aidant à monter l'escalier, il se vit obligé de s'arrêter plusieurs fois; il trembloit aussi, & son émotion paroissoit violente.

Il me fit entrer dans un grand cabinet : les fenêtres à demi fermées, & les rideaux tirés dessus, rendoient ce lieu frais, mais obscur & triste. Un homme en habit de campagne, jeune, bien fait, dont l'air noble & gracieux étoit frappant, vint à moi, m'adressant un compliment. Je l'entendis à peine, & n'y pus répondre que par une profonde inclination. Il parla bas à sir James & lui parla assez long-temps. Le ministre, son clerc, Lidy, le valet de chambre du baronnet, la femme qui nous avoit introduites, & ce jeune cavalier, furent les seuls témoins de nos mutuels engagements. Mon désordre contraignit Lidy à répondre pour moi aux interrogations du ministre. Je ne pus retenir mes larmes, quand à

la queſtion, *qui donne cette femme à cet homme?* celui qui venoit de parler à ſir James, & qui m'étoit inconnu, prit ma main, & la préſentant au baronnet, dit tout haut : *moi.*

Que ma ſituation me ſembla triſte, madame ; comparée à celle d'une fille élevée dans le ſein de ſes parents, ſous les yeux d'un tendre pere, pompeuſement conduite par lui-même aux pieds des autels, pour y prendre le nom d'un amant fier de recevoir ſa main, d'acquérir le droit d'en être aimé & peu de moments après l'auguſte cérémonie ſe voir l'heureuſe fille de deux peres, de deux meres, l'objet de l'attention, des complaiſances, des douces careſſes de deux familles unies pour la chérir & la protéger !

Mes pleurs émurent ſir James ; il pâlit, demanda de l'eau, & reſpira des ſels. Sa ſenſibilité me toucha ; je m'efforçai de cacher mon trouble, dans la crainte qu'il ne l'attribuât à cette indifférence ſi ſouvent reprochée. Il ne m'étoit plus permis d'en conſerver, ou du moins d'en laiſſer paroître. Je deſirois ſincérement de prendre, avec le nom de femme tous les ſentiments capables de rendre heureux un homme, dont le généreux déſintéreſſement méritoit ma tendreſſe & ma reconnoiſſance.

Le Miniſtre ayant joint nos mains, déclaré au peu d'aſſiſtants que nous étions mariés, ſir James me prit dans ſes bras, & m'y ſerra avec tranſport. Celui qui venoit de remplir pour moi l'office de pere, demanda la permiſſion de me ſaluer & le fit d'un air d'intérêt re-

marquable. J'appris de Lidy qu'il avoit montré de la surprise & même de l'admiration, en me voyant entrer, & de l'inquiétude pendant la cérémonie. Mon trouble ne me laissoit pas la liberté de faire attention aux mouvements des autres. Occupée du soin de réprimer les miens, de renfermer l'extrême tristesse dont je ne pouvois me défendre, il m'eût été difficile d'appercevoir ce qui se passoit autour de moi.

Nous sortîmes de chez le ministre. La voiture qui nous avoit amenés, nous conduisit au bord de la Tamise; un bateau couvert nous y attendoit. Sir James m'y fit entrer avec Lidy, ensuite il renvoya le carrosse & le seul laquais dont nous étions suivis, vint prendre sa place auprès de moi & donna ordre de partir. Les bateliers ayant ramé quelque temps, aborderent à un bâtiment rond qui s'avançoit sur la riviere. Sir James frappa des mains. Une jeune jardiniere ouvrit la petite porte du jardin & la referma soigneusement quand nous fûmes entrés. Elle nous mena à un pavillon élevé derriere des arbres hauts & touffus, qui en déroboient la vue du côté de l'eau. L'appartement où elle nous laissa, me parut plutôt orné que meublé. Tout y étoit agréable, mais rien n'y offroit les commodités d'une demeure habituelle. Je m'assis à une table à thé, & fus extrêmement surprise en voyant la jeune paysanne se présenter seule pour me servir.

La solitude de ce lieu m'effraya. Je me tournai vers Lidy, ses regards augmenterent

la terreur qui commençoit à s'emparer de mon esprit. Le baronnet s'apperçut de mon inquiétude & s'empressa de la dissiper. Vous n'êtes point chez vous, ma chere Jenny, me dit-il. Une raison dont vous serez instruite avant de quitter cette maison, m'a engagé à vous y amener passer la plus grande partie du jour. Ce soir vous en partirez pour aller prendre possession de la vôtre. Vous y trouverez des gens destinés à vous servir; tout ce qui rend un séjour riant, même délicieux, s'y rencontre. Je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit embellir votre demeure. J'ose attendre de mes soins une récompense bien flatteuse. Le plaisir de vous voir contente de moi, heureuse par mes attentions: voilà, mon aimable compagne, le prix satisfaisant que se promet un cœur tout à vous.

Ce discours me rassura. Je pris du thé; ensuite je passai avec sir James sous un berceau fort couvert. Il se terminoit à une terrasse d'où l'on entroit dans le premier pavillon que j'avois vu. Une salle & quatre cabinets le formoient; ce lieu offroit la retraite la plus fraîche & la plus tranquille. Sir James me contraignit de m'y arrêter. J'y restai seule avec lui jusqu'à trois heures. Alors le son d'une cloche nous avertit de retourner dans le sallon où nous devions dîner. La jardiniere & Lidy servirent un repas délicat, apprêté par le valet de chambre de sir James, arrivé peu d'instants après nous.

La joie la plus vive éclatoit sur le visage du baronnet; son air heureux, la tendresse

de ses regards, de ses discours, l'extrême passion répandue dans toutes ses actions, ne calmoient point la triste agitation de mon cœur. Confuse, abattue, insensible à ses caresses, à ses transports, la satisfaction de son ame ne pouvoit se communiquer à la mienne.

Le dîner fini, nous retournâmes dans le pavillon : Lidy eut ordre de s'y rendre à sept heures. Quand elle y fut venue, sir James lui dit de s'asseoir, se plaça entr'elle & moi, prit une de mes mains, la baisa plusieurs fois; & après un peu de silence: il est temps, ma chere Jenny, dit-il, de vous dévoiler le mystere d'une conduite qui a pu vous surprendre au commencement, & rendre mes intentions suspectes. Je viens d'acquérir des droits incontestables à votre complaisance. Il m'enhardissent à vous ouvrir mon cœur. Mon honneur & ma fortune doivent être à présent des objets intéressants pour vous. Ce n'est point à miss Jenny, c'est à ma femme, c'est à l'aimable créature destinée à faire mon bonheur, que je vais confier l'embarrassante situation où je me trouve. Elle est telle, qu'en me liant aujourd'hui, j'ai mis au hasard toutes mes espérances; ce seroit peu : mais en risquant de perdre les biens que je possede, ceux que j'attends, je m'expose encore à des reproches mérités, à un éclat fâcheux, &, ce qui m'est bien plus sensible, à paroître ingrat, à l'être véritablement, en payant d'un cruel retour les bontés d'une parente, d'une amie, que tout doit me rendre chere & respectable.

Sir James s'arrêta, & détourna la tête pour me cacher les marques de son attendrissement ; mais les inflexions de sa voix m'avoient fait connoître combien il étoit touché. Inquiete de ce qu'il alloit m'apprendre, je lui prêtai la plus grande attention.

Quand je vous vis chez milord Clare, continua-t-il, tout me promettoit un sort heureux. Je descends de ce brave lord Huntley, qui sacrifia ses biens & sa vie aux intérêts de l'infortuné Charles. Ma maison, autrefois illustre & riche, constante dans son amour pour le sang de ses anciens maîtres, perdit avec eux ses titres & ses possessions. Sa ruine n'abaissa point sa fierté ; & loin de mendier les faveurs de la cour, elle se glorifia de sa pauvreté.

Chef de cette famille fidelle, mon pere eût l'avantage de plaire à miss Lineric, de la maison d'Hamilton, riche héritiere par sa mere, & maîtresse d'elle-même ; elle l'épousa, en se réservant la propriété de ses biens, & le droit d'en disposer. Mon pere ne jouit pas long-temps de sa fortune ; il mourut, & me laissa au berceau ; ma sœur, née trois ans avant moi, faisoit déja les délices de ma mere : une convention ordinaire entre les époux dont la croyance differe, destinoit ma sœur à professer la foi romaine, & je devois être élevé dans la protestante. Mes parents paternels se chargerent de veiller aux principes que l'on me donneroit. Ma mere dont le parti étoit proscrit en Écosse, n'osa s'y opposer. Sans doute elle espéroit que ses grands biens

rendroient ſa tutele arbitraire; trompée dans ſon attente, elle prit une extrême indifférence pour moi, & ma ſœur devint l'objet unique de ſes affections.

Je fus inſtruit à l'univerſité de Glaſcow. Miſadi Rutland, couſine de mon pere, avoit une terre fort proche de ce lieu; quand elle y ſéjournoit, elle m'y faiſoit venir, & ſe plaiſoit à m'encourager dans mes études, en récompenſant mes progrès: elle ſuppléoit à la négligence de ma mere, & je lui devois tous les agréments dont je jouiſſois à Glaſcow.

Six mois après ma ſortie de l'univerſité, je partis pour viſiter les différentes cours de l'Europe. J'entretins un commerce exact avec la ducheſſe de Rutland. Mon cœur ſimple & naïf s'exprimoit ſans détour dans mes lettres; je ne lui cachois rien, pas même mes imprudences; elle m'aida ſouvent de ſes conſeils. Sa généreuſe amitié s'étendit plus loin; trouvant modique la penſion que m'accordoit ma mere, elle la doubla. Par ſon ordre, mon gouverneur me laiſſa long-temps croire que cette augmentation venoit des repréſentations qu'il avoit cru devoir faire à milady Huntley.

Je paſſai ſix années loin de ma patrie. Quand j'y retournai, je ne reçus point de ma mere l'accueil ni les careſſes que mon reſpect, ma ſoumiſſion à ſes volontés, & ma bonne conduite pendant mes voyages, me mettoient en droit d'en attendre. Ma ſœur, malade depuis ſon enfance, touchoit à ſes der-

niers moments; elle mourut peu de temps après mon rétour. La douleur de ma mere fut immodérée; loin de la diminuer, ma préſence ſembloit l'accroître. Milady Rutland étoit alors en Irlande; l'Écoſſe me devint inſupportable, & je réſolus de la quitter.

J'avois formé un plan pour mon avancement : je voulois m'approcher du prince, le ſervir, mériter ſa bienveillance, m'efforcer de rendre à ma famille ſes titres & ſon premier éclat. Je priai le comte de Blair, mon ami, de communiquer mes deſſeins à ma mere. Fort oppoſée dans ſon cœur à la maiſon regnante, elle ne devoit pas goûter ce projet; mais le peu de plaiſir qu'elle prenoit à me voir, la détermina à me le laiſſer ſuivre. Elle m'adreſſa au duc d'Argyle, remettant au choix de ce ſeigneur le parti qu'il me conviendroit d'embraſſer, & le pria de me procurer de l'emploi dans les troupes, ou de m'attacher à la perſonne du roi. Elle m'accorda une penſion conſidérable, reçut mes adieux, & me vit partir ſans donner la moindre marque d'attendriſſement à un fils reſpectueux, qui ne put la quitter avec la même indifférence.

Quand j'arrivai à Londres, le duc d'Argyle étoit à Bath; je ne crus pas devoir me faire préſenter au roi par un autre : en attendant le retour du duc, je me livrai aux amuſements variés de la ville, & renouvellai connoiſſance avec des perſonnes diſtinguées que j'avois rencontrées dans les pays étrangers. Milord Clare fut de ce nombre;

la profonde douleur dont je le vis accablé me toucha, j'allois souvent partager sa solitude, j'étois bien éloigné d'imaginer que mon cœur y trouveroit l'objet d'une passion aussi vive, aussi constante que la sienne, mais destinée à être plus heureuse. J'oubliai près de vous le soin de ma fortune; seulement occupé du desir de plaire, malgré votre froideur, je me livrois à la douce espérance de vous rendre sensible.

Milady Rutla[illegible], retournée à Edimbourg, m'écrivoit souvent; elle s'étonnoit que je n'eusse fait encore aucune démarche pour mon établissement. Le duc d'Argyle étoit à Londres; mais vous habitiez Oxford, & je ne pouvois le quitter. Il fallut m'y résoudre pourtant : le comte de Blair m'apprit que le chevalier de Thanet, jeune gentilhomme sans fortune, mais d'un mérite distingué, avoit fait des progrès si rapides sur le cœur de ma mere, & lui inspiroit une passion si vive, qu'elle ne cachoit point sa tendresse. Il me pressoit de venir lui rappeller, par ma présence, un titre & des obligations dont elle paroissoit ne plus se souvenir. Emportée par ses sentiments, elle pouvoit, disoit-il, oublier qu'elle étoit mere d'un homme entiérement dépendant de ses dispositions. Cet avis me surprit d'autant plus que la duchesse de Rutland ne me le donnoit point; je la connoissois trop bien pour la soupçonner de se prêter à ma ruine. Excepté elle cependant, tous mes parents m'écrivirent conformément à l'avis du comte de Blair.

En tout autre temps, j'aurois ſans doute penſé que ma mere, maîtreſſe de ſa fortune, avoit le droit d'en diſpoſer ſans mon aveu; mais il falloit du bien, pour vous obtenir de ceux dont vous dépendiez, & je vous adorois. Dans ces circonſtances, l'aſpect de la pauvreté me parut inſupportable. Je me déterminai à partir, à courir défendre mon héritage au péril de ma vie. Le chevalier de Thanet me ſembla moins l'uſurpateur de ma fortune, que le deſtructeur de ma félicité. L'excès de ma fureur me rendit imprudent: j'écrivis au comte de Blair, je lui confiai mon départ & mes deſſeins. Brûlant de m'approcher du chevalier de Thanet, je m'arrachai avec violence à la douceur de vous voir, & je pris la route de l'Écoſſe.

Je courus nuit & jour, ne m'arrêtant que pour vous écrire. A deux journées d'Edimbourg, je fus attaqué d'une fievre violente; elle m'embarraſſa d'abord la tête, & me cauſa des tranſports continuels: un bon prêtre, chez lequel je logeois, eut un ſoin particulier de moi. Il fallut m'ôter mes forces, afin de conſerver ma vie, & pendant ſept jours on douta s'il ſeroit poſſible de me ſauver de ce mal dangereux.

Mon valet de chambre, ignorant les raiſons qui me faiſoient retourner en Écoſſe, ſe hâta d'écrire à ma mere la ſituation où j'étois réduit, & le lieu où elle me contraignoit de ſéjourner. Je ne ſais ce qu'elle penſa en me ſachant ſi près d'elle; mais le huitieme jour de ma maladie, je vis avec une extrême

ſurpriſe milady Rutland au chevet de mon lit.

La préſence d'une perſonne que j'aimois, dont je me croyois aimé, me charma, m'attendrit ; je donnai des marques de foibleſſe en ſentant ma main preſſée entre les ſiennes. Nous reſtâmes un peu de temps ſans parler ; ſa démarche, ſes regards pleins de bonté, m'apprirent qu'elle me conſervoit encore ſon amitié. En ſe taiſant ſur le penchant de ma mere, elle m'en avoit fait douter. Cette dame écouta mes plaintes avec douceur, & ſans entrer dans aucun détail, elle me pria de m'occuper ſeulement du ſoin de me rétablir ; elle me promit de reſter aux environs de ma demeure, de me viſiter tous les jours en attendant le retour de mes forces ; & comme le repos & le ſilence m'étoient néceſſaires, elle me laiſſa entre les mains d'une de ſes femmes, & d'un médecin venu d'Edimbourg avec elle.

Rendu à moi-même, & preſque convaleſcent, j'envoyai à Lothiane, où je vous avois priée de m'adreſſer vos lettres. On m'en apporta une de miſs Clifford. Elle me diſoit que, peu de jours après mon éloignement, vous étiez partie d'Oxford, & qu'elle ne ſavoit point encore où vous logiez à Londres. Cette nouvelle me conſterna. J'attendis avec la plus grande impatience une ſeconde lettre. Je la reçus ; mais elle augmenta mon inquiétude, en me confirmant l'ignorance de la jeune miſs ſur votre ſort. Elle continua de m'écrire, & ſes lettres détruiſirent le reſte d'eſpérance qui me ſoutenoit encore.

Son amitié pour vous, peut-être sa com
sance pour moi, l'engagea à envoyer u
près à Londres, chez votre tuteur. Il se r
roit, on ne put le voir : ses gens dirent c
ne connoissoient ni miss Glanville, n
parents.

Je ne tenterai point de vous exprim
douleur dont je fus pénétré, en pensant
avoir perdue pour jamais! Sans cesse [illegible]
de vous, mon imagination erroit sur
objets affligeants. Vos p[illegible]ts vous ra
loient-ils? Alliez-vous le[illegible]ouver à [illegible] Ja
que, ou leur retour v[illegible]enlevoit-il à
Quelquefois, vous croyant au milieu
mers, exposée à la fureur des vents, je t
blois pour vos jours. Un instant après i
sembloit vous voir paisible, contente, r
geant, oubliant un infortuné dont la
dresse n'avoit pu vous toucher, com
les vœux d'un amant plus heureux... (
chere Jenny! ces différentes images, q
formoit un esprit inquiet, étoient bien n
cruelles encore que la triste vérité. Vous
riez, vous gémissiez; accablée sous le
de vos peines, vous les dévoriez en s
Qu'un mot écrit par une main si chere
été nécessaire à notre commun bonl
Votre confiance en moi pouvoit alors..
m'eût épargné le reproche... Ah, Jenny
ny! pourquoi... Mais il n'est plus ten
Non, il ne m'est plus permis de me pl
de vous.

Dès que je pus soutenir le mouv
d'une berline, j'accompagnai milady

land à Duglas. Le comte de Blair vint m'y voir. Personne ne me parloit de ma mere; on éludoit les questions, on n'y répondoit point; j'appris enfin qu'elle étoit mariée. Foible encore, ranimé seulement par la fureur, par le desir de me venger du chevalier de Thanet, que j'accusois de toutes mes peines, je résolus de quitter milady, d'aller à Edimbourg, de chercher cet homme, de le priver de la vie, ou de terminer par ses mains des jours qui ne pouvoient plus être heureux.

Mes desseins étoient connus à la duchesse de Rutland; c'étoit pour en prévenir l'exécution qu'elle m'avoit conduit à Duglas. Elle vouloit me calmer, & ne doutoit point du pouvoir que mon respect & mon attachement lui donneroient sur mon esprit.

Jamais femme ne fut plus aimable, ni plus généralement estimée, que milady Rutland. Née à Londres, possédant par sa mere de grands biens en Écosse, mariée à un seigneur attaché à la cour & puissant dans le royaume, à l'âge de dix-neuf ans elle resta veuve, & maîtresse de quinze mille guinées de rente. Sa conduite assez extraordinaire fixa long-temps sur elle l'attention publique. Elle seule peut-être sait allier à l'exacte décence la liberté d'une façon de vivre, exempte de contrainte & d'assujettissement : sans sortir de la patrie, elle a toujours voyagé, & continue encore à parcourir les trois royaumes, s'arrêtant où elle s'amuse, & laissant partout des marques de la bonté de son cœur.

La regle de ſa vie eſt d'être utile aux autres, & complaiſante pour elle-même. Ses traits ſont beaux. La tranquillité de ſon ame a prolongé ſa jeuneſſe. Elle eſt généreuſe, ſincere, ſimple dans ſon langage, & noble dans ſes idées; elle plaît, elle intéreſſe; on l'aime, on la reſpecte; ce qu'on ſent pour elle, approche de la vénération; elle inſpire ces ſentiments tendres & ſolides que fait toujours naître un mérite rare & reconnu.

Je ſais, me dit-elle un jour, le projet que vous méditez; je ne vous blâme point de l'avoir conçu; un mouvement naturel & pardonnable doit vous rendre odieux celui qui ſuccede à vos droits : mais ſi vous êtes capable de modération, ſi vous daignez en croire une amie, vous n'écouterez point un reſſentiment trop vif, & vous abandonnerez le deſſein cruel qui vous a conduit ici. La vengeance eſt une ſatisfaction foible & paſſagere; un même inſtant la donne, la diſſipe, & livre à de longs regrets. En attaquant la vie d'un homme adoré de votre mere, voulez-vous juſtifier ſon indifférence & mériter ſa haine? Porterez-vous la douleur dans le ſein de celle qui vous a donné le jour? Percerez-vous à ces yeux l'objet de ſes plus tendres affections? Oſerez-vous l'en priver? Et ſi vous le faites, penſez-vous obtenir jamais le pardon de cette offenſe? Loin de réparer vos pertes, ce crime infructueux comblera votre malheur. Mais qui vous aſſure de la victoire? Ne pouvez-vous pas ſuccomber? Dans l'un ou l'autre cas, examinez

l'avantage que vous pourriez. Songez-y, sir James, vous risquez de déchirer le cœur de votre mere, de lui causer une douleur inexprimable, de perir, ou d'être irrévocablement deshérité.

Je ne repondis rien. Combattu par mille mouvements opposés, je ne pouvois encore céder à la force d'un raisonnement dont pourtant la justesse me frappoit, & disposoit mon ame à recevoir de plus douces impressions.

Premiere cause de votre infortune, continua milady, je suis obligée à trouver un moyen de la diminuer. C'est moi qui amenai le chevalier de Thanet en Écosse. Son pere m'avoit aimée dès ma plus tendre enfance. Sensible à son mérite, aux agréments de sa personne, je l'aurois préféré, si j'eusse été libre dans mon choix. Les grands biens & la faveur du duc de Rutland déterminerent mes parents à me donner à lui. Il reçut ma main; mais l'image de sir Thanet resta toujours présente à mon esprit, & chere à mon cœur. Il étoit marié quand je devins veuve; j'en ressentis un chagrin véritable. Je cherchai partout sir Thanet, mes voyages n'avoient pour but que le desir de le rencontrer. Je trouvai de la douceur à me livrer à mes sentiments; il les ignoroit, mais ses yeux me disoient souvent qu'il se souvenoit de ses premiers penchants.

Sir Thanet fut tué en Allemagne. Sa mort m'affligea sensiblement, je donnai des larmes à sa perte, je me plus à conserver son idée

idée; ſa mémoire m'eſt chere; tout ce qui le rappelle à mon ſouvenir, devient l'objet de ma complaiſance, & acquiert des droits à mon amitié.

Je trouvai le chevalier en Irlande; il venoit de perdre ſa mere, & un procès dont les frais immenſes abſorboient preſque tout ce qui lui reſtoit de biens. Sa ſituation m'attendrit, je me ſentis preſſée d'un deſir vif de l'obliger. Je me liai avec lui; à ma priere, il me ſuivit ici. Votre mere y vint paſſer deux mois : je lui confiai mes deſſeins ſur le jeune Thanet : je voulois lui donner ma niece, riche héritiere, entiérement ſous ma dépendance par le teſtament de ma ſœur. Elle n'a que neuf ans; il auroit joui d'une partie de ſon bien, en attendant le moment de poſſéder toute ſa fortune avec ſa perſonne. Lady Huntley, guidée par une folle paſſion, lui fit offrir le don actuel de huit mille guinées de rente. Ma niece aura bien plus; mais l'avenir eſt ſi éloigné aux yeux de la jeuneſſe! Un avantage préſent détermina le chevalier. Sans m'en parler, il ſigna le contrat qui l'uniſſoit à votre mere. Leur mariage ſe fit en ſecret; & quand le comte de Blair vous conſeilla imprudemment de venir vous y oppoſer, il n'étoit plus au pouvoir de perſonne d'y mettre obſtacle.

Je vous ai confié les motifs de mon amitié pour le chevalier de Thanet; à préſent j'oſe vous demander le ſacrifice de votre reſſentiment, & vous prier d'accepter le ſort que je lui deſtinois. Cédez à mes deſirs,

[illegible]

[illegible] Mais allons [illegible], [illegible] à Bristol, où je vais passer un peu de temps ; vous ne me refuserez pas de m'y accompagner : lady [illegible] m'a remis un billet de deux mille guinées pour vous dédommager des frais de votre voyage. Le voilà, ajouta-t-elle en me le donnant ; elle ne désire point de vous voir, mais je veille à vos intérêts auprès d'elle ; votre pension est augmentée ; & l'alderman Burton, qui prend soin de ses affaires à Londres, a déja l'ordre de fournir l'argent nécessaire à l'acquisition de la charge dont le duc d'Ar-

gyle doit vous procurer l'agrément. Je ne vous presse point d'accepter le parti que je viens de vous offrir ; cependant ma niece peut, en vous donnant la main, faire rentrer dans votre maison les titres & les biens que les troubles de la nation ne lui ont point encore permis de recouvrer. J'abandonne ce sujet à votre plus sérieuse considération, & dans un mois je vous prierai de m'instruire de vos résolutions. Nous partîmes le lendemain ; j'avois reçu à I[illegible]glas une lettre de miss Cliffort, elle ne me donnoit aucune nouvelle de vous. Dès que je fus en Angleterre, j'envoyai mon valet de chambre à Londres, avec ordre d'aller chez sir Humfroid, de s'informer des amis, des parents de cet homme, de faire d'exactes recherches parmi eux, de ne rien négliger pour découvrir ce que vous étiez devenue. Son voyage fut inutile : il n'apprit rien, & son retour me désespéra.

Une lettre du comte de Blair me fit connoître toute l'étendue des obligations que j'avois à la duchesse de Rutland. Elle seule pressoit le duc d'Argyle de s'employer en ma faveur. Ma mere, loin de s'occuper de mon établissement, ne se souvenoit plus de mon existence. Le billet de deux mille guinées, les fonds déposés chez l'alderman Burton, l'augmentation de mon revenu, je devois tout à la libéralité de la duchesse. Pénétré des procédés d'une amie si respectable, reconnoissant de ses bontés, je me crus obligé de céder enfin à ses desirs.

Sans espoir de vous retrouver, d'être heu-

reux par l'amour, je tentai de le devenir par l'ambition. Des idées de grandeur se mêlerent à ces tendres sentiments dont j'étois si douloureusement affecté. Maître d'accepter un parti que les plus opulents seigneurs d'Angleterre auroient recherché, je commençai à réfléchir sur tant d'avantages offerts. Milady Rutland me pressoit; je promis, je m'engageai formellement à épouser dans quatre ans la jeune lady Betzy d'Arran...

Sir James alloit continuer; mais me voyant pâlir, me renverser sur le siege où j'étois assise, il poussa un cri; & jetant ses bras autour de moi, il s'empressa de ranimer mes esprits. Eh! d'où vient cette crainte? D'où naît cet effroi, me disoit-il? Pourquoi ma chere Jenny s'alarme-t-elle? O mon aimable femme! rassurez-vous; un lien sacré nous unit; vous êtes le choix de mon cœur; un nœud déja formé détruit tout autre engagement. Ecoutez-moi, croyez-moi, ne vous défiez point d'un homme qui vous adore. Si vous daignez vous prêter à mes soins, à mes desirs, tout s'arrangera au gré de mes vœux & des vôtres.

Les caresses de sir James, ses discours, ses serments, ses protestations, rien ne calmoit le trouble qui venoit de surprendre mon cœur, il ne pouvoit ramener mon attention; je pleurois, je ne l'écoutois point. Ah, grand dieu! m'écriai-je enfin, une telle confidence devoit bien précéder la cérémonie de ce matin!

Si vous m'aviez aimé comme je vous aime, dit sir James, je ne me serois point at-

tiré ce reproche qui m'est sensible ; ma confiance eût mit mon sort dans vos mains, vous m'avez vu long-temps agité, inquiet, rêveur, chagrin ; je combattois avec moi-même, je desirois ardemment de retirer ma parole avant de me donner à vous. Combien de fois j'ai voulu vous parler ! Mais tant de fierté dans vos yeux, d'indifférence dans votre cœur, une si grande prévention contre moi, m'ont fait craindre de vous perdre pour jamais, si je vous laissois connoître ma position. Comment me dégager sans vous quitter un peu de temps ? Il falloit retourner auprès de milady Rutland, aller lui avouer mon penchant, mes chagrins, mes desirs, la toucher, l'attendrir, obtenir d'elle ma liberté : mais votre obstination à refuser mes secours, m'a fixé près de vous. Comment me résoudre à vous abandonner dans une demeure si triste, exposée au besoin, réduite à chercher les moyens de pourvoir à votre subsistance, déterminée à accepter le premier asyle offert ? Que devenois-je à mon retour, si je me voyois privé une seconde fois de vous, seul bien qui m'est cher ? Pardonnez-moi, mon aimable amie, d'avoir entrepris de me le conserver au risque de vous déplaire. Il s'arrêta, me regarda, prit ma main, la baisa. S'appercevant que je m'affligeois toujours, & que je ne me disposois pas à lui répondre : ô ma charmante Jenny, je ne vous chagrinerai point, s'écria-t-il ; fortune, honneurs, dignités, je veux tout sacrifier à ce que j'aime ! J'allois vous prier d'être

ſeulement un an ſans porter mon nom, ſans prendre le titre de ma femme, de me laiſſer le temps de prévenir milady Rutland; je voulois qu'elle ignorât le moment de notre mariage, qu'il parût fait de ſon aveu; je lui devois cette déférence, même en renonçant à ſes bienfaits, & à l'alliance projetée. Il m'eſt affreux de manquer d'égards pour une parente, pour une amie ſi digne de ma reconnoiſſance; mais je lui remettrai ce que je tiens de ſa générosité, j'abandonnerai l'eſpoir d'une riche ſucceſſion, la certitude d'un titre, tout enfin... Eh! que ſont pour moi les grandeurs, les vaines dignités? Leur attente vous a-t-elle jamais remplacée dans mon cœur? O ma chere Jenny! plût au ciel!... Pourquoi ne reçûtes-vous pas ma main à Oxford? Que n'étions-nous unis avant ce fatal voyage? La perte de vos eſpérances & des miennes eût été un léger malheur pour votre époux. Réduit à ma légitime, ne poſſédant que le ſimple héritage de mes peres, j'aurois vécu content ſur la montagne la plus aride de l'Écoſſe. Mon cœur eût gémi ſans doute de ne pouvoir vous procurer que les ſeuls plaiſirs du ſentiment; mais ſi vous m'euſſiez aimé, ſi vous euſſiez ſupporté ſans peine nos communes privations, je n'aurois rien envié, rien regretté. Qu'importe l'habit qui nous couvre, l'aliment qui nous ſoutient, ou la perſpective qui s'offre à nos regards, quand, heureux au dedans de nous-mêmes, nous jouiſſons du bonheur que nous avons le plus deſiré, & qui nous paroît le ſeul ca-

pable de remplir tous nos vœux? Sir James cessa de parler, & attendit ma réponse d'un air triste & inquiet.

Remettre à une personne généreuse le pouvoir de nous ôter ou de nous conserver des avantages que nous semblons négliger pour elle, c'est l'engager à préférer nos intérêts aux siens, & notre satisfaction à son propre bonheur. Mille idées mortifiantes s'élevoient dans mon esprit en songeant à quels soupçons m'exposoit le secret exigé; cependant un instant de réflexion me rappella mes vœux récents, les obligations indispensables de mon nouvel état; il ne me convenoit plus de m'opposer à la volonté de sir James. Comme des représentations sur une affaire terminée sont souvent fâcheuses & toujours inutiles, je pris le parti de me soumettre à des dispositions qu'il n'étoit plus temps de changer.

Je me trouverois bien malheureuse, monsieur, lui dis-je, si je vous réduisois à vivre dans l'obscurité, vous qui avez daigné me tirer de celle où me condamnoit ma mauvaise fortune. Pardonnez un premier mouvement : je voudrois avoir pu vous le cacher, & je me reproche la douleur qu'il vient de vous causer. Expliquez-moi vos intentions, je m'y conformerai. Vous êtes le maître d'imposer des loix à un cœur reconnoissant ; elles ne lui paroîtront jamais dures, quand vos avantages ou votre bonheur seront le prix des sacrifices qu'il devra vous faire.

O ma charmante compagne, s'écria sir James transporté de joie ! je jure par vous-même de me rappeller chaque jour de ma vie la douceur de ce procédé. Quand j'ai craint de vous ouvrir mon ame, je ne connoissois pas toute la noblesse de la vôtre. Aimable & chere Jenny ! tes larmes ont déchiré mon cœur ; mais ta complaisance le pénetre de plaisir. Puissai-je t'en payer dignement ! Ah ! que le ciel me punisse dans sa colere, qu'il nous sépare, me prive à jamais de toi, si tes moindres desirs trouvent en moi la plus légere résistance, si je ne les préviens pas, si ta satisfaction n'est pas toujours le premier de mes soins, & si j'envisage dans l'avenir un autre bonheur que celui de combler le tien !

De tendres caresses suivirent ces expressions de sa reconnoissance ; ensuite il commença à détailler les mesures qu'il avoit cru devoir prendre pour assurer le secret de notre union. La nécessité de me montrer presque tous les jours à Londres, dit-il, & l'envie de n'en passer aucun sans vous voir, m'ont forcé de choisir votre demeure près de la ville. Je n'ai rien trouvé dans ces environs de plus convenable à mes desseins, qu'une maison isolée & très-jolie, située à Islington. Je voulois m'en rendre entiérement le maître ; mais la propriétaire n'a pu consentir à céder le côté qu'elle habite. C'est un pavillon détaché du corps-de-logis, sans communication dans le grand bâtiment, mais dont les vues s'étendent sur une partie du jardin. Je me suis informé de cette femme.

Elle s'appelle miſtriſs Roberts ; elle eſt d'honnête famille, veuve d'un miniſtre, & vit très-retirée. Je lui ai confié que j'attendois de Coventry une fille riche & de qualité, liée par ſes promeſſes à mon frere, jeune officier de marine, actuellement en mer pour le ſervice de ſa patrie. Les parents de cette dame, ai-je ajouté, la preſſant de recevoir les ſoins d'un autre, miſs Jenny vient ſe mettre ſous ma protection, afin de ſe conſerver à l'homme dont ſon cœur a fait choix. Nous ignorons elle & moi le temps du retour de mon frere ; la jeune miſs l'attendra chez vous. J'ai fini par prier miſtriſs Roberts de vous appeller ſeulement miſs Jenny, & de ne jamais prononcer devant perſonne le nom d'Aſteley, que je lui ai dit être celui de votre famille. Elle me l'a promis, s'eſt chargée du ſoin de trouver des gens pour vous ſervir, me les a préſentés, & je les ai arrêtés ſur ſa parole.

En qualité de confident d'un frere chéri, mes viſites ne ſeront point ſuſpectes : je m'efforcerai de ne pas les rendre trop fréquentes pendant le jour ; mais toutes les nuits une porte qui s'ouvre dans la campagne, me donnera la facilité d'entrer chez vous ſans être apperçu. Deux pieces que j'ai fait percer, me conduiront au pied d'un eſcalier dérobé, caché par un retranchement ménagé exprès. Par-là je parviendrai à votre cabinet. Lidy, & un de mes valets de chambre, dont la fidélité m'eſt connue, ſauront ſeuls notre ſecret. Mes chevaux m'attendront à une ferme prochaine ; perſonne ne ſoupçonnera

notre intelligence ; & quand je pourrai m'arracher un peu de temps au plaisir délicieux de vous voir, d'être près de vous, j'irai trouver milady Rutland. Je lui ouvrirai mon cœur, j'avouerai ma passion, sans avouer que j'en possede l'objet. J'étois lié par l'amour, lui dirai-je, avant de l'être par mes promesses. Je connois milady ; sa douceur, son indulgence, sa bonté ne lui permettront pas de m'affliger. Elle me rendra ma parole ; elle ne me privera point des avantages qu'elle m'a faits ; elle ne changera rien à ses dispositions généreuses. Je conserverai son estime, son amitié, l'assurance d'une grande fortune, dont ma chere Jenny sera la maîtresse. Alors je déclarerai notre union, comme si elle venoit d'être formée ; je présenterai mon aimable compagne à milady, à ma famille, à la cour, à tout le monde ; enfin, on admirera ce que j'aime, mon choix sera applaudi, mon bonheur envié, & tous mes desirs remplis.

Sir James, en finissant, me demanda si j'avois des objections à faire sur cet arrangement, ou si je sentois de la répugnance à m'y prêter. Je ne crus pas devoir en montrer. Cependant j'étois humiliée du personnage qu'il me forçoit de représenter. Je rougissois intérieurement de passer dans ma maison pour une fille passionnée, préférant sa satisfaction à ses devoirs, capable de se soustraire à la juste autorité de ses parents, & de sacrifier sa réputation au penchant de son cœur, en hasardant une démarche si témé-

raire. La retraite, dans laquelle je devois vivre, pouvoit seule adoucir le désagrément d'une pareille situation. Je répondis à sir James, que ne séparant plus ses intérêts des miens, je me conformerois à ses volontés, & m'efforcerois de trouver ma félicité dans tout ce qui contribueroit à assurer la sienne.

Il avoit eu la précaution de faire apporter des habits de voyage. Nous en choisîmes deux, & les froissâmes Lidy & moi, avant de les vêtir, afin qu'ils parussent moins neufs. Ensuite nous traversâmes le jardin, & sortîmes de la maison par une porte de derriere. Elle donnoit dans une petite ruelle aboutissante au grand chemin. Une berline, attelée de six chevaux de poste, se présenta pour nous recevoir en sortant de la ruelle. Elle nous conduisit en peu de temps à Islington. Arrivée chez moi, mistriss Roberts vint me saluer. Elle me parla avec beaucoup de politesse. Mes gens, rassemblés par son ordre, s'avancerent au nombre de dix. Elle me les nomma, en m'instruisant de la qualité de leur service. Je l'invitai à souper; mais elle s'en défendit, & me quitta quand on m'avertit que j'étois servie. Sir James sortit avec elle, en me disant d'un air froid & poli, qu'il viendroit le lendemain prendre mes ordres, & savoir si ses premiers soins avoient réussi au gré de mes desirs.

Je me hâtai de souper, pour me retirer de bonne heure. J'espérois jouir d'un peu de liberté, me livrer au repos ou à mes réflexions; mais à peine commençois-je à m'en-

tretenir avec Lidy, qu'un petit bruit se fit entendre. La porte de mon cabinet s'ouvrit. Sir James parut à mes yeux, & je me vis contrainte à lui donner des moments qu'il m'eût été plus doux de passer seule.

Le goût & la magnificence du baronnet avoient changé une habitation commode, mais simple, en une demeure riante & agréable. Rien n'étoit négligé. Deux parterres émaillés de mille couleurs, se terminoient par une piece d'eau assez grande; on venoit d'y mettre quantité de poissons, pour me donner le plaisir de la pêche. Une voliere, remplie de jolis oiseaux, se trouvoit au bout de la principale allée; toutes les especes d'animaux dont on peut s'amuser à la campagne ne laissoient rien à desirer, & un superbe attelage de six chevaux Napolitains me procuroit la facilité de me promener dehors en berline ou en caleche. Je me plus infiniment dans cette belle solitude, j'y retrouvois l'aisance & la tranquillité qui me rendoient heureuse à Oxford. La musique, la lecture & le dessin suffisoient à mes plaisirs. Mais sir James les troubloit souvent. Il me reprochoit une froideur que j'avois sans le savoir. Ma docilité, mes complaisances, un soin extrême & continuel de lui prouver mon estime & ma reconnoissance, ne satisfaisoient point son cœur passionné. Il exigeoit un sentiment dont l'idée même ne se peignoit point à mon esprit, & se plaignoit sans cesse de ne pouvoir l'inspirer.

Je lui devois trop pour ne pas souhaiter

de le voir content; mais je le ſouhaitois de ſang froid, par des motifs qui marquoient la bonté de mon cœur, & jamais par l'eſpece de ſenſibilité dont ſir James vouloit me rendre ſuſceptible. L'égalité de mon humeur le chagrinoit. Il ſe faiſoit inſtruire de ma conduite, de mes occupations en ſon abſence, & paroiſſoit fâché d'apprendre que je goûtois des amuſements préparés par ſes ſoins. L'excès de ſa tendreſſe me ſembloit plus incommode que flatteur; je trouvois de la bizarrerie dans ſes deſirs, dans ſes plaintes; il faut avoir aimé, pour comprendre les peines que ſe fait un cœur fortement épris. Les chagrins du baronnet m'apprirent qu'il eſt poſſible de tout accorder à l'amour, & de ne pas le rendre heureux.

Dix mois s'écoulerent ſans que ſir James ſe diſpoſât à s'éloigner de moi, ni parlât du temps où il iroit trouver milady Rutland. Cependant il ceſſoit inſenſiblement de ſe gêner, de s'obſerver devant mes gens. La charge qu'il exerçoit alors, l'obligeoit d'aſſiſter ſouvent au lever du roi; tous les matins il retournoit à Londres, revenoit à ſept heures, & ne me quittoit plus le reſte du jour. Je n'oſois me plaindre d'une conduite que les circonſtances me faiſoient regarder comme un manque d'égards pour moi; mes plus légeres obſervations ſur ce ſujet attiroient ſes reproches, excitoient ſa colere ou ſes chagrins: mon indifférence me rendoit ſes aſſiduités importunes, diſoit-il. Cette idée ne l'engageoit point à ſe priver du plaiſir qu'il

ſentoit à me voir, mais à me quereller à tout moment de ne point le partager. Par un ſentiment injuſte, il vouloit me forcer à lui ſavoir gré de ſes tranſports, de ſes careſſes, de ſes imprudences, de tout ce qu'il faiſoit pour ſe contenter lui-même.

Au commencement du printemps, un accident fâcheux réduiſit en peu de jours miſtriſs Roberts à la derniere extrêmité. En allant à Londres dans une petite voiture découverte, elle verſa, & ſe bleſſa dangereuſement à la tête : je fus touchée du triſte état de cette pauvre femme; bientôt la crainte de quitter ma demeure ſe joignit à la compaſſion qu'elle m'inſpiroit.

La cour partit pour Tumbridge. Sir James ne put ſe diſpenſer de la ſuivre; il en reſſentit une peine véritable, & ſe plaignit mille fois d'un aſſujettiſſement qui avoit été l'objet de ſon ambition. Le jour de ſon départ, il paſſa aſſez de temps à regarder travailler des peintres qui finiſſoient une perſpective. Deux fenêtres de l'appartement de miſtriſs Roberts s'ouvroient ſur le lieu où ſir James étoit aſſis avec moi. Son importune tendreſſe ne pouvant ſe contraindre, il baiſa pluſieurs fois ma main. Je lui fis remarquer qu'un homme âgé & une femme aſſez bien miſe paroiſſoient derriere les vitres & ſembloient nous obſerver attentivement. Il y porta les yeux; mais ces perſonnes ſe retirerent fort vîte, fermerent les rideaux ſur elles, & les entr'ouvrant, continuerent de nous examiner. Nous entrâmes, peu occupés de leur

curioſité. Sir James partit le ſoir avec le deſſein de revenir bientôt, & de trouver un prétexte pour me revoir avant la fin du voyage.

Son abſence me laiſſant libre dans mes actions, je fis offrir à miſtriſs Roberts tous les ſecours dont elle pouvoit manquer, & m'informai réguliérement de ſon état. Avant ſon accident, mes gens & les filles qui la ſervoient, avoient eu peu de commerce enſemble. Comme j'envoyois pluſieurs fois le jour chez elle, ils ſe virent davantage, s'entretinrent plus familiérement, & bientôt en vinrent à de mutuelles communications.

Une de mes femmes m'apprit que miſtriſs Roberts étoit fille d'un gentilhomme fort riche : ſa tendreſſe pour un jeune miniſtre, chapelain du comte de Sommerſet, lui fit perdre ſa fortune avec l'amitié de ſon pere; elle ſacrifia l'une & l'autre à la douceur de s'unir à l'homme qu'elle aimoit. Cinq ans après ſon mariage, M. Roberts mourut. Le comte de Sommerſet, touché de la ſituation de ſa malheureuſe veuve, continua de lui donner les cent guinées qu'il payoit à ſon mari. Ce ſeigneur étant mort lui-même ſans faire aucune diſpoſition, miſtriſs Roberts ſe crut une ſeconde fois privée de tout ſecours. Mais elle trouva un nouvel appui dans la ſœur du comte; cette dame compatiſſante & généreuſe, non-ſeulement lui donna pour tout le temps de ſa vie un petit bien de campagne, dont le revenu pouvoit ſuffire à ſes beſoins, mais elle y fit élever le corps-de-

logis où j'étois actuellement, rendit les jardins agréables, & procura une grande aisance à mistriss Roberts, en la mettant en état de tirer avantage de cette partie de la maison, qu'elle louoit cent livres sterling.

Dès les premiers jours de sa maladie, cette femme s'étoit hâtée d'écrire à sa bienfaictrice; elle la prioit de lui envoyer un de ses gens d'affaires, afin qu'il prît possession de ses effets. Elle desiroit, disoit-elle, voir retourner à sa source un bien qui, sans doute, en sortiroit encore pour le soulagement de quelque nouvel objet de la compassion d'une dame si généreuse.

Au-lieu d'un homme d'affaires, sa protectrice lui envoya son valet de chambre chirurgien, & une de ses femmes; l'un habile dans son art, afin qu'il la soignât; l'autre avec ordre de rester près de la malade, de la consoler, & de lui promettre de sa part, qu'en allant à Londres, où elle devoit bientôt se rendre, elle se détourneroit de sa route exprès pour passer à Islington, & lui faire une visite.

Lidy entrant un soir chez mistriss Roberts, trouva près de son lit cette femme venue pour la consoler. La présence de Lidy sembla lui donner de l'humeur, elle l'attaqua de conversation, lui fit plusieurs questions d'un air familier & hardi; elle s'enquit de ma naissance, de ma fortune, & sur-tout de mes liaisons avec milord Danby. Fatiguée de ses interrogations, choquée du ton dont elles étoient faites, Lidy lui répondit : miss ne

connoît point milord Danby, ne reçoit aucune viſite, & ne doit compte à perſonne de ſes démarches; mais elle pourra toujours s'en rendre un très-ſatisfaiſant de ſa conduite. Sur quoi cette femme ſe récriant, & répétant ces derniers mots, lui dit: bon dieu, quelle aſſurance! Mais votre diſcrétion eſt inutile; je ſuis bien inſtruite autant que vous peut-être, & d'autres le ſont auſſi. Elle ajouta avec aſſez de dédain: miſs Jenny connoît milord Danby, elle le connoît beaucoup; dans peu vous conviendrez de cette vérité. Enſuite elle ſe retira, ſans vouloir céder aux inſtances de Lidy qui la prioit de reſter, & vouloit la détromper.

Quand elle me fit ce récit, il me rappella ces gens dont j'avois remarqué l'attention curieuſe. Je penſai que ſir James & milord Danby ſe reſſembloient peut-être. Je badinai Lidy de s'occuper d'un événement ſi léger. Il ne me parut pas digne d'être approfondi, & je n'y penſai plus.

Je recevois des lettres fort tendres de ſir James. Elles m'exprimoient un deſir fort vif de me revoir, & l'ennui qu'il éprouvoit loin de moi. Les dernieres m'avertiſſoient de ſa prochaine arrivée, & je l'attendois à tous moments.

Le douzieme jour après ſon départ, le bruit d'une voiture venant au grand trot m'attira aux fenêtres de mon cabinet: je vis entrer dans ma cour un carroſſe à ſix chevaux, eſcorté de quatre cavaliers. Les couronnes qui étoient ſur la berline annonçoient un

pair du royaume. Une dame magnifiquement vêtue en descendit. Deux femmes la suivoient. Celle dont les questions avoient révolté Lidy, accourut à sa rencontre. La dame lui parla d'un air riant; & voyant un de mes gens dans la cour, elle lui fit signe de s'approcher, & sans doute lui ordonna d'ouvrir l'appartement d'en-bas, où elle entra. Tout de suite on vint de sa part m'inviter à descendre pour recevoir la visite d'une amie de mistriss Roberts, qui desiroit ardemment le plaisir de me voir & de m'entretenir.

Ce message me surprit. Il étoit naturel d'imaginer que celle dont l'air de grandeur venoit de me frapper, devoit être cette généreuse sœur du comte de Sommerset, protectrice de mistriss Roberts. Mais à quoi attribuer ce desir empressé de me voir? *Qui* pouvoit l'exciter en elle? Je ne me sentois point disposée à recevoir sa visite. Les propos tenus à Lidy sur milord Danby, commencerent à m'inquiéter, à me faire craindre une méprise qui exposeroit ma réputation ou mon secret. Peut-être y avoit-il une miss Asteley que cette dame croyoit trouver en moi. Indécise, & ne sachant à quoi me déterminer, j'allois envoyer la prier de m'excuser, lorsque lasse d'attendre elle monta, accompagnée seulement de la femme qui demeuroit depuis peu chez mistriss Roberts.

Je vous dérange peut-être, miss, me dit-elle en entrant; mais le desir de vous voir me fait passer par dessus de vaines formalités. En se tournant vers celle dont elle étoit sui-

vie : qu'elle eſt belle, Bridget, lui dit-elle à demi bas! quel air noble, modeſte, que de graces! ſe peut-il!... Je la plains, en vérité. Et s'adreſſant à moi : vous êtes interdite, miſs : je devine la raiſon de votre trouble; mais ceſſez de craindre. Je ne veux ni vous nuire ni vous inſulter.

Elle s'étoit aſſiſe en parlant, & j'avois pris ma place vis-à-vis d'elle. Je ne ſais, dis-je avec beaucoup d'émotion, ſi je dois des remerciements à milady pour de telles aſſurances. Je lui rends graces de la compaſſion dont elle m'honore; mais j'ai peine à comprendre ce qui me l'attire. Ma conduite & mes ſentiments me mettent en droit de ne craindre les inſultes de perſonne.

Cette fierté ne vous convient pas, miſs, reprit la dame; quand je vous traite avec bonté, il vous ſied mal de montrer de la hauteur. Ne changez pas ma pitié en un juſte dédain. Vous me paroiſſez une charmante fille, je ne ſuis point ſurpriſe de l'extrême paſſion que vous inſpirez. Si la retraite où vous vivez, n'eſt pas l'effet de la jalouſie de milord Danby, ſi vous l'avez choiſie vous-même, j'en augurerai très-bien de votre caractere. Mais dites-moi depuis quel temps vous enchaînez le cœur de ce lord.

Je répete à milady, repris-je, que ſa pitié m'étonne. Plus je m'examine, moins je crois devenir l'objet d'un *juſte dédain*. Jamais je ne vis milord Danby, & n'imagine point ce qui me ſoumet à entendre de pareils diſ-

cours, ou à répondre à des interrogations si choquantes.

Je vous l'ai déja dit, miss, repartit milady, ces grands airs ne vous conviennent point. Pensez-vous qu'ils puissent m'en imposer, m'engager à vous croire? Et se tournant encore vers sa femme de chambre, qui se tenoit debout derriere son fauteuil : je suis fâchée, tout-à-fait fâchée, lui dit-elle, de voir une si aimable créature dans ce vil état, & plus encore de m'appercevoir qu'elle s'y plaît.

Une extrême rougeur couvrit alors mon visage, je sentis mes larmes prêtes à couler. Milady vient de m'assurer, dis-je, qu'elle ne vouloit point m'insulter, je m'attendois à lui voir mieux tenir sa parole.

C'est vous, qui me forcez d'y manquer, reprit-elle doucement. Comment supporter la hardiesse de votre désaveu? Vous ne connoissez pas milord Danby, dites-vous; cependant deux personnes qui ne peuvent se méprendre à ses traits, l'ont vu plusieurs fois ici, & par un zele que j'ai blâmé, ont suivi ses démarches, se sont assurées qu'il passoit une partie des jours avec vous, & que toutes les nuits une porte secrete... Mais je ne veux pas pousser cet éclaircissement plus loin.

Ce discours me confirma dans l'idée qu'il devoit y avoir assez de rapport entre la figure de milord Danby & celle de sir James, pour que l'on pût s'y méprendre à un peu de distance. Cet effet du hasard m'exposoit à l'humeur, au ressentiment d'une femme que la

conduite de milord Danby intéreſſoit ſans doute. Comment la déſabuſer ſans découvrir un ſecret qu'il m'étoit défendu de révéler, & comment ſoutenir le mépris que ſon erreur lui inſpiroit pour moi?

Ni je ne ſuis hardie, répondis-je en me levant, ni accoutumée à ſouffrir un tel langage. Je prie milady de croire qu'on ne peut lui donner ici des informations ſur le lord dont elle ſemble inquiete, & de me pardonner, ſi en me retirant je la laiſſe en liberté de réfléchir ſur la dureté de ſes expreſſions, & ſur la témérité de ſes jugements.

Mon deſſein étoit de ſortir, je m'avançois vers la porte, quand la femme de chambre de milady, prévenant ſa réponſe, vint à moi, & m'arrêtant, me dit : prenez garde, miſs, prenez garde vous-même à vos expreſſions. Vous devez vous montrer plus reſpectueuſe. C'eſt milady ducheſſe de Rutland, devant qui vous êtes.

Milady Rutland ! répétai-je en tombant ſur un ſiege & reſpirant à peine. Dans l'inſtant je vis mon mariage découvert, la fortune de ſir James perdue, & tous ſes projets détruits. Mais ſi j'étois connue, pourquoi m'avoit-on parlé de milord Danby? C'eſt ce que je ne pouvois comprendre.

Il me ſemble, miſs, dit en riant la ducheſſe, que mon nom vient de faire diſparoître une grande partie de votre aſſurance. Je le conçois, ma viſite ne vous eſt agréable à aucun titre. Cependant, comme en allant voir miſtriſs Roberts, un caprice, où l'a-

mour ni la jalousie n'ont point de part, m'a portée à entrer ici, je vous conseille de bannir votre inquiétude. Je ne troublerai point la douceur d'une union qui me paroît vous plaire. Je serois bien fâchée de chagriner James. Il doit vous l'avoir dit : nos conventions ne lui imposent pas la moindre contrainte.

Ces mots redoublerent mon embarras. Elle parloit de mon union avec sir James, & venoit de me faire entendre qu'elle me croyoit maîtresse de milord Danby. Je gardois un profond silence & je me perdois dans la confusion de mes idées.

Pourquoi baisser les yeux, vous taire, me dit-elle? Quelle enfance! D'où vient ce trouble, cette rougeur? Rassurez-vous. Milord Danby est à Tumbridge, n'est-ce pas? J'y vais, je l'y verrai, & je vous promets de lui faire un compliment très-sincere sur le bonheur qu'il a de posséder la plus jolie créature d'Angleterre.

Ce trait perça mon cœur, & me rendit la force de parler. Oserois-je vous demander, madame, lui dis-je, si cette raillerie n'est pas trop cruelle? Que vous ai-je fait pour me traiter si durement? Sir James a pu manquer aux égards qu'il vous devoit, il a montré sans doute une légéreté blâmable. Mais s'il reconnoît mal vos bontés, en quoi suis-je criminelle? Vous m'accusez d'un commerce honteux avec milord Danby, & pourtant vous paroissez instruite du nœud qui me lie à sir James Huntley. Ai-je mérité

d'être humiliée à cet excès? Etoit-ce à moi à demander votre aveu? Hélas! quand une ſuite d'événements malheureux me fit céder aux deſirs, à l'empreſſement de ſir James, j'ignorois les engagements qu'il avoit pris avec vous.

Y penſez-vous, miſs, dit la ducheſſe? Votre phyſionomie ne m'annonçoit pas tant d'audace; oſez-vous bien me parler ainſi? Mais pourquoi ſéparez-vous James & milord Danby? Aſſurément vous n'ignorez pas que ſir James Huntley, devenu comte Danby en m'épouſant.... Qu'entends-je, m'écriai-je, en vous épouſant! Sir James Huntley eſt milord Danby! il eſt marié! il l'étoit donc.... Ah dieu! Ma voix s'éteignit, un froid mortel glaça mon cœur, & je tombai ſans connoiſſance aux pieds de milady.

Au cri perçant que j'avois jeté, Lidy & mes femmes étoient accourues, elles s'empreſſèrent de me ſecourir. En ouvrant les yeux, je vis Lidy toute en pleurs auprès de moi; je paſſai mes bras autour d'elle; & penchant ma tête ſur ſon ſein: je ſuis trahie, perdue, déshonorée! lui criois-je, ſans m'embarraſſer ſi d'autres m'entendoient. Victime des adroites intrigues d'un vil impoſteur, le ſeul bien qui me reſtoit, m'eſt cruellement ravi. O ma chere Lidy! emmenez-moi; c'eſt à préſent que je ſuis vraiment pauvre, vraiment dénuée de tout. O Lady Sara! ô ma mere! votre terrible prédiction eſt accomplie, la miſere, la honte ſont le partage, l'unique partage de la malheureuſe Jenny.

Milady Rutland, étonnée de l'état où elle me voyoit, ordonna à Lidy de faire retirer mes femmes ; elle vint s'asseoir sur le sopha où l'on m'avoit couchée : quoi, miss, me dit-elle, seroit-il possible qu'abusée par de vaines promesses, vous eussiez conçu l'espérance d'être un jour la femme de milord Danby ? A-t-il pu s'abaisser à feindre pour vous séduire ?... Mais comment, par quel art vous auroit-il caché un mariage célébré à Londres, à Saint-James, en présence du roi, de toute la cour ? Viviez-vous loin de la capitale ? Depuis quand, dans quels lieux avez-vous connu milord ? Qui êtes-vous ?

Je ne suis rien, madame, lui dis-je ; telle qu'une plante arrachée de la terre, négligée comme inutile, on peut me fouler aux pieds, sans craindre qu'il s'éleve une seule voix pour prendre ma défense.

La duchesse attendrie, daigna me tendre sa main & serrer doucement la mienne. Levez les yeux, mon aimable fille, regardez-moi, me dit-elle avec bonté ; osez me parler. Vous ne savez pas combien je suis portée vers l'indulgence. Une douleur si vive, si naturelle, me pénetre. Soyez sincere. Je puis devenir votre amie, votre protectrice. Vous m'intéressez. Je commence à vous excuser. Vous êtes jeune, milord Danby est aimable, il vous a plu : le sentiment prépare à la confiance. Mais comment est-il parvenu à vous en imposer ? quelles sont ces *intrigues adroites* que vous lui reprochez ?

Ni l'amour, ni l'imprudence n'ont causé mon

mon malheur, m'écriai-je; on ne m'a point ſéduite, on m'a trompée, madame, indignement trompée! C'eſt par une cérémonie ſainte, des ſerments ſacrés, qu'un inhumain s'eſt joué de l'honneur, de la vérité, du ciel même, pour acquérir des droits ſur une innocente créature, pour lui ravir bien plus que la fortune contraire ne lui avoit enlevé.

La ducheſſe fit un mouvement de ſurpriſe, ſe leva, ordonna à ſa femme de chambre d'aller l'attendre chez miſtriſs Roberts, rêva, ſe promena avec aſſez de vivacité, & revenant à moi: ſongez-vous bien, miſs, me dit-elle, à ce que vous voulez me faire entendre? *Des ſerments ſacrés, une cérémonie ſainte:* comment expliquer ces étranges diſcours? Je le vois, la douleur vous égare. Calmez vos ſens trop agités; revenez à vous-même, ceſſez de craindre. Une folle paſſion ne m'attache point à milord Danby. Ma curioſité vient de changer d'objet. La tendre compaſſion que vous m'inſpirez, l'excite ſeule en ce moment. Parlez, ma chere enfant, découvrez-moi tous vos ſecrets. Encore une fois, qui êtes-vous?

Je l'ai déja dit à milady, repris-je, je ne ſuis rien. Iſſue de deux grandes maiſons, je me trouve ſans parents, ſans amis, iſolée & inconnue. Élevée avec la certitude d'une fortune honnête, ma miſere eſt extrême. Mariée à un homme noble & riche, je n'ai point d'époux. Vertueuſe au fond de mon cœur, je me vois dans la claſſe des femmes mépriſables, dont l'intérêt ou la vanité ont étouffé

les principes. Et tombant à genoux, les yeux & les mains élevés vers le ciel : Dieu juste ! Dieu puissant ! m'écriai-je, témoin de mon innocence, de la douleur qui m'oppresse, entends ma voix ! exauce ma fervente priere ! ouvre-moi ton sein paternel ! daigne, ô mon Dieu ! daigne me recevoir dans ta miséricorde, avant que le murmure & la plainte me rendent coupable devant toi !

Milady laissa couler quelques larmes, aida avec bonté à me relever, & s'adressant à Lidy : que cette jeune infortunée me touche, lui dit-elle ! Vous paroissez avoir sa confiance, expliquez-moi ce langage qui m'étonne : elle est mariée, & *n'a point d'époux !* Quel est donc ce mari distingué?..... Assurément ce ne peut être... J'espere que ce n'est point.... Elle s'arrêta.

Sir James Huntley est le seul homme que le malheur de miss Jenny approcha d'elle, madame, répondit cette fille ; elle n'en connoît point d'autre.

Quoi ! s'écria la duchesse, c'est lui, c'est milord Danby qu'elle accuse ?... Se pourroit-il ?... Mariée ! Comment, où, depuis quand, quelles preuves ?.... Je n'en ai point, madame, interrompis-je. Une triste obscurité est répandue sur ce qui me concerne. Alors m'efforçant de parler, m'arrêtant mille fois, entre-mêlant de pleurs, de cris, de gémissements ces humiliants détails, je lui fis un récit succinct & vrai de ma naissance, de mon éducation, de ma ruine, événement fatal, qui m'avoit conduite à recevoir avec recon-

noissance la main d'un lâche trompeur, assez adroit pour m'engager au secret par une confidence dont rien ne pouvoit me faire pressentir la fausseté. Afin de convaincre milady qu'aucune foiblesse n'étoit entrée dans ma crédulité, je lui montrai les deux lettres que je venois de recevoir de sir James. Il s'y plaignoit par-tout de mon peu de tendresse, & me reprochoit d'accorder beaucoup au devoir, & rien à l'amour.

La duchesse m'écouta avec une extrême attention, lut les lettres, leva les yeux au ciel, soupira, & joignant ses mains : dans quels égarements, dit-elle, d'impétueuses passions peuvent-elles nous conduire! Quel heureux naturel! Quelle noble créature a renoncé à l'honneur, à l'humanité, pour satisfaire une folle ardeur, se procurer un plaisir momentané, plaisir vif peut-être, mais que le reproche de son cœur doit mêler d'amertume! Elle parcourut encore les lettres, en répéta les expressions les plus tendres. Que les hommes sont inconséquents & cruels, s'écria-t-elle! Ils aiment, disent-ils! Tromper l'objet de ses desirs, lui préparer de longs regrets, l'avilir, le livrer à la douleur, à la honte, est-ce aimer? Eh., que feroient-ils donc s'ils haïssoient!

Un assez long silence succéda à ses réflexions; se rapprochant ensuite de moi, prenant mes mains, les serrant dans les siennes: pleurez, chere miss, pleurez, me dit-elle, mais ne rougissez plus. Vous êtes malheureuse, milord Danby est criminel; il est bien

plus à plaindre que vous : tout ce qu'il vous a dit, est exactement vrai, à l'exception de ses feints engagements avec lady Betzy d'Arran, sa parente & la mienne. Je n'ai point de niece. Le comte de Sommerset, mon frere, mourut il y a vingt ans, sans avoir été marié. Ne pouvant disposer d'une grande partie de ma fortune, sans contracter un second mariage, je m'y déterminai pour assurer un sort brillant à sir James. Il méritoit alors l'intérêt que je prenois à son bonheur. En quittant Bristol, je vins à Londres, & l'y conduisis avec moi. A ma sollicitation, le roi daigna l'admettre parmi les grands officiers de la couronne, lui accorda le titre de comte Danby, & la chambre haute le reçut au nombre des pairs du royaume. Un mariage si disproportionné pour l'âge & la fortune, n'excita les railleries de personne. Mes motifs étoient connus. On me vit avec plaisir relever la maison d'Huntley, rendre son premier lustre à une ancienne famille, & réparer l'injustice d'une mere dont on blâmoit la conduite. Mais comme la générosité seule m'avoit portée à former ce lien, je ne pris point un maître en prenant un époux. Milord Danby acquit des droits sur ma fortune, sans en acquérir sur ma personne. Je continuai de vivre indépendante, & je n'exigeai de lui qu'une conduite capable de justifier mon amitié & la démarche où elle venoit de m'engager.

Rien ne m'intéresse donc ici, ajouta-t-elle, que l'honneur de milord Danby & vo-

tre infortune. Je me reproche d'avoir cédé à une fantaiſie excitée par les lettres de Bridget, cette femme venue de ma part chez miſtriſs Roberts. J'ai voulu connoître ſi une maîtreſſe cachée avec tant de précautions, traitée avec tant d'égards, & viſitée avec tant d'exactitude, méritoit d'occuper le cœur d'un homme que je croyois ſenſible & délicat. J'ai pénétré le ſecret de milord Danby, détruit votre erreur, & troublé ma tranquillité. Notre commune ignorance étoit un bien pour toutes deux. Vous viviez contente, & je ne ſavois pas que milord Danby avoit ceſſé de ſe montrer digne de mon eſtime.

La ducheſſe ſe fit encore raconter les particularités de mon mariage. Lidy ſatisfit à toutes ſes queſtions, mes larmes ne me laiſſant pas la liberté de parler. Ceſſez de pleurer, de gémir, me dit milady d'un ton careſſant. Répondez-moi, mon aimable fille, quels ſont à préſent vos deſſeins, à quel parti voulez-vous vous fixer? Vous n'avez aucune preuve de l'horrible trahiſon qui vous mit dans les bras de milord Danby : vous ne connoiſſez point les malheureux qui ſe ſont prêtés à votre perte. Eh! quand vous pourriez les découvrir, quel droit vous ſeroit-il permis de réclamer? Un premier engagement annuleroit le ſecond. Forcée d'accepter un foible dédommagement accordé par la loi, loi que l'injuſtice interprete ſouvent au gré du riche & de l'homme puiſſant, vous ajouteriez à votre triſte aventure la honte d'un éclat plus humiliant que le malheur

même. Je ne doute point de votre bonne foi, je vous crois trompée, & vous vois à plaindre ; vous m'intéressez vivement. Osez vous livrer toute entiere aux soins de la femme de milord Danby. Je vous offre un asyle, ma chere enfant, jetez-vous dans mes bras. Ils furent toujours ouverts à l'innocence opprimée.

A ces mots, un mouvement rapide & tendre ranima mon ame abattue. Je me précipitai aux pieds de la duchesse, je saisis ses mains, & les baignant de mes larmes : quoi ! c'est vous, répétois-je, qui daignez me plaindre, me protéger, m'offrir un asyle ! vous dont je n'avois droit d'attendre que de la haine & du mépris ! Vous me recevez dans vos bras, votre cœur généreux s'ouvre aux gémissements d'une malheureuse orpheline, vous, madame ! Ah, puisse le ciel m'acquitter & vous récompenser ! Le dernier vœu d'une infortunée est pour le bonheur de milady Rutland.

Elle me serra contre son sein. Chere miss, vous consentez donc, me dit-elle, à quitter ce lieu, à venir à Londres avec moi ? Ah ! je vous suivrai, madame, repris-je, je vous obéirai. Ordonnez de mon sort. Hélas ! si prête à le voir terminer par la douleur, je sens avec regret qu'il ne me restera pas assez de temps pour vous prouver ma reconnoissance.

Hâtez-vous, dit milady Rutland à Lidy ; rassemblez promptement les effets les plus précieux de miss Jenny... Je ne veux rien,

interrompis-je avec vivacité. O que jamais les dons de ce vil impofteur..... Pardon, milady, il eft votre époux, votre parent; mais il eft auffi le plus lâche.... Ah, tout mon refpect pour vous peut-il contenir les expreffions d'un fi jufte reffentiment!

J'étois encore à genoux, la tête appuyée fur milady. Elle me releva, m'embraffa, s'avança vers Lidy, lui parla, fit appeller Bridget, & demanda fes gens. Mon premier deffein étoit de partir avec vous, me dit-elle; mais je me fouviens de miftrifs Roberts: j'affligerois cette pauvre femme; fi je m'en allois fans la voir. Je vais lui faire une courte vifite. Vous, ma chere, vous irez à Londres, accompagnée de cette fille que vous aimez. Bridget vous y fuivra; elle vous conduira chez une dame où vous me reverrez dans deux heures. Retenez vos larmes, calmez votre cœur, comptez fur mon amitié, fur mes plus tendres égards. Que cette cruelle aventure ne vous dégrade point à vos propres yeux. Elle eft le crime d'un autre.

Pénétrée de tant de bontés, j'allois répondre, quand Bridget parut. La ducheffe me fit figne de me taire. Une étrange méprife, une reffemblance de noms, m'a rendue très-injufte, lui dit-elle. Je viens de découvrir dans mifs Jenny une fille de qualité, dont, malgré l'apparence, les mœurs font irréprochables. On s'eft trompé. Je vous charge de la conduire chez miftrifs Morice. Mon carroffe l'y menera. Je me fervirai du fien pour m'y rendre. Montrez à mifs de l'attention

& du respect; recommandez-la de ma part à mistriss Morice. Qu'elle soit traitée comme moi-même. Alors milady me prit par la main, descendit avec moi, m'embrassa devant tous ses gens, leur donna ses ordres d'un air riant & satisfait. Je montai dans sa voiture. Lidy & Bridget se placerent vis-à-vis de moi; & le carrosse, escorté de deux valets à cheval, prit la route de Londres.

La présence de Bridget me contraignoit; je n'osois lever les yeux sur Lidy, dans la crainte de me livrer aux mouvements d'un cœur rempli d'amertume; je les baissois, j'étouffois mes soupirs, & m'efforçois de retenir mes larmes. Nous avancions en gardant un morne silence, quand à deux cents pas de Londres, une caleche qui alloit très-vîte, nous rencontra. Je ne la vis point; mais une voix se fit entendre, & cria d'arrêter. Le son de cette voix trop connue me saisit d'effroi. Les gens de milady obéirent. Pouvoient-ils s'en dispenser? C'étoit l'époux de leur maîtresse, c'étoit milord Danby, qui, croyant trouver la duchesse dans son carrosse, s'approchoit pour lui parler.

Il l'attendoit le lendemain au soir à Tumbridge. N'ayant jamais imaginé qu'elle connût mistriss Roberts, il étoit fort éloigné de craindre sa rencontre sur un chemin où elle ne devoit point passer. Il venoit à Islington, avec le dessein d'en repartir le jour suivant. Appercevant les livrées de la duchesse, & se trouvant trop près de son carrosse pour évi-

ter d'être vu d'elle ou de ſes gens, il avoit pris le parti d'arrêter, de deſcendre ; ſacrifiant à regret le plaiſir qu'il ſe promettoit à Iſlington, au ſoin de cacher ſa conduite, & de remplir un devoir indiſpenſable.





PARTIE III.

MILORD ouvrit la portiere lui-même, & poussa un cri en me voyant. Ma frayeur à son aspect, la consternation de Lidy, & la présence d'une femme de milady Rutland, lui découvrirent en partie la vérité. Je m'étois jetée dans les bras de Bridget, comme dans un asyle sûr; je la conjurois de me défendre, de ne point m'abandonner, de me conduire à Londres. Je la serrois de toute la force qui me restoit; mais déja affoiblie par tant de mouvements dont j'avois été agitée, je perdis bientôt la faculté de m'exprimer, & tombai évanouie sur le sein de cette fille.

Milord Danby, pensant que la duchesse m'enlevoit à lui, devint furieux. Sans égard pour elle, sans pitié pour moi, il osa m'arracher du carrosse de sa femme. Il me prit entre ses bras, me porta dans sa caleche, en fit baisser tous les stores. Par son ordre, un de ses gens y conduisit Lidy. Milord s'y plaça lui-même, & reprit au grand galop la route de Londres.

Pendant deux heures il parut impossible de me retirer de l'état d'anéantissement où me laissoit la suspension de l'usage de mes sens. J'ouvrois les yeux & les refermois d'abord; je revenois un peu, & retombois en foiblesse. On parvint enfin à ranimer mes

eſprits. Je portai des regards mal aſſurés autour de moi : me voyant environnée d'objets inconnus, de femmes effrayées, je cachai mon viſage & me mis à pleurer amérement. Je n'oſois demander où j'étois. Le profond ſilence qui regnoit dans cette chambre, m'enhardit à lever les yeux une ſeconde fois. Je me vis ſeule. Ces femmes, qui ſans doute m'avoient ſecourue, venoient de ſe retirer. J'appellai Lidy ; on ne me répondit point. J'entendis ſoupirer près de moi : une main brûlante ſaiſit la mienne ; je regardai & j'apperçus milord Danby à genoux près du ſiege où j'étois aſſiſe. Il vouloit parler ; mais ſes pleurs, ſes cris & ſes gémiſſements étouffoient ſa voix.

Sa préſence m'inſpira plus d'horreur qu'elle ne me cauſa de ſurpriſe. Je me ſentois foible, & me croyois prête à mourir. Un froid douloureux glaçoit mes ſens ; il me ſembloit qu'il alloit bientôt ſe communiquer à mon cœur. Laiſſez-moi, dis-je à milord en retirant ma main tremblante, laiſſez-moi terminer en paix un ſort dont vous avez augmenté la rigueur. N'êtes-vous pas content? Vous reſte-t-il des deſirs à ſatisfaire, des vœux à remplir? Puis-je devenir plus malheureuſe? Après avoir joui de ma crédulité, venez-vous inſulter à ma douleur? Eloignez-vous pour jamais de l'infortunée créature que vous avez déshonorée, humiliée, avilie, rendue mépriſable à ſes propres yeux. Barbare! étoit-ce dans le ſein de la miſere, de l'affliction, de l'amertume, que votre

paſſion baſſe & cruelle devoit ſe choiſir une victime? Vous avez durement abuſé de ma triſte ſituation. Eh, pourtant, quel droit vous donnoit-elle ſur moi? Ah, dieu! ai-je pu regarder l'infracteur des loix les plus ſaintes, comme un généreux protecteur; reſpecter le lâche ſéducteur qui me rendoit le jouet de ſes vils deſirs; ſouhaiter de l'aimer, m'abaiſſer à lui marquer tant d'égards, une reconnoiſſance ſi vive, ſi ſincere! Eh, comment oſoit-il recevoir les preuves continuelles de mon eſtime, quand au fond de ſon cœur il s'en reconnoiſſoit ſi indigne!

Je n'ai rien à répondre à ces durs reproches, dit milord Danby d'une voix baſſe; j'ai mérité tous ceux que vous voudrez me faire. Votre reſſentiment eſt juſte, donnez-moi les noms les plus odieux; haïſſez-moi, mais ne me mépriſez pas. Ne me regardez point comme un homme artificieux, qui s'eſt plu à vous en impoſer; mais comme un homme foible, dont la paſſion invincible a ſubjugué l'ame, dont les deſirs trop ardents ont égaré la raiſon. Ah, ſi vous connoiſſiez la force du ſentiment qui m'attache à vous! ſi vous ſaviez combien ſa violence peut nous emporter loin de nous-mêmes! ſi vous aviez ſenti... Mais j'ai pour juge un cœur indifférent, je n'eſpere point de pardon.

Il s'arrêta. Je gardai le ſilence. Quel fruit amer je recueille de mon crime, s'écria-t-il! Ah, miſs, miſs, ce n'eſt pas vous, c'eſt moi que j'ai trompé! Eſt-ce vous, que cette funeſte découverte humilie? Avez-vous des

reproches à vous faire? N'est-ce pas moi qui rougis à vos yeux, gémis à vos pieds, tremble devant vous? J'ai joui de votre crédulité, dites-vous; non, je n'ai joui de rien. Vous n'avez payé ma tendresse d'aucun retour. Vous vous êtes soumise, & ne vous êtes jamais donnée. Un amour si vif, si passionné, sans cesse irrité par l'attente, par l'espérance de vous le voir partager, est devenu le seul sentiment de mon ame. Jamais le desir ardent de vous posséder n'égala dans mon cœur celui de vous plaire, d'être aimé de vous, de faire naître & de conserver votre affection. Jugez de mon état présent, de ma douleur, de mes regrets, du tourment affreux d'un homme dont tous les projets de bonheur sont pour jamais détruits; qui vous adore, vous a mortellement offensée, & n'attend plus de vous que de la haine & du mépris.

Il parla long-temps encore, mais je n'étois plus en état de l'entendre. Ma tête, déja embarrassée, me laissoit peu de connoissance. Une soif ardente me dévoroit, mon front me sembloit enflammé, je répoussois milord Danby, je lui faisois des signes redoublés de sortir, de me laisser. Son obstination à me parler, à demeurer à genoux près de moi, excita mon impatience. Je jetai des cris perçants. Ah, mon dieu! ah, mon dieu! répétois-je toute en larmes, suis-je donc condamnée à expirer dans les bras de l'auteur de mes peines? La main d'un cruel ennemi fermera-t-elle mes yeux? Verrai-je encore, en terminant ma vie, l'inhumain qui me fait descendre avec honte dans le tombeau?

Cette agitation violente dura lóng-temps. Sans cesse j'appellai Lidy ; elle me parloit, me tenoit embrassée ; je continuois de la demander en pleurant, en me plaignant de n'être pas avec elle. A tout moment je croyois voir milord Danby. Une sueur froide inondoit mon visage dès que j'imaginois de l'entendre. Je passai quinze jours dans cet état, tantôt accablée, tantôt agitée par les accès d'une fievre brûlante, dont chaque redoublement menaçoit ma vie. Je parlois souvent, mes idées erroient d'objets en objets ; j'adressois de ferventes invocations au ciel, quelquefois de tendres prieres à milady Rutland ; j'implorois sa protection : je pleurois beaucoup, & ne reconnoissant personne, je repoussois indifféremment tous ceux qui m'approchoient. Quand je revenois un instant à moi-même, les lueurs foibles & passageres de ma raison découvroient combien mon cœur étoit profondément blessé, & toutes mes paroles exprimoient de la haine & du mépris pour milord Danby.

Ma fievre se ralentit enfin. La nature, aidée des fatigants secours de l'art, recommença à prendre son cours ordinaire. Je devins convalescente ; mais je restai foible, épuisée : mes idées n'étoient ni fixes, ni étendues; presqu'insensible, j'éprouvois une sorte de tranquilité stupide. A mesure que ma santé se rétablissoit, le sentiment d'une vive douleur se ranimoit avec elle. La certitude d'être dans une maison où milord Danby m'avoit conduite, où je recevois des soins

par ses ordres, où tout lui paroissoit soumis, m'inspiroit un dégoût extrême pour ses habitants, & m'en rendoit le séjour insupportable.

Tant que ma vie fut en danger, milord Danby ne quitta pas ma chambre. Soigneux d'éviter mes regards, il se tenoit derriere un paravent qui le déroboit à ma vue. Quand je commençai à me lever, il n'osa plus entrer où j'étois, dans la crainte de me causer une révolution trop grande. Son trouble, ses agitations, son inquiétude, l'attiroient sans cesse à ma porte. Il faisoit appeller Lidy, vouloit être instruit par elle de mon état, de mes discours, de mes dispositions à son égard. Pendant mon sommeil, il venoit doucement près de moi, entr'ouvroit mes rideaux, me contemploit, soupiroit, pleuroit, se retiroit pénétré de douleur; & contraignant Lidy à le suivre, à l'écouter, il la fatiguoit par de longs détails qu'il croyoit propres à lui faire paroître sa conduite moins odieuse. Il lui rappelloit son trouble, sa pâleur, l'abattement où il étoit tombé, pendant qu'abusant d'une cérémonie respectable, profanée par un homme dénué du caractere qui pouvoit la sanctifier, il m'entendoit prononcer les vœux d'aimer, d'honorer le violateur des loix, le perfide qui me trompoit si bassement. Des pleurs, d'horribles imprécations contre lui-même, interrompoient ses discours: ensuite il se plaignoit d'elle, de sa défiance, de la mienne. Si, disoit-il, j'avois accepté l'établissement qu'il m'offroit, ma complaisance sur ce seul

[illegible] en lui-même la [illegible] d'attendre son [illegible] des événements. Mi-[illegible] de ce mal [illegible] au milieu d'une [illegible] entrevoir une li-[illegible], s'écrioit-il; [illegible] de s'être attiré [illegible] manqué à l'hon-[illegible] que son ingrati-[illegible] sans cesse dans [illegible].

[illegible] la même mai-[illegible] dont milord [illegible] feignit de m'é-[illegible] Palmer. Après avoir [illegible], ce misérable, [illegible] de ses égaux, [illegible], & vivoit des ré-[illegible] services. Pressé par un ami, milord Danby employa son cré-dit en faveur de cet homme méprisable. Il le [illegible] d'une longue habitation dans nos co-lonies. Palmer introduit près de lui, parvint à attirer sa confiance. Milord lui laissa voir toute sa passion pour moi, lui apprit que six mois auparavant il se fût trouvé heureux de m'épouser; mais que, lié depuis ce temps, il étoit sans espérance, & ne pouvoit vain-cre son penchant. Palmer flatta ses desirs, l'encouragea par des exemples à surmonter [illegible]s scrupules : lui - même eut la hardiesse de [illegible]vêtir un habit de ministre, d'en imiter les [illegible]nctions, & de me livrer à son protecteur.

Ce malheureux étoit le mari d'une jeune perſonne, ſimple, honnête, réſervée, douée de mille qualités aimables. Palmer, accoutumé à vivre avec des femmes d'un caractere bien différent, en admiroit davantage la modeſtie de la ſienne. Il reſpectoit ſa vertu; craignoit de perdre ſon eſtime, & lui cachoit ſoigneuſement la ſource de ſon aiſance. Elle paſſoit les deux tiers de l'année à la campagne; & pendant ſon ſéjour à la ville, Palmer l'éloignoit adroitement de chez elle, quand il devoit s'y paſſer des ſcenes propres à bleſſer ſes regards.

Miſtriſs Palmer, abſente dans le temps où milord Danby me détermina à lui donner la main, ignoroit ma triſte aventure. Une autre femme rempliſſoit alors ſa place, & me fit les honneurs de la maiſon. Au moment où milord m'enleva du carroſſe de la ducheſſe de Rutland, ſon embarras fut extrême pour ſavoir où il me conduiroit. A qui préſenter deux femmes, dont l'une évanouie, & l'autre baignée de larmes, offroient à la curioſité la moins active un ſujet ſi naturel de s'exercer? Ne s'empreſſeroit-on pas de me ſecourir, de me rappeller à moi-même? Eh, quels ſeroient mes premiers diſcours! Ne découvriroient-ils pas ſon crime & mes reſſentiments?

Cette conſidération le porta à me mener d'abord chez Palmer, eſpérant pouvoir me calmer & m'introduire avant la nuit dans une autre maiſon; mais la promptitude de mon mal, le danger de me tranſporter

[illegible] le contraigni- [illegible] mains de miſ- [illegible] à ſes ſoins. [illegible], & prit in- [illegible] moi, que, ſans [illegible] ma profonde dou- [illegible], s'attendriſſoit ſur [illegible] des larmes à [illegible] continuellement [illegible].

[illegible] ces particularités ; [illegible] miniſtre & ſa [illegible], en lui avouant le [illegible] ſur l'innocence [illegible] de ne point l'inſ- [illegible] la découverte [illegible] détruiroit à jamais le [illegible] & la paix d'une perſonne eſtimable.

Une [illegible], une extrême répugnance à prendre des aliments, entretenoient ma [illegible]. Lidy renfermoit au fond de ſon cœur une partie de ſes chagrins ; elle craignoit d'irriter les miens. Nous gardions ſouvent un triſte ſilence ; mais nos regards ne ſe rencontroient point ſans exciter nos larmes. Cette fille prudente & ſenſible ménageoit les mouvements de mon ame. Elle m'inſtruiſoit peu à peu des circonſtances qui pouvoient encore aigrir mes peines, & me les découvroit ſeulement dans l'inſtant où il étoit impoſſible de m'en dérober la connoiſſance.

Milord Danby ne demandoit point à me

voir ; cependant je redoutois toujours ſa préſence. Le deſir de m'éloigner d'un lieu où je vivois dépendante de lui, me faiſoit ſouhaiter le parfait rétabliſſement de ma ſanté ; j'ignorois encore que, captive par ſes ordres, ma liberté ſeroit miſe à des conditions.

Mes effets les plus précieux & tout ce qui ſervoit à ma perſonne, avoient été tranſportés chez Palmer. Je chargeai Lidy de ſéparer des dons de milord Danby ce qui m'appartenoit, c'eſt-à-dire, un très-petit reſte de ce que je poſſédois en ſortant d'Oxford. Je voulois retourner dans la maiſon de miſtriſs Mabel, écrire à milady Rutland, implorer ſes bontés, lui demander un aſyle; ſa protection devenoit ma ſeule eſpérance. J'annonçai ma retraite à miſtriſs Palmer; & me trouvant un matin aſſez forte pour ſortir, je la fis prier de paſſer dans mon appartement. Après l'avoir tendrement remerciée de ſes ſoins complaiſants, je l'embraſſai, lui dis adieu, & demandai une voiture; mais cette femme me préſenta une lettre de milord Danby, me la donna d'un air inquiet, embarraſſé, & me pria, en ſe retirant, de ne point lui imputer mes chagrins, ſi je me voyois contrariée dans mes deſirs.

Mon premier mouvement fut de rejeter la lettre avec dédain, & de m'obſtiner à ſortir. Lidy, trop ſûre que je n'étois pas maîtreſſe de quitter ma demeure, ſe réſolut enfin à me découvrir les vues de milord ſur moi, & le plan formé par lui-même pour mon établiſſement. A la place des articles qui de-

voient vous lier à sir James, dit-elle, milord Danby substitua un autre acte. Sans vous en appercevoir, vous signâtes le contrat d'acquisition d'une terre à douze milles de Londres. Elle rapportoit alors cinq cents livres sterling; il en a doublé le revenu, en y joignant plusieurs fermes. Son dessein est, que vous y viviez, que vous y attendiez la mort de milady Rutland. Il exige de vous une promesse de ne point prendre d'engagement contraire au desir qu'il montre de réparer sa faute avec éclat. A ces conditions il vous rendra la liberté, & vous pourrez partir quand vous le voudrez; mais voyez sa lettre, continua-t-elle, son inquiétude & l'agitation de ses esprits ont peut-être changé ses idées. Lidy ne put me persuader de fixer mes regards sur des caracteres devenus si odieux pour moi. A ma priere elle rompit le cachet, & lut ce qui suit.

Lettre de milord Danby, à miss Jenny Glanville.

“ Après avoir profané les noms sacrés „ d'ami, d'époux, de protecteur, avili celui d'amant, abusé de tous, sous quel titre oserai-je encore me montrer attaché à „ vous, à vos intérêts, fille charmante, „ objet de ma profonde vénération, de mon „ immortelle tendresse! Ah! punissez-moi, „ j'y consens; rejetez tous les vœux d'un „ coupable; mais que l'horreur qu'il vous „ inspire, ne vous réduise point à éprouver

„ de nouvelles infortunes. Quels sont vos „ desseins? A quoi vous destinez-vous? Quel „ asyle vous est ouvert? Où vous conduira „ le desir empressé de m'éviter? Eh, pour- „ quoi me craignez-vous? Ai-je tenté de „ troubler votre solitude? Ai-je cherché à „ vous voir? Est-il besoin de fuir un mal- „ heureux que vos ordres peuvent tenir éloi- „ gné de vous?

„ Je ne demande point à miss Jenny un „ pardon que je ne puis jamais m'accorder „ à moi-même. Les suites de mon crime „ m'en ont fait connoître toute l'énormité. „ De quel trait ai-je blessé votre cœur! en „ quel état je vous ai vue! La pâleur de la „ mort cent fois répandue sur cet aimable „ visage! ces yeux si chers, prêts à se fermer „ pour toujours! Dans ces affreux moments, „ que j'ai détesté votre cruel assassin! Si vous „ eussiez succombé, ma main, prompte à „ vous venger.... Mais effaçons, s'il se peut, „ le terrible souvenir de votre danger; il „ déchire mon cœur.

„ O miss, miss! si vous pénétriez dans ce „ cœur où vous regnez, ma funeste situa- „ tion vous toucheroit peut-être. Livré à la „ honte, au regret, à l'amertume; accablé „ sous le poids de mes remords, de votre „ haine... Mais ne parlons point de moi, je „ ne mérite pas d'exciter votre pitié. Par- „ lons de vous, dont le cœur pur & les inno- „ centes intentions doivent faire renaître la „ paix & la tranquillité. Si supérieure à „ l'homme méprisable qui vous a trompée,

„ combien de motifs consolants se présentent
„ naturellement à vos idées! Pourriez-vous
„ conserver une éternelle douleur, quand
„ vous n'avez rien à vous reprocher?

„ Détaché de moi-même, uniquement
„ occupé de vous, j'ose vous supplier d'ac-
„ cepter la seule réparation que je sois en
„ état de vous offrir à présent. Daignez, miss,
„ daignez vous retirer chez vous, y vivre
„ indépendante. Pour expier le crime hor-
„ rible de vous avoir trahie, je m'imposerai
„ un rigoureux exil. Je n'approcherai point
„ de votre demeure; je ne vous écrirai point.
„ Content de recevoir par Lidy des assuran-
„ ces du repos dont vous jouirez, je subirai
„ loin de vous le juste châtiment de ma fau-
„ te. Je ferai plus encore; si vous l'exigez,
„ j'accepterai l'ambassade de Vienne. J'irai
„ sous un autre ciel regretter le bonheur que
„ j'ai perdu, & gémir des moyens odieux
„ employés pour me le procurer.

„ O miss! aimable & chere miss! je ne
„ vous verrai donc plus! Qu'il me soit per-
„ mis de mettre un prix à ce dur sacrifice.
„ Accordez une grace, une seule grace à
„ mon repentir. Laissez-moi espérer du
„ temps un heureux changement; laissez-moi
„ entrevoir un pardon éloigné, demandé
„ seulement à l'instant où, libre de vous of-
„ frir des vœux plus purs, je pourrai rece-
„ voir aux pieds des autels le nom délicieux
ue j'avois usurpé. Une simple promesse
ite de votre main, satisfera tous les de-
que le plus malheureux des hommes

„ oſe encore former. Dès demain, dès ce
„ ſoir, on vous conduira dans votre terre.

„ *P. S.* Au nom du ciel, n'écoutez plus
„ cette fierté cruelle, ſource de tous nos
„ maux. Ne me déſeſpérez point par un re-
„ fus mépriſant. Eh, grand Dieu! qui peut
„ prévoir où m'entraîneroit la crainte de
„ vous ſavoir errante dans le monde, ex-
„ poſée à mille dangers, celle de perdre
„ pour jamais vos traces? Au milieu de l'a-
„ battement où me plongent les reproches
„ de mon cœur, je ne ſuis ranimé que par
„ l'eſpérance d'aſſurer votre ſort, de le ren-
„ dre un jour brillant & heureux. O fille ai-
„ mable, vous dont l'ame eſt ſi tendre, ſi
„ compatiſſante, ne me l'ôtez pas cette douce
„ eſpérance! Elle eſt l'unique bien qui me
„ reſte. „

J'écoutai cette longue lettre avec indignation. Elle me parut une ſuite des artifices de milord Danby. Son repentir, feint ou véritable, ne me touchoit point : j'étois bien éloignée de m'engager par des promeſſes à lui conſerver des droits ſur ma perſonne. Je me ſentois humiliée par ſes propoſitions, & plus encore par ſes eſpérances. Juſte ciel! m'écriai-je en pleurant, combien l'indigence nous abaiſſe dans les idées d'une ame vile! Cet homme me croit donc capable de lui pardonner!

Plus je réfléchiſſois ſur ſes offres, moins j'étois diſpoſée à les accepter. Moi, habiter une terre qu'il m'auroit donnée! Vivre de

ſes bienfaits! C'eût été mettre un prix à mon innocence, reconnoître en milord Danby le pouvoir de me dédommager du bien précieux qu'il avoit oſé me ravir. Mon cœur dédaignoit ſes ſecours: l'abandon & la miſere ne m'effrayoient point, comparés à la honte de lui devoir ma ſubſiſtance.

Lidy penſoit comme moi : un nouveau piege lui ſembloit caché ſous les apparences d'une ſi grande ſoumiſſion. Dès les commencements de ma maladie, Francis, le valet de chambre, confident & complice de milord, lui avoit dit que ſon maître étoit nommé à l'ambaſſade de Vienne. Ainſi milord Danby vouloit à préſent ſe faire un mérite auprès de moi d'une abſence forcée, ou Francis répandoit ce bruit par ſon ordre. Mais que milord demeurât en Angleterre ou ſe rendît en Allemagne, j'étois déterminée à ne jamais lui rien devoir. Sans m'embarraſſer de ſes prieres, ni de l'eſpece de menace qui terminoit ſa lettre, je voulois me retirer à l'inſtant de chez Palmer; mais Lidy me répéta que je ne pouvois ſortir. Francis & les gens de la maiſon veilloient à la porte de mon appartement : ils s'oppoſeroient, me dit-elle, à mon paſſage, & me refuſeroient abſolument la liberté de deſcendre. Cette connoiſſance me cauſa une douleur ſi vive, qu'elle me parut impoſſible à ſoutenir. En cédant à la force, on éprouve un ſentiment dont l'amertume ne peut être exprimée. Depuis ce jour, l'éloignement & le mépris que je ſentois pour milord Danby, ſe changerent en une averſion

sion si grande, que le temps n'a jamais pu la détruire ni la diminuer.

Lidy me conseilla de ne point m'abandonner au dépit violent dont j'étois animée. Elle me représenta la nécessité de dissimuler avec milord, afin de ne pas redoubler la vigilance de mes surveillants. La sécurité où le mettroit une réponse ménagée, me laisseroit le loisir de chercher les moyens de me soustraire à son pouvoir. Soumise à ses avis, je surmontai ma répugnance, & j'écrivis à milord Danby. Me trouvant foible encore, lui disois-je, incertaine dans mes idées, & voulant réfléchir sur ma position actuelle, je croyois devoir passer huit jours de plus chez Palmer. Une situation aussi triste que la mienne, ajoutois-je, me disposeroit naturellement à ne pas rejeter tous les secours offerts, si après m'être vue inhumainement trompée, ma confiance pouvoit renaître. Je finissois en l'assurant qu'il seroit bientôt instruit du parti auquel il me paroîtroit convenable de m'arrêter.

Cent fois tentée d'ouvrir mon ame toute entiere à mistriss Palmer, une considération m'avoit toujours retenue. Si en effet cette femme pensoit bien, si elle ignoroit à quel malheureux son mauvais sort l'associoit, devois-je le lui apprendre? il me paroissoit dur & cruel de sacrifier sa tranquillité à mon intérêt. Son assistance me devenoit alors si nécessaire, que je pris enfin la résolution de lui parler. J'observai tous les ménagements possibles dans ma confidence. Sans nommer

les complices de milord Danby, j'instruisis mistriss Palmer de sa noire trahison; je lui montrai sa lettre, & la conjurai de m'aider à fuir un homme dont l'amour & les soins m'étoient également odieux.

J'ignore par quel récit fabuleux on parvint à l'intéresser, à l'abuser, en me remettant entre ses mains; mais la lettre de milord Danby ne lui laissoit aucun doute sur ma sincérité.

Cette douce & tendre créature me plaignit, pleura avec moi, s'étonna de la complaisance de son mari, le blâma d'employer la force pour me retenir chez lui; elle attribua ce procédé condamnable à la façon de penser trop libre des hommes, toujours prêts, disoit-elle, à s'aider dans leurs intrigues, à se lier contre l'innocence sans appui. En me montrant un desir très-vif de m'obliger, elle me laissa voir peu de dispositions à s'opposer aux volontés de son mari. J'apperçus même en elle tant de crainte de l'irriter ou de lui déplaire, qu'il me parut difficile de la déterminer à rien entreprendre. Je continuois cependant à la presser, elle m'écoutoit d'un air distrait. Je vis ses yeux fixés sur un écrin ouvert près de moi; je venois d'y chercher une bague de peu de valeur, dont milord Revell m'avoit fait présent dans mon enfance. Les diamants qui remplissoient cet écrin, attiroient les regards de mistriss Palmer, & détournoient son attention de mes discours. Le plaisir qu'elle paroissoit prendre à contempler ces pierreries, me fit naître l'idée

l'en employer une partie à me procurer la liberté. Cette occaſion étoit la ſeule où je pouvois ſans rougir m'approprier les dons de milord Danby. Je tirai de cet écrin des boucles de grand prix, & un ſuperbe collier. Je priai miſtriſs Palmer de s'en parer, de les recevoir comme une marque de ma reconnoiſſance, & un moyen de la rendre excuſable aux yeux de ſon mari, s'il découvroit jamais qu'elle eût favoriſé ma fuite.

Cette femme, attendrie par mes larmes, & peut-être éblouie de la richeſſe du préſent, héſita quelques moments encore, ſe rendit enfin à mes inſtances, & conſentit à ſeconder le projet de mon évaſion. Avec le deſſein de me ſouſtraire aux recherches de milord Danby, il ne m'étoit plus poſſible de retourner chez la ſœur de Lidy. Je ne connoiſſois perſonne, perſonne ne me connoiſſoit; j'ignorois en quels lieux je pourrois me retirer. Miſtriſs Palmer ſe chargea du ſoin de me trouver un logement convenable & ſûr. Une bonne veuve demeurant au milieu de la cité, s'apprêta à me reçevoir. Sa maiſon, compoſée de deux ſeuls appartements, partagée entr'elle & moi, ne m'expoſeroit point à de fâcheuſes rencontres. Miſtriſs Palmer convint du loyer & de la penſion. Comme cette femme la connoiſſoit depuis long-temps, elles s'arrangerent aiſément enſemble.

Ce point important réglé, nous concertâmes les meſures qu'il nous reſtoit à prendre. Pluſieurs circonſtances rendoient ma

sortie moins difficile qu'elle ne l'avoit paru d'abord. Cette même semaine, mistriss Palmer partoit pour aller à Colchester, où sa mere demeuroit. Son mari soupoit tous les jeudis à Hildegate avec de jeunes gens, qui formoient entr'eux une société dont Palmer étoit l'ame. Comme ces jours-là il se retiroit fort avant dans la nuit, il n'entroit point chez sa femme. Elle fixa ma sortie au soir du jeudi, & son départ au vendredi matin. A l'exception de deux robes & d'une petite quantité de linge, mes habits mêlés avec les siens dans ses coffres, me seroient renvoyés à loisir. Le portrait de ma mere, détaché de sa bordure, la cassette qui renfermoit ses papiers, seuls biens dont la conservation me fût chere, pouvoient être emportés de même. On ne s'appercevroit de ma retraite que le lendemain à l'heure où l'on entroit ordinairement chez moi : mistriss Palmer auroit déja fait plusieurs milles, & ne seroit exposée ni aux reproches de milord Danby, ni aux premiers mouvements de la colere de son mari. Il ne restoit que Francis, dont la vigilance nous embarrassoit, mais on découvrit un moyen de la rendre inutile.

Mistriss Palmer se souvint d'une porte de mon cabinet; que le froid avoit obligé de condamner. Elle me la fit voir derriere des tablettes garnies de livres. Cette porte donnoit sur une petite terrasse qui communiquoit à son anti-chambre. Nous levâmes aisément les tablettes; un des battants cédant à nos efforts, s'ouvrit, & nous offrit la commodité

de paſſer pendant la nuit de mon appartement au ſien, ſans être vue de ſes gens ni de Francis, & d'ôter de chez moi ce que je voudrois emporter.

Le ſoir du jeudi je fis fermer ma porte en dedans à l'heure accoutumée. J'attendis impatiemment celle dont nous étions convenues. Elle ſonna enfin, & je ſortis par le cabinet avec Lidy. Nous traverſâmes la terraſſe. Miſtriſs Palmer me reçut ſans lumiere à la porte de ſon appartement, & m'introduiſit dans ſa chambre. Je tremblois. Lidy ſe ſoutenoit à peine, & ma conductrice inquiete s'arrêtoit à chaque pas. Quand elle ſe crut aſſurée que ſes gens raſſemblés pour ſouper, ne pouvoient ni nous voir ni nous entendre, elle nous fit deſcendre doucement, ouvrit ſans bruit la porte de la rue, & me remit entre les mains d'un homme âgé, frere de miſtriſs Tomkins, chez qui j'allois loger. Depuis une heure il m'attendoit à dix pas avec une voiture. Je ſerrai miſtriſs Palmer dans mes bras, ſans pouvoir lui exprimer ma reconnoiſſance que par mes larmes. Je me hâtai de gagner le carroſſe. L'honnête vieillard m'aida à y monter, rendit le même ſervice à Lidy, ſe plaça près d'elle, & ſuivant ſa direction, on nous conduiſit à ma nouvelle demeure.

Il étoit près de minuit quand nous arrivâmes. La maîtreſſe de la maiſon me reçut d'un air civil & reſpectueux ; elle me croyoit une fille de qualité, échappée, par le ſecours de miſtriſs Palmer, aux importunes ſollicita-

tions d'un tuteur intéressé, qui vouloit la contraindre à épouser son fils, pour s'emparer des biens confiés à ses soins. Je devois attendre chez elle le retour d'une parente absente, & me cacher à tous les yeux jusqu'à son arrivée. Deux guinées dont je récompensai les peines de son frere, lui donnerent l'espérance de tirer un profit considérable du séjour que feroit dans sa maison une personne riche & libérale; espérance qu'elle ne perdit pas sans chagrin, quand le temps lui découvrit son erreur. Elle m'ouvrit un appartement très-propre & fort commode, où elle me laissa en liberté de prendre le repos qu'elle me souhaita.

Dès que je fus seule avec Lidy, je l'embrassai étroitement; mon cœur se sentoit soulagé d'une de ses peines. Je n'étois plus au pouvoir de milord Danby; mais que le souvenir d'y avoir été, détruisit bientôt ce léger mouvement de satisfaction! Nous pleurâmes long-temps toutes deux sans nous parler; je cachois mon visage dans le sein de cette tendre amie, je la pressois contre le mien. Rompant enfin ce triste silence : ô ma chere Lidy, lui dis-je, que la douleur dont je me sens oppressée, a d'amertume! Quelle différence des larmes que je versois en quittant Oxford, en sortant du château d'Alderson, à celles que m'arrache mon humiliante disgrace! Je ne trouve plus en moi cette dignité, ce sentiment intérieur, qui, au milieu de mes peines, dans le sein de la pauvreté, m'élevoit à mes propres yeux. Hé-

las, qu'eſt-il donc devenu! Comment le crime de cet homme me réduit-il à la honte, à l'abaiſſement, à n'oſer fixer mes regards ſur les autres, à rougir en les tournant ſur moi-même!

Ne vous abandonnez point à ces cruelles réflexions, intèrrompit Lidy, vous n'avez offenſé ni le ciel, ni l'honneur. Puiſſe une certitude ſi conſolante accompagner toujours vos pleurs! Chere miſs, elle doit à préſent bannir le trouble de votre ame, vous aider à ſupporter le malheur dont vous gémiſſez. Eh, pourquoi ceſſeriez-vous de vous eſtimer, quand l'homme qui vous a ſi baſſement trompée, vous reſpecte lui-même, rougit des avantages qu'il a remportés ſur vous, & ne peut ſe les rappeller ſans honte & ſans remords? Le ſuccès de ſa feinte eſt devenu la punition de ſon crime. Il conſerve pour vous cette paſſion ardente, ces ſentiments vifs qui l'égarerent; en ſatisfaiſant ſes deſirs, il les a augmentés, & s'eſt rendu ſi malheureux, que je doute ſi vos chagrins égalent les ſiens. Elle me raconta alors une partie de ſes entretiens avec milord Danby; & s'efforçant de porter mes idées ſur des ſujets moins révoltants, elle me parla de milady Rutland, me conſeilla de lui rappeller ſes offres généreuſes, & de ranimer ſes tendres diſpoſitions à mon égard par le détail de mes peines paſſées & de ma ſituation préſente.

Miſtriſs Palmer s'étoit chargée de me faire ſavoir ſi la ducheſſe ſe trouvoit encore à Londres. Dans la ſuppoſition que cette dame en

fût déja partie, elle devoit s'informer du lieu où je pourrois lui adresser une lettre & m'en instruire. Dix jours se passerent à attendre des nouvelles de mistriss Palmer. Enfin on m'apporta de sa part mes habits & une lettre : ce qu'elle m'apprit, redoubla tous mes chagrins.

Après un séjour de six semaines à la cour, milady Rutland en étoit partie pour reprendre le cours ordinaire de ses voyages, & visitoit actuellement les amis qu'elle cultivoit dans les différentes provinces du royaume. Sans être dirigé par elle, il paroissoit impossible de suivre sa marche, ou de parvenir à l'atteindre. Mistriss Palmer me conseilloit d'adresser mes lettres en Écosse, d'où elles seroient renvoyées à milady. Elle me disoit que milord Danby, prêt à partir pour se rendre en Allemagne, venoit de tomber dangereusement malade. Son mari & lui ne doutoient point qu'elle ne m'eût prêté son assistance ; mais milord, dans la crainte peut-être de la trouver trop instruite, & de l'exciter à répandre son secret, avoit expressément défendu à Palmer de la chagriner à ce sujet. Ainsi les reproches de son mari étoient sans aigreur. Elle finissoit en me marquant beaucoup de regret de n'être plus à portée de me donner de nouvelles informations, devant s'embarquer incessamment pour l'Irlande, où sa mere & elle alloient recueillir une succession, dont les droits contestés en partie, les forceroient peut-être à un long séjour.

Cette lettre m'affligea sensiblement. La

maladie de milord Danby éloignoit ſon départ, m'obligeoit à me cacher, m'ôtoit la liberté d'aller chez miſtriſs Mabel, où la néceſſité de diminuer ma dépenſe me faiſoit ſouhaiter de retourner. Je donnois deux guinées par ſemaine à miſtriſs Tomkins, & devois les donner toujours en avance. Entre Lidy & moi nous n'en poſſédions que vingt en ſortant de chez Palmer. Je ne pouvois plus eſpérer un ſecours prochain de milady Rutland. Je lui écrivis cependant : mais qu'attendre de cette démarche, & dans quel temps en ſaurois-je l'effet? Pour comble de diſgrace, Lidy, ma chere Lidy, qui mettoit tous ſes ſoins à me conſoler, s'efforçoit de m'engager à m'occuper moins de ma cruelle aventure; elle en étoit ſi douloureuſement affectée elle-même, que peu à peu elle tomba dans une langueur dont ſa piété ni ſon courage ne purent lui faire repouſſer les dangereuſes atteintes. Elle perdit le ſommeil, prit du dégoût pour tous les aliments, & s'abandonna à la noire mélancolie qui la conſumoit. Pâle, foible, abattue, elle attachoit ſur moi ſes yeux baignés de pleurs; elle joignoit ſes mains, les levoit vers le ciel, & s'écrioit : hélas, que fera-t-elle! que deviendra-t-elle! en quel état vais-je la laiſſer!

Ses larmes, ſon inquiétude, le dépériſſement viſible de ſa perſonne, me rempliſſoient de terreur. Je me hâtai d'appeller auprès d'elle tous ceux dont l'art & les ſoins pouvoient la ſoulager. Son extrême appeſantiſſement l'obligea bientôt à garder le lit, Je la

ſervois avec ce tendre empreſſement que donne l'amitié. Elle ſe montroit ſenſible à mes careſſes, ſe prêtoit ſans répugnance à tout ce qu'on exigeoit d'elle; mais rien ne la ranimoit.

Les ſecours néceſſaires à ſon mal, le prix exceſſif dont on paie les courtes viſites de ceux qui les indiquent, me réduiſirent en peu de jours à recourir aux plus triſtes expédients, à charger miſtriſs Tomkins de me défaire avec déſavantage de tous les effets qui m'étoient reſtés. Je voyois augmenter les beſoins & diſparoître les moyens d'y ſatisfaire. J'envoyai chez miſtriſs Mabel, eſpérant que le ſang & l'amitié l'engageroient à rendre ſervice à ſa ſœur. Par une fatalité étrange; cette femme venoit de quitter ſon commerce, & de ſe retirer dans la province de Galles. Miſtriſs Tomkins ne pouvoit m'avancer les dépenſes les plus modiques. Elle me répétoit ſouvent qu'elle étoit pauvre & ſans crédit. L'eſprit rempli de la feinte confidence de miſtriſs Palmer, elle me conjuroit de recourir à mon tuteur. Elle blâmoit ma conduite obſtinée. Je l'aſſurois en vain que perſonne dans l'univers ne s'intéreſſoit pour moi, elle ne me croyoit point. Son bon cœur, ſon empreſſement, ſa compaſſion même, la rendoient importune & ſouvent fâcheuſe. Elle ſe chagrinoit de me voir perdre ſi conſidérablement ſur des effets dont elle tiroit avec peine un prix très-bas. Je ne recevois point de nouvelles de milady Rutland, je ceſſois même d'en attendre : le temps

consumant enfin mes foibles ressources, je parvins au douloureux moment où, dénuée de tout, jetant en vain de sombres regards autour de moi, je n'apperçus plus rien dont j'eusse le pouvoir de disposer.

Cette horrible détresse excita mon impatience, & révolta mon ame. Après de longues, d'effrayantes réflexions, je tombai à terre, & m'abandonnai aux cris, aux gémissements, à la violence d'un esprit aigri par la continuité du malheur. Loin d'élever mes pensées vers la source des consolations, d'implorer dans l'amertume de mon cœur celui dont le bras puissant soutient toute la nature, une orgueilleuse présomption m'égara, me livra au murmure, me persuada que l'innocence de mes démarches devoit me rendre l'objet des attentions de la Divinité, m'attirer ses secours, sa protection; j'osai juger les décrets d'une Providence, dont les soins, souvent voilés à notre foible intelligence, mais toujours actifs, guident sûrement le cœur soumis qui s'y confie & en attend l'effet avec résignation.

Pendant que ces mouvements terribles m'agitoient, la garde de Lidy vint m'annoncer un ministre qui demandoit à me parler. Il suivoit cette femme, & entra comme elle sortoit. Je tournai la tête; & levant sur lui des yeux baignés de larmes, dans l'impossibilité de parler, j'attendis qu'il s'expliquât sur le sujet de sa visite.

Cet homme attendri de l'état où il me voyoit, me considéroit en silence, & sem-

bloit interdit. Je lui fis signe de s'asseoir. Il s'inclina profondément; & s'avançant tout près de moi : une dame, me dit-il d'un ton bas & ému, dont le cœur compatissant se plaît à soulager les maux qui lui sont connus, apprit hier, en partant pour la campagne, qu'une personne malade ici pouvoit avoir besoin de son assistance. Elle m'a laissé ce billet, m'a chargé de le lui apporter, & de l'assurer de la continuité de ses secours aussi long-temps qu'ils lui seront nécessaires. En prononçant ces derniers mots, il posa un papier sur la console de marbre qui étoit près de moi; & se couvrant le visage de son mouchoir, il sortit avec précipitation.

Étonnée de ses discours, de son action, n'osant encore me livrer à l'espérance, je pris ce papier : c'étoit un billet de cinquante livres sterling. Dans le transport de ma reconnoissance, je bénis mille fois la main généreuse dont le bienfait relevoit mon cœur abattu. Il me sembla qu'une créature céleste venoit de m'apparoître, de faire passer miraculeusement ce secours jusqu'à moi. Je courus auprès de Lidy, pour l'instruire de cet heureux événement. Je la trouvai toute en pleurs, & M. Peters, un honnête ecclésiastique, lui tenant les deux mains, lui parlant avec feu, & paroissant, comme elle, dans le plus grand attendrissement.

C'étoit le curé d'un petit bourg situé au milieu de la province d'Yorck. Son naturel obligeant l'avoit conduit à Londres, avec le dessein de rendre un service important à

deux de ses paroissiens, parents de mistriss Tomkins; il logeoit chez elle pendant son séjour dans la capitale. Notre triste situation l'intéressoit. Un zele vraiment pieux, une charité ardente, lui inspiroit des sentiments de pere pour tous les humains. Ce bon prêtre visitoit souvent Lidy, prioit avec elle, la consoloit, lui offroit même des secours qu'il n'auroit pu donner sans se gêner. Le revenu de son bénéfice ne passant pas quarante livres sterling; cette rente si modique suffisoit à peine à l'entretien d'une femme & de deux filles qui composoient sa famille. Mais la médiocrité de sa fortune ne resserroit pas son cœur.

Édifié des principes de Lidy, touché de son attachement pour moi, sensible à l'inquiétude qu'elle lui montroit sur mon sort, inquiétude vive, la seule capable de troubler la parfaite résignation de cette ame pure, il entreprit de calmer ses alarmes, de la débarrasser d'un poids si pénible, en se chargeant lui-même des soins dont elle s'occupoit. Il lui promit, il lui jura de ne point quitter Londres, que le ciel n'eût disposé d'elle; de devenir mon appui quand elle ne seroit plus, de me conduire dans sa maison, de m'y traiter comme sa fille, comme un enfant dont Dieu même le nommoit pere & lui ordonnoit de prendre un soin particulier. Cette assurance, que la propre situation de ce vénérable pasteur rendoit si noble, eut l'effet qu'il en avoit espéré. Elle tranquillisa le cœur de Lidy, lui fit tourner toutes ses pensées vers

se trouvoit-elle informée de la misere d'une fille malade, à qui son bienfait s'adressoit? Pourquoi le ministre, chargé du pieux office de la soulager, remplissoit-il sa commission près de moi? Comment savoit-il mon nom? D'où vient me demander, ne pas parler à celle que la générosité de cette dame regardoit immédiatement? Ces questions faites par moi à mistriss Tomkins, l'embarrasserent. Elle hésitoit, sembloit craindre de me répondre. Son trouble m'alarma; l'objet d'une forte haine, comme celui d'un tendre attachement, est toujours présent à notre idée. Je tremblai en pensant à milord Danby : il pouvoit avoir découvert ma retraite. Je me sentis saisie d'effroi, en songeant que, sous cet habit respectable, un autre Palmer venoit peut-être me tendre de nouveaux pieges.

Après une longue apologie de ses bonnes intentions, mistriss Tomkins m'apprit enfin, qu'ayant une niece au service de milady d'Ampleby, elle lui avoit porté des tablettes à moi, dont on lui offroit seulement deux guinées, & que son frere assuroit en valoir plus du double. Pour engager cette fille à les montrer à sa maîtresse, à s'efforcer de les [illegible] à un prix plus convenable, [illegible] instruit sur ma situation, sur [illegible] de mistriss Palmer, qui ne de[illegible] la maison d'une pauvre [illegible] privées d'amis & de [illegible] lui déchiroient le [illegible] que mon nom pouvoit lui

beaucoup des ſoins de l'homme habile qui la viſitoit. Mes craintes ſe bornoient à manquer des moyens de lui continuer les ſecours d'un art dans lequel je me confiois. Trompeur eſpoir, né ſeulement de mes ſouhaits! Je devois perdre mon unique amie, rien ne pouvoit me la rendre, & j'allois bientôt éprouver qu'aucune douleur déja ſentie ne prépare notre ame à ſupporter une douleur nouvelle. Mais en eſt-il de comparable à celle que nous cauſe la mort d'une perſonne aimée, à l'horreur de la voir s'anéantir, diſparoître! Une force abſolue nous l'enleve, nous l'arrache avec violence, nous en ſépare pour jamais! Vaine puiſſance des hommes, que vous êtes bornée! Eh, de quel prix ſont tous les biens du monde! Hélas, ils ne peuvent ni nous conſerver, ni nous rendre l'objet précieux d'une tendre affection!

J'inſtruiſis Lidy & M. Peters du don conſidérable de la dame, dont le cœur bienfaiſant s'intéreſſoit à nos peines. Je leur dis la promeſſe conſolante qui ſe joignoit à ſon préſent. Le ciel puiſſe-t-il l'inſpirer & vous protéger, miſs, s'écria Lidy! Je ne vous laiſſe point abandonnée & ſans aſyle, mes vœux ſont remplis, & mes derniers inſtants ſeront heureux.

Le lendemain je donnai le billet de banque à miſtriſs Tomkins, afin qu'elle le changeât. L'agitation où j'étois la veille, ne m'avoit pas permis de réfléchir ſur une libéralité ſi extraordinaire. Comment ma ſituation ſe répandoit-elle au dehors? Par qui cette dame

ſe trouvoit-elle informée de la miſere d'une fille malade, à qui ſon bienfait s'adreſſoit? Pourquoi le miniſtre, chargé du pieux office de la ſoulager, rempliſſoit-il ſa commiſſion près de moi? Comment ſavoit-il mon nom? D'où vient me demander, ne pas parler à celle que la générosité de cette dame regardoit immédiatement? Ces queſtions faites par moi à miſtriſs Tomkins, l'embarraſſerent. Elle héſitoit, ſembloit craindre de me répondre. Son trouble m'alarma; l'objet d'une forte haine, comme celui d'un tendre attachement, eſt toujours préſent à notre idée. Je tremblai en penſant à milord Danby : il pouvoit avoir découvert ma retraite. Je me ſentis ſaiſie d'effroi, en ſongeant que, ſous cet habit reſpectable, un autre Palmer venoit peut-être me tendre de nouveaux pieges.

Après une longue apologie de ſes bonnes intentions, miſtriſs Tomkins m'apprit enfin, qu'ayant une niece au ſervice de milady d'Angleſey, elle lui avoit porté des tablettes à moi, dont on lui offroit ſeulement deux guinées, & que ſon frere aſſuroit en valoir plus de douze. Pour engager cette fille à les montrer à ſa maîtreſſe, à s'efforcer de les lui faire acheter à un prix plus convenable, elle s'étoit ouverte ſur ma ſituation, ſur l'imprudence de miſtriſs Palmer, qui ne devoit pas loger dans la maiſon d'une pauvre femme deux perſonnes privées d'amis & de ſecours, dont les peines lui déchiroient le cœur. Elle avoua que mon nom pouvoit lui

être échappé, & me donna un billet de Bella, sa niece, daté de trois jours avant la visite du ministre. Elle disoit à sa tante de ne point s'inquiéter des tablettes, que milady d'Anglesey les gardoit, & en feroit incessamment remettre le prix à la jeune dame. En attendant, elle lui envoyoit quatre guinées pour obvier aux besoins les plus pressants. En effet je les avois reçues, & cette explication me tranquillisa & me détermina à me servir sans scrupule d'un secours que ma position me rendoit si nécessaire, & à pardonner à mistriss Tomkins l'indiscrétion qui me le procuroit.

Deux jours après, M. Jennisson le ministre envoyé chez moi par milady d'Anglesey, me fit demander la permission de me voir. Je le reçus dans mon cabinet. Ma tristesse & mon accablement parurent l'affecter beaucoup. Il me confirma le récit de mistriss Tomkins, en m'apprenant que milady d'Anglesey, pénétrée de la situation de Lidy, dont une de ses femmes lui avoit fait la peinture touchante, s'étoit empressée à la secourir. L'extrême politesse de M. Jennisson l'engageoit à séparer l'intérêt de Lidy du mien; il feignoit d'ignorer que je partageois sa misere, & mit toute son adresse à me faire entendre combien la protection de milady me deviendroit avantageuse, si je consentois à remettre mon sort entre ses mains.

Pendant qu'il me parloit, je cherchois à rappeller à ma mémoire une idée confuse de

ſes traits. Ils ne paroiſſoient point abſolument étrangers à mes yeux. Soit à Oxford, ſoit chez milord Alderſon, il me ſembloit qu'une même phyſionomie avoit autrefois frappé mes regards. Mais la crainte du plus triſte événement tenoit mon cœur dans un trouble continuel, & ne me laiſſoit point aſſez de tranquillité d'eſprit pour m'occuper long-temps d'une recherche ſi frivole.

L'air noble de M. Jenniſſon, ſes obligeantes expreſſions, je ne ſais quoi de doux & d'affectueux, mêlé à tous ſes diſcours, m'inſpirerent de la confiance. Je ne lui cachai ni ma poſition fâcheuſe, ni les reſſources qui m'étoient offertes. La propoſition de M. Peters le toucha. Il loua ſon zele, l'admira, rêva, & ſe levant pour ſortir, il me demanda ſi je voudrois bien le recevoir le lendemain à la même heure. Il me dit qu'il verroit milady d'Angleſey, & lui communiqueroit un projet dont il n'oſoit me parler avant de ſavoir ſi cette dame l'approuveroit. En me quittant, il me pria de ne point m'abandonner à la triſteſſe, & me répéta pluſieurs fois que mes qualités eſtimables me procureroient de tendres & de puiſſants amis. Le lendemain il fut exact, & me remit en entrant, un billet de milady d'Angleſey. Je l'ouvris avec une vive émotion, & j'y lus ces paroles conſolantes.

Milady d'Angleſey, à miſs Jenny.

« Chere miſs, j'ai chargé M. Jenniſſon de » vous expliquer mes intentions. Le mérite

„ qu'il a découvert en vous, m'attache à vos
„ intérêts. Si des ſoins indiſpenſables ne me
„ retenoient ici, je me ferois un plaiſir vé-
„ ritable d'aller vous voir, vous conſoler,
„ & vous aſſurer moi-même du deſir que
„ j'ai de me lier intimement avec vous.
„ Croyez M. Jenniſſon; il a ma confiance,
„ il eſt digne de la vôtre. Je remplirai tous
„ les engagements que je prends par ſa mé-
„ diation, & déja je me dis dans la ſincérité
„ de mon cœur, votre tendre amie,

„ La comteſſe d'Angleſey. „

J'étois ſi ſurpriſe & ſi touchée du procédé généreux de cette dame, que j'avois peine à trouver des termes capables d'exprimer ma reconnoiſſance. Je voulus remercier M. Jenniſſon des ſoins qu'il prenoit lui-même pour une infortunée; mais il m'interrompit. Avant de vous informer de la démarche que j'ai faite, dit-il, avant de vous inſtruire de ſes effets, permettez moi, miſs, de vous demander ſi vous avez mûrement réfléchi ſur le parti où vous ſemblez vous être arrêtée. L'appui dont vous me parlâtes hier, me paroît bien foible. M. Peters eſt un homme ſenſible, honnête. En offrant de vous retirer chez lui, il a plus conſulté ſon cœur que ſes facultés. J'applaudis à ſes nobles intentions: mais dépourvue comme vous l'êtes à préſent, quand votre tendre compaſſion vous a tout fait ſacrifier pour Lidy, n'avez-vous beſoin que d'un aſyle? D'ailleurs, ſavez-vous ſi la

femme & les filles de ce bon ecclésiastique verront sans chagrin une étrangere partager avec elles la portion, déja si modique, qu'un droit naturel leur donne à sa fortune? Vous-même ne sentiriez-vous pas une peine continuelle de la diminuer, de voir cette famille se gêner beaucoup pour vous donner peu? Le cœur de miss Jenny gémiroit sans cesse dans cette position. Une retraite plus convenable à votre éducation, à votre âge, à vos sentiments, vous est préparée par mes soins. Milady d'Anglesey vous l'offre, & desire ardemment de vous la voir accepter. Cette dame est veuve, jeune, aimable, vertueuse, maîtresse de sa fortune & de ses volontés : depuis long-temps elle souhaite une compagne assidue, dont l'humeur complaisante & l'esprit agréable puissent l'attacher, mériter sa confiance, & lui faire goûter dans sa maison les charmes d'une société douce & sans assujettissement. Je lui parlai de vous hier, vous lui convenez parfaitement. Des raisons inutiles à vous dire, rendent ma recommandation très-forte auprès d'elle. Elle vous recevra bien, vous l'aimerez, elle rendra votre sort heureux. Sa protection vous mettra à couvert des dangers où vous resteriez exposée en vivant à Londres, & vous éviteriez le regret de vous rendre à charge à un homme embarrassé déja à pourvoir aux besoins de sa propre famille.

Je me taisois, je rêvois, j'hésitois; je n'osois refuser, & je craignois d'accepter. Mille mouvements confus suspendoient mes résolutions. M. Jennisson, surpris & mécontent

de mon indéciſion, s'étendit avec vivacité ſur tout ce qui devoit me déterminer à ſuivre ſes conſeils. Chere miſs, me diſoit-il d'un ton affectueux, votre intérêt ſeul m'anime; il m'engage à vous preſſer de profiter de mes ſoins. Ne rejetez pas un aſyle ſûr & honorable; ne me donnez pas le chagrin d'avoir travaillé en vain à vous procurer une vie douce, tranquille, un état ſolide, agréable, & une amie digne, à tous égards, d'être recherchée.

Il eſt des ſituations où l'abattement de notre eſprit ſemble nous éloigner de tout ce qui nous paroît environné d'éclat. Il place le bonheur à une diſtance infinie de nous, ôte à nos idées cette activité propre à nous en rapprocher, au moins par nos deſirs. Combien avois-je ſouhaité le ſort que l'on m'offroit! En ſortant de chez milord Alderſon, il eût rempli mes vœux les plus ardents; mais en ce moment, la douleur dont mon ame ſe ſentoit oppreſſée, me portoit à préférer l'humble toit de M. Peters à l'aſyle brillant qu'on me deſtinoit. La ſolitude & l'obſcurité convenoient à la profonde amertume de mes réflexions; mais le ciel, dont la bonté me faiſoit rencontrer ce digne paſteur pour guider mes pas, pour me cacher dans l'ombre, pour m'écarter d'un monde où je devois ſentir de nouvelles peines, voulut punir mes murmures, ma coupable défiance, en ouvrant deux routes devant moi, & me laiſſant l'arbitre du ſentier où je choiſirois de m'engager.

Les représentations de M. Jennisson me parurent sensées; ses raisons & ses prieres me déterminerent. Je ne crus pas devoir abuser du bon cœur de M. Peters, aller habiter une maison dont j'incommoderois les maîtres, où je pourrois porter le trouble & la division. Interrompre la paix d'une famille satisfaite dans la médiocrité où elle vit, c'est chercher à déranger l'ordre admirable de la Providence, qui, par une juste répartition de ses biens, accorde les douceurs du repos à ceux de ses enfants qu'elle prive d'un partage plus envié & moins heureux peut-être.

Ces considérations me portent à préférer les bontés de milady d'Anglesey à la tendre invitation de M. Peters. Je souhaitai seulement qu'il fût instruit des soins, même des conseils de M. Jennisson, & je soumis ma conduite à la décision de cet honnête ministre. Je le fis demander; il vint. A ma priere, M. Jennisson l'informa des intentions de milady. Je lui montrai son billet, & lui donnai l'entiere liberté de prononcer sur ma destinée.

Je serois bien fâché, miss, me dit cet homme généreux, de vous priver de l'appui d'une dame riche & libérale, portée à vous obliger. Si ma fortune égaloit la sienne, je ne lui céderois pas l'avantage de vous être utile : mais vous ne devez point balancer entre sa protection & mon amitié. Cependant, chere miss, comme la satisfaction n'est pas toujours attachée à la splendeur, si votre sort chez milady d'Anglesey ne rem-

›lit pas l'attente de M. Jenniſſon & les ›œux que je forme pour votre bonheur, ›na maiſon vous ſera ouverte dans tous les ›emps. Les goûts & les affections des grands ›'affoibliſſent en ſe multipliant : ils les étendent ſur tant d'objets! Si l'inconſtance de ›nilady vous fait éprouver des peines, des ›nortifications, ſouvenez-vous alors d'un ami moins brillant, mais plus ſolide. Une ligne de votre main me ramenera à Londres. Chere miſs, ajouta-t-il d'un ton attendri, tant que je reſpire vous avez un pere; ſon pouvoir eſt foible, mais ſon affection eſt grande, & jamais elle ne ſe démentira.

Sûre de ne pas offenſer M. Peters en changeant de deſſein, j'écrivis à milady d'Angleſey. Une reſpectueuſe reconnoiſſance dicta ma lettre. La réponſe qu'elle daigna me faire, en augmenta le ſentiment. Elle éloignoit avec bonté tout ce qui devoit mettre de la diſtance entre nous. En m'apportant cette ſeconde preuve de la bienveillance de milady, M. Jenniſſon me dit qu'il venoit d'amener à Londres Bella, la niece de miſtriſs Tomkins; ma protectrice me l'envoyoit pour me ſervir actuellement, & m'accompagner au moment où je deſirerois d'aller la trouver. Hélas! ce moment devoit être un des plus douloureux de ma vie.

Lidy voulut entretenir M. jenniſſon, me recommander à ſon zele, à ſes ſoins. Le jour qu'il la vit, elle ſe trouvoit fort mal, reſpiroit difficilement, & parloit avec peine. L'obſcurité de ſa chambre, dont les rideaux étoient

ſermés, n'empêcha pas M. Jenniſſon de s'appercevoir qu'il lui reſtoit peu d'inſtants à vivre. D'accord avec M. Peters, il prit toutes les meſures convenables à cette triſte occaſion; mais il ne put parvenir à m'épargner le funeſte ſpectacle qu'il deſiroit dérober à ma vue.

Le ſoir de ce même jour, environ à minuit, j'étois aſſiſe au chevet du lit de Lidy. Elle demanda de l'eau, ſa garde lui en préſenta. Cette femme approchant la lumiere, me fit voir tant de pâleur & d'abattement ſur le viſage de ma mourante amie, que mon cœur treſſaillit; un cri douloureux m'échappa. Lidy renvoya ſa garde, prit ma main, la ſerra foiblement, & ſentant que je tremblois: pourquoi cet effroi, chere miſs, me dit-elle? Qu'allez-vous perdre? Que voudriez-vous conſerver? Une inutile amie, dont le zele n'a pu vous garantir. Votre cruelle aventure m'a bleſſée d'un trait mortel. Je me ſuis amérement reproché d'avoir contribué à votre infortune, en ſouffrant les aſſiduités d'un homme qui ne m'inſpira jamais une véritable confiance. Les ſuites de ma conduite imprudente ont briſé mon cœur: que le vôtre ne ſe rappelle point ma faute, chere miſs, pardonnez-la, ſouvenez-vous ſeulement de ma fidelle amitié. Ah! retenez vos pleurs, continua-t-elle en s'attendriſſant; ceſſez de gémir; ſupportez avec courage une perte légere, comparée à toutes celles qui l'ont précédée. Promettez-moi de vous conſoler; ne me laiſſez point emporter l'inexprimable douleur

douleur de penſer que ma mort ajoute à vos malheurs.

Eh, pourquoi, ma chere Lidy, pourquoi vous imputer mes peines, lui diſois-je en la baignant de mes larmes? Partagez-les toujours, mais ne vous en accuſez jamais. Priez le ciel avec moi, priez-le de ne pas m'expoſer à la plus rude des épreuves. Supplions-le toutes deux de ne point ſéparer nos deſtins. Ah, que ſa bonté prolonge vos jours, ou daigne abréger les miens! Non, vous ne me quitterez pas, m'écriois-je, vous ne m'abandonnerez point dans l'immenſité du monde; vous vivrez pour moi. En lui parlant, je m'attachois fortement à elle, il me ſembloit pouvoir la retenir ou la contraindre à m'entraîner avec elle... Ah! madame, que l'Être ſuprême ne m'appella-t-il alors! Quelle perte! Que je l'ai amérement ſentie! O Lidy, ma ſœur, ma compagne, mon amie! hélas, mes larmes, mes regrets, mes cris pouſſés vers toi, ont peut-être troublé juſques dans le ciel le bonheur de ton ame trop ſenſible!

J'étois reſtée ſans connoiſſance ſur le lit de Lidy. Quand je revins à moi, je me vis dans ma chambre. Miſtriſs Tomkins & ſa niece m'y avoient portée. M. Peters & M. Jenniſſon ſe regardoient d'un air touché. Bella me préſentoit des ſels. Sa tante & elle paroiſſoient fort attendries. Je demandai comment Lidy ſe trouvoit, perſonne ne répondit à ma queſtion. Je la répétai pluſieurs fois. Miſtriſs Tomkins me dit enfin qu'une berline de milady d'Angleſey étoit à la porte, où plu-

sieurs de ses gens attendoient mes ordres. Ah, dieu, m'écriai-je, Lidy, ma chere Lidy est morte! Le silence & les tristes regards de tous ceux qui m'environnoient, me confirmerent mon malheur. On ne put m'arrêter. Je courus, ou plutôt je vo'ai dans sa chambre. Je me précipitai sur les restes inanimés, mais chers encore.... Eh, quoi! fixerai-je toujours votre attention sur de tristes objets, madame? Entraînée par le souvenir d'une douleur que le temps n'a point affoiblie, je me sens prête à m'appesantir sur un sujet intéressant pour moi seule. Mais je m'arrête; mon dessein n'est pas d'exciter votre sensibilité. En vous confiant mes peines, il seroit peu généreux de vouloir vous forcer à les partager.

M. Peters se chargea de remplir l'office d'un ami, & de rendre les derniers devoirs à une fille dont il ne mettoit point l'éternel bonheur en doute. Je lui laissai vingt guinées pour cet usage. J'en donnai dix à mistriss Tomkins, comme une foible récompense de son attachement à mes intérêts. J'embrassai plusieurs fois le bon, l'honnête M. Peters. Je reçus avec respect les tendres bénédictions qu'il prononça sur moi. Je promis de lui écrire; je ne pouvois le quitter. Il fallut m'arracher de cette maison. Enfin, aidé de Bella, M. Jennisson m'entraîna. Je croyois qu'il me présenteroit lui-même à milady d'Anglesey; mais quand je fus placée dans la voiture avec Bella, il prit une de mes mains, la serra doucement: adieu, chere miss, me dit-

il, les yeux humides de pleurs, adieu. Un devoir que rien ne peut balancer, m'éloignera long-temps de vous. J'ignore le moment précis où je vous reverrai; mais j'emporte l'espoir flatteur de vous retrouver dans une situation heureuse. Si milady d'Anglesey remplit ses engagements, si vous êtes contente de sa conduite à votre égard, rappellez-vous quelquefois un homme qu'elle honore de son estime, & dont les vœux les plus ardents sont de mériter & d'obtenir un jour le titre d'ami de miss Jenny. En finissant de parler, il ferma la portiere, donna ses ordres; & le carrosse escorté de deux hommes à cheval, prit la route de Juttoncourt.

Il étoit midi quand j'arrivai au château où milady d'Anglesey faisoit alors sa résidence. Bella me conduisit dans un magnifique appartement, destiné, me dit-elle, à être le mien. Un instant après, milady d'Anglesey y entra, vint à moi les bras ouverts; & prévenant le mouvement qui m'alloit mettre à ses pieds, elle me pressa contre son sein. Y pensez-vous, miss, s'écria-t-elle! ce n'est point une protectrice, c'est une amie qui vous reçoit. Je veux partager vos chagrins, en attendant que votre esprit soit devenu assez tranquille pour partager ma félicité. Bannissons dès ce moment toute distinction entre nous; vivons comme deux sœurs unies, & qu'on ne s'apperçoive point, en nous voyant ensemble, sur laquelle des deux la fortune s'est plue à répandre ses faveurs.

Cet accueil, les graces, l'air de noblesse

& la figure charmante de celle qui me parloit, suspendirent un instant le sentiment de ma douleur. Milady d'Anglesey me parut un ange de lumiere. Vous la connoissez, madame, vous ne douterez point de l'impression qu'elle dut faire sur une ame sensible & reconnoissante. Mon attachement, né dès ce premier moment, s'est toujours accru par l'intime connoissance de son caractere. Sa durée sera celle de ma vie. Je m'apprête à lui en donner une preuve bien grande. Destinée à perdre tout ce qui m'est cher, je ne puis servir milady d'Anglesey sans lui coûter des larmes, & m'en ouvrir à moi-même une source intarissable.

De longues veilles, une continuelle inquiétude, le trouble, les agitations, que m'avoient fait éprouver la crainte de perdre Lidy, & la foible espérance de la conserver, me causerent une inflammation dangereuse. Milady d'Anglesey prit un soin si particulier de moi, elle m'honoroit de tant d'attention, mêloit des caresses si touchantes à ses bontés, un intérêt si tendre paroissoit dans toutes ses actions, que la reconnoissance m'engagea à renfermer ma tristesse au fond de mon cœur, à craindre d'en laisser éclater des marques en présence de ma généreuse protectrice. Ma santé se rétablit enfin, mais mon extrême langueur ne se dissipa point.

Milady me permit de porter le deuil de Lidy, & le fit prendre à Bella, qui passa de son service au mien. Cette fille savoit seule l'état malheureux de ma fortune. Sa tante

l'avoit inſtruite de l'abandon & de la miſere où j'étois réduite, mais ſans lui apprendre la cauſe qu'elle ignoroit. Bella garda fidélement le ſecret que milady exigea d'elle ſur mon ſéjour à Londres, & la façon dont j'y vivois. Le reſte de la maiſon me croyoit parente de milady d'Angleſey, & nouvellement arrivée du comté de Kent. Avant de me préſenter ſous ce titre à ſes connoiſſances, elle affectoit de parler de moi comme d'une jeune provinciale timide & triſte, même un peu farouche, qui, toute occupée de la perte récente de ſa mere, ne ſe croyoit capable d'aucune conſolation, fuyoit les occaſions de ſe diſtraire, & ſembloit ſe plaire à nourrir ſa ſombre mélancolie.

Ma conduite confirmoit l'idée que milady donnoit de moi. Je ne pouvois m'accoutumer à reſter dans ſon appartement aux heures où elle recevoit compagnie. Dès qu'on annonçoit une viſite, je me dérobois promptement; ou ſi la complaiſance m'engageoit à demeurer, ma triſteſſe & mon ſilence me rendoient inutile & ſans doute déſagréable dans un cercle où regnoit l'enjouement. Je ne goûtois point ces converſations légeres, dont tous les ſujets m'étoient étrangers, & me paroiſſoient ou inſipides, ou révoltants.

L'eſpece de malheur qui nous humilie intérieurement, imprime des traces profondes ſur tout notre être. Il obſcurcit notre eſprit comme notre phyſionomie. Il nous inſpire de la défiance des autres & de nous-mêmes, nous donne un air timide, une contenance

mal assurée. Dans cet état tout nous gêne, nous embarrasse. L'attention que nous attirons, nous paroît fâcheuse, parce que nous craignons d'être pénétrés. Nos idées deviennent graves, nos réflexions séveres. Nous ne vivons point avec ceux qui nous environnent; nous les examinons, nous les jugeons. En perdant ces dispositions paisibles qui portent une personne heureuse vers l'indulgence, nos yeux s'ouvrent trop *sur les* désagrémens de la société, & pas assez sur ses avantages. Je fus long-temps à pouvoir comprendre que des hommes toujours prêts à se couvrir mutuellement de ridicule, à se *déchirer* sans cesse, à ne se pardonner *ni leurs* fautes, ni leurs erreurs, ne se haïssent pourtant *pas*; que, même dans les occasions *pressantes*, ils se servent & s'obligent avec autant de zele & d'ardeur que s'ils s'aimoient *tendrement*.

Mon goût pour la retraite m'attiroit souvent de tendres reproches de milady d'*Anglesey*. Instruite par moi-même de toutes les peines de mon cœur, elle blâmoit le souvenir trop vif que j'en conservois. J'*ai été* très-malheureuse, me disoit-elle un jour; comme vous, j'ai versé des larmes; comme *vous*, j'avois contracté loin du monde l'habitude de pleurer, de gémir. Le changement de ma fortune n'en apporta pas d'abord dans mon humeur : mais la reconnoissance, la raison & l'amitié ont enfin remis sur *mon* visage cet air serein qui annonce la satisfac-[illegible]érieure de l'ame. L'ami généreux, [illegible]ins ont prévenu mes desirs, sur-

paſſé mes eſpérances, n'auroit pas joui de ſes bienfaits, s'il avoit pu croire qu'ils ne me rendoient point heureuſe. Imitez mon exemple, ma chere Jenny, continua-t-elle en m'embraſſant; vous n'êtes plus abandonnée : ne dites plus, ne penſez plus que cet univers n'offre à vos idées qu'une vaſte ſolitude, où vous portez en tremblant des pas incertains. Je vous pardonne de pleurer Lidy ; mais devez-vous la pleurer toujours? Pourquoi vous obſtiner à rappeller le paſſé, à détourner vos regards de l'agréable perſpective où ils devroient à préſent ſe fixer? Que ſervent ces vains regrets ſur un événement dont milord Danby doit ſeul rougir? Avez-vous un juſte reproche à vous faire? Vous pleurez, chere miſs, ajouta-t-elle en redoublant ſes careſſes, vous pleurez; mes diſcours ne vous perſuadent point ; mon amitié ne peut vous conſoler ; vous vous croyez ſi infortunée, qu'il vous paroît impoſſible d'oublier jamais vos malheurs. Eh, que ſeroit-ce donc, ſi l'amour mêlant ſon trouble inquiet à vos douleurs, en redoubloit cent fois, mille fois l'amertume? On a abuſé de votre crédulité, mais non pas de votre confiance. Un tendre penchant ne vous fit point ajouter foi aux ſerments de milord Danby. Il vous étoit indifférent; vous le mépriſez, vous le haïſſez, vos ſentiments ne varient point à ſon égard. Mais ſi vous l'aimiez & le haïſſiez en même temps ; ſi en le fuyant vous brûliez ſans ceſſe du deſir de le voir, ſi le lien qui vous uniſſoit, eût été

cher à votre cœur; si en perdant l'époux vous regrettiez l'amant; si, comme moi, séduite par tout ce que l'amour offre de douceur, vous aviez fait le plus grand sacrifice à l'espérance de rendre heureux l'objet d'une sincere affection, de lui devoir votre félicité, si vous aviez senti le cruel tourment d'aimer, d'adorer un ingrat.... Quoi, madame, interrompis-je avec autant de surprise que d'intérêt, vous avez connu le sentiment de la douleur? La charmante milady d'Anglesey a aimé un ingrat? Elle a éprouvé des disgraces? Eh, pourquoi, miss, repritelle, pourquoi n'aurois-je pas subi le sort commun de toutes les créatures? Par où méritois-je de jouir d'un bonheur sans mélange? En répandant des larmes, je n'ai pas eu la douce consolation qui devroit tarir la source des vôtres. Ma propre imprudence a causé mes malheurs. Une ardeur indiscrette me fit céder au penchant de mon cœur, aux instances d'un amant. Les hommes ont l'art de nous persuader que nous tenons leur bonheur entre nos mains. D'une idée si dangereuse, trop fortement imprimée dans nos ames, naît cette pitié généreuse, & cette tendre condescendance pour leurs desirs, que les ingrats nomment foiblesse quand elle cesse de les rendre heureux.

Oui, ma chere Jenny, continua la comtesse, j'ai *éprouvé des disgraces.* Je trouvai dans l'accomplissement de mes vœux les plus ardents, la juste punition d'une démarche hardie & cruelle, puisqu'elle accabloit de

douleur deux familles illuſtres, à l'inſtant même où elles s'occupoient du ſoin de m'aſſurer une grande fortune. Je lis dans vos yeux, ajouta-t-elle, combien il vous paroît difficile de penſer que mon ſort n'ait pas toujours été heureux. Déſabuſez-vous, ma chere amie; le détail que je vais vous faire, va vous apprendre combien les apparences vous trompent.

Si l'événement qui cauſa les chagrins de milady d'Angleſey vous étoit entiérement inconnu, madame, je me tairois ſur cette aventure. Mais je crois devoir vous apprendre des particularités capables de diminuer à vos yeux l'ingratitude & l'étourderie dont on l'accuſa alors. Milord Arundel, ſi intéreſſé dans une imprudence dont il devint la victime, a juſtifié ſa belle-ſœur par ſon eſtime. La conſtante amitié de ce ſeigneur eſt le plus parfait éloge de milady d'Angleſey. Il eût pu l'obliger, lui procurer une vie douce & agréable; mais il n'eût point été ſon ami, s'il n'avoit diſtingué en elle un caractere & des ſentiments dignes de l'attacher. La jeuneſſe & l'amour peuvent égarer. La faute de milady doit vous paroître excuſable. Tous ceux qu'elle honore de ſa familiarité, rendent une juſtice due aux qualités reſpectables de ſon cœur. Liſez donc ici, madame, le récit ſincere qu'elle me fit. Elle parle elle-même, & je vous prie de l'entendre avec indulgence.

Hiſtoire de milady comteſſe d'Angleſey.

Les comtes d'Arundel & de Lattimer, amis depuis leur enfance, épouſerent en même temps les deux filles du dernier lord d'Angleſey. L'ainée n'apporta à milord Arundel qu'un titre pour le ſecond de ſes fils. La cadette, fort riche par l'héritage d'une de ſes tantes, augmenta conſidérablement les poſſeſſions du comte de Lattimer. Milord Arundel eut deux fils. Le ciel accorda ſeulement une fille à ſon ami. Elle fut nommée Sophie, & deſtinée dès ſa naiſſance au jeune comte d'Angleſey. L'amour de lady Lattimer pour le nom de ſes peres, & l'amitié toujours conſtante entre les deux maiſons, les attacha fortement au projet d'une alliance qui rendoit la fortune des deux freres égale, ſans porter atteinte aux droits de l'ainé. Engagés l'un à l'autre dès le berceau, ces jeunes enfants furent encore liés par un acte authentique. Il détruiſoit toutes les eſpérances de celui des deux dont la volonté contraire à cet établiſſement s'oppoſeroit à l'union deſirée par ſes parents. Cet acte n'étoit valide qu'en ſuppoſant lady Sophie unique héritiere des biens de ſa maiſon. Comme lady Arundel & le comte de Lattimer moururent peu de temps après qu'il fut ſigné, il acquit une nouvelle force par leurs teſtaments.

Le général Hymore, chevalier baronnet, parent de lady Lattimer, avoit été ſon tuteur. Elle chériſſoit en lui un ami, dont la

tendreſſe & les ſoins s'étoient appliqués à la rendre riche & heureuſe. Depuis le mariage de ſa pupile, la paix le laiſſant ſans occupation, il vivoit dans le comté de Kent, où il poſſédoit une terre de peu de valeur, mais agréable par ſa ſituation. Lady Lattimer, veuve à vingt ans, ſentit encore le beſoin de cet ami. Elle s'empreſſa de le rappeller à Londres; mais il ne put conſentir à quitter une retraite où l'amour l'attachoit & le rendoit heureux.

Il venoit d'épouſer miſs Volſely, dont la naiſſance, la jeuneſſe & la beauté compoſoient toute la fortune. Je fus le ſeul fruit de leur union. J'atteignois à peine ma troiſieme année quand mon pere mourut. Lady Hymore perdit avec lui les penſions conſidérables qui la faiſoient vivre dans l'abondance & l'éclat. Lady Lattimer la connoiſſoit, & l'aimoit tendrement. Elle la preſſa de ſe rendre à Londres pour y ſolliciter une augmentation de graces ordinairement accordées aux héritieres des défenſeurs de la patrie. Ma mere, déterminée à ſuivre ſes conſeils, ne voulut pas abandonner le ſoin de ma perſonne à des mains étrangeres. Six ſemaines après la mort de mon pere, elle partit pour Londres, & m'y conduiſit avec elle.

Lady Lattimer l'obligea d'accepter un appartement chez elle. Je partageai celui de lady Sophie, ſa fille, âgée ſeulement de deux ans plus que moi. Cette dame trouva tant de charmes dans la ſociété de lady Hymore, elle la pria ſi inſtamment de ne point retour-

ner en province, qu'après avoir terminé ses affaires à la cour, ma mere céda aux desirs de son amie, & continua de vivre chez elle. Mais, soit que l'air épais de Londres fût contraire à son tempérammenr, soit qu'elle y eût apporté des dispositions à la plus cruelle des maladies, la consomption l'attaqua, la fit languir long-temps, & me l'enleva quatre ans après la mort de mon pere.

La sincere amitié de lady Lattimer ne s'éteignit point avec elle. Cette dame voulut me servir de mere, & tint fidélement la parole qu'elle avoit donnée à lady Hymore expirante, de ne jamais m'abandonner. On continua de m'élever auprès de lady Sophie; ses maîtres étoient les miens, les caresses & les attentions de sa mere se partageoient également entre nous. Malgré mon peu de fortune & l'immensité de la sienne, nous étions servies de même. Tant que notre grande jeunesse nous laissa dans l'heureuse ignorance des avantages attachés à la richesse, nous vécûmes avec assez d'amitié. Une humeur douce me portoit à ne point lui disputer l'espece d'empire que son naturel altier lui faisoit prendre sur les petites compagnes de nos amusements, & sur moi-même. Quand la raison commença à m'éclairer, je devins moins complaisante. En appercevant combien la différence de nos fortunes la rendoit exigeante, je me sentois humiliée de lui céder. Souvent l'aigreur se mêloit à nos jeux, & plus souvent encore des querelles assez vives les terminoient.

Sans avoir des traits déſagréables, lady Sophie n'étoit ni belle ni jolie; ſa figure n'intéreſſoit point. En la regardant, on cherchoit pourquoi elle n'affectoit d'aucun ſentiment. Son humeur n'inſpiroit pas la même indifférence : elle la rendoit inſupportable à tout ce qui avoit le malheur de lui être ſoumis. La hauteur, le caprice, la vanité formoient le fond de ſon caractere. Elle vouloit obſtinément ce qu'elle demandoit, elle le vouloit à l'inſtant; mais ſes deſirs changeoient ſi rapidement d'objet, qu'on ne pouvoit les ſatisfaire aſſez vîte pour prévenir l'inconſtance de ſes goûts & la variété de ſes fantaiſies.

Le jeune comte d'Angleſey, admis ſouvent à nos jeux, ſe révoltoit continuellement contre la bizarrerie de lady Sophie. Elle exigeoit de lui une complaiſance qu'il ne ſe ſentoit pas diſpoſé à lui accorder. Contraint à lui faire une cour aſſidue, à paroître empreſſé à lui plaire, il mettoit au nombre de ſes devoirs forcés & gênants, l'obligation de la voir & de ſe montrer attentif auprès d'elle. Un penchant naturel l'attiroit vers moi; je m'en appercevois. Il n'oſoit le ſuivre en liberté; je craignois de laiſſer voir que je le remarquois. Notre poſition nous apprit de bonne heure à tous deux l'art de cacher nos ſentiments. Nous ſûmes les diſſimuler avant de les bien connoître. Le comte étudioit mes goûts, je prenois les ſiens; ſi j'aimois un amuſement, il lui devenoit agréable : celui qu'il propoſoit, m'attachoit d'a-

bord. Souvent il me donnoit en secret des fleurs dont lady Sophie venoit de lui faire présent, on m'apportoit une bagatelle que ma compagne lui avoit en vain demandée. J'étois déja flattée de ces petits sacrifices, & ne prévoyois point l'effet dangereux de ces premiers soins. Mais l'enfance passe insensiblement, on grandit; nos penchants croissent avec nous; l'intelligence s'ouvre, l'esprit se développe, des mouvements confus s'élevent dans le cœur; ils nous font sentir, animer notre existence. Tout prend une forme nouvelle à nos yeux; l'amour-propre naît, & nous apprend à distinguer ceux qui s'attachent à nous plaire, & trop souvent il nous conduit à payer d'une tendresse véritable le premier hommage rendu à nos charmes.

Rien n'étoit plus aimable que le comte d'Anglesey. Je ne quittois point lady Sophie, & je le voyois tous les jours. Nous ne nous disions rien de particulier; mais nos yeux se parloient continuellement. Sans nous être jamais concertés sur l'intelligence de nos regards ou de nos signes, nous les comprenions facilement. Avec le temps, toutes nos actions, tous nos mouvements devinrent un langage expressif pour nos cœurs. Cette muette correspondance se bornoit d'abord à nous communiquer les dégoûts mutuels que nous donnoit l'humeur fâcheuse de lady Sophie; mais chaque jour l'étendoit; & plus nous avancions en âge, plus elle devenoit vive & intéressante.

Sir Charles Arundel, frere du comte d'An-

glesey, nous visitoit peu. Élevé auprès du prince de Galles, le soin de faire sa cour, & son extrême application à ses études, l'occupoient tout entier. On découvroit déja en lui des qualités distinguées & des vertus rares. Il me montroit beaucoup d'amitié; mais le caractere de lady Sophie lui déplaisoit, & ses caprices l'éloignoient de nous.

Elle accomplissoit quinze ans, j'en avois treize, & le comte d'Anglesey dix-sept, quand les deux freres partirent pour visiter les différentes cours de l'Europe. Le comte pleura en nous disant adieu; mes larmes accompagnerent les siennes. Son absence me causa une tristesse extrême. Deux mois après son départ, milord Arundel engagea lady Lattimer à passer une saison dans le comté d'Erford, où il avoit une terre. Elle y mena sa fille, & je les suivis. Le plus beau lieu du monde, mille amusements variés, des courses de chevaux, une compagnie nombreuse, rien ne put remplacer dans mon cœur le plaisir de voir le comte d'Anglesey : je regrettois continuellement la perte d'une si douce habitude. Sans cesse occupée de lui, de son souvenir, je me rappellois ses traits, ses actions, même ses discours les plus indifférents. J'aimois à entendre prononcer son nom. Quand milord Arundel recevoit des lettres de ses fils, le cœur me battoit; mes yeux se fixoient sur elles; leur vue me causoit une vive émotion. S'il en lisoit des endroits à lady Lattimer ou à sa fille, j'écoutois attentivement. Je craignois & je desirois

de me trouver nommée dans celles du comte. Un simple compliment de sa part excitoit mon trouble & ma rougeur ; il me sembloit que j'avois un secret à cacher, & la moindre expression me paroissoit capable de le découvrir.

Tout ce qui tenoit au comte d'Anglesey commençoit à m'être cher. Milord Arundel devint l'objet de mes attentions & de ma complaisance. Je le distinguois par des égards flatteurs, & je préférois sa conversation à tous les plaisirs dont le choix dépendoit de ma volonté. La situation de mon cœur me donnoit un air sérieux & réfléchi. Il attacha ce seigneur près de moi. Mes talents l'amuserent, ensuite il goûta mon esprit. Mon caractere, mes sentiments simples & naïfs, lui inspirerent de l'estime & de l'amitié. Peu à peu mes traits firent une forte impression sur ses sens, & il m'aimoit passionnément, avant d'avoir pensé qu'un enfant dût le subjuguer.

Milord Arundel entroit alors dans sa quarante-sixieme année. Il étoit bien fait & pouvoit encore prétendre à plaire. Son extrême tendresse pour sir Charles éloignoit de lui toute idée d'un second engagement. Il ne vouloit pas diminuer la fortune de ce fils chéri, en lui donnant des freres, dont le partage inégal affoibliroit le sien. Il combattit son penchant, le cacha avec soin : sans vouloir se priver du plaisir de me voir, il entretint ses sentiments dans le secret de son cœur, & ma conduite à son égard lui persuada que je les partagerois s'ils m'étoient connus.

Après deux ans d'abſence, ſir Charles & ſon frere revinrent à Londres. Une égale ſurpriſe nous frappa en nous revoyant. Nous admirâmes le changement que le temps avoit fait ſur nous. La taille du comte me parut parfaite. Ses traits plus aimables encore. J'étois grandie; il me trouva de nouvelles graces. Son premier abord m'interdit, ma vue le troubla. Nous ne pûmes nous parler; mais je lus bientôt dans ſes yeux que ſon cœur me diſtinguoit toujours, & je ſentis une joie ſecrete en lui voyant pour lady Sophie la même indifférence qu'elle lui inſpiroit auparavant. Sa préſence me pénétroit de plaiſir; cependant, par un mouvement dont j'aurois eu peine alors à me rendre compte, ſon attention à me conſidérer, ſes louanges m'embarraſſoient. Je rougiſſois en lui voyant faire les mêmes ſignes, autrefois ſi familiers à tous deux. Loin d'y répondre, je baiſſois les yeux, j'évitois ſes regards : ils me cauſoient une émotion inquiete. Pendant pluſieurs jours, je n'oſai lui montrer qu'une politeſſe remplie de réſerve, & facile à prendre pour de la froideur.

Un ſoir il ſaiſit l'inſtant où lady Sophie étoit occupée; il me donna une lettre; & de l'air le plus triſte & le plus tendre, il me pria de la lire avec attention, & d'y répondre avec bonté.

Ce peu de mots, le ton touchant dont il les prononça, l'expreſſion de ſes regards & la vue du papier qu'il me préſentoit, porterent le trouble & l'agitation dans mon ame.

Je pris la lettre & la serrai promptement. Quand je fus seule, je l'ouvris avec vivacité, & j'y lus ces paroles.

Lettre de milord comte d'Anglesey, à miss Adéline Hymore.

" Si miss Adéline n'avoit point oublié un
„ temps toujours présent à mon idée; si elle
„ entendoit encore le langage de mes yeux;
„ si, comme autrefois, les siens daignoient me
„ parler, je ne serois pas forcé de lui rap-
„ peller une amitié éteinte dans son cœur,
„ mais vive & ardente au fond du mien.
„ Pendant une longue & douloureuse ab-
„ sence, j'ai conservé loin de vous le souve-
„ nir de votre enfance, de vos bontés, de
„ cette douce intelligence qui unissoit déja
„ nos ames par des liens secrets. Je cherche
„ en vain à retrouver les traces de ce temps
„ heureux : miss Adéline m'a effacé de sa
„ mémoire.
„ Combien cette amitié, dont vous me
„ privez cruellement, me seroit nécessaire à
„ présent! Chere miss, que j'aurois de con-
„ fidences à vous faire, si vous vous intéres-
„ siez à mes peines! J'aime & je hais : con-
„ traint de rendre mes hommages à une per-
„ sonne qui m'est odieuse, je suis sans accès
„ auprès de l'objet de ma tendresse. Je vois
„ celle que j'aime, & je ne puis lui parler.
„ Une seule expression étoit permise à mon
„ amour. Des signes, autrefois remarqués,
„ seroient encore les interpretes de ce senti-

„ ment; celle qui m'est chere les comprendroit. Mais comment puis-je m'expliquer? Miss Adéline détourne ses regards. Elle liroit dans les miens que mon cœur l'adore! Mais l'ingrate ne veut plus m'entendre. „

Je recommençai plusieurs fois cette lettre, si émue en la parcourant, que j'avois peine à en comprendre le sens. Je répétois avec transport : *elle y liroit que mon cœur l'adore!* J'ignorois encore l'espece de mes sentiments pour le comte d'Anglesey. Cette tendre expression fut un trait de lumiere qui m'en découvrit la nature & la force. Livrée à ce trouble enchanteur, dont le premier aveu d'une passion inspirée & sentie remplit notre ame, j'écrivis au comte. Ma main suivit rapidement les mouvements de mon cœur. Je me reprochois une conduite qui l'avoit chagriné, & croyois ne pouvoir être assez tendre pour réparer mon injustice.

Le lendemain je réfléchis sérieusement sur ma position, sur celle du comte d'Anglesey. A qui allois-je avouer mon penchant? A un homme dont les engagements m'étoient connus, dont l'inévitable union avec lady Sophie seroit formée dans deux mois. Je soupirai; des pleurs m'échapperent : je me trouvai malheureuse d'aimer, & craignis de devenir coupable en laissant pénétrer mes sentiments. Je voulus tout déchirer. Une de nos femmes venant me chercher de la part de lady Lattimer, m'en ôta la liberté. Ma let-

tre resta dans mon sein; mais je pris une ferme résolution de ne pas la donner, & de cacher ma tendresse au comte d'Anglesey. J'ignorois encore combien les desirs d'un amant aimé prennent d'empire sur notre volonté; avec quelle facilité ils anéantissent tous les projets formés, pour ne pas les satisfaire.

Quand le comte entra, je cessai de m'applaudir du sacrifice que je faisois à la raison & au devoir. Je sentis une douleur extrême d'être contrainte à ce pénible effort. Jamais il ne m'avoit paru si aimable, si intéressant. L'incertitude du succès de sa démarche lui donnoit un air inquiet & touchant. J'osois à peine tourner les yeux vers lui; mais les douces inflexions de sa voix me causoient de l'émotion; ses discours m'affectoient d'un sentiment tendre & compatissant. J'allois le chagriner, lui refuser une réponse qu'il desiroit. Ses signes redoublés me la demandoient, je les comprenois trop bien. Son impatience éclatoit dans tous ses mouvements. J'en fis un, pour lui apprendre qu'il attendoit en vain cette réponse. La tristesse obscurcit à l'instant sa physionomie, un sombre chagrin se peignit sur son front. Je le vis changer de couleur. Mon cœur s'attendrit, mes sages résolutions s'évanouirent : en le voyant souffrir, j'oubliai tout, & cédant à ses instances secretes, j'eus la foiblesse de lui donner ma lettre.

[illegible]uis ce jour, nous n'en passâmes aucun [illegible]s écrire. Séduite par l'amour, j'éloi-

gnois de mon eſprit toutes les réflexions capables de combattre un penchant ſi flatteur : ſeules interpretes de nos ſentiments, des lettres paſſionnées en augmentoient la vivacité. Nos cœurs ſe plaiſoient à s'aſſurer d'une tendreſſe éternelle, à oublier qu'elle ne devoit jamais être heureuſe. Contents de nous aimer, de nous le dire, ce commerce ſecret nous paroiſſoit ſuffire à notre bonheur. L'approche du mariage de lady Sophie m'affligeoit, mais ſans me cauſer cette eſpece de douleur que fait ſentir la jalouſie. L'innocence de mes penſées ne me permettoit pas d'étendre les droits d'une épouſe. Accoutumée dès mon enfance à l'idée de ce mariage, je me conſolai de n'être point unie au comte d'Angleſey, par l'eſpérance de ne jamais me ſéparer de lui : je devois vivre avec lady Sophie, & tous les vœux que je formois dans la ſimplicité de mon cœur, ſe bornoient à la douceur de voir toujours le comte. Je lui ſuppoſois les mêmes deſirs, & j'ignorois ſes projets. Un événement imprévu vint changer notre ſituation. Si la mienne me parut extrêmement malheureuſe, celle du comte détruiſit toutes les difficultés qui s'oppoſoient à ſes deſſeins.

Les noces de lady Sophie ſe célébroient dans trois ſemaines, quand milord Arundel reçut la nouvelle de la mort de ſon frere, depuis long-temps gouverneur de la Caroline. Comme ce ſeigneur étoit veuf, & venoit de perdre ſon fils unique, il appelloit à ſa ſucceſſion ſir Charles, l'ainé de ſes neveux,

& laissoit au comte d'Anglesey vingt-cinq mille livres sterling en billets sur la banque de Londres, en chargeant son héritier à lui remettre cette somme; voulant qu'elle lui demeurât libre & indépendante, pour en faire l'usage qu'il jugeroit convenable à ses intérêts. Ce legs causa une joie à milord d'Anglesey, qui surpassa tous ceux dont il étoit [illegible]. La générosité de son caractere n'avoit jamais fait imaginer que l'augmentation de sa fortune pût lui donner tant de plaisir.

Un mémoire détaillé des biens immenses du gouvernement de la Caroline, arriva à Londres avec son testament. En l'examinant, milord Arundel sentit renaître en lui des desirs réprimés, mais dont le principe vivoit encore. Il crut pouvoir céder au penchant de son cœur, & satisfaire une passion que l'intérêt de ses fils ne devoit plus l'engager à combattre. Sir Charles devenoit puissamment riche par cet héritage. Le comte d'Anglesey alloit jouir du legs de son oncle, de la fortune de sa femme; celle de lady Lattimer lui seroit assurée. Milord Arundel possédoit lui-même des biens considérables: tant d'opulence dans sa maison lui permettoit de prendre de nouveaux engagements, sans faire tort à des enfants déja si bien partagés, le mettoit en état d'avantager une femme, de faire un sort à ses cadets si sa famille augmentoit, & de se préparer une vieillesse douce, en choisissant une compagne que la reconnoissance attacheroit à lui. Comme il aimoit

beaucoup lady Lattimer, il lui confia ſes ſentiments, ſes deſſeins, lui demanda ſes avis, & ſoumit ſa conduite à ſa déciſion.

Cette dame, dont les bontés pour moi ne s'étoient jamais ralenties, n'ayant pu raſſembler des débris de ma fortune que cinq mille livres ſterling, ne s'attendoit point à trouver un parti convenable à ma naiſſance, & la modicité de ma dot l'empêchoit de ſonger à me marier. Les intentions de milord Arundel la charmerent; elle y applaudit, accepta en mon nom l'honneur qu'il daignoit me faire. Son naturel, auſſi vif qu'obligeant, l'engagea à parler à l'inſtant des articles, à fixer le jour de mon mariage. En moins de deux heures tout fut propoſé, approuvé, arrêté entr'eux, & les paroles irrévocablement données.

Enchantée du ſort brillant dont j'allois jouir, ne doutant point de ma prompte ſoumiſſion, lady Lattimer ſe hâta de venir m'annoncer que j'accompagnerois ſa fille à l'autel. Elle me félicita ſur le titre de comteſſe, & le nom d'Arundel que j'y prendrois. En même temps elle introduiſit milord dans mon cabinet, me le préſenta comme un amant généreux, m'ordonna de le traiter avec bonté, & de me diſpoſer à lui donner mon cœur en recevant ſa main. Enſuite elle ſe retira, afin de lui laiſſer la liberté d'expliquer lui-même ſes intentions.

Surpriſe, interdite, confondue, je reſtai immobile & preſque ſtupide. Milord me parla, je ne l'entendis point. Il prit une de mes

main, le baisa ; je n'eus pas la force de la retirer. J'ignore le temps que dura sa visite. Il ne me resta aucune idée de ses propos. Trop porté à se flatter, mon trouble, mon silence, lui parurent une approbation de sa recherche. Il ne vit en moi que l'embarras & la crainte, dont mon sexe & ma jeunesse pouvoient naturellement me rendre susceptible dans cette occasion. Il me croyoit prévenue en sa faveur, même il me le fit entendre. Avant ce moment, mes égards avoient dû l'assurer de ma sincere amitié ; mais ses desseins venoient de détruire ce sentiment. J'aimois le pere du comte d'Anglesey : son rival me devint odieux ; & le premier mouvement qui me rappella à moi-même, fut celui d'une haine extrême pour milord Arundel.

Il sortit enfin de mon cabinet. En le perdant de vue, mes yeux se remplirent de larmes. Accoutumée depuis mon enfance à obéir à lady Lattimer, à la respecter comme une mere, il ne me vint seulement pas à l'esprit qu'il me fût possible de résister à ses ordres. Mon mariage me parut inévitable ; je m'affligeai sans modération. Quand je me représentois le renversement de toutes mes espérances, mon cœur se pénétroit de douleur. Je ne suivrois donc point lady Sophie chez le comte d'Anglesey, il falloit renoncer à la douceur de passer mes jours près de lui. Il falloit bien plus, on m'ordonnoit d'en aimer un autre. Il ne me seroit permis, ni de lui [illegible]er mes sentiments, ni de desirer la constance

conſtance des ſiens. Femme de ſon pere, mon devoir m'impoſeroit la loi cruelle d'oublier ſon amour, & d'effacer le ſouvenir du mien.

Lady Lattimer rentra dans mon cabinet. Étonnée de me voir toute en larmes : quelle enfance, miſs Adéline, me dit-elle ! Pourquoi donc ces pleurs ? Quand je viens me réjouir avec vous de votre fortune, je vous trouve inſenſible à mes ſoins, à vos avantages, à l'honneur que vous fait un pair du royaume en s'uniſſant à vous. Auriez-vous des objections à oppoſer aux vœux de milord Arundel ? Parlez, miſs, expliquez-moi cette étrange douleur, à laquelle je ne m'attendois pas. Que pouvois-je répondre ? Le ſeul obſtacle à ce mariage étoit mon amour pour le comte d'Angleſey. Aucune autre raiſon de refuſer milord Arundel ne ſe préſentoit à mon idée. J'eſpérois, madame, j'eſpérois ne jamais vous quitter, lui dis-je enfin, en redoublant mes pleurs. Je croyois vivre auprès de lady Sophie ; mon cœur ſe flattoit que vous me permettriez de conſerver toujours le titre chéri de votre fille. Je n'en deſirois point, je n'en voulois point d'autre... Eh, mon aimable enfant, vous m'appartiendrez de plus près encore par cette alliance, interrompit milady en m'embraſſant tendrement. Nous ne compoſerons qu'une ſeule famille, & la comteſſe d'Arundel me ſera auſſi chere que miſs Adéline me l'a toujours été. Tournant enſuite mes chagrins en plaiſanterie, elle me quitta, en me priant de prendre un air moins

triste, & de me disposer à recevoir convenablement les félicitations de mes amis & les soins de milord Arundel.

On étoit si loin de prévoir des difficultés à ce mariage, qu'il se traitoit sans mystere. Avant la fin du jour, le bruit s'en répandit, & dès le soir même milord en reçut des compliments.

Quand lady Lattimer m'eut laissée seule, j'ouvris la lettre que je tenois prête pour le comte d'Anglesey. J'y ajoutai la terrible nouvelle des desseins de son pere, le détail de sa visite, & l'approbation de lady Lattimer. Dans la persuasion où j'étois de ne pouvoir me dispenser d'obéir, je ne lui demandois ni conseils ni secours, mais de tendres consolations. Je desirois qu'il s'affligeât avec moi, me plaignît, partageât mes peines, mêlât ses larmes à mes pleurs. De tristes expressions lui peignoient les sentiments douloureux de mon ame, mais aucune n'annonçoit de la résistance. Je ne me croyois point en droit d'en opposer aux volontés de lady Lattimer, & je me regardois comme une victime dévouée, qui ne pouvoit éviter son sort.

Dans la disposition d'esprit où j'étois, la solitude m'eût semblé douce; mais la nécessité de donner ma lettre moi-même au comte d'Anglesey, me forçoit à descendre. Je me rendis à l'ordinaire auprès de lady Lattimer, & renfermai ma tristesse au fond de mon cœur. Quand le comte entra, je sentis un trouble extrême; il étoit instruit de notre commun malheur. Ses yeux rouges & en-

flammés montroient qu'il avoit pleuré. Il ſe plaignit d'une feinte douleur, demanda des ſels ; ſon air abattu intéreſſa tout le monde. Je m'approchai de lui, je m'informai comme les autres de la cauſe de ſon mal. Il me donna ſa lettre, & il reçut la mienne. Incapable de ſupporter ſa préſence ſans laiſſer éclater ma douleur, je me retirai, en lui faiſant connoître par un ſigne la raiſon qui me contraignoit à ſortir.

Enfermée dans mon cabinet, j'ouvris ſa lettre, je l'arroſai de mes larmes. L'idée que bientôt il ne me ſeroit plus permis d'en recevoir d'une main ſi chere, redoubla l'amertume de mes chagrins. Je fus long-temps ſans pouvoir lire des caracteres tracés à la hâte, à demi effacés par des pleurs. En ſortant de table, milord Arundel avoit annoncé ſon mariage à ſes fils. Sir Charles en marqua de la joie. La ſurpriſe & la douleur ſe peignirent ſur le viſage du comte d'Angleſey. Une profonde inclination fut ſa réponſe. Il ſe retira d'abord ; & m'ayant écrit dans le premier mouvement de ſa colere, de ſon indignation, il le fit avec tant de vivacité, d'interruption & de déſordre, que ſa lettre pouvoit à peine ſe comprendre. Mais ces expreſſions ſans ſuite, ſans liaiſon, n'en étoient pas moins touchantes pour un cœur tendre, paſſionné, livré aux mêmes agitations. Je paſſai la nuit à m'affliger, à écrire, à relire la lettre du comte, à me plaindre de la rigueur de mon ſort, mais ſans former le moindre projet contre la néceſſité de le ſubir.

Ma soumission aux ordres de lady Lattimer révolta le comte d'Anglesey. Ma lettre le mit au désespoir, en lui prouvant que j'étois déterminée à obéir. Sa réponse fut une longue querelle. Il m'accabla de reproches, m'accusa de l'avoir trompé par une feinte tendresse, de manquer à mes engagements, à l'amour, à l'amitié, à tous les sentiments dont ma main & mes yeux l'assuroient en vain, quand mes foibles résolutions les démentoient au moment où je lui devois des preuves de mes bontés. Rien ne m'obligeoit, disoit-il, à sacrifier mon bonheur & ses plus cheres espérances à la fausse idée de remplir un devoir chimérique. Lady Lattimer ne pouvoit exiger de moi une obéissance aveugle à ses ordres. Pourquoi renoncer à mon indépendance dans une occasion si importante, où j'étois seule arbitre de ma destinée? Des plaintes, il passoit aux plus tendres représentations, aux prieres les plus ardentes. Mille serments de n'être jamais à lady Sophie, de ne vivre que pour moi, se mêloient aux nouvelles assurances de son amour, de sa fidélité. Il avoit un moyen sûr d'éviter son mariage, d'empêcher le mien, de se lier à moi par des nœuds éternels. Il s'étendoit sur les charmes d'une union formée par l'amour. Il me les peignoit avec feu, exigeoit une promesse irrévocable de mettre en lui toute ma confiance, & de seconder ses entreprises, quand le moment seroit arrivé d'exécuter le projet qu'il méditoit, projet qui assuroit notre commune félicité.

Jamais, avant cet inſtant, une ſi riante perſpective ne s'étoit offerte à mon imagination. Le bonheur d'être unie au comte d'Anglefey, n'entroit pas dans mes idées. Je l'aimois ſans deſſein ſur l'avenir; l'eſpérance n'avoit point encore ouvert mon cœur au deſir. Des images flatteuſes me firent éprouver des ſenſations nouvelles. Mes penſées errerent ſur mille objets variés & délicieux. J'entrevis les douceurs d'un amour heureux. Être avec mon amant à toute heure, en tous lieux, jouir ſans partage de ſa tendreſſe, réunir en moi ſeule toutes les affections de ſon cœur, pouvoir enfin lui parler, avouer un penchant ſi long-temps caché, mettre ma gloire à le faire éclater! Que de plaiſirs ſe préſenterent à mon ame ſéduite! Si jeune, ſi ſenſible, prévenue d'une ſi forte inclination, ſans guide, ſans conſeil, preſſée par l'homme le plus aimable, le plus aimé, comment aurois-je pu lui réſiſter? Je promis de le prendre pour arbitre de toutes mes volontés, de toutes mes démarches, & je jurai de ſoumettre ma conduite à celui dont les ſentiments étoient devenus la regle des miens.

Plus gênés qu'auparavant, nous oſions à peine nous regarder. Milord Arundel me faiſoit une cour aſſidue. Sir Charles me viſitoit tous les jours. Mes amies, mes parents m'environnoient. J'étois accablée d'importunes félicitations. Lady Lattimer me donna des femmes, un appartement ſéparé pour recevoir mes viſites. Milord Arundel m'envoyoit chaque jour des préſents magnifiques.

Son amour, ſes attentions, ſa générofité m'embarraſſoient, & ne m'inſpiroient point de reconnoiſſance. Mais je ſouffrois beaucoup de me voir dans la cruelle néceſſité de manquer à lady Lattimer. Je ne levois point les yeux ſur elle, ſans les détourner & rougir. J'ignorois encore ce que le comte exigeroit de ma complaiſance, & j'attendois impatiemment la communication de ſes projets.

Depuis mes promeſſes, il ne me parloit plus de ſes deſſeins. J'ouvrois ſes lettres avec trouble, j'y cherchois l'important ſecret dont il devoit m'inſtruire. Il ne s'expliquoit point. Des proteſtations de tendreſſe, d'inutiles ſerments, de longues aſſurances de ſa fidélité, rempliſſoient toutes ſes pages. Il me conjuroit d'être ſans inquiétude, de montrer de la condeſcendance pour les deſirs de ſon pere; il me rappelloit ma promeſſe, m'exhortoit à la conſtance, & me juroit que je ne ſerois jamais milady Arundel, ni Sophie comteſſe d'Angleſey.

Cependant les jours s'écouloient, le moment fatal approchoit, les articles étoient ſignés, les permiſſions eccléſiaſtiques obtenues. Je vis enfin arriver la veille de la célébration, ſans que rien m'apprît comment je pourrois éviter de recevoir le lendemain aux pieds des autels un titre dont la ſeule idée révoltoit tous mes ſens.

Un concert de voix & d'inſtruments précéda le ſouper chez lady Lattimer. Au moment où l'on ſe raſſembloit dans le ſallon, m'appella & me donnant des tablettes

fort riches, elle m'avertit qu'elles renfermoient cinq billets de banque, chacun de mille livres ſterling. C'étoit toute ma fortune, & milord Arundel vouloit que j'en diſpoſaiſſe. Tant de chagrin & d'inquiétude rempliſſoit alors mon cœur, que, peu ſenſible à ce don, j'allois les laiſſer ſur une table, ſi lady Lattimer, en me grondant de ma diſtraction, ne m'eût obligée à mettre les tablettes dans ma poche.

Le comte d'Angleſey vint tard. Son air froid, rêveur & triſte, fit évanouir un reſte d'eſpérance qui me ſoutenoit encore. Loin de chercher à me parler, ou à me donner une lettre, il ne montra aucun empreſſement à s'approcher de moi. Cette indifférence apparente me pénétra de douleur; je ne doutai point qu'il n'eût changé de penſée; ſes yeux ſembloient m'aſſurer du contraire, mais ſa conduite ne me permettoit pas de le croire. Le ſouper fini, on ſe retira. Qui pourroit exprimer ma ſurpriſe & mon ſaiſiſſement, en voyant le comte ſortir ſur les pas de ſon pere? Mon cœur ſe ſerra, & je me ſentis prête à perdre le ſentiment.

Dès que je fus ſeule, je ceſſai de contraindre mes larmes; elles couleroient avec abondance; je ne pouvois concevoir pourquoi le comte d'Angleſey s'étoit plu à me tromper, à ſe jouer de ma crédulité, à me donner de ſi douces eſpérances, à rendre mon ſort plus rigoureux encore, en me promettant un bonheur dont lui-même avoit élevé le deſir dans mon cœur, & m'abandonnant au mo-

ment où j'attendois tout de sa tendresse & de ses serments.

Ces cruelles réflexions m'occupoient toute entiere, quand Bénédicte, une des femmes que lady Lattimer venoit d'attacher à mon service, s'approcha de moi; & me parlant fort bas : mes compagnes attendent vos ordres, miss, me dit-elle; renvoyez-les promptement, j'ai à vous entretenir de la part de milord d'Anglesey. Ces mots me causerent une violente émotion, mon cœur palpita; passant rapidement d'un mouvement à un autre, la plus vive inquiétude succéda à mon accablement. Je congédiai mes femmes, retenant seulement Bénédicte qui couchoit près de moi. Alors elle me donna une lettre. Milord vous prie de lire attentivement, miss, me dit-elle; hâtez-vous, le temps presse, & votre détermination est d'une importance extrême. J'ouvris la lettre en tremblant, & j'y lus ces paroles.

Lettre de milord d'Anglesey, à miss Adéline.

« C'est en ce moment que vous tenez véritablement dans vos mains ma vie ou ma mort. Je serai à trois heures précises à la petite porte du parc. Une chaise pour vous & Bénédicte vous y attendra, mes chevaux sont prêts. Un ministre parti par mes ordres, nous donnera à Douvres la bénédiction nuptiale. Des mesures prises nous feront embarquer immédiatement

„ après la cérémonie; nous ferons le soir en
„ France, où rien ne contraindra nos cœurs.
„ Rappellez-vous vos promesses; si vous y
„ manquez, si je vous attends en vain, ne
„ soyez pas surprise d'apprendre à votre ré-
„ veil que je suis encore au même lieu, mais
„ hors d'état de vous reprocher votre cruau-
„ té; ma main m'aura délivré d'une vie
„ que vous seule pouviez me faire aimer. „

Je ne sais comment je retins un cri d'épouvante & d'horreur, en finissant de lire. L'effroi s'empara de mon ame, il en bannit toutes les réflexions qui devoient s'opposer à ma fuite; je vis seulement le danger du moindre retardement. Eh! mon dieu, courons vîte, dis-je toute éperdue à Bénédicte. Mais pouvons-nous sortir? Vous a-t-il instruite? Me conduirez-vous où il m'attend? Elle me fit souvenir d'une porte de l'appartement des bains, qui s'ouvroit sur le parc. Après m'y avoir servie ce jour même, elle s'étoit adroitement saisie des clefs; elle m'apprit aussi, qu'entrée à mon service par l'ordre & la recommandation de milord d'Anglesey, elle connoissoit son amour & ses desseins. Fille de la nourrice de ce seigneur, attachée à lui, comblée de ses bienfaits, elle se sentoit prête, disoit-elle, à exposer sa propre vie pour contribuer à la satisfaction de son généreux protecteur. Au milieu de mon agitation, ces sentiments exprimés avec naïveté, ce tendre empressement à servir le comte d'Anglesey, me la rendirent chere: je

l'embrassai. Depuis ce moment je l'ai toujours aimée, & je la distingue encore de mes autres femmes.

Dès que le silence nous fit juger toute la maison dans le repos, nous nous rendîmes sans bruit & sans lumiere à l'appartement des bains; nous y attendîmes l'heure convenue; dès qu'elle sonna, Bénédicte prit une grande corbeille, qu'elle avoit préparée, pour l'emporter. Nous descendîmes toutes deux, elle ouvrit la porte, celle du parc étoit fort proche. Au signal que fit cette fille, j'entendis la voix du comte : je tressaillis; il vint à moi; je me jetai dans ses bras, si émue, si troublée, si hors de moi-même, que je ne pouvois m'opposer aux tendres caresses dont il m'accabloit. Ma chere, mon aimable Adéline, est-ce bien vous, me disoit-il en me pressant contre son sein? Parlez-moi! ah, parlez-moi! que je jouisse enfin du plaisir de vous entendre. Mais non, partons, fuyons. Venez, ma chere Adéline, suivez l'époux qui vous adore. En parlant, il me conduisoit vers la chaise; je m'y plaçai avec Bénédicte; milord monta à cheval, suivi de deux de ses gens; on prit la route de Douvres. Le valet de chambre qui nous y avoit devancés, attendoit à la poste; nous y descendîmes en arrivant, & cet homme avertit le comte que tous ses ordres étoient remplis.

On nous ouvrit deux chambres séparées. La précaution de Bénédicte me fut agréable; je trouvai dans sa corbeille une robe, du linge, tout ce qui pouvoit m'être néces-

faire pour ne pas paroître en fugitive aux pieds des autels. Le comte, ayant changé d'habit, vint me prendre, & me conduisit à la chapelle où le ministre nous attendoit. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale, nous nous embarquâmes : un vent favorable nous mit en peu d'heures sur lés terres de France, où perdant la crainte & l'inquiétude dont nous n'avions pu nous défendre pendant ce court voyage, nous nous abandonnâmes sans contrainte à tous les transports qu'excite un amour ardent & heureux.

Comme le comte d'Anglesey avoit été présenté à la cour de France, il évita soigneusement de se montrer tant que nous restâmes à Paris. Décidé alors à vivre pour moi seule, à jouir sans distraction de son bonheur, il se déplut dans la capitale, & prit une maison de campagne auprès d'Atys. J'y fixai ma demeure avec plaisir : la présence du comte, sa tendresse, la joie vive & douce dont je le voyois pénétré, remplissoient tous les desirs de mon cœur. Si l'idée que ma fuite avoit pu donner de moi, élevoit quelquefois des réflexions chagrinantes dans mon esprit, si je songeois souvent avec douleur à l'ingratitude dont lady Lattimer pouvoit m'accuser, si le regret d'avoir trahi sa confiance & mal reconnu ses bontés me faisoit répandre des larmes, une tendre caresse du comte dissipoit à l'instant ces nuages passagers. Est-ce dans les bras d'un homme adoré qu'on se reproche l'imprudence ou la foiblesse qui le rend heureux?

La douceur de notre retraite fut troublée par les lettres de fir Richard Pen. Cet ami du comte, feul inftruit de fon fecret, s'étoit chargé de lui apprendre l'effet qu'auroient produit fa fuite & la mienne. Il lui écrivit un long détail du défordre & de la confufion qu'un événement fi imprévu avoit excité dans la maifon de milord Arundel & chez lady Lattimer. La colere peu ménagée de cette dame, l'indignation de fa fille, la fureur du comte d'Arundel, le défefpoir de fir Charles en recevant une lettre de fon frere, où les raifons de fa conduite étoient expliquées, le chagrin apparent, & les ris cachés des perfonnes invitées à ces noces, tout contribua à rendre une fi fâcheufe aventure d'autant plus cruelle, qu'il fut impoffible d'en dérober la connoiffance au public. Milord Arundel, rappellant toute fa prudence dans ce moment embarraffant, ne fe montra irrité que de l'infulte faite à lady Lattimer. Paroiffant uniquement occupé des intérêts de cette amie, il lui offrit la main de fir Charles pour fa fille, le fubftitua à tous les droits de fon frere; & ce fils, trop foumis à fes volontés, victime de notre faute, confentit à réparer l'imprudence de milord d'Anglefey. Son union avec lady Sophie fut célébrée ce jour même, & l'acte de leur mariage devint celui de l'éternelle exhérédation de fon frere.

En fe déterminant à une démarche fi hardie, fi offenfante pour fon pere, milord d'Anglefey avoit renoncé à tous les avantages de fa naiffance, & pofitivement à ceux de l'acte



& des testaments qui lui assuroient de puissants héritages, en épousant lady Sophie. Son titre seul lui restoit; le legs de son oncle, en le rendant maître d'une fortune bornée, le décida tout d'un coup, dans le temps où il cherchoit en vain des moyens de rompre ses engagements, & de m'enlever aux desirs de son pere. Il ne fut donc point touché d'une perte à laquelle il s'étoit préparé; mais il gémit du sort rigoureux de son frere; il répandit des larmes ameres, en songeant que son propre bonheur détruisoit celui de sir Charles. Il croyoit avoir remarqué dans les inégalités du caractere de lady Sophie, une raison prête à se déranger : malheureusement pour son aimable frere, il ne se trompoit point; l'aliénation de l'esprit de cette dame se déclara peu de temps après son mariage; on ne put ni cacher sa démence, ni remédier à son égarement; sa folie augmenta par les soins qu'on prit pour la guérir : bientôt il fallut soustraire milady Arundel à tous les regards, la renfermer à la campagne; elle y vit encore. Sir Charles, à présent comte d'Arundel, ce seigneur si riche, si puissant, si noble, si grand, si digne de faire le bonheur d'une femme estimable, & d'être heureux par elle, passe de tristes jours, privé de l'espoir de donner de généreux citoyens à sa patrie, & de laisser des héritiers de son nom & de ses vertus.

Ces nouvelles affligeantes interrompirent notre joie, nous pleurâmes ensemble; mais dans les premiers mouvements d'une passion

vive, ardente, conserve-t-on long-temps des sentiments qui lui sont étrangers? Nous oubliâmes insensiblement l'Angleterre, & le reste du monde, pour nous livrer à la douceur du plaisir, dont nous trouvions la source en nous-mêmes. Une maison simple, mais agréable, un air pur, des jardins spacieux, une entiere liberté, de l'aisance sans faste, rendoient notre solitude délicieuse. Qu'on est heureux d'aimer & d'être aimée! La nature a placé la félicité suprême au fond de notre cœur; nous la cherchons en vain dans tout ce que renferme ce vaste univers, c'est en nous-mêmes qu'elle réside; mais comment conserver un bien dont on ne dispose pas seule? Hélas! l'objet qui nous le fait connoître, a la cruauté de détruire notre bonheur, dès qu'il cesse de le partager.

Après un an de séjour à la campagne, le comte me proposa de passer un peu de temps à Paris. Je consentis sans peine à y prendre une maison. La paix, qui regnoit alors entre la France & la GrandeBretagne, remplissoit d'Anglois & la cour & la ville. Milord paroissant en public, ils s'empresserent à le visiter. Je sentois de la répugnance à les voir; ma fuite avoit fait tant d'éclat, on en parloit si diversement à Londres, la malignité mêloit des circonstances si choquantes à cet événement, on me jugeoit capable de tant d'art dans ma conduite, d'une dissimulation si profonde, d'une finesse si éloignée de mon caractere, que je ne pouvois sans chagrin recommencer à tout moment l'apologie d'une

démarche dont je n'aurois pu me pardonner l'irrégularité, ſi, comme on le croyoit en Angleterre, elle eût été préméditée.

Bientôt une foule de jeunes François s'introduiſit chez moi ſur les pas de mes compatriotes. L'étourderie, la préſomption & l'indécence les caractériſoient. Ils apprirent au comte d'Angleſey à négliger un bien réel, pour courir après des plaiſirs frivoles. Sa tendreſſe délicate, ſa fidélité à ſes engagements, l'uniformité de ſa vie, devinrent l'objet de ces plaiſanteries légeres, qui amuſent l'eſprit & dégradent le cœur; de ces ſaillies vives & piquantes, dont la tournure agréable ſemble adoucir la dureté, & accoutume peu à peu à jeter du ridicule ſur la ſageſſe comme ſur la folie. Tout eſt devenu ſuſceptible de badinage dans ces heureux climats; on raille de tout, tout excite l'enjouement: par le ton ſingulier de la converſation, les vices, les vertus ſe confondent, s'enviſagent ſous un même point de vue; on rit également & d'un homme mépriſable & de celui qu'on ne peut ſe défendre d'eſtimer.

Quand l'attrait du plaiſir eſt l'unique lien de la ſociété, l'intérieur des perſonnes qui la compoſent, eſt indifférent, & l'on admet ſans choix au nombre de ſes amis tous ceux dont les qualités apparentes promettent un amuſement momentané. Milord d'Angleſey, doux, complaiſant & foible, adopta aiſément les faux préjugés de ſes nouvelles connoiſſances; de mauvais conſeils, de plus

mauvais exemples séduisirent son esprit, l'emporterent sur ses principes. *Faire comme les autres* est une dangereuse leçon; trop souvent elle conduit à renoncer aux inspirations de son cœur, à contracter sans goût des habitudes, à les conserver, même en se les reprochant, par la difficulté d'en reprendre de conformes à ses premiers penchants.

Si le comte ne cessa pas d'abord de m'aimer, il cessa bientôt de me donner des marques publiques de sa tendresse. Séparés d'appartement, nous commençâmes à vivre avec cette exacte politesse, compagne de la froideur, triste présage du dégoût; mon amour pour la retraite offrit un prétexte de me laisser seule, de chercher au dehors des amusements qui me flattoient peu. Milord sortoit de bonne heure, & rentroit tard : la crainte de troubler mon repos, l'engageoit souvent à passer plusieurs jours sans me voir. Si, pressée du desir de lui parler, de me plaindre de sa négligence, j'allois le trouver dans son appartement, je le voyois environné de jeunes imprudents, dont la présence m'étoit insupportable. Milord rougissoit devant eux de montrer de l'amitié, même des égards, à celle qui avoit droit d'attendre de lui des préférences & de la tendresse. Son embarras, sa contrainte me forçoient à m'éloigner, à me priver de la douceur de le voir & de l'entretenir.

Peut-être vous paroît-il étonnant que, dans un pays où tout semble soumis à la beauté, on cherchât à m'enlever le cœur du

comte, à me chagriner, moi dont la jeuneſſe & les agréments devoient inſpirer de l'amour & des complaiſances : mais une femme modeſte, dont l'ame eſt ſimple & l'eſprit réfléchi, qui aime ſes devoirs & ſe montre déterminée à ne jamais s'en écarter, eſt partout un objet reſpectable, mais inſipide & négligé. Les hommes attirés près de nous par le deſir, par l'amour-propre, ſe propoſent de nous rendre foibles, s'occupent avec plaiſir des moyens d'y réuſſir. Ils nous ont fait une vertu de la réſiſtance; mais cette vertu les rebute, loin de les attacher. Ils ne veulent pas admirer une femme, ils veulent la séduire; celle que la ſageſſe & la décence gardent contre leurs attaques, perd à leurs yeux tous les charmes dont ſa ſévérité leur ôte l'eſpérance de jouir.

La conduite de milord d'Angleſey me pénétra de douleur; triſte, inquiete, ſolitaire, & preſque farouche, je paſſois les jours à pleurer ſon abſence, & les nuits à compter les moments qu'il donnoit à ſes plaiſirs. J'éclatai en plaintes, en reproches; ma triſteſſe & mes larmes l'éloignerent davantage. Aſſidu chez toutes les femmes dont la réputation attaquée annonçoit un triomphe ſûr, il devint le héros de mille aventures : invité, retenu, enlevé, il étoit par tout, on le voyoit ſans ceſſe, on le deſiroit encore. Pour comble d'erreur, d'ingratitude & d'indécence, il prit une maîtreſſe née dans l'état le plus bas, laide, ſotte, rebut des moins délicats; mais intéreſſée, folle, hardie & infidelle.

Tout ce qui composoit la société de milord, s'empressa à former la cour de cette femme, & le vil essaim de ses nouveaux amis sembla gagner beaucoup, en le voyant m'abandonner pour se livrer à ce commerce libre, autorisé par la mode & lié par leurs conseils.

Dix-huit mois s'écoulerent sans apporter aucun changement à ma situation. Seule au fond de mon appartement, d'ameres réflexions, de douloureux regrets occupoient tous mes moments : je chérissois encore l'objet de mes cruelles peines, je desirois sans cesse de voir le comte, je me proposois de lui parler avec douceur, avec modération ; souvent je me flattois de pouvoir l'attendrir, le ramener à ses premiers sentiments : l'erreur de son esprit ne me portoit point à mépriser son cœur ; mais quand il s'offroit à mes regards, je me sentois si humiliée de son indifférence, sa froideur m'inspiroit un dépit si violent, que des mouvements semblables à ceux de la haine s'élevoient dans mon ame : un trouble inconcevable, une agitation continuelle, me rendoient sa présence pénible & presqu'insupportable ; j'oubliois combien je l'avois souhaité. Il sortoit ; en le perdant de vue, je jetois des cris douloureux ; il déchiroit mon cœur, en s'éloignant de moi ; mon amour se rallumoit avec plus de force & d'ardeur : je me reprochois de n'avoir rien tenté pour ranimer sa tendresse ; je recommençois à former de nouveaux projets, à concevoir de nouvelles espérances ; elles se détruisoient le lendemain, & mon état & mes sentiments étoient toujours les mêmes.

Succombant enfin ſous le poids de mon affliction, je devins méconnoiſſable. Foible, languiſſante, une fievre lente m'accabla, me fit entrevoir la fin prochaine de ma vie : je ne me plaignois pas de mon mal, je ne deſirois point de ſecours; l'inſtant fatal ne me cauſoit aucun effroi. Qu'avois-je à regretter? Abymée dans les plus ſombres idées, je trouvois de la douceur à penſer que milord d'Angleſey, frappé du funeſte ſpectacle qu'il s'étoit préparé lui-même, donneroit peut-être des larmes à mon ſort; que ma mort réveilleroit en lui des ſouvenirs bien tendres; qu'elle graveroit mon image dans ſon cœur, & lui rendroit ma mémoire à jamais préſente & chere.

Pendant que je m'occupois d'un temps où je ne ſerois plus, le comte d'Angleſey reſſentoit tous les maux qui ſuivent néceſſairement le déſordre de la conduite & le déréglement des mœurs. La plus grande partie de ſes fonds diſſipée, ſa ſanté détruite, ſes deſirs éteints, des engagements pris, l'embarras du préſent & la perſpective de l'avenir troubloient ſon eſprit & affligeoient ſon cœur. Dans cette poſition, la triſte compagne de ſon ſort s'offrit à ſon idée, il s'étonna d'avoir pu la négliger ſi long-temps, il gémit en s'avouant qu'elle partageroit la ſituation fâcheuſe où ſon imprudence & ſa légéreté le réduiſoient. Le malheur ramene vers le ſentiment. En ſe livrant à ſes réflexions, milord ſentit renaître ſon amour pour moi; mais loin de ſe rapprocher d'une femme ſenſible &

indulgente, qui desiroit si ardemment de le revoir, honteux de ses égarements, il continua de m'éviter, fit plusieurs voyages à la campagne, renonça à toutes ses connoissances, se renferma près d'un mois à Atys; & quand il en revint, instruit de ma langueur, de ma foiblesse, de la maladie qui me consumoit, il balança encore, il n'osoit se présenter à mes yeux. Surmontant enfin la crainte des reproches qu'il avoit trop mérités, il entra un matin dans ma chambre. Sa vue me fit jeter un cri, & pensa m'ôter l'usage de mes sens; le changement qu'il apperçut en moi, pénétra son ame de regret & de douleur. Ah, grand dieu, s'écria-t-il, est-ce Adéline que je vois! O ma tendre & malheureuse amie! Il ne put en dire davantage, ses pleurs étoufferent sa voix, il tomba à genoux devant mon lit, il saisit mes mains, je m'efforçai de les retirer; mais les serrant entre les siennes, les baisant avec ardeur, il les baigna de ses larmes : en voyant couler les miennes, un mouvement passionné lui rendit la faculté de s'exprimer. Il se leva, me prit dans ses bras, & me pressant tendrement : ah! ne me prive pas de toi, s'écria-t-il, ne me punis pas; pardonne-moi, ô ma chere Adéline! ne détourne point tes regards d'un criminel, vois son repentir : séduit, trompé, vain, léger, infidele, je ne suis plus digne de toi; mais que ton cœur généreux s'éleve au dessus de tes justes ressentiments : ranime-toi; rends-moi l'espérance de gémir à tes pieds, tout le reste de ma vie, d'avoir mérité ton indifférence & tes mépris.

Pendant qu'il parloit, des larmes de tendreſſe, de douleur & de conſolation inondoient mon viſage, & ſe confondoient avec les ſiennes. Je paſſai mes bras languiſſants autour de lui; & le ſerrant autant que ma foibleſſe me le permettoit : ah! comment avez-vous pu, cruel, lui diſois-je, m'abandonner, me fuir, me réduire à l'état déplorable?... N'importe, je vous pardonne, je vous aime, je n'ai point ceſſé de vous aimer. Si mes jours vous ſont chers, j'accepterai les ſecours capables de les prolonger : ſi mon amour eſt néceſſaire à votre bonheur, vous ſerez encore heureux; banniſſez vos craintes, ſéchez vos pleurs, reprenez votre joie, ingrat! inhumain! le plus grand de vos crimes eſt de douter du cœur qui vous eſt attaché.

Un aveu naïf de toutes ſes fautes ſuivit l'attendriſſement du comte. Son repentir étoit ſincere; ſes ſoins, ſes empreſſements ſon aſſiduité près de moi, ſa fermeté à refuſer de voir ſes cruels amis qui l'avoient égaré, ne me laiſſoient aucun doute ſur la vérité de ſon retour. Ma ſanté ſe rétablit; le ſacrifice des deux tiers de notre revenu arrangea les affaires qui inquiétoient milord d'Angleſey. Nous retournâmes dans notre retraite, nous y reprîmes nos anciennes habitudes, mais un cœur bleſſé par une main chere, conſerve toujours la trace du trait dont il a ſenti l'atteinte. On pardonne, il eſt vrai, il eſt poſſible de pardonner; il ne l'eſt pas d'oublier. J'aimois encore; mais ce ſentiment vif & délicat, auparavant la ſource de

mille plaisirs délicieux, élevoit alors dans mon ame des mouvements tristes & douloureux. La présence du comte, loin de m'inspirer, comme autrefois, une joie pure, d'exciter en moi une flatteuse émotion, me rappelloit l'amertume où la privation de ce bien desiré m'avoit si long-temps livrée. Les expressions de son amour m'affectoient beaucoup; elles ne me séduisoient plus: ses caresses me touchoient; mais des soupirs, des larmes m'échappoient dans les moments où ma sensibilité devoit éclater par de tendres transports. Capable encore de sentir toutes les peines que l'amour peut causer, je ne l'étois plus d'en goûter les douceurs; il faut être toujours préférée, pour conserver l'illusion nécessaire au bonheur. Si l'interruption des amusements rend leur attrait plus fort & plus piquant, par un effet contraire, celle des plaisirs du cœur en détruit pour jamais les charmes.

Le comte ne se trouvoit pas plus heureux que moi. Sa premiere ardeur rallumée, le rendoit attentif à mes moindres mouvements. L'extrême tristesse dont je ne pouvois me défendre, l'alarmoit sur mes sentiments. Il se persuada que je ne l'aimois plus. Il ne se plaignit pas, mais il s'affligea. Les veilles, les excès de toute espece, avoient affoibli son tempérament. Ses chagrins abattirent ses esprits. Peu à peu il tomba dans une mélancolie dont rien ne pouvoit le distraire. Son état m'effraya; il ranima la vivacité de mon attachement. Mes craintes, mes

soins, mes attentions, auroient dû lui prouver combien il m'étoit cher; mais sa fatale prévention lui fit attribuer au devoir & à la compassion toutes les assurances que je lui donnois de ma tendresse.

Obstiné à me cacher le principe de sa douleur, il me livra à mille inquiétudes. Je m'arrêtai à penser que la diminution de sa fortune, l'ambition naturelle à un homme né pour posséder de grands biens & briller dans un haut rang, pouvoit exciter ses regrets. J'imaginai que peut-être il se repentoit d'avoir sacrifié à l'amour, au desir de s'unir à moi. Je m'accusai des peines dont je le voyois accablé. Je me répétai cent fois, que milord d'Anglesey n'eût point cessé d'être heureux, si, peu attachée à mes devoirs, je ne m'étois point livrée à la douceur de lui donner des preuves de ma tendresse, d'augmenter la sienne par l'aveu de mes sentiments. Pénétrée de ces idées, je pris le parti de m'immoler à son bonheur, & de tout tenter pour ramener le calme dans son esprit & la paix dans son cœur.

Depuis notre départ de Londres, sir Charles n'entretenoit aucun commerce direct avec son frere. Milord Arundel avoit exigé de lui un serment de ne point recevoir de lettres du comte d'Anglesey; même si le hasard ou la surprise en faisoient tomber entre ses mains, de n'y jamais répondre. L'engagement de sir Charles m'étoit connu : cependant j'osai re-[illegible]ir à lui dans l'amertume de mon cœur. [illegible]i écrivis. Ma lettre commençoit par une

peinture touchante de la situation de son frere. Je ne lui cachai rien, ma confidence fut sans réserve. Je le suppliois ensuite d'intercéder auprès de milord Arundel en faveur du comte, d'employer ses soins & ses efforts à lui rouvrir la maison paternelle, à l'admettre au partage des bénédictions de son pere, à obtenir le pardon d'un fils déja trop puni par le repoche de son cœur, des fautes dont aux yeux d'un parent indulgent sa jeunesse pouvoit être l'excuse. Je promettois de ne jamais offrir aux regards de milord Arundel un objet capable de ranimer ses ressentiments : contente de la part que j'aurois à cette heureuse réconciliation, je me retirerois au fond d'une province éloignée de Londres; j'y vivrois seule, ignorée, sans rien exiger d'une famille où j'avois porté le trouble & la douleur. Ainsi détachée de tout intérêt personnel dans la priere ardente que je lui faisois, je terminois ma lettre en assurant sir Charles que tous mes vœux seroient remplis, si, par le sacrifice de mon propre bonheur, je pouvois rendre au comte d'Anglesey la protection de son pere, l'amitié de son frere, & l'espoir de rétablir sa fortune.

Je fus trois semaines sans recevoir une réponse dont l'attente me causoit la plus vive inquiétude. Je gardai le secret sur cette démarche, dans la crainte que le comte ne la blâmât. Il s'affoiblissoit considérablement; les secours de l'art le fatiguoient sans opérer aucun changement en lui. Rien ne peut agir, me disoit on, contre une imagination blessée

ée & des forces épuiſées. Je frémiſſois à la ſeule idée de le perdre ; je lui cachois mes douleurs & mes alarmes ; je le ſervois, je ne le quittois point. Mon cœur ſe briſoit à tous moments ; je n'eſpérois plus de nouvelles d'Angleterre, quand un jour on m'annonça un étranger. Il demandoit avec empreſſement à me voir. L'eſprit frappé que ce pouvoit être un meſſager de ſir Charles, j'allai le recevoir ; mais quelle fut ma ſurpriſe en l'appercevant lui-même ! Je pouſſai un cri ; il vint à moi les bras ouverts, me preſſa tendrement ; & me voyant interdite : eh quoi, ma ſœur, me dit-il d'un ton doux & triſte, eh quoi, ma vue vous effraie ? Que votre abattement me touche ! Grand Dieu, ſerois-je arrivé trop tard ! Parlez, milady, parlez, où eſt mon cher d'Angleſey ? Ai-je encore un frere, un ami ?

Nous étions dans la chambre qui précédoit celle du comte : il m'avoit entendu crier ; croyant s'être trompé, il prêtoit l'oreille ; le ſon de la voix de ſon frere pénétra juſqu'à ſon cœur. Ah, qu'entends-je, s'écria-t-il, Charles, mon cher Charles ! Eſt-ce toi ? eſt-ce bien toi ? Son frere courut à lui ; & ſe précipitant dans ſes bras, leurs mutuelles exclamations, des larmes, l'expreſſion de la joie, de la douleur, & de tendres careſſes, furent long-temps les ſeules interpretes de leurs ſentiments.

En croirai-je les vœux ardents de mon cœur, dit enfin le comte d'Angleſey ? mon pere m'a-t-il pardonné ? A-t-il au moins ré-

voqué cet ordre cruel qui me privoit de la douce consolation de voir mon frere, de lui prouver ma sincere amitié ? Et-ce de son aveu ?... Respectons sa mémoire, interrompit sir Charles ; nous n'avons plus de pere. Quoi, s'écria le comte, mon pere est mort ! il est mort sans me pardonner ! avec des sentiments de haine contre son malheureux fils ! Non, mon frere, reprit sir Charles d'un ton attendri, non, il ne vous haïssoit pas. Le pouvoir qu'il m'a donné de vous punir, est la preuve de son indulgence. En s'obstinant à ne point changer ses dispositions, sans doute il se reposoit sur mon amitié, du soin de vous rendre heureux. Pleurons-le, mon frere, & ne nous établissons point juges de ses actions. Je vous plains, je plains milady d'Anglesey. Vous avez manqué tous deux aux égards que vous imposoient des devoirs sacrés ; mais oublions tout, réparons tout. Revenez dans votre patrie, dans la maison de vos peres. Non, mon cher comte, non, mon aimable sœur, ajouta-t-il en serrant nos mains entre les siennes, non, vous n'êtes point déshérités. Périsse le frere inhumain qui accepte les dons de la colere, ose à l'abri des loix jouir seul d'un bien dont l'équité exige le partage, & peut contempler dans l'abaissement, dans la misere, celui que la nature destine à être son premier ami !

Une façon de penser si noble n'étoit pas étrangere au cœur de milord d'Anglesey. Elle ne l'étonna point, mais elle le toucha [illegible]ent. Il se jeta dans les bras de son fre-

re, il y pleura long-temps, lui demanda cent fois pardon d'avoir été la cause innocente de son mariage avec lady Sophie. Le détail où il entra sur ses sentiments pour moi, sur les événements qui nous intéressoient tous deux, me découvrit les idées & les chagrins dont il nourrissoit l'amertume depuis notre retour à la campagne. Milord Arundel lui montra ma lettre, elle l'attendrit. Mais par une suite de son imagination blessée, l'offre que je faisois de le quitter pour lui rendre la faveur de son pere, le confirma dans la pensée que j'étois entiérement détachée de lui. Il me regarda d'un air triste; & détournant son visage, s'efforçant de cacher ses larmes : ô ma chere Adéline, s'écria-t-il, qu'est devenu le temps, l'heureux temps où vous m'aimiez? Auriez-vous desiré alors de me procurer un avantage acheté par une si dure séparation? Quoi, vous vouliez m'abandonner? Mais j'ai mérité mon infortune, je ne me plains que de moi-même.

Combien cet injuste reproche me fit répandre de larmes! Qu'il est de peines différentes pour une ame sensible! Comme milord Arundel avoit passé la mer avec le seul dessein de nous engager à le suivre en Angleterre, il voulut attendre près de nous le rétablissement des forces de son frere. Il demeura à Atys. Ses soins, son amitié, le plaisir que le comte paroissoit prendre à le voir, à lui parler, ranimerent mes espérances. Je me flattai d'un heureux changement dans son état; mais je devois le perdre. J'étois destinée

à sentir toutes les douleurs dont un cœur tendre peut être pénétré. Par une fatalité cruelle, ces mêmes mouvements que je croyois capables de dissiper sa langueur, ces émotions nécessaires, disoit-on, pour donner du ressort à ses sens assoupis, lui causerent une inflammation violente. Les secours de l'art devinrent impuissants. Dix jours après l'arrivée de milord Arundel, l'aimable, l'infortuné comte d'Anglesey expira dans nos bras. Les pleurs qu'après cinq ans ce triste souvenir m'arrache encore, doivent vous donner une idée de la douleur où me livra ce funeste événement.

Pendant que mon désespoir mettoit ma vie en danger, milord rendoit les derniers devoirs à son malheureux frere. Il le fit embaumer, & porter à Arundel dans le tombeau de ses ancêtres. Je restai trois mois incapable de consolation. Mes cris, mes gémissements entretenoient les chagrins de milord Arundel. Sa tendre compassion l'attachoit près de moi, il mêloit ses larmes avec les miennes ; enfin il parvint à me faire quitter des lieux où l'amertume de mes regrets se renouvelloit sans cesse. Nous revînmes à Londres ; mais ne pouvant me déterminer à paroître, à voir du monde, il me conduisit ici. Je passai l'année de mon deuil dans cette charmante solitude. Le temps n'effaça point ma tristesse. Je me destinois à vivre seule, à m'occuper toujours des tristes souvenirs dont mon ame étoit remplie ; mais milord Arundel avoit promis à son frere de me rendre heu-

reuſe, & cet engagement lui paroiſſoit inviolable.

Il venoit ſouvent me voir. Ses ſoins généreux me procuroient tout ce qu'il croyoit capable de me plaire. Ma ſœur, me dit-il un jour, j'attends un effort de votre complaiſance; ma tendre amitié mérite de l'obtenir. Le ciel ne me permet pas de faire le bonheur de la femme qu'il m'a donnée; j'ai perdu la douce eſpérance de vivre avec un frere dont j'étois l'ami : privé du plaiſir d'élever une famille, preſque ſans parents, je me vois environné d'étrangers; vous, qui deviez tenir le premier rang dans ma maiſon, refuſerez-vous de l'habiter, de la diriger, d'en faire les honneurs, de la rendre aimable pour moi, & attrayante pour les autres? Venez, milady d'Angleſey, ajouta-t-il, venez à Londres; daignez partager la fortune d'un frere, d'un ami. Dès ce moment je vous donne, ſur tout ce qui m'appartient, l'autorité que j'accorderois à la propre fille de mon pere, & j'aurai pour vous la condeſcendance, le reſpect & la tendreſſe qu'elle auroit droit d'attendre de moi.

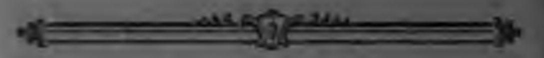
Le ton dont milord Arundel me fit cette obligeante priere, me perſuada que je l'affligerois par un refus; je conſentis à ſes deſirs. A mon arrivée à Londres, je trouvai lady Lattimer diſpoſée à oublier le cruel procédé dont j'avois payé ſa tendreſſe & ſes bontés. Je pleurai beaucoup en la revoyant; elle me rendit ſon amitié, & voulut bien at-

tribuer mon imprudence à ma grande jeunesse. Une cour brillante m'environna bientôt. On s'empressa de me plaire, à m'amuser. Je demeurai indifférente; mais des soins qui ne peuvent toucher, servent pourtant à distraire : si je ne perdis pas le souvenir de mes peines, j'éprouvai au moins qu'une continuelle attention pour les autres, nous arrache insensiblement à nos propres idées, & nous rend enfin capables d'éloigner de notre esprit les réflexions affligeantes qu'entretiennent la retraite & l'habitude de s'occuper de soi-même.

Que l'amitié vous engage à m'imiter, ma chere Jenny, continua la comtesse; promettez-moi de ne plus nourrir votre mélancolie par une application constante à vous rappeller vos chagrins. Milord Arundel demande toujours si vous êtes heureuse : ses lettres sont remplies de l'intérêt qu'il prend au sort de mon aimable amie. La fin de la campagne est prochaine, il va bientôt revenir; jouissez dès à présent de la douceur de penser que vous avez en lui un protecteur puissant & zélé. Cessez donc de répandre des larmes, quittez ces habits lugubres. Nous allons attendre à Londres le retour de mon frere, une foule nombreuse va nous environner. Si vous conservez au milieu du monde cet air abattu, on imaginera que ma parente trouve chez moi des sujets de s'attrister. Cette gravité, si peu convenable à votre âge, ces longs soupirs, vos yeux tou-

urs humides de pleurs, exciteront la curiosité. On voudra savoir pourquoi vous avez quitté la province, qui vous êtes, d'où naissent vos ennuis. Ces considérations doivent vous porter à faire un effort sur vous-même: je l'attends de votre raison, & je l'exige de votre amitié.





PARTIE IV.

Le récit de milady d'Anglesey me disposoit naturellement à satisfaire ses desirs. L'exemple de lady Sara & le sien m'apprenoient que la tranquillité, le bonheur, n'étoient point attachés à une naissance distinguée, aux égards que le rang & la fortune pouvoient attirer. En voyant tous les états assujettis à la douleur, je cessai de me regarder comme une créature marquée par le destin pour éprouver des peines, pour être seule malheureuse. Si dans une situation brillante on baissoit les yeux sur des infortunés, afin de mieux sentir son bonheur, ce seroit être cruel; mais les arrêter, quand on souffre, sur des objets plus dignes de pitié que nous-mêmes, c'est un moyen, non de se consoler, mais au moins de soumettre & de supporter patiemment ses peines.

Ma reconnoissance & mes réflexions me déterminerent donc à tenir une conduite différente. Depuis ce jour on me vit à toute heure auprès de milady d'Anglesey. Attentive à cacher ma tristesse, je cherchois à goûter ce qu'on nommoit plaisir, à m'occuper de ces soins frivoles & de ces vains amusements qui remplissent les moments d'une personne heureuse. Il m'en coûtoit beaucoup; mais plus je sacrifiois au soin de con-

enter ma tendre bienfaictrice, plus j'espérois lui prouver la sincérité de mon attachement. La vivacité du sien parut s'augmenter encore par ma condescendance; elle me combla d'éloges, de caresses, m'obligea d'accepter des présents considérables, & fit venir de Londres tout ce qui m'étoit nécessaire pour y paroître à ses côtés, sous le titre dont elle m'honoroit. Une lettre de milord Arundel l'engagea à presser son départ : nous nous rendîmes à la ville vers le milieu de septembre; mais, trompé dans son attente, milord ne repassa pas la mer aussi-tôt qu'il l'avoit espéré.

La maison du comte d'Arundel, réglée par les ordres de milady d'Anglesey, offroit tous les agréments que le goût, la richesse & la décence peuvent rassembler. Une table délicate, un jeu modéré, de la musique, souvent des bals, attiroient chez la comtesse une compagnie nombreuse. Son caractere aimable, les charmes de sa personne, beaucoup d'esprit & de douceur, lui faisoient acquérir des amis, & attachoient près d'elle une foule d'amants empressés à lui plaire; mais elle voyoit leurs soins avec indifférence, & paroissoit déterminée à ne jamais quitter le nom d'Anglesey.

Je ne connoissois pas le monde, ses dehors séduisants n'avoient point encore frappé mes regards; j'y entrois compagne d'une femme de vingt ans, qui attiroit sur ses pas l'élite de ces courtisans oisifs & polis, seulement occupés de la recherche du plaisir. Étonnée d'a-

bord, distraite ensuite, insensiblement au-bord, le souvenir de mes peines, souvent interrompu par la variété des objets, commençoit à s'affoiblir, à s'éloigner; deux mois de séjour à Londres en effaçoient presque la trace, quand un matin, avant l'heure où j'étois accoutumée d'entrer chez milady, on vint me prier de sa part d'aller à l'instant la trouver dans son cabinet. Je m'y rendis. Vous m'avez si souvent demandé des nouvelles de M. Jennisson, me dit-elle d'un air gai, que je crois vous obliger, en me hâtant de vous instruire de son retour. L'aimable ministre est arrivé cette nuit; son soin le plus pressant est de voir & d'entretenir miss Jenny : cependant, malgré votre tendre amitié pour lui, j'ai voulu vous prévenir, & préparer le cœur de ma sensible amie à se défendre contre un peu de surprise. M. Jennisson est fort changé, une extrême différence dans son extérieur va vous frapper; ce ne sera pas désagréablement, je l'espere; mais, dites-moi, ma chere, continua-t-elle en riant, l'image de cet honnête chapelain est-elle bien présente à votre mémoire?

Cette question, & le ton de milady en la faisant, m'étonnerent. Je m'accuserois d'une noire ingratitude, madame, répondis-je, si j'avois oublié celui dont la compassion excita la vôtre, vous toucha en faveur d'une fille inconnue, & me plaça auprès de vous. Comment perdrois-je jamais le souvenir de la premiere cause de vos bontés? Plus vous aimerez M. Jennisson, plus vous m'oblige-

rez, reprit milady : je l'ai vu très-inquiet de l'accueil que vous lui feriez, mais j'ai cru pouvoir le raſſurer. En parlant, elle ouvrit la porte d'un arriere cabinet, d'où l'on paſſoit dans pluſieurs pieces, dont la derniere communiquoit à l'appartement de milord Arundel. Un homme ſortit de ce cabinet; il s'avança vers moi, en s'inclinant profondément; ſa figure noble & majeſtueuſe attira toute mon attention; la gaieté de milady, cet abord familier, l'ordre éclatant qui relevoit la parure de ce ſeigneur, m'annonçoient milord Arundel. Pendant qu'il m'adreſſoit un compliment flatteur, mes yeux attachés ſur lui démêloient en même temps dans ſes traits, & M. Jenniſſon, & ce cavalier en habit de campagne, dont la phyſionomie intéreſſante & l'air de grandeur m'avoient fait impreſſion chez Palmer, au moment où ſir James me trompoit par une feinte cérémonie. Quand, ſous l'habit de miniſtre & le titre de chapelain de milady d'Angleſey, il vint me ſecourir, ſes vêtements longs & fort larges, cachant la beauté de ſa taille, une coëffure noire couvrant ſes cheveux, je m'en étois rappellé confuſément l'idée; mais ſans pouvoir le reconnoître, rien ne le démaſquant alors, je vis en lui le confident de ſir James. Je pâlis, je tremblai, mes regards effrayés ſe tournerent vers la comteſſe. Incapable de cacher la douloureuſe émotion de mon cœur: ah, que vois-je, m'écriai-je! devois-je m'attendre à trouver dans le frere de milady d'Angleſey, l'ami, le complice de milord Danby.

Le comte & sa sœur s'approcherent du siege où je m'étois jetée; ils s'empresserent à me rassurer; ils vouloient appaiser l'agitation violente de mes sens; milord me parloit, je ne l'entendois point: de cruelles réflexions, de funestes idées révoltoient mon ame & la remplissoient de terreur; il me sembloit qu'on venoit de détruire la sûreté de mon asyle, de m'ôter la sécurité qui me le rendoit agréable & cher: la protection de milady, ses bontés, sa tendresse, ses soins ne me touchoient plus, si je les devois à milord Danby, à ses amis, aux égards qu'ils avoient pour lui.

La comtesse prit mes mains, dont je couvrois mon visage inondé de pleurs. Si vous étiez moins affligée, je me plaindrois de vous, dit-elle doucement. Quoi, ma chere Jenny, la présence de milord Arundel, de mon frere, de la plus noble des créatures, vous cause de vives alarmes! C'est avec moi, c'est dans mes bras que vous vous livrez à la crainte! Je croyois vous inspirer plus de confiance. Que pensez-vous donc? Qu'osez-vous imaginer? Malgré les plus fortes apparences, le comte d'Arundel n'est point, il ne peut être le complice de milord Danby, & vous deviez... Ah! ne vous offensez pas, madame, interrompis-je pénétrée de ce reproche, ne vous offensez pas d'un mouvement involontaire, ou d'une expression peu discrette; tout ce qui me rappelle l'asyle où je fus cruellement séduite, tout ce qui me représente le vil auteur de

non infortune, me trouble, m'épouvante, & renouvelle l'amertume de mes premieres douleurs. La vue d'un témoin de mon funeste engagement vient de ranimer le sentiment de ma honte & l'horreur que m'inspire un perfide. Pardonnez, milord, pardonnez-moi cet étrange accueil : vous prîtes le titre de mon pere, pour me donner à sir James; en vous voyant, en vous reconnoissant, il m'a semblé que vous alliez me rendre à lui, me remettre au pouvoir de cet inhumain.

Revenez d'une fatale prévention, chere miss, me dit le comte d'Arundel; vos larmes me touchent, mais elles ne m'offensent point. J'ai dû paroître criminel à vos yeux, daignez m'entendre & me juger sur mes intentions. Oui, le hasard, ma bonne foi, peut-être un peu d'imprudence, me rendirent témoin de votre mariage avec sir James; je participai, sans savoir, à la basse supercherie d'un homme dont je croyois le cœur noble & les sentiments réglés par l'honneur. Je vais vous découvrir comment je pris ce titre de pere..... Milord alloit poursuivre; mais la comtesse voulant me laisser le temps de calmer mes sens, demanda du thé : ses femmes en servirent. La douceur & l'aménité de milord Arundel, ses discours obligeants firent, pendant ce court intervalle, l'effet que milady d'Anglesey desiroit. Je me rappellai tout ce qu'elle m'avoit dit de ce frere aimable & vertueux; je condamnai mes craintes, mes soupçons, & je me disposai à

l'écouter avec toute la confiance qu'il méritoit de m'inspirer.

Quand les femmes de milady furent retirées, milord prit la parole ; & s'adressant à moi : pendant le cours de mes premiers voyages, dit-il, je connus sir James Huntley ; nous nous rencontrâmes en France, & parcourûmes ensemble l'Allemagne & une partie de l'Italie. Mille qualités solides, de l'esprit, une conduite sage, des principes vrais, de la douceur, m'attacherent à lui. Ce fut avec regret que je m'en séparai à Rome, où il restoit. Nous entretînmes long-temps une correspondance réguliere ; mais, comme il arrive assez ordinairement dans le cours des longues absences, nos lettres devinrent moins fréquentes. Je conservois toujours l'espérance de le revoir, & le desir de me lier intimement avec lui. Il resta plusieurs années hors du royaume, je cessai de recevoir de ses nouvelles, & d'autres soins l'éloignerent un peu de mon souvenir, sans pourtant l'en effacer.

Sous le prétexte apparent de visiter une cour dont le maître pouvoit exciter la curiosité, j'avois passé dans le nord, chargé d'une négociation secrete & importante, lorsque sir James se rendit à Londres avec le projet de s'y fixer. Six mois après, la duchesse de Rutland l'épousa. Éloigné, ayant trop peu de loisir pour m'occuper de ces nouvelles qui intéressent quand le désœuvrement permet de s'amuser de tout, ou j'ignorai le mariage de milady Rutland &

création d'un comte Danby, ou l'un & autre ne laissèrent aucune trace dans ma mémoire.

L'affaire confiée à mes soins heureusement terminée, je demandai mon rappel. On venoit de déclarer la guerre, mon régiment alloit servir, & je voulois le commander moi-même. La cour étoit à Windsor quand j'arrivai. J'y reçus l'ordre de m'embarquer promptement. Milady d'Anglesey m'attendoit à Arundel; je desirois y rester deux jours, & pris tous les arrangements nécessaires pour ne pas me priver du plaisir de la voir.

En passant à Londres, je trouvai chez moi M. Pitel, son écuyer, fort chagrin de s'être laissé enlever sept chevaux Napolitains que sa maîtresse souhaitoit. La duchesse de Cleveland venoit de mourir; ma sœur lui connoissoit cet attelage, & s'étoit hâtée d'envoyer l'acheter. L'humeur ménagere de Pitel l'ayant fait marchander trop long-temps, il avoit été prévenu.

Je sentis beaucoup d'envie d'obliger la comtesse dans cette légere occasion, & de lui mener moi-même cet attelage, si à force d'argent je pouvois engager l'acheteur à me le céder. Je courus chez l'homme qui venoit de le vendre. Il me donna l'espérance de réussir, en m'apprenant qu'un nommé Palmer, espece de brocanteur lié avec quantité de jeunes lords, & s'entremettant de toutes sortes d'affaires, avoit acheté les chevaux; sans doute chargé par un autre de l'emplet-

[illegible] le dessein d'en tirer avantage en [illegible] Il m'indiqua la demeure de ce [illegible] je m'y rendis à l'instant.

[illegible] arrêtoit à peine à sa porte, [illegible]. Une femme assez jolie me dit, [illegible], de monter vîte. Elle ne demanda [illegible] mon nom, ni ce qui m'amenoit. [illegible]arité me frappa. Comme je mon[illegible] sur un escalier étroit & tournant, [illegible] d'en-haut : eh, mon cher comte, [illegible] avez écrit que peut-être vous ne [illegible] pas ; je n'espérois plus de recevoir [illegible] main de miss...... Celui qui par[illegible] découvrant alors tout entier, loin [illegible], poussa un cri de surprise, & j'en [illegible] de joie en reconnoissant sir James [illegible]

[illegible] de cette rencontre, & sensible au [illegible] le revoir, je l'embrassai tendrement. Il me rendit mes caresses, & m'introduisit [illegible] un grand cabinet un peu obscur, [illegible] nous assîmes. Après les premiers [illegible], il me pria de l'instruire du sujet [illegible] conduisoit chez Palmer. Je satisfis [illegible] il me dit d'un air embarrassé, [illegible] parti le matin de Londres, [illegible] pas de huit jours, & ne pour[illegible] me servir, l'attelage ne dé[illegible] de lui. Je lui demandai à mon [illegible] dans cette maison, & l'ex[illegible] paroles qu'il venoit de m'a[illegible] prenant pour un autre. Il [illegible], rougit ; éludant ma ques[illegible] la de mon frere, regretta sa

erte; changeant tout de suite de conversa-
on, il m'entretint du mariage de lady Hun-
ey, de la situation fâcheuse où la folle paf-
on de sa mere alloit le réduire, sans l'ex-
ême amitié d'une parente dont la généro-
é venoit depuis un mois de relever sa for-
ne, même de lui faire un sort capable de
nplir toute son ambition : il ajouta que
n premier soin, en arrivant à Londres,
oit été de m'y chercher; & que me croyant
core actuellement en Prusse ou en Dane-
ırk, il s'étoit trouvé très-étonné de me
ir à la place du comte Overbury, à l'inf-
ıt même où cet ami s'excusoit par un bil-
de venir le joindre en ce lieu, pour lui
ıdre un léger service, après l'avoir engagé
-même dans l'affaire où il lui devenoit
le.

Si un homme qui a seulement deux heu-
à rester à Londres, peut vous obliger,
n cher James, lui dis-je, disposez de
i. Je me trouverai heureux de vous servir.
ne regarda, rougit encore, & me répon-
qu'on n'employoit pas indifféremment
s ses amis aux mêmes usages. Comme je
ınoissois le comte Overbury pour un hom-
peu régulier dans ses mœurs, ce propos
fit penser qu'une intrigue galante attiroit
ames en ce lieu. Ne voulant pas le trou-
-, j'allois me lever & lui dire adieu,
nd une porte opposée à celle par où j'é-
entré s'ouvrant assez brusquement, je
paroître un ministre en surplis. Il s'avan-
vers nous en souriant; mais sir James,

courant précipitamment au devant de ses pas, l'arrêta, & lui demanda avec autant d'humeur que de vivacité, s'il ne me voyoit point. Le ministre m'envisagea, changea de couleur, recula, sortit & referma la porte: sir James resta debout, immobile, muet, les yeux fixés à terre, & dans une consternation inexprimable.

Le désordre où je le voyois, ses premières paroles & l'apparition de ce prêtre, me découvroient assez le sujet de l'embarras de sir James. Il alloit contracter un mariage secret: tout me l'annonçoit. Je me sentois extrêmement mortifié d'avoir pénétré ce mystere, & de causer de l'inquiétude à un homme que j'aimois. Chagrin d'être venu si mal-à-propos, cherchant à le quitter sans lui *laisser* connoître mes soupçons, je prenois congé de lui, quand revenant à lui-même, il tressaillit, m'arrêta: un moment, milord, me dit-il; au nom du ciel, accordez-moi un seul instant; vous en avez trop vu pour ne pas comprendre ce qui va se passer ici. Ma fortune, mon honneur sont à présent entre vos mains: qu'allez-vous penser? Comment me regarderez-vous? Quelle idée va vous donner de moi une action si contraire à mes propres principes? Je suis perdu! Et se jettant sur un siege, cachant son visage, respirant à peine: ah, mon dieu, ah, mon dieu! répétoit-il, je suis le plus malheureux des hommes!

Ses ... me surprirent, & sa dou... ...lai à lui, je l'embrassai

-ce de moi, lui dis-je, que vous devriez
us défier? Craignez-vous mon indiſcré-
on? Loin de vous affliger du haſard qui
'inſtruit, oſez dépoſer vos ſecrets dans le
in d'un ami fidele. Vous vous mariez; je
vois. Cette démarche, contraire peut-être
vos intérêts, eſt ſans doute néceſſaire à vo-
e bonheur. Pourquoi la blâmerois-je? Pour-
uoi me donneroit-elle de vous une idée
éſavantageuſe? Eh, mon ami, je ne ſuis
oint ſévere; & ſans bleſſer les préjugés reçus,
l eſt des uſages adoptés dont je ne me ren-
lrois point eſclave. Me croyez-vous capa-
ole de condamner les mouvements tendres
& naturels qui nous font diſpoſer de notre
cœur ſans conſulter l'orgueil ou la fortune?
Ma propre expérience m'a trop appris com-
bien des nœuds formés par la raiſon, le de-
voir & l'obéiſſance, peuvent répandre d'a-
mertume ſur nos jours.

Ah, mon cher Charles, s'écria ſir James en me ſerrant avec tranſport, votre indulgence me charme! Je tremblois en vous voyant pénétrer un ſecret que jamais je n'euſſe oſé vous confier. Courant alors ſur l'eſcalier, il appella. Partez, dil-il, il en eſt temps; & revenant à moi : pardonnez ma réſerve & la froideur apparente qu'elle vient de mettre dans mon accueil, s'écria-t-il; ma cruelle poſition m'a rendu preſqu'inſenſible au plaiſir de revoir un ami ſi chéri, ſi digne d'être toujours préſent à mon ſouvenir, & dont j'ai r[illegible] 'aité le retour. Je l'avoue, une [illegible] 'ue me ſubjugue, m'entraîne

loin de moi, me fait oublier mes devoirs, me force à tout sacrifier au desir violent d'attacher à mon sort une créature charmante. Ah, milord! rien n'a pu la séduire. L'indigence, l'abandon, le besoin n'abattent point sa fierté : il ne me reste contre sa résistance opiniâtre que cette odieuse cérémonie, dont le projet m'a long temps révolté. Après tant de combats inutiles, je m'y détermine enfin; mon amour l'emporte sur ma répugnance. Je sais tout ce qu'on peut m'opposer, je me condamne moi-même, j'ai honte de ma foiblesse, je gémis d'y céder : mais cette fille hautaine est l'écueil de ma raison, de mes principes, de mon honneur! Je l'aime, je l'adore, je ne puis exister sans elle, il faut que je meure, ou qu'elle soit à moi.

Ces mots d'indigence, d'abandon, m'avoient d'abord intéressé pour celle qui inspiroit une ardeur si vive à sir James; mais les reproches dont il s'accabloit, me donnerent d'elle des idées moins favorables. Je jugeai que mon ami, victime du manege adroit d'une femme savante dans l'art d'asservir les ames foibles, alloit peut-être se couvrir de ridicule par son mariage. Je ne lui cachai point ma pensée, & l'exhortai à vaincre son amour, si véritablement l'objet en étoit indigne.

Indigne de moi, elle! dit-il d'un ton attendri. Ah, milord! Jenny, l'aimable Jenny seroit digne de vous-même. Son ame est aussi noble que la mienne est passionnée pour elle. Belle, vertueuse, infortunée, qu'elle devroit

inspirer d'égards, de respect! Comment suis-je!... O mon ami, j'hésite encore; je tremble en songeant aux suites cruelles... Mais on est allé la chercher, elle va venir... Près de l'heureux moment, quand je vais jouir enfin du plaisir délicieux de la voir soumise, peut-être sensible!... Ah! le sort est jeté, ajouta-t-il; je n'ai pas la force renoncer à mon bonheur.

Eh, d'où naissent vos craintes, d'où s'é-vent donc vos remords, lui demandai-, étonné de ses discours? Quoi! l'i-galité des biens rend-elle une union oins sortable? Comment ce léger obstacle us a-t-il jamais retenu? Quel est le sujet votre trouble, de vos agitations? Pouvez-us me faire ces questions, reprit-il? Ne yez-vous pas où m'expose cette démar-e, si elle est connue? J'espere la justifier jour; mais à présent elle m'aviliroit, elle perdroit. Je ne vous entends point, mon er James, lui dis-je; depuis quand est-il onteux de se montrer sensible & généreux? ous pensons bien différemment. Si le ciel poit mes tristes liens; si, comme vous, ouvois disposer de ma main, mon cœur roit seul le choix de la compagne de je. J'aimerois à relever le sort d'une stimable, & j'avouerois hautement des s formés par l'amour & le désintéres-nt.

j'avois eu le moindre soupçon de la vé-, le changement de visage de sir James eût irci tous mes doutes; mais sans défiance son caractere, ignorant absolument sa

position actuelle, je ne savois à quoi attribuer le nouvel embarras qu'il laissoit paroître. Un peu de curiosité se mêlant peut-être au desir de l'obliger, je me proposai d'assister à son mariage, & lui offris de prendre la place du comte Overbury.

Sir James me regarda, voulut parler, hésita. Il prit mes mains, les serra; & dans un mouvement passionné: Charles, mon cher Charles, répéta-t-il plusieurs fois, si vous saviez, si j'osois vous dire... Mais non, tout est prêt, elle va venir. Comment reparoîtrois-je devant elle?... Il faut l'épouser, ou la perdre pour jamais! Une voiture arrêtée, un grand coup frappé à la porte, parut le mettre hors de lui-même. Il me demanda la permission de passer dans la chambre prochaine. Je restai seul un instant. Sir James rentra, suivi du ministre & de son clerc. Puisque vous le voulez, milord, me dit-il d'un air plus tranquille, j'accepte votre offre obligeante: mais, si jamais vous me rappeliez la cérémonie où vous desirez assister, souvenez-vous, je vous en prie, que je ne souhaitois point un témoin si illustre de mes engagements, & que vous-même m'avez forcé d'abuser de vos bontés. Il ouvrit alors la porte par où j'étois entré, & sortit en m'avertissant qu'il alloit amener celle dont je consentois à devenir le pere.

Cette affectation à me faire remarquer qu'il ne m'eût pas choisi pour témoin de ses engagements, me frappa désagréablement; elle rappela mes premieres idées. Je repris une

ɔinion très-déſavantageuſe de la perſonne ıe ſir James épouſoit, & commençai à me pentir de l'eſpece d'obſtination qui me ɔrtoit à l'aider dans une démarche inſen-e. En paroiſſant avec lui, vous détruiſîtes ɜs ſoupçons; l'admiration leur ſuccéda, & ː plus vif intérêt s'y joignit. Touché de air d'abattement répandu ſur votre viſage, ɛ ne pus me défendre d'en demander la :auſe à ſir James. Je le preſſai de me dire s'il è croyoit aimé, ſi perſonne ne vous contrai-ʒnoit à lui donner la main. Ses réponſes & la triſteſſe de vos regards me perſuaderent que vous ne l'aimiez pas; je ne voyois point dans vos yeux cette joie douce qui perce au travers de la modeſtie, & laiſſe échapper des marques d'une ſatisfaction intérieure. Sir James penſa perdre connoiſſance, en prononçant le ferment qui l'uniſſoit à l'aimable fille dont il deſiroit ſi ardemment la poſſeſſion; ſon trouble, des mouvements ſi peu convenables à l'occaſion, m'étonnerent; je m'abandonnai à mille idées vagues; aucune ne me rapprocha de la triſte vérité. L'heure me preſſant, je vous quittai immédiatement après la cérémonie, emportant le regret de penſer qu'en aſſurant votre fortune, peut-être vous n'aſſuriez pas votre bonheur.

Je reſtai près d'un an hors du royaume, ſans ceſſe occupé de travaux militaires. Sir James m'avoit promis de m'écrire; il ne le fit point. Sa négligence me toucha; je revins à Londres, & je ne le vis paroître ni à la cour, ni dans les lieux où je devois naturellement

le rencontrer. Dès les premiers jours de mon arrivée, un gentilhomme à moi me pria de vouloir bien m'intéreſſer en faveur de ſon frere, miniſtre en Écoſſe, pour le faire nommer à un bénéfice dépendant de milord Danby. Je croyois ne pas connoître ce lord: mais le deſir d'obliger un homme qui m'étoit attaché, me conduiſit à ſa porte. Malade depuis pluſieurs jours, il ne voyoit perſonne : on m'écrivit. Deux heures après je reçus de ſa part une invitation preſſante d'aller le voir avant la fin du jour, ſi je le pouvois ſans trop me gêner. A l'inſtant même j'y retournai : on ſe hâta de m'annoncer; ſes gens ouvrirent ſes rideaux, & ſe retirerent. En jetant les yeux ſur le lit de milord Danby, je reconnus, avec autant de ſurpriſe que d'attendriſſement, ſir James Huntley, pâle, abattu, le viſage inondé de larmes, & paroiſſant accablé de douleur.

Que vois-je, m'écriai-je en me précipitant pour l'embraſſer! Quel état, mon cher James! Eh, grand dieu! devois-je m'attendre à vous trouver dans une ſituation ſi fâcheuſe? Mais êtes-vous milord Danby? Eſt-ce vous qui me demandez, ou le haſard nous raſſemble-t-il encore?

Il me tendit la main ; & preſſant foiblement la mienne : plût au ciel, me dit-il, que ce nom fatal ne m'eût jamais été donné, que jamais l'ambition ne m'eût fait accepter un titre, cauſe de mes malheurs & de ma honte! La compaſſion ſe peint déja ſur vos
iouta-t-il; ah, milord, ces marques de

de vos bontés pour un ingrat, augmentent mon désespoir! Par quel lâche procédé j'ai payé l'amitié dont vous m'honoriez! Cessez de me plaindre; j'ai mérité vos reproches, votre indignation, vos mépris! Mais je suis puni, j'ai perdu tout ce qui m'attachoit à la vie! Heureux du moins, si, par un aveu sincere, j'obtiens de vous le pardon de mon crime, si je vous intéresse au sort de la triste victime de ma trahison!.. Mais où la trouver, s'écria-t-il avec une extrême agitation? Où est-elle? qu'est-elle devenue? Affligée, errante, abandonnée à sa douleur, à ses craintes, sans asyle, sans secours!... Ah, milord, je me meurs! Détournant alors son visage, il poussa des cris, des gémissements, & pénétra mon cœur de la plus tendre pitié.

Eh, mon ami, pourquoi vous ferois-je des reproches, lui dis-je? De qui me parlez-vous? Qu'attendez-vous de moi? Comment ma vue excite-t-elle en vous des transports si violents? Quand vous m'auriez donné un juste sujet de me plaindre de vous, votre état m'engageroit à l'oublier. Calmez vos sens; comptez sur un ami sensible, indulgent, qui vous aime toujours. Parlez, mon cher James, parlez avec confiance; & si je puis vous servir, ne m'offensez pas en doutant de mon zele.

Moi, votre ami, reprit-il! ah, milord, je me reconnois indigne de ce titre! Je vous ai trompé, je me suis trompé moi-même. Le hasard, les circonstances, la noble franchise

de votre caractere, qui vous fit mal interpréter mes diſcours, la honte d'avouer une trame ſi baſſe... Ah, que n'ai-je pu la ſurmonter cette honte! que n'oſai-je vous confier mon infame projet! Il ſeroit reſté ſans effet. Un ami ſi vertueux m'auroit rappelié à l'honneur, à l'humanité : oui, milord vous m'auriez ſauvé de ma foibleſſe, des lâches complaiſants dont les vils conſeils.... Il s'interrompit, & ſe jetant dans mes bras, redoublant ſes pleurs : je vous demande un généreux pardon, continua-t-il; daignez me l'accorder, y joindre une ſeconde grace, ſeule capable d'adoucir l'horreur de mes derniers inſtants. Ce n'eſt pas pour moi que je vous implore, c'eſt pour l'infortunée.... Hélas, j'ai comblé ſon malheur! O mon cher Charles, ſi jeune, ſi belle, expoſée au danger de retrouver un protecteur auſſi perfide, auſſi bas!... Quoi, j'ai pu la tromper, abuſer de ſa cruelle ſituation!... Il s'arrêta; & jetant autour de lui des regards furieux, il reprit la parole pour s'accabler de reproches, ſe donner les noms les plus odieux. De vives exclamations, des imprécations terribles, entre-mêlées de cris, de larmes, & la violence de ſes mouvements, le firent enfin tomber dans des convulſions effrayantes, & je me vis contraint d'appeller du ſecours.

Pendant que j'aidois à le ſoulager, à lui rendre l'uſage de ſes ſens, je me livrois à mille idées confuſes; vous étiez l'objet de ſa douleur, je n'en pouvois douter : mais comment s'accuſoit-il de vous avoir trompée, & de

quelle offenſe me demandoit-il pardon? Nos intérêts ſembloient ſe rapprocher, s'unir par ces diſcours : cependant vous m'étiez inconnue. Je me perdois dans ces réflexions, quand milord Danby revint à lui-même. Remarquant mon empreſſement à le ſecourir, il me remercia d'un air pénétré de reconnoiſſance, & me pria de lui permettre de chercher du repos, me conjurant de revenir le lendemain. Il eſpéroit, diſoit-il, ſe trouver plus tranquille, & en état de m'ouvrir ſon cœur.

J'y retournai le jour ſuivant. Il me parut auſſi triſte, mais moins agité. Après de longues préparations, il m'apprit votre naiſſance, vos malheurs, ſon amour pour vous, la pureté de ſes intentions pendant ſon ſéjour chez milord Clare, le voyage qu'il fit en Écoſſe, comment il perdit vos traces, ſon mariage avec la ducheſſe de Rutland, ſes regrets de n'être plus libre quand il vous retrouva, ſes offres, vos refus, le crime où l'amour déſeſpéré l'avoit conduit; il me rendit un compte fidele de ce qui s'étoit paſſé chez miſtriſs Roberts, de ſa hardieſſe à vous enlever du carroſſe de ſa femme, de votre maladie, de l'horreur qu'il vous inſpiroit; enfin de votre fuite, & de la douleur où elle le livroit. Inquiet de l'aſyle où vous vous ca-
z, il ſe reprochoit amérement de n'avoir
lé aux inſtances de la ducheſſe de Rut-
Cette dame exigeoit abſolument qu'il
nît entre ſes mains, & partît auſſi-
Vienne. Vivement offenſée de ſa

[illegible] de ses refus, la duchesse quitta Londres sans le voir, & lui écrivit de ne jamais [illegible] devant elle. Milord Danby [illegible] étrange récit, en me demandant [illegible] généreux pardon de sa faute, en [illegible] de ne pas lui refuser la grace qu'il [illegible] de moi.

[illegible], je retenois avec peine les [illegible] d'indignation que de tels [illegible] dans mon ame. Honteux du [illegible] qu'il avoit osé me laisser faire, [illegible] par tous ses [illegible] unis pour abuser de votre [illegible], je sentois renaître au fond de mon [illegible] cette tendre compassion dont vous l'a[illegible] chez Palmer. Si la [illegible] de ma [illegible] dut prouver à milord Danby que j'étois incapable d'ajouter l'aigreur du reproche à l'accablement d'un homme déja [illegible] de douleur, mes expressions ména[illegible] mais froides, durent aussi le préparer à [illegible] une amitié que le mépris venoit [illegible]. Je le priai de s'expliquer sur ce [illegible] qu'il exigeoit de moi. Je pourrois [illegible], mais il ne m'étoit plus possible de l'aimer.

Il se fit alors apporter un petit coffre de la [illegible]. Il contenoit vos pierreries, vos bijoux, [illegible] considérable en billets de ban[illegible] d'acquisition de cette terre où [illegible] vous voir habiter. Il me conjura [illegible] chercher, d'employer tous mes [illegible] retrouver, à faire passer dans [illegible] le foible dédommagement qu'il

pouvoit vous offrir. Il espéroit qu'après sa mort vous auriez moins de répugnance à recevoir ses dons, que vous pardonneriez peut-être à la mémoire d'un malheureux, séduit par de lâches conseils trop conformes à ses desirs, pour ne pas égarer un cœur livré à la passion la plus forte qu'on eût jamais ressentie.

Je croirois manquer au devoir le plus indispensable, lui dis-je, si je refusois de m'empresser à suivre les traces de l'infortunée dont vous venez de me rendre l'ami. La part indirecte que j'ai à son malheur, me donne pour elle les sentiments d'un tendre frere. Oui, milord, je la chercherai, je desire ardemment de découvrir son asyle; mais déposez chez un homme public ces effets destinés à miss Jenny. Il suffira de me remettre un écrit qui lui donne le pouvoir de les retirer, en supposant qu'elle veuille accepter vos bienfaits. Si d'exactes perquisitions me font connoître sa retraite, je m'engage à vous instruire de l'heureux succès de mes démarches : mais vous devez penser, milord, que je n'ai pas dessein de vous rendre sur elle des droits usurpés & tyranniques. Maîtresse de sa volonté, miss Jenny le sera de recevoir ou de rejeter vos présents. Si elle les dédaigne, vous ne troublerez plus cette fille déja trop heureuse ; vous ne tenterez point de vains pour obtenir un pardon qu'elle peut efuser sans injustice ; vous cesserez de une personne indépendante ; vous la z libre dans ses sentiments & dans sa

conduite. Si vous vous soumettez à cette loi, que je crois pouvoir vous imposer, je prendrai toutes les mesures convenables pour remplir vos desirs. Mais ne promettez pas légérement, milord : la moindre atteinte portée à votre parole, au serment que j'exige, auroit des suites fâcheuses, & me rendroit l'irréconciliable ennemi d'un homme que je me suis plu long temps à croire digne de mon amitié.

Ah! trouvez-la, milord, trouvez-la, s'écria-t-il; secourez-la, consolez cette fille charmante; qu'elle vive paisible & heureuse sous votre protection! Non, jamais je ne la troublerai; le vœu le plus ardent de mon cœur est de lui donner un ami vertueux. Alors il me jura de tenir l'engagement qu'il prenoit avec moi. Après lui avoir demandé les éclaircissements propres à me guider dans mes recherches, je le quittai, peu disposé à le revoir; cependant j'envoyois tous les jours savoir de ses nouvelles, & lui fis deux ou trois courtes visites, vaincu par ses prieres & le desir qu'il montroit de me parler. Après un mois de souffrance, il se rétablit un peu, & partit pour Vienne, convalescent, foible encore, ignorant ce que vous étiez devenue, & livré à la plus profonde tristesse.

Mon premier soin avoit été d'écrire à mistriss Palmer. Je lui adressai ma lettre en Irlande, où elle venoit de passer. Cette femme me montra peu de confiance dans sa réponse. Avant de m'instruire, elle exigeoit que milady d'Anglesey voulût bien l'assurer qu'elle-

même prendroit la jeune dame ſous ſa protection. Obligé d'informer ma ſœur de votre aventure, j'obtins tout de ſa complaiſance. Elle envoya un exprès à miſtriſs Palmer; mais pendant que j'attendois impatiemment le retour de ſon courier, vos tablettes apportées à milady par Bella & les diſcours de cette fille nous perſuaderent que vous étiez chez ſa tante. Pour éclaircir mes doutes, je pris l'habit & le nom d'un chapelain de milady d'Angleſey. Le reſte vous eſt connu. Avant de m'embarquer, j'écrivis à milord Danby. Il apprit avec tranſport dans quel aſyle je vous laiſſois. Les lettres de milady me découvrant vos ſentiments, j'ai cru pouvoir l'aſſurer que la noble fierté de miſs Jenny s'oppoſeroit toujours à l'intention où il étoit de l'obliger. Je lui ai renvoyé le papier qu'il m'avoit remis; il m'a renouvellé la promeſſe de ne plus vous troubler, & je ſuis ſûr qu'il tiendra ſa parole.

A préſent, chere miſs, continua le comte d'Arundel, daignez prononcer mon pardon, daignez voir en moi le frere de votre amie; j'ai deſiré qu'elle fût ſeule témoin de notre premiere entrevue; je craignois d'exciter en vous une ſurpriſe capable d'expoſer votre ſecret; il eſt facile à cacher, votre cruelle aventure eſt abſolument ignorée; la prudence de milady Rutland ne lui a pas permis de tacher la réputation de milord Danby, en faiſant éclater le ſujet de leur méſintelligence. Ceux qui aiderent à vous tromper, ont le plus grand intérêt à ſe taire.

Milord Overbury ne vous a point vue; que votre innocence vous console d'un événement dont jamais vous n'avez dû rougir; oubliez vos malheurs dans le sein de l'amitié; soyez notre sœur, notre amie... Oui, elle est notre sœur, interrompit vivement milady d'Anglesey, en prenant mes mains & celles du comte, qu'elle serra ensemble: oui, ma chere Jenny, vous êtes ma sœur, vous m'aiderez à reconnoître les bontés de mon aimable frere, en vous empressant, comme moi, à rendre tous ses moments heureux. En parlant, elle essuyoit mes larmes, elle me faisoit les plus douces caresses. Touchée, émue, pénétrée, je passai mes bras autour d'elle; milord Arundel nous pressa toutes deux dans les siens; la reconnoissance & l'amitié ranimerent mon cœur & me rendirent la force d'exprimer mes sentiments à des protecteurs si dignes de la tendre vénération qu'ils m'inspiroient.

Pendant long-temps je conservai de la tristesse & sentis de la contrainte, il me paroissoit impossible de m'accoutumer jamais à prendre avec milord Arundel cet air de confiance & de familiarité, que donne l'habitude de se voir sans cesse & de converser ensemble. Sa présence excitoit ma rougeur, souvent mes larmes; une extrême confusion me faisoit éviter ses yeux, & me forçoit à baisser les miens devant lui; mais son application continuelle à détourner mes idées de mon humiliante aventure, son amitié pour moi, ses tendres égards m'amenerent peu à

peu à ne plus mettre de différence entre milady d'Anglefey & lui. Ah, madame, que de nobleſſe, de candeur, de bonté dans l'ame de mon généreux ami! que d'équité, de véritable grandeur, ſans aucun mêlange de hauteur ou d'oſtentation! J'ai vu milord Arundel payer les frais d'un procès intenté & gagné pendant ſon abſence par ſes gens d'affaires; je l'ai vu donner au malheureux plaideur chaſſé de ſon héritage, la terre conteſtée & déja rentrée dans ſes domaines; traitant de barbare & d'inhumaine la loi qui permettoit de dépouiller un enfant de ſes biens, parce qu'en les acquérant, ſon pere avoit négligé des formalités dont l'oubli ne formoit un droit que pour l'homme injuſte.

Objet des attentions, des complaiſances du comte d'Arundel & de milady d'Anglefey, mes jours s'écouloient dans une parfaite tranquillité; tous mes moments étoient paiſibles, je dirois heureux, ſi après avoir éprouvé d'humiliantes diſgraces, on pouvoit jouir du préſent, ſans en troubler la douceur par le ſouvenir du paſſé. C'eſt alors que j'eus le bonheur de vous voir & de vous plaire, madame, chez la vicomteſſe de Belmont; vous ne me laiſſâtes point ignorer le principe du goût vif qui vous portoit à m'aimer; vous trouviez en moi l'image d'une amie dont vous chériſſez la mémoire. Que mon cœur ſe ſentoit ému de vos diſcours! avec quel plaiſir je vous entendois répéter les louanges de lady Sara! que vos regrets me touchoient, qu'ils exci-

toient d'attendrissement dans mon ame! Vous connoissiez peu milady d'Angiesey; vos bontés pour moi vous engagerent à vous lier plus particuliérement avec elle; souvent vous m'honoriez de vos visites. Surprise & charmée en voyant le portrait de lady Alderson dans mon cabinet, vous le considérâtes longtemps; vous ne pouviez détourner vos regards de cet agréable tableau. Croyant que je le tenois du hasard, vous me le demandâtes. Embarrassée, interdite, je n'osai répondre. Vous insistâtes, je promis de vous le donner; mais je trompai votre attente, en vous envoyant le mien. Vous cherchâtes à pénétrer le motif de mon attachement pour un portrait dont je ne pouvois avoir connu l'original; je m'apperçus qu'il excitoit en vous un desir curieux, & je me sentois disposée à le satisfaire, quand votre départ précipité m'obligea de remettre cette confidence à un autre temps. L'absence n'a point diminué votre constante affection; vos lettres toujours plus tendres en sont des preuves assurées. Ma respectueuse reconnoissance m'engage à vous dévoiler mon sort, à vous établir juge de ma conduite, & des motifs qui déterminent mes démarches; le besoin d'être encouragée me porte à desirer l'approbation d'une personne qui m'est chere: oui, mon cœur déchiré cherche dans l'amitié un dédommagement du sacrifice qu'il lui fait. Ah, madame, qu'il est grand ce sacrifice! L'honneur l'exige, c'est assez; ses principes sont ma loi, ils seront mon éternelle consolation.

On peut ſouffrir beaucoup en s'immolant à des devoirs pénibles, mais jamais le repentir n'accompagne nos douleurs : non, jamais le regret ne ſe mêle au ſouvenir d'une action généreuſe ; & toute victoire remportée ſur nos paſſions, ſi elle eſt la ſource du bonheur des autres, doit en devenir une de ſatisfaction pour nous-mêmes.

Deux années s'écoulerent ſans apporter aucun changement dans mon heureuſe ſituation. Milord Arundel commandoit alors un corps de troupes conſidérable ; il nous quittoit au printemps, & pendant ſon abſence nous parcourions ſes terres, & terminions nos courſes à Bath, d'où nous revenions à Londres attendre ſon retour. Pluſieurs partis ſe préſentoient pour moi ; je répondois à ceux qui m'honoroient de leur attention, qu'ayant peu de fortune & beaucoup de fierté, je n'abuſerai jamais de la foibleſſe d'un cœur tendre, ni de ces mouvements vifs & paſſagers qui conduiſent les hommes paſſionnés à fermer les yeux ſur leurs véritables intérêts.

Sir Ellis de Nevil, deſcendu de l'illuſtre maiſon de Warwick, obſtiné dans ſa recherche, embarraſſa milady d'Angleſey par la grandeur de ſes offres, & la conſtance de ſes ſoins ; comme il la croyoit maîtreſſe de diſpoſer de moi, elle ne trouvoit point de prétexte honnête pour rejeter une alliance ſi convenable en apparence, & que la générosité de ſir Ellis à mon égard rendoit extrêmement avantageuſe. Je m'inquiétai, en

voyant la comtesse prendre une sorte d'intérêt au succès des vœux de cet amant importun, & je craignis de ne pouvoir l'éloigner sans lui déplaire ou la chagriner.

Mais qu'opposez-vous aux desirs de Nevil, me disoit-elle un jour? D'où naît votre répugnance? Ce mariage vous replaceroit au rang que vous deviez naturellement occuper, si la mort prématurée de vos parents n'eût changé votre sort. Eh! pensez-vous, madame, lui répondis-je, qu'il me fût possible de descendre avec sir Ellis dans les avilissants détails où m'engageroit nécessairement l'approbation que je donnerois à ses desseins? Ne lui devrois-je pas l'aveu de ma naissance, de mes infortunes? Tromperois-je bassement ses espérances, lui cacherois-je l'amour de milord Danby, & ses suites cruelles? En supposant la passion de sir Ellis capable de l'égarer assez pour lui laisser les mêmes desirs après une confidence si propre à les éteindre, n'aurois-je rien à craindre du retour de sa raison? Ses réflexions détruiroient bientôt son bonheur, les miennes m'effraieroient sans cesse; le moindre nuage qui obscurciroit le front de mon époux, me sembleroit l'avant-coureur de la plainte ou du reproche. Ah, madame! ajoutai-je en m'attendrissant, permettez-moi de passer mes jours auprès de vous, ne me pressez point d'accepter une autre protection, souffrez ma résistance à vos souhaits, & ne vous offensez pas si j'ose vous dire que jamais je ne suivrai sir Ellis à l'autel.

Eh bien, ma chere amie, me dit la comteſſe, n'en parlons plus. Si j'ai cédé aux inſtances de Nevil, en vous preſſant en ſa faveur, je l'ai fait par un ſentiment de délicateſſe ; j'ai cru devoir ſacrifier au ſoin de vous établir, le plaiſir extrême que je ſens à vivre avec vous. Si ma chere Jenny me perdoit, ajouta-t-elle en m'embraſſant, mes diſpoſitions les plus étendues ne lui aſſureroient pas le ſort éclatant qu'on lui préparoit ; mais j'ai un frere généreux, il rempliroit mes deſirs, & ſuppléeroit au peu de fortune dont je rendrois mon amie maîtreſſe. Je l'avois prié de m'aider à vous déterminer dans une affaire où je croyois votre bonheur intéreſſé ; par une bizarrerie difficile à concilier avec ſon caractere, il ſemble bleſſé de mon amitié pour Nevil, il la traite de partialité. Tenez, ajouta-t-elle en me donnant une lettre de milord Arundel, voyez ſa réponſe : ſi je n'ai pas pénétré plus loin que lui-même dans ſon cœur, je n'entends point le ſens de ſes expreſſions. Je pris la lettre de milord, & j'y trouvai ces paroles.

Lettre de milord Arundel, à milady d'Anglesey.

« Je n'écrirai point à miſs Jenny. Non, „ madame, il m'eſt impoſſible de lui écrire „ dans cette occaſion. Si j'oſois lui donner „ un conſeil, je craindrois de me repentir „ le reſte de ma vie de n'y avoir point aſſez „ réfléchi. Je croyois le ſort de Nevil dé-

„ cidé. Quand je partis, miss Jenny ne l'ai-
„ moit pas ; si depuis mon absence ses sen-
„ timents ont changé, n'est-elle pas libre?
„ La *presser*, moi! Eh, pourquoi? Son cœur
„ me paroissoit paisible ; pendant deux ans
„ je me suis plu à penser que l'amitié le rem-
„ plissoit tout entier ; mais si Nevil l'a tou-
„ ché, miss Jenny est maîtresse de ses volon-
„ tés. Que lui dirois-je?

„ J'apprends par madame Monfort, que
„ milady Arundel est très-mal : son dernier
„ accès a, dit-on, épuisé ses forces. Des
„ lueurs de raison, assez de douceur, & de
„ longs évanouissements, sont regardés com-
„ me des signes certains de sa fin prochaine.
„ Je viens de lire ces détails avec attendris-
„ sement ; ne puis-je recouvrer ma liberté
„ sans verser des larmes sur le sort d'une
„ infortunée, dont je ne saurois me plain-
„ dre? Après tout, quel avantage doit à pré-
„ sent me procurer ce bien long-temps re-
„ gretté, cette liberté si desirée? Je com-
„ mence à entrevoir que je pourrai en jouir
„ & ne pas me trouver heureux. Mille idées
„ tristes & confuses me troublent, m'in-
„ quietent, & me laissent à peine démêler
„ d'où naît l'agitation de mon cœur.

„ Cependant, en relisant votre lettre, il
„ me paroît moins sûr que miss Jenny par-
„ tage la tendresse de Nevil. Elle se refuse
„ à ses vœux, dites-vous. Eh! d'où vient
„ donc marquer de l'empressement pour une
„ union qu'elle ne desire pas? Pourquoi me
„ prier de vous *aider à vaincre sa résistan-*

„ *ce?* Eh, mon dieu! quelle partialité en „ faveur de Nevil! Laissez miss Jenny dis- „ poser d'elle-même; vous avez tant de pou- „ voir sur son esprit, craignez d'en abuser; „ la position de miss Jenny nous impose „ tant d'égards! La conseiller, c'est la con- „ traindre peut-être. Je sens une sorte de „ peine, dont j'expliquerois difficilement la „ cause. On ne sait guere l'espece de bon- „ heur où l'on fixeroit ses vœux, si l'on étoit „ maître de faire son destin; notre cœur „ forme des souhaits si vagues! Hier encore „ je croyois connoître mes desirs. Adieu, „ ma sœur. „

Eh bien, miss, dit la comtesse, que pensez-vous? Milord Arundel peut être sensible à l'état de la malheureuse Sophie; mais que d'humeur dans sa tristesse! Il blâme mes conseils, je l'ai fâché en approuvant les intentions de Nevil. Ne pénétrez-vous point la cause de cette espece de caprice? Si je ne croyois pas le deviner, je serois bien touchée de sa froideur. Voilà l'unique lettre de mon frere, où je ne trouve point de flatteuses assurances de son amitié.

Cette réflexion de milady me frappa. La seule idée de me voir le sujet de la plus légere dispute, ou de la moindre diminution de tendresse entre des amis si unis, & qui m'étoient si chers, m'affligea vivement. Milady connut mon inquiétude par ma réponse; elle sourit : rassurez-vous, me dit-elle, je vais ôter tout espoir à Nevil. Milord Arundel ne

conservera pas ce ton chagrin ; si mes conjectures sont vraies, si l'événement ne trompe point mon attente, votre cœur sera bientôt attaqué par un amant dont j'appuierai plus fortement les intérêts ; je n'ose m'expliquer davantage. Elle changea tout de suite de conversation ; & comme je ne sentois aucun desir d'être mieux instruite, j'ignorai long-temps ce qu'elle avoit voulu me faire entendre.

Nous étions alors au milieu de l'été ; le nom de milord Arundel retentissoit par toute la Grande-Bretagne. La division qu'il commandoit, invincible sous ses ordres, s'empara de deux places importantes, & chaque jour étoit marqué par les avantages considérables qu'elle remportoit. Mais le comble de la gloire du comte fut cette marche surprenante, cette attaque vive, imprévue, qui étonna l'ennemi & sauva dix mille Anglois, dans un poste mal choisi, où le terrein étroit & fangeux rendoit leur valeur inutile. Combien l'estime & l'amour de la nation auroient reçu d'accroissement, si, pénétrant les véritables motifs d'une démarche si hardie, si courageuse, & connoissant le cœur de milord Arundel, on eût pu s'assurer, comme moi, que l'humanité seule le conduisoit au secours de ses compatriotes abandonnés ! Le prix le plus flatteur de sa victoire, fut la douce satisfaction de les revoir & de les rendre à sa patrie.

Le bonheur constant de nos armes, pendant le cours de cette campagne, en termina de bonne heure les opérations, & milord

repaſſa la mer avant la fin de ſeptembre. Peu de jours après ſon arrivée, il alla viſiter milady Arundel; elle demeuroit à vingt milles de Londres, dans une terre agréable, où l'on avoit raſſemblé autour d'elle tous ceux dont les ſecours devenoient néceſſaires à ſon état. Milord la trouva entiérement rétablie, elle jouiſſoit alors d'une ſanté parfaite; mais ſon eſprit lui parut auſſi égaré qu'auparavant.

Depuis ſon retour de ce petit voyage, le comte ſembla ſe livrer à une ſorte d'ennui qui, loin de ſe diſſiper dans le tumulte du monde & les amuſements variés de la ſaiſon, ſe changea inſenſiblement en triſteſſe. Rêveur & mélancolique, il cherchoit de la ſolitude, s'enfermoit au fond de ſon appartement, & ſouvent nous reprochoit avec tendreſſe de l'y abandonner, de prendre peu d'intérêt aux peines d'un ami ſenſible & malheureux. Cependant, s'il perdit ſa vivacité, ſon enjouement, & peut-être un peu de l'égalité de ſon humeur, il conſerva la douceur naturelle de ſon caractere. Un chagrin ſi profond n'altéra point ſa bonté, n'interrompit jamais ſa généreuſe attention pour les autres. Incapable de goûter aucun plaiſir, il s'occupa toujours du bonheur de tous ceux dont il étoit environné.

Tendrement attachée à milord Arundel, la comteſſe d'Angleſey partageoit ſes peines, ſans paroître inſtruite de leur cauſe ſecrete. Avec le temps, je crus m'appercevoir qu'elle étoit dans la confidence de ſon frere. De longs

entretiens, où l'on ne m'appelloit pas, l'in-terruption [illegible] de leurs discours lorsque j'entrois, des signes d'intelligence, un air de mystere, dont l'amitié s'afflige quand elle [illegible] elle s'en offense; tout affermissoit mes soupçons. Je ne sais quel pressentiment triste & vague s'y joignit, & même une vive inquiétude au chagrin que me donnoit la langueur de milord Arundel.

Sa conduite à mon égard n'étoit point absolument changée, il ne m'évitoit pas; au contraire, il aimoit encore à me voir, mais il sembloit craindre de me parler; il passoit des heures entieres dans mon cabinet, occupé à me regarder dessiner. Souvent il prenoit un crayon, traçoit des caracteres, & les effaçoit [illegible]. Son silence n'avoit rien de sombre ni de désobligeant; attentif à mes moindres mouvemens, toutes mes actions paroissoient l'intéresser; mais si je le pressois de me confier le sujet de sa mélancolie, il se troubloit, baissoit les yeux, soupiroit & me quittoit à l'instant.

Sa réserve, celle de la comtesse, & mes continuelles observations me firent enfin penser que peut-être j'étois l'objet de la tristesse de tous les deux. Quel motif pouvoit engager des amis si sinceres à me cacher leurs peines, si je ne les causois pas? Cette idée s'imprima fortement dans mon esprit. Bientôt elle devint un supplice insupportable pour mon cœur. Sans cesse appliquée à découvrir [illegible] le refroidissement de la comtesse, ou du moins la raison d'un silence qui

me l'annonçoit, je me persuadai que ma cruelle aventure avec milord Danby venoit d'éclater par l'indiscrétion de ses complices, peut-être par la sienne; qu'il ne convenoit plus à la comtesse d'Anglesey de traiter comme sa parente, comme son amie, une personne dont l'infortune connue exigeoit la retraite. Sans doute elle cherchoit avec milord Arundel les moyens de me préparer à cette dure séparation. J'entendis un soir milady s'écrier : *non, mon frere, non, miss Jenny ne pourra point y consentir, elle ne m'abandonnera jamais volontairement.* Frappée de ces expressions, je passai la nuit dans la plus triste inquiétude. Agitée, troublée, hors de moi-même, je courus le matin à l'appartement de la comtesse; & me jetant entre ses bras : ah, parlez-moi, madame, lui dis-je en pleurant, parlez-moi! Je dois vous quitter, je le sais, je n'en puis douter, vous craignez de me l'apprendre, une généreuse compassion me ferme le cœur de milord & le vôtre. Ah, daignez ne me rien taire! Mon ame, accoutumée à l'amertume, peut supporter une grande douleur, mais jamais, jamais la certitude de vous être importune, ou de vous causer la plus légere peine.

Milady me serra tendrement, ses larmes se mêlerent avec les miennes : me quitter, dit-elle, vous, ma chere amie, me quitter! quand j'attends de vous seule de la consolation, même des secours! Eh, comment vous croiriez-vous importune dans une maison où l'on vous aime, où le bonheur de

ceux qui l'habitent, dépend de vous, est attaché à votre présence? Que deviendroit milord Arundel, s'il ne vous y rencontroit plus? Hélas! l'exemple de l'infortuné comte d'Anglesey me fait trembler pour son aimable frere. Ah, Jenny! ma chere Jenny, ne me rendrez-vous point l'espérance de le conserver?

Moi, madame, moi! répétai-je avec surprise. Eh, que puis-je? Tout, interrompit-elle vivement. Il vous aime, il vous adore; voilà son secret & le mien; la crainte & la douleur me l'arrachent, me font négliger ses prieres & trahir sa confiance. Ah, si je perdois mon frere! s'il succomboit, si cette affreuse mélancolie me l'enlevoit! O ma chere amie, refuserez-vous de m'aider à ranimer ses esprits abattus? Verrai-je mourir milord Arundel? Ne ferez-vous rien pour lui, pour moi, qui vous conjure de le sauver?

Je ne puis exprimer l'espece de mouvement dont cette étrange découverte agita mon ame. Une palpitation violente émut tous mes sens; de l'attendrissement, de l'effroi, je ne sais quelle confusion d'idées, quel mêlange de sentiments m'interdirent, me livrerent à ce trouble qui suspend toutes nos réflexions. Immobile, muette, je laissois couler des larmes, sans m'appercevoir que j'en répandois. De tristes souvenirs me rappellerent enfin à moi-même. Je frémis en contemplant la bizarrerie cruelle de mon sort; elle sembloit me destiner à devenir l'écueil de la sagesse du comte d'Arundel,

comme je l'avois été de l'honneur de milord Danby. La tendre pitié, dont je me sentois pénétrée, ne put l'emporter sur mes craintes. Une position si semblable me livra à la terreur. Ah, comment dites-vous, madame, que je ne dois point vous quitter, m'écriai-je, quand une nécessité absolue m'arrache d'auprès de vous? Non, je ne porterai plus le trouble & la douleur dans l'asyle où l'on daigna me recevoir, avec tant de bonté. Je n'offrirai plus aux regards de milord Arundel le malheureux objet des peines de son cœur; ma retraite fera cesser l'égarement d'une ame si noble. Je fuirai, madame, vous me permettrez de fuir; & saisissant ses mains, les baisant avec ardeur : ô ma généreuse amie, consentez à mon éloignement, lui criois-je en redoublant mes pleurs! L'amour a causé ma plus grande infortune, cette passion m'a été si funeste! Ne m'exposez point à regarder milord Arundel comme un ennemi dangereux. Quoi, je le haïrois, lui, madame! moi qui lui dois une éternelle reconnoissance! Ah, que je parte à l'instant pour lui conserver mon amitié, mon estime, ma vénération! & que jamais le frere de milady d'Anglesey n'éleve dans mon ame un sentiment dont il puisse se plaindre.

Ah! que vous m'affligez, reprit la comtesse! Devez-vous craindre l'amour de milord Arundel? Doutez-vous de la noblesse de son cœur, de l'innocence de ses desirs? Gardez-vous de concevoir des soupçons qui

l'abaiſſent un inſtant dans votre idée. Plaignez moi d'en être la premiere cauſe. Hélas! ſans mon fatal penchant, ſans l'imprudente démarche où la jeuneſſe & l'erreur m'engagerent, le comte d'Arundel, libre encore peut-être, pourroit offrir ſa main à ma charmante amie; il la placeroit au rang qu'elle mérite ſi bien d'occuper; il ſeroit heureux par elle, & leur commune félicité deviendroit la ſource inépuiſable de la mienne.

Le ſentiment généreux qui lui faiſoit tourner ſes réflexions ſur elle-même, ce regret ſi tendre, excité par ſa bonté, par ſon amitié pour moi, émut puiſſamment mon ame. Je condamnai mes vaines frayeurs, je rougis d'avoir oſé les laiſſer paroître. Ordonnez de mon ſort, madame, lui dis-je, guidez mes démarches, ma vive reconnoiſſance vous aſſure d'un cœur dont l'attachement n'eſt point limité. Je ſuivrai vos avis, vous me verrez toujours ſoumiſe à vos volontés; mais examinez ma ſituation, voyez combien elle vient de changer. J'ai cru devoir tout à l'amitié, & c'eſt l'amour qui m'a comblé de bienfaits. Parée de ſes dons, ſouvent dangereux, toujours aviliſſants, comment puis-je lever les yeux ſur milord, ou les tourner ſur moi-même? Non, ma chere Jenny, reprit la comteſſe, non, vous ne devez rien à l'amour. Les premiers ſoins de milord Arundel n'eurent pour objet que le deſir de vous ſouſtraire au pouvoir d'un vil ſéducteur, & de réparer une faute involontaire. Si depuis, [illegible]mes ont touché ſon cœur, un long

temps s'est passé avant qu'il osât se l'avouer à lui-même. Des mouvements jaloux, excités par la recherche obstinée de Nevil, l'éclairerent sur son penchant. L'espérance s'introduisit dans son ame pendant la maladie de lady Arundel, & porta ses sentiments à ce degré de force, où l'on n'est plus maître d'en arrêter le cours, ni d'en réprimer la violence. Je vous demande du secours, continua-t-elle, pourtant j'ignore moi-même ce que je puis exiger de votre amitié. Un événement, dont je dois vous instruire, augmente mon embarras. Il redouble le chagrin de mon frere. Je crois vous connoître assez pour juger du parti que vous prendrez; mais avant de m'expliquer, je voudrois m'assurer des dispositions de votre cœur. Dites-moi, ma chere, ne sentez-vous qu'une froide amitié? ..... Milord Arundel seroit moins malheureux peut-être, si ses peines vous intéressoient.... Mon frere est si aimable! pourroit-il vous être indifférent? Si la mort de lady Sophie lui permettoit enfin de laisser éclater cette passion si vive, si tendre... Il est si digne d'être aimé! Ah! Jenny, refuseriez-vous de le rendre heureux.

Le rendre heureux, répétai-je toute attendrie! lui, madame! milord Arundel, mon généreux protecteur! Quoi, je pourrois le rendre heureux! Que ne m'est-il permis!... Ah! doutez-vous? ... Je n'osai poursuivre; un mouvement inconnu me fit baisser les yeux, soupirer, cacher mon visage dans le sein de milady. Ah, vous aimez mon fre-

re, s'écria-t-elle avec transport! oui, vous l'aimez. Ne rougissez pas de lui accorder une préférence qu'il mérite à tant de titres. O ma chere Jenny! vous serez sa compagne; vous serez ma sœur; nous vous devrons notre bonheur, un bonheur prochain peut-être. Par mon ordre on cache à milord, que lady Arundel a fait une chûte, dont les suites peuvent devenir très-dangereuses. Depuis six jours j'envoie tous les matins un exprès de sa part. L'état de lady Sophie est incertain, je n'ose encore en parler à milord; je voudrois bien ne pas ranimer dans ce cœur si sensible, des espérances que l'événement peut tromper une seconde fois. Mais, ma chere amie, continua-t-elle, l'attendrissement où je viens de vous voir, me persuade que je ne cours aucun risque, en m'acquittant de l'emploi désagréable dont mon frere m'a chargée hier. Apprenez une nouvelle où vous êtes intéressée. Milady, duchesse de Rutland... La porte s'ouvrant alors, offrit à nos regards milord Arundel. La comtesse se tut, & nous nous levâmes toutes deux pour le recevoir. Il s'avança lentement, nous salua. Sa contenance étoit timide, son air triste. Il prit sa place entre la comtesse & moi, nous considéra assez long-temps sans parler. Ses yeux attachés sur les miens, sembloient chercher à pénétrer au fond de mon ame. Eh bien, dit-il enfin en s'adressant à milady, à quoi miss Jenny se détermine-t-elle? Je ne l'ai point encore instruite, répondit la comtesse. Eh, quel a donc été le

sujet

ſujet de votre entretien, demanda-t-il avec vivacité ? d'où naît ſa triſteſſe ? de quoi miſs Jenny peut-elle s'affliger ? J'ai cru devoir la préparer à m'écouter, reprit la comteſſe. Fâchée d'être obligée de lui parler de milord Danby, j'ai voulu.... Milord Danby, interrompis-je, ſurpriſe d'entendre ce nom déteſté ; vous, madame, me parler de lui ! Je ne puis m'en diſpenſer, reprit-elle. La ducheſſe de Rutland eſt morte depuis un mois ; j'allois vous le dire quand le comte eſt entré. L'héritier de ſa fortune vous en offre le partage. Il demande la main de miſs Jenny, comme un bien à lui, déja poſſédé, & dont la réclamation lui paroît juſte. Mais écoutez-le lui-même. Prenant alors deux lettres ſur la cheminée ; malgré mes oppoſitions & mes prieres, elle en ouvrit une, & me força d'entendre ces paroles.

Lettre de milord comte Danby, à milord comte d'Arundel.

“ Le ſouvenir toujours vif des juſtes re-
„ proches que j'ai mérités de vous, milord,
„ me feroit craindre de vous trouver peu
„ favorable à mes intentions, ſi dans une
„ démarche où l'honneur s'accorde avec
„ mon penchant, je n'étois ſûr de votre ap-
„ probation. Je puis enfin réparer une faute
„ dont je rougis encore ; je puis convaincre
„ miſs Jenny, que l'amour ſeul me rendit
„ criminel, & renouveller ſous de plus heu-
„ reux auſpices les ſerments qui me lioient

„ à elle. Miss Jenny est sous votre protec-
„ tion, milord; l'asyle que vous avez bien
„ voulu lui donner, m'oblige à la regarder
„ comme dépendante de vous & de milady
„ d'Anglesey. C'est donc à tous deux que
„ je m'adresse pour obtenir sa main. Dai-
„ gnez lui rendre la lettre que j'enferme
„ dans la vôtre, & joindre vos généreux
„ offices à mes ardentes prieres. L'événe-
„ ment qui me permet de faire éclater ma
„ tendresse, éteindra sans doute sa haine:
„ elle se doit à elle-même le sacrifice de
„ ses ressentiments. Pourroit-elle balancer,
„ quand l'intérêt de sa gloire, quand des
„ vœux prononcés par elle, sans contrainte
„ & dans la sincérité de son cœur, m'ont
„ acquis tant de droits sur sa personne?
„ Droits sacrés, inviolables, auxquels rien
„ ne me fera jamais renoncer.

„ Je demande mon rappel à la cour, ou
„ du moins la liberté d'aller passer un peu
„ de temps en Angleterre. A mon arrivée
„ à Londres, tout sera prêt pour resserrer
„ des nœuds si chers. Heureux, milord, si
„ en recevant de votre main une femme
„ adorée, j'osois me flatter de retrouver en
„ vous cet ami tendre & indulgent, dont
„ l'estime manquera toujours à mon bon-
„ heur, si j'ai le chagrin amer de ne pouvoir
„ la recouvrer.

„ *P. S.* Au nom de tout ce qui peut vous
„ toucher, pressez miss Jenny de me répon-
„ dre, de me répondre promptement, de
„ me répondre avec bonté. „

Lui répondre, m'écriai je, moi! Jamais. Eh quoi, madame, eh quoi, milord, trompez-vous ainsi mon attente? Ne m'aviez-vous pas promis qu'à l'abri de ces odieuses poursuites, je verrois mon asyle respecté par ce vil lord?

Pendant la vie de la duchesse de Rutland, dit le comte d'Arundel, je me suis cru en droit de vous soustraire au pouvoir de milord Danby, même à sa vue, & d'exiger qu'il ne vous écrivît point. Mais il est libre, miss, il vous offre un cœur constant, un titre honorable, une juste réparation; me conviendroit-il de m'opposer à son bonheur? Le sort de milord Danby est dans vos mains : les dispositions intérieures de votre ame doivent en décider. Il a été criminel sans doute; mais qu'il a été malheureux! Haï, méprisé, combien il a dû souffrir! une si longue absence, tant d'inquiétude! Quel supplice d'aimer, de n'oser le dire, de voir un obstacle cruel, insurmontable, entre nous & l'objet de nos vœux; de gémir seul, de renfermer, de réprimer, de contraindre sans cesse une passion toujours prête à paroître, dont toute la douceur consiste à se montrer, à prouver qu'elle existe, qu'elle est grande, qu'elle est vive! Ah, miss Jenny, miss Jenny, je ne puis refuser de la pitié à l'homme qui vous aime sans espérance.

Ces expressions, où la situation du cœur de milord Arundel se peignoit si bien, me toucherent sensiblement; elles m'arracherent des larmes. La comtesse se trompa au sujet

qui les faisoit couler, elle en parut blessée. Pourquoi ces pleurs, me dit-elle? n'êtes-vous pas maîtresse de vos volontés, de vos démarches? Milord Danby peut-il vous conduire à l'autel malgré vous? A-t-il des droits, si vous ne les reconnoissez pas? Rien ne vous oblige à risquer de vous attendrir encore, en lisant la lettre qui vous est adressée, & je vous conseille de la renvoyer sans l'ouvrir. Non, reprit milord, ce procédé seroit trop dur. Je ne refuserai point à milord Danby le service qu'il me demande avec tant d'instances; & j'ose exiger de la complaisance de miss Jenny, qu'elle entende sa lettre, si elle ne peut se déterminer à la lire elle-même. Voyons donc, dit milady, en rompant le cachet, comment il croit justifier une conduite si basse, & engager miss Jenny à la lui pardonner. Et tout de suite elle lut à haute voix ces paroles.

Lettre de milord Danby, à miss Jenny de Salisbury.

« J'ai gardé le silence pénible que je m'étois imposé. Je l'ai gardé sans me plaindre : j'ai souffert loin de vous; j'ai respecté votre juste colere. Mais quand je puis reprendre un titre si long-temps regretté, me sera-t-il permis d'espérer mon pardon, de vous rappeller un malheureux, traité avec tant de rigueur, avec tant de dédain? Ah, rendez-moi cette femme charmante, qui ne m'aimoit pas,

„ qui me l'a trop prouvé, mais dont la
„ moindre complaiſance ſuffiſoit à mon bon-
„ heur! Rendez-moi cet heureux temps où
„ jé croyois toujours le ſoir vous trouver
„ plus ſenſible le lendemain!

„ Si trois ans de remords, de peines,
„ d'amertumes, ſi la privation de tout com-
„ merçe avec vous, ſi la douleur inquiete
„ de vous voir préférer des ſecours étran-
„ gers à ceux d'un amant ſoumis, n'ont
„ point aſſez expié mon crime, puniſſez-
„ moi encore; mais ceſſez de me haïr, de
„ me mépriſer. Conſentez à recevoir ma foi
„ aux pieds des autels. O ma chere Jenny!
„ ſoyez généreuſe. Perdez le ſouvenir du
„ paſſé. C'eſt un cœur fidele, c'eſt un
„ amant ſincere, c'eſt un époux paſſionné,
„ qui implore votre pitié. Ah, pardonnez-
„ moi! Tout doit vous parler en ma faveur;
„ mon amour, ma conſtance, ma faute mê-
„ me, ſi vous daignez en examiner le prin-
„ cipe. O ma chere Jenny! vous pouvez
„ me rendre à la fois, & mon bonheur &
„ mon innocence : je vous redemande à
„ genoux l'un & l'autre.

„ *P. S.* Hâtez-vous de m'écrire, je
„ vous en conjure. Grand dieu! quelle at-
„ tente, quelle crainte, & quel doux eſ-
„ poir!... Ah! ſeriez-vous aſſez cruelle
„ pour le détruire? „

Cet homme eſt malheureux, ſans doute, dit la comteſſe en finiſſant de lire. Un cœur capable de conſerver ſi long-temps les mê-

mes desirs, devoit-il y sacrifier inhumainement l'objet qui les faisoit naître? Un profond silence succéda à cette réflexion de milady. Je pleurois, le comte d'Arundel tenoit une de mes mains, il la pressoit doucement. Que penserai-je de votre attendrissement, chere miss, me dit-il? Pardonnez-vous à milord Danby? acceptez vous ses offres? lui écrirez-vous? Quelle réponse me permettez-vous de lui faire? Je levai les yeux sur lui, je vis dans les siens de la douleur & de l'inquiétude. Eh quoi, milord, lui dis je, me conseilleriez-vous?... Ah, daignez ne me point consulter, interrompit-il vivement. Je ne me sens pas la liberté d'esprit nécessaire pour peser avec équité les droits de milord Danby. Non, miss, non, je ne prononcerai point entre vous & lui. Je pourrois être injuste. Je vous le répete; votre cœur seul doit fixer le sort de milord Danby.

Il est donc pour jamais décidé, m'écriai-je. Je ne veux ni voir ni entendre milord Danby. Si mon infortune seule m'avoit engagée à chercher un appui dans sa tendresse, ou si l'amour m'eût parlé en sa faveur, ses offres me rendroient les biens qui auroient excité mon ambition; je retrouverois en sa personne l'objet de mes desirs. Je devrois donc pardonner, & jouir du fruit de mon indulgence; mais ni l'un ni l'autre de ces motifs ne me déterminerent à me donner à lui. Une apparente délicatesse, sa feinte générosité, les sacrifices qu'il sembloit me fai-

re, séduisirent mon ame. C'est à la reconnoissance, à l'estime, même au respect, qu'il dut ma condescendance. Ces sentiments détruits par sa conduite, peuvent-ils renaître? J'aurois pour moi le mépris qu'il m'inspire, si le vain éclat de la fortune me portoit à promettre d'aimer l'homme que je hais, m'asservissoit à ses loix, me persuadoit d'immoler un juste ressentiment à l'ambition. Non, milord, non; jamais on ne m'entendra prononcer aux pieds des autels un serment que mon cœur démentiroit. Milord Danby m'a trahie. Je ne m'abaisserai point en suivant son exemple. Dans les dispositions où je suis à son égard, l'épouser, ce seroit le trahir à mon tour.

Une joie douce se répandit sur le visage de milord Arundel. Il prit une des mains de la comtesse, l'approcha de la mienne qu'il tenoit encore, & les serrant toutes deux entre les siennes: ô mes aimables sœurs, nous dit-il d'un ton attendri, vous ne vous séparerez donc point! Je jouirai donc toujours du plaisir délicieux de vous voir, de vous parler, de vous entendre! Femmes précieuses à mon cœur, vous réunissez en vous toutes mes affections. O miss Jenny! j'attendois de vous cette noble fierté; elle vous éleve encore à mes yeux. Non, l'homme qui a pu vous offenser, se préférer à vous, n'est pas digne de vous posséder; vous ne lui devez rien; vos serments ne vous lient point à lui. Je plains milord Danby: il vous perd; mais il est justement puni, & peut-être auriez-vous

montré plus de foiblesse que de générosité en lui pardonnant.

En finissant de parler, milord se leva, il fit quelques pas, s'approcha d'une fenêtre; appercevant dans la cour un laquais de sa femme, il l'appella pour savoir ce qui l'amenoit; la comtesse se vit forcée de lui apprendre l'état de lady Sophie. Milord lui reprocha doucement son silence; il l'exposoit à montrer de l'indifférence pour une personne dont le sort devoit l'intéresser, & le touchoit véritablement. On lui remit deux lettres de madame Monfort. La premiere contenoit un détail de l'accident de lady Arundel. La seconde l'avertissoit que l'infortunée dame le demandoit à tous moments, & paroissoit souhaiter avec ardeur de le voir & de lui parler. Milord s'attendrit beaucoup en lisant ces lettres: malheureuse Sophie! répéta-t-il plusieurs fois, je ne desire point ta mort, le ciel m'est témoin que je ne la desire point. Non, malgré la situation pénible de mon ame... Il s'interrompit. Je lui dois des soins, ma sœur, reprit-il, je pars à l'instant: je la sauverai, si les secours de l'art & mes attentions peuvent la rendre à la vie; & s'adressant à moi, prenant ma main & la baisant: recevez mes adieux, chere miss, me dit-il, je vous quitte pénétré d'un sentiment de vénération; il ajoute de nouveaux liens à tous ceux.... Il s'arrêta. Fille aimable, reprit-il d'un ton passionné, puisse cette main être un jour le prix d'une estime aussi sincere, d'une amitié aussi vive, aussi pure!... Il

s'arrêta encore; & baiſſant la voix : puiſſe un heureux amant la tenir de votre cœur, devoir à votre penchant, à ſes ſoins!... Il ſoupira & s'éloignant avec une ſorte de confuſion : non, dit-il, je ſerois cruel ſi j'oſois former des ſouhaits.

Milady d'Angleſey courant à lui, & l'embraſſant avec tendreſſe : eh, pourquoi, mon frere, pourquoi, lui dit-elle, craignez-vous de former des ſouhaits pour votre bonheur, le mien, celui de Jenny? Penſez-vous qu'elle ignore vos ſentiments? Ah! révenez libre, & ſon cœur les partagera.

Elle connoît mes ſentiments, reprit le comte en rougiſſant? elle les connoît? comment? depuis quand? Quoi, milady, vous auriez pu me trahir?... Ah, miſs Jenny, que vous a-t-elle dit?

Rien qui n'ajoute à l'eſtime, à l'amitié, à la reconnoiſſance que je dois à milord Arundel, répondis je : mon malheur ne m'a point appris à douter d'un cœur généreux, à confondre des caracteres oppoſés, à craindre un ami vertueux. Loin, loin de moi toute injuſte défiance : vos ſentiments, milord, m'élevent à mes propres yeux; & ſi l'événement, conforme aux vœux de milady, me permet un jour.... Je n'oſai pourſuivre. Achevez, s'écria le comte en tombant à mes pieds; ce moment eſt le premier où mon cœur s'ouvre devant vous; il ſera le ſeul où j'oſerai parler, ſi ma poſition ne change point. Ah! rendez-le heureux, cet inſtant, par une tendre aſſurance de vos bontés. Ne rougiſſez pas de

e aimable candeur, de cette noble fran-
ie qui alloit dicter votre réponse. Parlez,
s, parlez; si je puis m'offrir à vous, dai-
rez-vous être à moi? Oui, milord, repris-
ans hésiter, oui, j'y consentirai; mais ce
st point assez: quand vous descendez jus-
'à moi, je vous dois des preuves de mon
achement, de ma reconnoissance. Je pro-
ts donc, je jure à milord Arundel de
nserver tout le temps de ma vie le souve-
de sa généreuse tendresse, de me regar-
r comme la femme élue par son cœur,
mme l'épouse qu'il a daigné se choisir; &
e ciel ne me destine point à l'honneur d'ê-
e un jour son heureuse compagne, jamais
a main ne sera le partage d'un autre.

Ah, madame! comment oublierois-je un
ment si saint, si sacré? Eh! pour qui me
esse-t-on de l'enfreindre? O milord Arun-
l! je remplirai ma promesse, je respecterai
es engagements; ma conduite justifiera
tre estime; j'emporterai ma reconnoif-
ice dans le tombeau, & j'y descendrai
gne de vous.

Le comte partit satisfait de mon cœur,
son éloignement me livra à de nouvelles
lexions. Je ne connoissois point ces mou-
ments vifs & involontaires, dont la force
us détermine malgré nous pour l'objet
les excite. La tendresse que l'on ins-
e, sans la partager, donne-t-elle des jus-
idées de l'amour? Nos propres sensa-
is nous apprennent seules à démêler les
itables impressions de celles de l'estime,

de la reconnoiſſance & de l'amitié. L'ardeur de milord Danby n'avoit offert à mes tranquilles contemplations qu'un déſordre de l'ame, un ſentiment intéreſſé, un deſir cruel, puiſqu'il le portoit à ſe trouver malheureux de ne pouvoir faire paſſer dans mon ſein les pénibles agitations du ſien.

Senſible pour milord Arundel, occupée de lui, cherchant ſans ceſſe les moyens de l'amuſer, de lui plaire, ſes vertus, l'agrément inexprimable de ſa converſation, la nobleſſe de ſes procédés, ce que je lui devois, me paroiſſoient former les liens de mon attachement à ſa perſonne; je ſouhaitois ſon bonheur, je le ſouhaitois ardemment, mais ſans deſirer d'en être l'arbitre. Capable de ſéparer ſes intérêts des miens, j'aurois adopté tous les moyens de le rendre heureux, même les plus indépendants de moi. Pourtant milady d'Angleſey m'aſſuroit que j'aimois, que j'aimois depuis long-temps. Incertaine de mes ſentiments, je n'oſois combattre ſes idées; mais peu de jours après le départ de milord Arundel, j'appris, aux dépens de tout mon repos, à diſtinguer le feu des paſſions de la douce chaleur de l'amitié.

La ducheſſe de Surrey, déja avancée en âge, mais extrêmement aimable, vivoit très-familiérement avec milady d'Angleſey. Elle ſe plaiſoit à la nommer ſa fille, & la grondoit ſouvent de ſon obſtination à conſerver ſa liberté. Elle avoit un neveu, fils de ſa ſœur, devenu depuis ſix mois chef de

ſa maiſon par la mort de ſon frere ainé. La ducheſſe l'aimoit paſſionnément. Il voyageoit encore. Elle venoit de le rappeller, & l'attendoit avec impatience pour l'unir, diſoit-elle, à une femme parfaite, & l'inſtituer ſon unique héritier. Le huitieme jour de l'abſence de milord Arundel, ce parent ſi deſiré de la ducheſſe arriva enfin. Elle fit avertir milady de ſon retour, & dès le ſoir même elle vint lui préſenter milord Edmond, comte de Clare.

Je ne pus entendre ce nom, ſans me rappeller la promenade fatale où mon malheur m'avoit expoſée aux regards de ſir James. En le voyant entrer, milady ſentit de l'émotion; de légeres reſſemblances réveillerent en elle le ſouvenir du comte d'Angleſey; & par une ſingularité remarquable, le premier mouvement qu'il excita dans deux cœurs deſtinés à l'aimer, fut un ſentiment de triſteſſe.

Milord Edmond parut ſérieux, même embarraſſé. Il parla peu. La comteſſe lui demanda quel pays il préféroit parmi ceux qu'il venoit de parcourir; quels objets avoient flatté ſon goût. Il nous conſidéra toutes deux un peu de temps, & s'inclinant vers milady, ſans ceſſer de me regarder : ma patrie me préſente des objets ſi dignes de mon admiration, madame, lui dit-il, qu'ils ont déja effacé l'impreſſion de tous les autres.

Un compliment dicté par la ſimple politeſſe, qui d'ailleurs ne m'étoit point adreſſé particuliérement, ne devoit me paroître ni

extraordinaire, ni flatteur. Il me frappa cependant. Je ſus gré à milord Edmond de ne point rapporter dans ſa patrie une prévention déſobligeante pour ſes compatriotes, je l'examinai avec attention, tout me parut aimable en lui : plus je le conſidérois, plus je pardonnois à ſa tante un attachement où j'avois cru d'abord qu'il entroit beaucoup de foibleſſe.

Milord Arundel paſſoit de triſtes moments auprès de lady Sophie. Pendant d'aſſez longs intervalles, où, moins agitée, elle tenoit des diſcours ſuivis, ſes yeux ſe fixoient ſur milord; elle le reconnoiſſoit, lui prenoit les mains, le remercioit de ſes ſoins, de la bonté qui l'attachoit près d'elle, le ſupplioit de ne point la quitter tant qu'elle reſpireroit. Il m'écrivoit tous les jours, mais ſans me parler de ſa tendreſſe. La confiance & l'amitié dictoient ſeules ſes lettres. L'amour n'oſoit y paroître. La vue de ſa femme mourante offroit à milord un ſpectacle trop touchant pour permettre à ſon cœur de ſe livrer à d'autres mouvements que ceux d'une tendre compaſſion. Il avoit écrit à milord Danby. Sans entrer dans aucun détail ſur ſa réponſe, il m'apprit ſeulement qu'il le croyoit déterminé à ne pas abandonner ſes eſpérances.

Milady d'Angleſey rendoit à milord un compte exact de toutes nos démarches, elle s'efforçoit de le diſſiper par des récits amuſants; & pendant pluſieurs jours, les fêtes que donnoit la ducheſſe pour célébrer le retour de ſon neveu, devinrent l'objet de mille

plaisanteries légeres. Elle prioit le comte de lui aider à découvrir quelle étoit cette *femme parfaite*, destinée par milady Surrey au bonheur d'être sa niece. Elle en parloit en badinant, cependant elle ne cachoit point un desir curieux de la connoître. Ce desir m'occupoit aussi; mais par une bizarrerie dont j'ignorois le principe, je ne pouvois me persuader qu'elle fût aimable; & je plaignois milord Edmond d'être forcé d'assujettir son goût à celui de sa tante. L'extrême négligence de son frere, sa longue tristesse, & la mauvaise administration de ceux qui régissoient ses biens, avoient mis le désordre dans ses affaires. A sa mort, milord Clare devoit à la complaisance de ses créanciers le peu d'aisance dont il jouissoit encore. Son frere se vit contraint de renoncer à ses droits. Héritier de son titre, il ne lui restoit, pour en soutenir la splendeur, que l'amitié de la duchesse de Surrey. Cette dame fort riche, mais absolue dans ses volontés, lui imposoit des loix, & ce parent si chéri ne pouvoit lui résister sans s'exposer à perdre sa faveur.

Vous n'avez jamais vu milord Edmond, madame. Sa lettre, que vous venez de me renvoyer, a dû vous apprendre combien son ame est vive, passionnée, & ce qu'il est capable d'immoler à ses desirs, à la satisfaction de son cœur. Tout le bonheur du reste de sa vie seroit sacrifié au plaisir d'en rendre un instant heureux, si aussi foible que lui je m'abandonnois à l'erreur de mes sens, si j'osois suivre mon penchant, & combler des vœux

indiſcrets. Rien n'eſt plus aimable que milord Clare; ſa taille moins haute, moins majeſtueuſe que celle du comte d'Arundel, eſt ſvelte, légere & gracieuſe. De grands yeux noirs, dont le feu ſemble modéré par une tendre langueur, donnent à ſa phyſionomie autant de douceur que d'expreſſion. Tous ſes mouvements ſont aiſés. Il a pris ſoin d'acquérir ces talents agréables, qui ſe développant peu à peu, répandent une continuelle nouveauté ſur leur poſſeſſeur, & lui font joindre l'art d'amuſer & de plaire à l'avantage d'intéreſſer par des qualités eſſencielles.

Pendant près d'un mois je vis tous les jours milord Edmond, ſans m'appercevoir du plaiſir extrême que m'inſpiroit ſa préſence. Milady d'Angleſey le recevoit avec une diſtinction particuliere. Elle en parloit ſouvent, & le louoit beaucoup. Je me plaiſois à l'entendre; tout autre entretien me paroiſſoit inſipide. J'aimois les parents, les amis de milord Edmond; ceux qui étoient ſans liaiſons avec lui, devenoient étrangers à mes yeux. Des mouvements inquiets commencerent à troubler mon ſommeil, le temps ceſſa d'avoir pour moi une durée égale. Je trouvois les heures longues pendant le jour, elles s'écouloient le ſoir avec une rapidité ſurprenante. Quand le comte de Clare ſortoit, la vivacité dont je venois de me ſentir animée, s'évanouiſſoit; une triſte indolence lui ſuccédoit, mes regards cherchoient encore milord Clare; je ſoupirois; incapable de m'occuper, de m'amuſer, rien ne me

sembloit propre à remplir l'intervalle qui séparoit le milieu de la nuit, & le soir du lendemain.

Ses attentions se partageoient entre la comtesse & moi. Souvent j'éprouvois une sorte de dépit en lui voyant détruire, par une préférence pour elle, celle qu'il avoit marquée pour moi. J'étudiois son caractere, je me sentois intéressée à pénétrer au fond de son ame. J'aurois voulu connoître ses pensées, ses desirs ; mais quand mes yeux se fixoient sur les siens, ses regards faisoient passer dans mon cœur des traits de feu; une vive émotion l'agitoit. Sans savoir d'où naissoit ce trouble & flatteur & pénible, je craignois de le laisser paroître, & je cherchois avec inquiétude à connoître, par la contenance de ceux qui m'environnoient, s'ils ne s'appercevoient point des mouvements intérieurs de mon ame.

On m'éclaira trop-tôt sur mes sentiments. Ah, madame, que j'étois heureuse de les ignorer & d'en jouir ! Qu'il est doux d'aimer & de se le dissimuler à soi-même ! Une lettre de milord Arundel anéantit mon bonheur. Avec les peines cruelles de la jalousie, elle introduisit dans mon cœur le regret & les remords. J'éprouvai la différence des chagrins qu'un autre nous cause, au malheur véritable de se plaindre de soi, de son injustice, de sa propre imprudence : en lisant cette fatale lettre, je crus sentir, pour la premiere fois, les traits aigus de la douleur.

Lettre de milord Arundel, à miss Jenny.

“Ma confiance m'engage à vous découvrir un projet formé depuis long-temps entre la duchesse de Surrey & moi. Vous pouvez, mon aimable amie, servir à la fois toutes les personnes qu'il intéresse. Vous avez eu le temps de connoître, d'examiner milord Clare. Est-il digne de ma sœur? Votre réponse décidera de mes démarches auprès de lady d'Anglesey. J'ai promis à la duchesse d'appuyer le dessein d'une union si convenable, en supposant que le mérite d'Edmond & l'inclination de la comtesse m'offriroient de justes motifs pour la presser de faire un second choix.

„ Si j'en crois milady Surrey, Edmond est passionnément amoureux, & ma sœur le voit avec plaisir. Cette bonne parente peut se tromper; mais vous, miss, sans intérêt, sans prévention, vous devez juger sainement des impressions du jeune comte sur le cœur de votre amie. Que je serois flatté de la trouver sensible, de pouvoir la satisfaire, en favorisant les desseins de la duchesse! Le mien est de rendre la fortune de ma sœur égale à la sienne. Une partie de mon bonheur consiste à la voir parfaitement heureuse. Hélas! il ne m'est pas permis de vous entretenir du second de mes vœux. Plaignez-moi, plaignez la malheureuse Sophie. Elle touche à ses derniers instants. Sa reconnoissance pour mes

sembloit propre à remplir l'intervalle qui sépare le milieu de la nuit, & le soir du lendemain.

Ses attentions se partageoient entre la comtesse & moi. Souvent j'éprouvois une sorte de dépit en lui voyant détruire, par une préférence pour elle, celle qu'il avoit marquée pour moi. J'étudiois son caractere, je me sentois intéressée à pénétrer au fond de son ame. J'aurois voulu connoître ses pensées, ses desirs; mais quand mes yeux se fixoient sur les siens, ses regards faisoient passer dans mon cœur des traits de feu; une vive émotion m'agitoit. Sans savoir d'où naissoit ce trouble & flatteur & pénible, je craignois de le laisser paroître, & je cherchois avec inquiétude à connoître, par la contenance de ceux qui m'environnoient, s'ils ne s'appercevoient point des mouvements intérieurs de mon ame.

On m'éclaira trop-tôt sur mes sentiments. Ah, madame, que j'étois heureuse de les ignorer & d'en jouir! Qu'il est doux d'aimer & de se le dissimuler à soi-même! Une lettre de milord Arundel anéantit mon bonheur. Avec les peines cruelles de la jalousie, elle introduisit dans mon cœur le regret & les remords. J'éprouvai la différence des chagrins qu'un autre nous cause, au malheur véritable de se plaindre de soi, de son injustice, de sa propre imprudence : en lisant cette fatale lettre, je crus sentir, pour la premiere fois, les traits aigus de la douleur.

Lettre de milord Arundel, à miss Jenny.

“ Ma confiance m'engage à vous découvrir un projet formé depuis long-temps entre la duchesse de Surrey & moi. Vous pouvez, mon aimable amie, servir à la fois toutes les personnes qu'il intéresse. Vous avez eu le temps de connoître, d'examiner milord Clare. Est-il digne de ma sœur? Votre réponse décidera de mes démarches auprès de lady d'Anglesey. J'ai promis à la duchesse d'appuyer le dessein d'une union si convenable, en supposant que le mérite d'Edmond & l'inclination de la comtesse m'offriroient de justes motifs pour la presser de faire un second choix.

„ Si j'en crois milady Surrey, Edmond est passionnément amoureux, & ma sœur le voit avec plaisir. Cette bonne parente peut se tromper; mais vous, miss, sans intérêt, sans prévention, vous devez juger sainement des impressions du jeune comte sur le cœur de votre amie. Que je serois flatté de la trouver sensible, de pouvoir la satisfaire, en favorisant les desseins de la duchesse! Le mien est de rendre la fortune de ma sœur égale à la sienne. Une partie de mon bonheur consiste à la voir parfaitement heureuse. Hélas! il ne m'est pas permis de vous entretenir du second de mes vœux. Plaignez-moi, plaignez la malheureuse Sophie. Elle touche à ses derniers instants. Sa reconnoissance pour mes

Clare, si elle pouvoit augmenter le bonheur de l'un & de l'autre.

Milady étoit allée à six milles de Londres, pour assister à la bénédiction nuptiale d'une jeune personne qu'elle aimoit. Quand elle revint, le bruit de son carrosse me causa la plus vive émotion. En la voyant entrer, le cœur me battit : qu'elle me parut belle! que le cortege dont elle étoit précédée & suivie, me fit jeter de tristes regards sur moi-même! Frappée pour la premiere fois de cet éclat extérieur, de son titre, de sa grandeur, je me sentis pénétrée de l'extrême différence que le sort avoit mise entre nous. Milord Clare parut un instant après elle; sa présence excita en moi cette révolution qu'on éprouve à l'aspect d'un objet effrayant; je ne levai point les yeux sur lui; sans attention, dans un cercle qui augmentoit à tous moments, je ne vis rien, je n'entendis rien. Milord Edmond sortit, je tournai la tête vers la porte, nos regards se rencontrerent, & je crus appercevoir de la tristesse dans les siens.

J'employai la nuit entiere à tracer un portrait fidele du comte de Clare à milord Arundel : combien de fois mes expressions décelerent ma douleur, mon agitation! Je recommençois à tous moments; mes larmes effaçoient les caracteres que traçoit difficilement ma main tremblante. Le jour me surprit dans cette pénible occupation : on me trouva le lendemain un peu de fievre & beaucoup d'appesantissement. Mon indisposition me donna la liberté d'éviter, sans

Clare tout ce qui m'avoit perſuadée qu'il ne me la préféroit point.

Au milieu de ce tumulte de mes ſens, quelques réflexions ſe préſenterent à mon eſprit; ſans diminuer ma peine, elles calmerent un peu la violence de mes premiers mouvements. De qui me plaignois-je? Comment me trouvois-je offenſée? Qui pouvois-je accuſer de la douleur dont je me ſentois oppreſſée? Séduite par ma propre foibleſſe, mes reproches ne devoient tomber que ſur moi-même. En me livrant à un penchant ſi flatteur, avois-je donc oublié mes engagements avec milord Arundel? Étoit-ce à milady d'Angleſey que j'oſois diſputer un cœur? Eh, pourquoi ſouhaitois-je de le toucher ce cœur ſi ſenſible pour elle? Quels avantages mon amour procureroit-il à milord Edmond? Triſte jouet de la fortune, me convenoit-il d'entrer en concurrence avec ma protectrice? Je rougis de ce moment d'oubli de mes devoirs, de mes obligations; je déteſtai le ſentiment qui venoit de me faire découvrir dans mon cœur le germe de l'ingratitude. En penſant à milord Arundel, à ſes bontés, à ſa tendreſſe, à ſes généreux deſſeins, je m'abandonnai au regret d'en être ſi peu digne. Je relevai ſa lettre avec reſpect, je la baignai de mes pleurs; honteuſe de mon égarement, je réſolus d'étouffer un amour que l'honneur & la raiſon condamnoient; & mon retour à la reconnoiſſance, à l'amitié, fut ſi ſincere, que je ſouhaitai l'union de la comteſſe avec milord

à m'échapper, restoit entre mes levres; & si milady le prononçoit, je me troublois, & n'osois l'engager à m'apprendre quel avoit été le sujet de leur entretien.

Je passai huit jours dans cette violente situation, & je cherchois des prétextes pour prolonger ma retraite, quand milady reçut un courier de milord Arundel. Elle se hâta de venir me communiquer la nouvelle qu'on lui apportoit : ô ma chere amie, s'écria-t-elle, recevez mes tendres, mes sinceres félicitations! Lady Sophie vient d'expirer; ce n'est plus miss Jenny, c'est ma sœur, c'est la comtesse d'Arundel que j'embrasse : ah, je verrai donc mon frere heureux, continua-t-elle avec transport! Je reverrai la joie briller sur son front, je cesserai de me reprocher cette union si mal assortie, source de toutes les peines de mon cœur!

Surprise, émue, je ne pus répondre; des soupirs excités par la honte de mes sentiments secrets, des larmes que m'arrachoient mille mouvements confus, m'ôtoient la force de parler. La comtesse interpréta mon silence & mes pleurs, elle me croyoit affectée du plaisir dont elle se sentoit pénétrée. Je vais trouver milord, me dit-elle, je n'ai point voulu blesser les yeux de la malheureuse Sophie par ma présence; je l'avois offensée, je lui devois des égards; son époux ne peut la regretter, mais je le connois trop bien pour douter qu'il ne soit actuellement très-affligé. Quand il aura rempli tous ses tristes devoirs, je le ramenerai aux pieds de ma chere Jen-

affectation, la vue de milord Edmond, & de défendre l'entrée de mon appartement à tout le monde.

Milady d'Angleſey y paſſoit une partie du jour : obligée de me quitter le ſoir, elle ſe faiſoit violence pour me laiſſer dans la ſolitude où je voulois reſter. J'étois bien éloignée d'y goûter la tranquillité que mon cœur ſe flattoit d'y retrouver : une inquiétude dévorante ſuſpendoit toutes mes réflexions : attentive au moindre bruit, chaque voiture, en arrêtant, me cauſoit de l'émotion; j'écoutois, je croyois reconnoître celle de milord Clare, diſtinguer le pas de ſes chevaux; mon cœur palpitoit; un mouvement involontaire me faiſoit lever avec précipitation, aller vers la porte; je m'apprêtois à deſcendre, & je rougiſſois de ce deſſein; je ſonnois pour ſavoir ſi le comte venoit d'entrer, & je n'oſois le demander; il me ſembloit le voir auprès de milady, l'entendre lui parler de ſes ſentiments; j'imaginois que ma préſence en avoit retardé l'aveu. Appuyé de l'approbation de milord Arundel, rien ne devoit plus gêner ſon cœur. Eh, qui pouvoit l'engager à ſe taire, ſi milady *le voyoit avec plaiſir!*

Ces mouvements tumultueux ne ceſſoient qu'à l'inſtant où la comteſſe montoit chez moi. Je l'examinois timidement, avec une attention mêlée de crainte; je cherchois à pénétrer ſi rien n'occupoit ſon ame, je lui faiſois des queſtions ſur ſes amuſements du ſoir : le nom de milord Clare, toujours prêt

à m'échapper, restoit entre mes levres; & si milady le prononçoit, je me troublois, & n'osois l'engager à m'apprendre quel avoit été le sujet de leur entretien.

Je passai huit jours dans cette violente situation, & je cherchois des prétextes pour prolonger ma retraite, quand milady reçut un courier de milord Arundel. Elle se hâta de venir me communiquer la nouvelle qu'on lui apportoit : ô ma chere amie, s'écria-t-elle, recevez mes tendres, mes sinceres félicitations! Lady Sophie vient d'expirer; ce n'est plus miss Jenny, c'est ma sœur, c'est la comtesse d'Arundel que j'embrasse : ah, je verrai donc mon frere heureux, continua-t-elle avec transport! Je reverrai la joie briller sur son front, je cesserai de me reprocher cette union si mal assortie, source de toutes les peines de mon cœur!

Surprise, émue, je ne pus répondre; des soupirs excités par la honte de mes sentiments secrets, des larmes que m'arrachoient mille mouvements confus, m'ôtoient la force de parler. La comtesse interpréta mon silence & mes pleurs, elle me croyoit affectée du plaisir dont elle se sentoit pénétrée. Je vais trouver milord, me dit-elle, je n'ai point voulu blesser les yeux de la malheureuse Sophie par ma présence; je l'avois offensée, je lui devois des égards; son époux ne peut la regretter, mais je le connois trop bien pour douter qu'il ne soit actuellement très-affligé. Quand il aura rempli tous ses tristes devoirs, je le ramenerai aux pieds de ma chere Jen-

ny. Alors elle m'embraſſa encore, me quitta, & partit un moment après.

Cette événement attendu tous les jours, qui devoit offrir une ſi riante perſpective à mes regards, me livra à d'accablantes réflexions. Milord Arundel alloit bientôt reparoître à ma vue; il m'aimoit, il étoit libre, il ſe croyoit aimé, ma promeſſe m'engageoit à lui; je l'avois prononcée volontairement, avec un deſir ſincere de la remplir. Comment ſi peu de temps me rendoit-il ſi différente de moi-même? Pourquoi frémiſſois-je à la ſeule idée du retour de milord Arundel? Par quelle fatalité les ſentiments d'un homme ſi aimable devenoient-ils un malheur pour moi? Quoi, l'amour de milord Arundel élevoit de la crainte, de la terreur, des mouvements moins pardonnables encore dans un cœur qu'il devoit pénétrer de reconnoiſſance! Je cherchois au fond de ce cœur ſi changé, les traces de cet attendriſſement que l'aveu des deſſeins du comte y avoit excité; par quel attrait, un homme indifférent pour moi, ſenſible pour une autre, effaçoit-il ces douces impreſſions? Quel eſpoir m'attachoit à lui? Eh, quand il m'auroit aimée, méritoit-il d'être préféré? La plus aveugle prévention pouvoit-elle me cacher la ſupériorité de milord Arundel? Qui l'égaloit dans l'univers? Je ſentois toute mon injuſtice, je me la reprochois, je pleurois; & après de longues & triſtes méditations je retrouvois au fond de mon cœur tous les mouvements que je venois d'y condamner.

L'agitation de mon eſprit ne me permettoit ni de lire, ni de m'appliquer à mes occupations ordinaires ; je marchois continuellement dans ma chambre ; & ſi la fatigue me forçoit à rechercher du repos, une nouvelle inquiétude m'obligeoit de reprendre cet exercice. A ſept heures du ſoir, j'entendis une voiture arrêter ; milady n'y étoit pas, je ne recevois perſonne : pourquoi donc cette voiture reſtoit-elle à la porte ? Je m'approchai d'une fenêtre ; à la lueur des flambeaux qui éclairoient la cour, je reconnus la livrée de milord Clare. Effrayée, tremblante, hors de moi même, je m'éloignai promptement de la fenêtre. Bella vint augmenter le déſordre de mes ſens, en m'apprenant que milord Edmond demandoit avec inſtance la permiſſion de me voir. Interdite, incertaine, je regardois cette fille d'un air ſtupide ; je ne pouvois parler, mon ſilence lui parut un conſentement à recevoir la viſite qu'elle m'annonçoit ; elle s'apprêtoit à ſortir, je la retins, & lui ordonnai d'aller dire à milord que je me trouvois mal, & le priois de m'excuſer. Comme elle s'éloignoit, je fis deux pas vers elle ; je deſirois l'arrêter, mais j'eus la force de ne point la rappeller. Un moment après, le carroſſe partit, mon cœur ſe ſerra ; je m'affligeai, je répandis des larmes, je me reprochai une conduite déſobligeante pour milord Clare, inutile pour moi : éviterois-je de le revoir ? Cet inſtant étoit peut-être le ſeul où j'aurois joui de ſa préſence, ſans que milady d'Angleſey fixât toute ſon attention ;

tention; il n'auroit regardé que moi, il n'auroit parlé qu'à moi. Je rougiſſois de ces vains regrets, mais ma raiſon n'en diminuoit point l'amertume.

La ducheſſe de Surrey envoya le lendemain ſavoir de mes nouvelles. On me demanda de ſa part, ſi ſa viſite ne m'incommoderoit point. Il m'eût été difficile de refuſer l'honneur qu'elle vouloit me faire, & je me déterminai ſans peine à la recevoir. Elle vint à ſix heures : après les premiers compliments, elle me montra une lettre de milord Arundel. J'y vis l'approbation qu'il donnoit à la recherche de milord Clare ; il promettoit de l'appuyer de tout ſon pouvoir, conſeilloit à milady Surrey de s'ouvrir avec moi ſur ſes deſſeins, & de m'engager à les favoriſer auprès de la comteſſe d'Angleſey, quand on les lui découvriroit. Je n'aurois pas attendu cet avis, miſs, me dit alors la ducheſſe, pour vous prier d'entrer dans nos vues, ſi l'extrême délicateſſe d'Edmond ne gênoit mes démarches. Je lui trouve un tour d'eſprit aſſez romaneſque ; je le blâme, je le gronde, & cependant je me prête à ſes deſirs. Jamais amant ne craignit tant la médiation de ſes amis; il voudroit devoir la main de la comteſſe à un tendre penchant ; il ſe flatte de le faire naître avec le temps; ſon obſtination à ne point déclarer ſes ſentiments, à me conjurer de ne rien preſſer, me donneroit de l'inquiétude ſur les diſpoſitions de ſon ame, ſi tout ne m'aſſuroit qu'il eſt paſſionnément amoureux. Il ne vit, il ne reſpire point; ab-

sent de milady d'Anglesey, il attend avec impatience l'heure de la voir; mais sans doute il est peu content de ses progrès sur son cœur, car depuis quelques jours il paroît triste & rêveur. Parlez-moi sincérement, mon aimable miss, ajouta-t-elle d'un ton caressant, votre amie ne vous cache rien, voit-elle Edmond avec indifférence? pensez-vous qu'elle préfere le plaisir insipide de conserver sa liberté, à la douceur de rendre heureux un homme que rien ne doit lui faire paroître indigne d'elle?

J'écoutai la duchesse avec douleur; tout ce qui me confirmoit l'amour de milord Edmond me causoit une nouvelle peine; ce chagrin qu'elle remarquoit en lui, me toucha; il aimoit, il ignoroit si ses sentiments seroient approuvés; ma propre situation m'attendrit sur la sienne; milady d'Anglesey & milord Clare me sembloient formés pour se plaire, s'aimer, s'unir, se rendre heureux. Pourquoi refuserois-je de me prêter aux vœux de la duchesse? Le bonheur de deux personnes qui m'étoient si cheres, pouvoit-il ne pas m'intéresser? S'élevoit-il dans mon cœur un sentiment contraire à la félicité de milord Edmond, à celle de l'aimable comtesse d'Anglesey? Cependant un long soupir précéda ma réponse; je ne pus promettre sans me faire violence, & le peu de chaleur de mes expressions dut inspirer peu de reconnoissance à milady Surrey.

La conversation changea d'objet; elle tomba sur la mort de lady Sophie, sur la sensibilité

de milord Arundel, & ſur la liberté qu'il recouvroit. Milady m'apprit pluſieurs particularités de ſa conduite avec lady Lattimer, il l'avoit reſpectée comme une mere juſqu'à ſa mort. En s'étendant ſur les qualités de milord, ſur les agréments de ſa perſonne & la nobleſſe de ſon ame, milady me regardoit d'un air fin, & ſembloit vouloir me pénétrer. Elle traita long temps ce ſujet, ſans aucune interruption de ma part, & le continuoit encore, quand on vint l'avertir que milord Clare l'attendoit en-bas. Quoi, déja, dit la ducheſſe? Je ne me laiſſerai jamais mener par lui, s'il prétend me gêner ainſi; & ſe tournant vers moi: en vérité, miſs, ajouta-t-elle, je ne puis me réſoudre à vous quitter ſitôt; ordonnez, je vous prie, qu'on le faſſe monter. Forcée à recevoir cette dangereuſe viſite, je m'efforçai de cacher le trouble qu'elle me cauſoit. Le premier compliment de milord Clare me ſurprit: il ne s'attendoit pas, dit-il, à n'appercevoir ſur mon viſage aucune trace de cette inquiétante indiſpoſition aſſez forte pour priver mes amis de ma vue, & occaſionner une ſi longue retraite.

Cette eſpece de reproche, l'air ſérieux de milord, une douce langueur qui augmentoit l'agrément naturel du ſon de ſa voix, ce charme incompréhenſible attaché aux moindres diſcours d'un objet aimé, me rendirent trop ſenſible à des expreſſions ſi ſimples. Les regards du comte s'animerent, il ſembloit pénétré du plaiſir de me revoir: vous ne

vous cacherez plus, me disoit-il avec vivacité; on jouira du bonheur de vous trouver chez la comtesse; vous n'attristerez plus vos amis, vous leur permettrez de vous voir. Si la passion d'Edmond pour milady d'Anglesey ne m'eût pas été confiée, j'aurois cru lire dans ses yeux que j'étois l'arbitre de sa joie & de tous les mouvements de son ame.

La duchesse lui dit de me remercier; elle l'assura de l'intérêt que je prenois aux succès de ses vœux. Il soupira, s'inclina, me regarda, baissa les yeux, & se tut. La duchesse continuant de parler, reprit la conversation où milord Clare l'avoit interrompue, & recommença à louer le comte d'Arundel avec une sorte d'affectation. Je l'écoutois en silence. En vérité, miss, me dit-elle, je me plains de votre réserve, vous semblez m'entendre sans intérêt : cependant la mort de lady Sophie n'est pas un événement où vous deviez prendre si peu de part; & si je ne m'abuse, la charmante amie de milady d'Anglesey est destinée à un sort bien heureux. Honorez-moi de votre confiance, ajouta-t-elle en me tendant la main d'un air riant; milord Arundel vous aime, je le sais; soyez sincere, avouez que vous l'aimez aussi.

Cette brusque question m'interdit, me troubla; j'hésitai, je n'osai répondre. Si milady d'Anglesey avoit fait une confidence, je ne devois pas tenir un langage contraire au sien. Si la duchesse parloit au hasard, je craignois d'exposer le secret de milord Arundel, avant qu'il daignât le publier lui-même.

La préſence du comte de Clare augmentoit mon embarras; je ne ſais pourquoi je ne pouvois conſentir à m'applaudir devant lui de l'amour que j'inſpirois à un autre. Je levai les yeux ſur les ſiens; ſes regards exprimoient la ſurpriſe, la douleur & l'inquiétude; ils porterent au fond de mon cœur un ſentiment triſte, & pourtant mêlé d'une ſorte de douceur. Je répondis enfin, mais en éludant la queſtion, ſans découvrir les intentions de milord Arundel ni les miennes, mais auſſi ſans détruire les idées de milady Surrey. Je parlois encore, quand le comte de Clare ſe levant avec vivacité, avertit ſa tante qu'une plus longue viſite pourroit me gêner; & ſuppoſant l'oubli d'une affaire importante, il la preſſa de le conduire où cette affaire l'appelloit. La ducheſſe eut à peine le temps de m'aſſurer de ſon amitié, de me prier d'excuſer ſa demande indiſcrette, & de me proteſter que le deſir de me voir la plus heureuſe femme d'Angleterre, l'intéreſſoit ſeul à pénétrer mes ſecrets.

L'extrême changement du viſage de milord Edmond, ſon empreſſement à me quitter, me firent rêver profondément. Par quelle ſingularité les deſſeins de milord Arundel pour moi excitoient-ils le chagrin du comte de Clare? Que lui importoit le choix du frere de milady d'Angleſey? N'étoit-il pas uniquement attaché à la comteſſe? Sa tante ignoroit-elle le penchant véritable de ſon cœur? pouvoit-elle ſe tromper à ſes ſentiments? *Il ne vit, il ne reſpire point; abſent de milady*

en redoublant mes engagements; & plus mes nœuds devenoient forts, plus il me paroissoit sentir renaître ma tranquillité.

Nous partîmes le soir même pour Sutton-court, avec le dessein d'y passer un mois, & de n'y recevoir personne. La vue continuelle de milord Arundel, ses soins empressés, mille agréments nouveaux, dont le desir de plaire & l'attente d'un bonheur prochain sembloient le parer encore; mes réflexions, l'honneur, la raison m'affermirent dans le calme où je commençois à me trouver: je cessai de regarder comme un effort pénible le sacrifice de mes sentiments, & j'éloignai de ma pensée tout ce qui pouvoit les ranimer dans mon cœur.

Milord parla enfin à milady d'Anglesey de l'amour du comte de Clare; il lui montra plusieurs lettres de la duchesse de Surrey. J'étois présente, j'entendis avec trouble la lecture de ces lettres; mais elle n'excita point en moi ces mouvements tumultueux, dont peu de jours auparavant le seul nom de milord Clare me faisoit éprouver la violence. Milady d'Anglesey opposa de légeres objections, résista foiblement aux prieres de son frere; peu à peu elle céda à ses instances, il obtint qu'elle permettroit à milord Edmond de lui rendre des soins; avouant même un goût de préférence pour lui, elle s'engagea à l'épouser, si ce goût devenoit un sentiment. Le comte d'Arundel, charmé de sa complaisance, écrivit à la duchesse de Surrey: il l'invitoit à venir partager notre solitude, &

Milord prit ma main, la baiſa avec ardeur; enchanté du plaiſir de me revoir après ſix ſemaines d'abſence, il me contemploit en ſilence, ſes regards animés parcouroient toute ma perſonne; une vive tendreſſe, une joie douce étoit peinte ſur ſon front, éclatoit dans tous ſes mouvements. Il mit un genou en terre; & ſerrant mes mains avec tranſport: chere miſs, il m'eſt donc permis de vous revoir, me dit-il, de vous offrir un hommage pur, de me livrer à tous les ſentiments que vous m'inſpirez; rien ne m'interdit plus l'aveu d'un amour ſi long-temps combattu, ſi long-temps malheureux! Que j'ai ſouffert de contrainte, d'ennui! qu'il m'eſt doux de parler! Mais daignez-vous m'entendre avec bonté, avec intérêt? O ma chere miſs, votre délicieuſe promeſſe a fait loin de vous ma ſeule conſolation, mais la pitié vous arracha peut-être ces flatteuſes expreſſions. Ah, vous êtes libre! que rien ne gêne le cœur de ma charmante amie. Si la compaſſion a dicté vos ſerments, qu'ils ſoient oubliés, je vous les rends, je ne vous les rappellerai jamais. Ah, pourrois-je être heureux ſans la certitude de vous plaire!

Attendrie, touchée, pénétrée de ce diſcours ſi paſſionné; ſi généreux, toute entiere à l'amitié, je perdis l'idée du comte de Clare; je ne vis que milord Arundel; il me parut un génie bienfaiſant, dont la préſence alloit me rendre la paix. Je confirmai ſes eſpérances; mon cœur ſe plaiſoit à ſe lier par inviolables ſerments, je croyois le donner

en redoublant mes engagements ; & plus mes nœuds devenoient forts, plus il me paroissoit sentir renaître ma tranquillité.

Nous partîmes le soir même pour Sutton-court, avec le dessein d'y passer un mois, & de n'y recevoir personne. La vue continuelle de milord Arundel, ses soins empressés, mille agréments nouveaux, dont le desir de plaire & l'attente d'un bonheur prochain sembloient le parer encore; mes réflexions, l'honneur, la raison m'affermirent dans le calme où je commençois à me trouver : je cessai de regarder comme un effort pénible le sacrifice de mes sentiments, & j'éloignai de ma pensée tout ce qui pouvoit les ranimer dans mon cœur.

Milord parla enfin à milady d'Anglesey de l'amour du comte de Clare; il lui montra plusieurs lettres de la duchesse de Surrey. J'étois présente, j'entendis avec trouble la lecture de ces lettres; mais elle n'excita point en moi ces mouvements tumultueux, dont peu de jours auparavant le seul nom de milord Clare me faisoit éprouver la violence. Milady d'Anglesey opposa de légeres objections, résista foiblement aux prieres de son frere; peu à peu elle céda à ses instances, il obtint qu'elle permettroit à milord Edmond de lui rendre des soins; avouant même un goût de préférence pour lui, elle s'engagea à l'épouser, si ce goût devenoit un sentiment. Le comte d'Arundel, charmé de sa complaisance, écrivit à la duchesse de Surrey : il l'invitoit à venir partager notre solitude, &

la prioit d'amener milord Edmond. Le lendemain ils arriverent tous deux à Sutton-court.

Je ne pus revoir le comte de Clare ſans émotion. Inſenſiblement je parvins à ſupporter ſa préſence avec aſſez de tranquillité. Peut-être le changement de ſa conduite à mon égard m'aida-t-il à ſoutenir mes réſolutions. Le ſouvenir de ſa premiere amitié ſembloit s'être effacé de ſa mémoire. Il me montroit une indifférence où j'aurois pu remarquer de l'affectation & du dépit, ſi j'avois été moins perſuadée de ſon attachement pour la comteſſe. Il évitoit de ſe placer auprès de moi, de me donner la main à la promenade. Si le haſard nous faiſoit trouver ſeuls un inſtant, il paroiſſoit inquiet, gêné; ſes regards erroient de toutes parts ſans s'arrêter ſur moi; il ne reprenoit ſa contenance ordinaire qu'à l'aſpect d'un tiers, dont l'approche lui laiſſoit la liberté de me quitter, ou le débarraſſoit du ſoin de commencer l'entretien.

J'obſervai cette ſingularité, j'en cherchai la cauſe. Un homme ſi attaché à milady d'Angleſey, ne devoit-il pas chérir ſon amie, une perſonne qu'elle honoroit déja du nom de ſœur? Les deſſeins de milord Arundel n'étoient plus ſecrets, la ducheſſe de Surrey me montroit les égards les plus flatteurs. D'où naiſſoit le caprice du comte de Clare? Pourquoi ceſſoit-il de ſe plaire avec moi? En l'examinant auprès de la comteſſe, en écoutant ſes diſcours, en comparant ſes ac-

... je crus appercevoir dans ses soins une ... dont ma délicatesse se fût offen... j'eusse été l'objet de ... Toutes les expressions conve... l'amour, mais elles n'en avoient ... ses actions portoient le caractere ... jamais celui du ... de ses attentions, à ... vif & continuel de milord Arundel. Quelquefois je croyois devoir communiquer mes remarques à la comtesse; mais ... elle ne se formoit ... de doutes sur la passion de son ... de l'assurer en l'éclai... Elle donna enfin ce consentement si ... par la duchesse de Surrey, & fixa le ... d'Edmond au temps où la bienséance permettroit à milord Arundel de prendre de nouveaux engagements.

Nous étions revenus à Londres depuis un mois. J'y recevois les félicitations de mes amis sur l'heureux lien qui alloit m'unir à milord Arundel, quand il me donna une preuve touchante de sa généreuse attention à prévenir mes desirs. J'entretenois un commerce de lettres avec M. Peters, cet honnête ministre, dont le zele & le bon cœur éclaterent en ma faveur, lorsque la mort de Lucy me laissa seule dans l'univers. Charmé du caractere de cet homme, milord se proposa de le placer avantageusement; en attendant l'occasion favorable à ce dessein, il lui faisoit tenir chaque année une somme assez forte pour répandre l'aisance dans une famille modeste & bien gouvernée.

Un matin, milord vint me prier d'écrire à M. Peters de résigner promptement sa cure, & de se préparer à prendre possession d'une jolie maison à huit milles de Londres, & d'un bénéfice de six cents livres sterling de revenu. Cette bonté, ce tendre souvenir d'un homme auquel je me sentois vraiment obligée, me pénétra de reconnoissance. Je me hâtai d'annoncer cette nouvelle à M. Peters, & j'attendois à tous moments le plaisir de revoir ce digne pasteur, quand un ecclésiastique se présenta chez moi, refusa de dire son nom, & demanda avec instance à me parler. Persuadée que ce devoit être M. Peters, j'ordonnai de le faire entrer, & courus à sa rencontre; mais une figure très-différente de la sienne s'offrit à mes regards, & je reconnus avec surprise, dans la personne qu'on introduisoit, M. Williams, le chapelain de milord Alderson.

Je tressaillis à la vue de cet homme; elle me rappella le moment douloureux de mon départ de Windsor. Inquiete du sujet d'une visite si peu attendue, je le priai de m'apprendre s'il avoit quitté milord Alderson, & si je pouvois me flatter de lui devenir utile.

Permettez-moi, miss, de me féliciter, dit-il en s'inclinant profondément, d'appartenir encore à milord Alderson, & d'être choisi par lui pour apporter de sa part des paroles de consolation & de paix à miss Salisbury. Salisbury, m'écriai-je, étonnée de lui entendre prononcer ce nom. Eh! quoi

aſſuré des diſpoſitions de votre cœur.
ne veut point s'expoſer à vos refus,
é en ſeroit offenſée. Aurai-je la dou-
e remporter cette lettre, de voir ma
che inutile ? Souffrez, miſs, ſouffrez
vous conjure de méditer ſérieuſe-
ur l'extrême différence de votre ſitua-
réſente, & celle où vous pouvez vous
r en acceptant la protection de milord
on. Le comte d'Arundel vous aime,
llez devenir ſa femme; mais en te-
out de lui, en vous ſoumettant aux
ements qu'il daignera prendre, en re-
ſa main avec reconnoiſſance, en vous
t honorée de ſa tendreſſe, de la bonté
fait deſcendre juſqu'à vous, vous ſe-
is ſa maiſon ſans pouvoir & ſans li-
dépendante & n'oſant rien exiger.
rez cet état à celui de miſs Salisbury,
e héritiere de milord Alderſon, con-
ar lui-même à l'autel, portant à ſon
le riches poſſeſſions, & jouiſſant de
avantages attachés à la naiſſance &
tune. Au nom du ciel, miſs, ne
terminez point légérement, conti-
; peſez mûrement vos véritables in-
e n'entreprendrai pas de juſtifier le
de milord; il vous traita durement,
ne : mais quand vous parûtes à
, perſonne n'appuyoit vos préten-
idy, miſtriſs Hammon, n'étoient
émoins capables de faire impreſſion
ſprit. Un homme diſtingué par ſon
r ſes dignités, s'intéreſſe aujour-

vous tend les bras, il vous redemande les ſentiments qu'il vous inſpiroit, & veut mériter votre affection & votre reconnoiſſance.

Je me ſentis émue, touchée; un pere! répétai-je en pleurant. Ah, monſieur, que j'ai deſiré un pere! Qu'il m'eût été doux de me ſentir preſſée entre les bras d'un pere! d'un tendre pere! Eh bien, miſs, eh bien, ce bonheur vous attend, s'écria M. Williams; vous en allez jouir, ſi vous voulez me ſuivre chez votre aïeul. Moi! reparoître devant milord Alderſon, repris-je; non, monſieur, jamais. Je l'ai aimé, ſans doute; je reſpectois en lui le pere de lady Sara; je le ſervois, je le révérois, je deſirois ardemment de lui devenir chere; mon cœur étoit toujours prêt à s'ouvrir en ſa préſence. Pourquoi, ah pourquoi le ſien ſe ferma-t-il à mes cris? A combien de malheurs ſa cruauté m'expoſa! Quel enchaînement de diſgraces l'a ſuivie! O M. Williams, que j'ai verſé de larmes depuis notre ſéparation! Le retour tardif de milord Alderſon n'effaceroit point le ſouvenir amer de mes peines, & je rougirois de tomber aux pieds d'un homme qui peut m'aſſurer de grands biens, il eſt vrai, mais jamais, jamais me rendre le ſeul dont je regretterai toute ma vie la perte.

Vous m'affligez, miſs, & vous m'embarraſſez, reprit triſtement M. Williams. J'eſpérois un ſuccès plus heureux de la commiſſion délicate dont je ſuis chargé. Milord m'a donné une lettre pour vous; mais je ne dois la dépoſer entre vos mains, qu'après

de mon attendrissement; & me présentant la lettre de milord Alderson, il me pressa de la lire.

Je l'ouvris avec beaucoup d'émotion. Ah, madame, que devins-je, en y voyant ces paroles!

Lettre de milord Alderson, à miss Jenny de Salisbury.

" Si miss Salisbury veut trouver un pere
,, en moi; si elle desire que ma bénédiction,
,, ma tendresse & mes biens soient son par-
,, tage, qu'elle quitte à l'instant la maison
,, du comte d'Arundel: qu'elle la quitte
,, pour toujours, & renonce à l'union pro-
,, jetée. J'ai de fortes raisons de m'y oppo-
,, ser. Miss se doit à un autre. Je lui ordonne
,, de rendre justice à la passion constante de
,, milord Danby. Je sais tout: j'approuve
,, la conduite présente de ce lord. L'hon-
,, neur de miss Jenny, son avantage & ma
,, volonté décident en faveur de ce mariage
,, nécessaire & indispensable. [illegible]
,, à m'obéir, je ne suis [illegible]
,, ma fille & mon héritière."

Plus irritée qu'il ne [illegible] suffit de l'exprimer, je jettai [illegible] cette lettre avec indignation. M. W[illegible] la releva, voulut me parler encore [illegible] lui en laissai pas la liberté. Sortez, [illegible]eur, lui dis-je, hâtez-vous de [illegible] exposez point à perdre [illegible] que je dois à votre carac-

tere. Vous ignorez combien vos diſcours ſeroient capables de me révolter. Je hais, je déteſte milord Danby, je mépriſe milord Alderſon. Eh, de quel droit cet audacieux oſe-t-il m'annoncer ſes volontés, m'impoſer des loix, juger ma conduite & diriger mes actions? Moi! recevoir le titre de ſa fille à ces honteuſes conditions, devenir ingrate, parjure! quitter la maiſon de milord Arundel, renoncer à l'honneur d'être à lui, me donner au plus vil des mortels! Allez, monſieur, allez retrouver milord Alderſon. Il s'offenſa de ma hardieſſe, quand j'oſai me dire de ſon ſang; je rougirois à préſent de porter le titre que j'ambitionnois alors; je ne reconnois dans un ami de milord Danby, ni mon parent ni mon protecteur. Je ne dois à milord Alderſon ni tendreſſe, ni reſpect, ni ſoumiſſion; & je renonce du fond du cœur à tous les avantages qu'il veut me faire.

Milord Arundel entra dans mon cabinet à l'inſtant où M. Williams en ſortoit. Ma rougeur, mes larmes, mon agitation le ſurprirent & l'inquiéterent. Je lui fis part de l'entretien que je venois d'avoir avec le chapelain de milord Alderſon. Le comte ſoupira, rêva; un nuage de triſteſſe obſcurcit tout-à-coup la ſérénité de ſon front. Je ne puis condamner les démarches de milord Danby, dit-il; elles tendent à recouvrer un bien précieux, un bien dont rien ne peut réparer la perte. Il eſt actuellement à Londres, & doit retourner inceſſamment à Vienne. Le motif de ſon voyage en Angle-

terre, a sans doute été de captiver la bienveillance de votre aïeul. J'ai su qu'il demandoit le titre de duc pour milord Alderson, & [illegible] sitoit avec ardeur une grace que ce vieillard ambitieux desire depuis long-temps, & n'a pu encore obtenir. En refusant de reconnoitre un pere en milord Alderson, vous détruisez la derniere espérance d'un amant trop constant. Il lui reste un seul moyen... [illegible] je plains l'infortuné James, re[illegible], oui, je le plains : il fut mon ami, [illegible] je ne l'estime point, mais [illegible] pas, je me trouverois bien plus [illegible], si mon bonheur ne l'affligeoit point. [illegible] que sans moi, sans mon amour, il [illegible] touché votre cœur par sa persévérance. Vous savez, miss, si je me suis efforcé de vous le rendre odieux : comment le comte Danby peut-il accuser un autre de vous inspirer ce juste ressentiment que lui-même éleva dans votre ame par son imprudente conduite?

Il lui reste un moyen, m'écriai-je ! Eh, qu'oseroit-il tenter encore? Rien n'est capable d'affoiblir ma haine pour milord Danby; loin de m'engager à le plaindre, sa constante persécution me révolte. La duchesse de Surrey entrant alors, je ne pus faire expliquer milord Arundel ; & quand je voulus ramener ce sujet, il parut le reprendre avec tant de peine, que je crus devoir n'en plus parler.

Huit jours après, nous partîmes pour Suttoncourt, où la double union alloit être for-

mée. On y avoit rassemblé tout ce qui pouvoit en rendre le séjour délicieux. Le comte de Clare & milord Arundel y donnoient tour-à-tour des fêtes superbes ; la joie brilloit sur le visage des personnes invitées à partager nos plaisirs. J'étois parvenue à effacer de mon cœur des souvenirs capables de troubler ma félicité ; jamais milord Arundel ne m'avoit paru plus aimable, plus digne d'être aimé, uniquement aimé ; je m'applaudissois de sentir renaître mes premiers sentiments, je me trouvois heureuse, chaque instant alloit augmenter mon bonheur ..... Ah, madame, que me reste-t-il à vous dire ! Quelle image cruelle vient ranimer ma profonde douleur ! .... Arundel, nom chéri, nom révéré ! ma main ne peut plus te tracer, sans que mon cœur ne se sente déchirer, sans que mes larmes ne te dérobent à ma vue. Ah, pourquoi suis-je encore sur cette terre où milord Arundel n'est plus, où je ne respire que pour déplorer une perte irréparable !

La surveille du jour destiné en apparence pour rendre quatre personnes si heureuses, milord Arundel reçut une lettre ; il la déchira soigneusement après l'avoir lue, même il en jeta les morceaux dans une piece d'eau où nous regardions ensemble des cygnes qui s'y jouoient. Je vis de l'émotion sur son visage ; il me quitta, & fut parler à l'homme qui attendoit sa réponse. Je le suivis des yeux, je me sentis inquiete ; quand il revint, je l'examinai avec attention : il me parut tranquille, & j'imaginai m'être trompée, en sup-

prouvant que cette lettre avoit excité en lui un mouvement extraordinaire.

Le lendemain, à huit heures du matin, milord entra chez moi sans se faire annoncer. Son air ému, sa visite dans un temps du jour où je n'étois pas accoutumée à le recevoir, me causerent du trouble & de la crainte. Je quittai ma toilette, & m'avançai vers le comte; il prit ma main, la serra, la baisa avec ardeur: Jenny, ma chere Jenny, répéta-t-il plusieurs fois! Il s'éloigna, fit quelques pas, revint à moi, me pressa dans ses bras, soupira, s'attendrit: enfin, me présentant un paquet cacheté de ses armes, dont l'enveloppe étoit sans adresse, & un plus petit, où il avoit écrit, *pour miss Jenny*: daignez garder le dépôt que je vous confie, me dit-il, si je ne vous le redemande point aujourd'hui; en ouvrant ma lettre, vous connoîtrez l'usage que vous en devez faire; mais je vous prie instamment d'attendre, pour vous en instruire, que vous ayez de mes nouvelles. En finissant de parler, il m'embrassa encore, sortit, & s'éloigna avec tant de vîtesse, qu'il ne put entendre si je le rappellois.

Je restai tremblante, interdite, sans fixer mes idées, même sans en former, mais alarmée, & ne pouvant bannir de mon ame le trouble & l'effroi qui venoient de s'en emparer. Je passai plus d'une heure dans cette situation pénible, les yeux attachés sur ces papiers. J'allois chercher milady d'Anglesey, lui apprendre la cause de mon agitation, quand des cris perçants & redoublés frappe-

rent mes oreilles. *Il est mort! il est mort!* répétoient plusieurs voix. Je courus, je volai où ce bruit terrible se faisoit entendre... Ah, madame, quel spectacle! Milord Arundel, pâle, sanglant, sans mouvement, soutenu, environné de ses gens qui poussoient vers le ciel d'affreux gémissements; milady d'Anglesey, à genoux devant lui, les bras élevés, criant : ah, mon Dieu! ah, mon frere! Je voulus m'avancer, je tombai sans connoissance... Heureuse, si elle ne m'eût jamais été rendue, si une prompte mort m'eût épargné la certitude d'avoir armé la détestable main qui osa répandre un sang si précieux & si cher!

Revenue d'un long évanouissement, le premier objet qui fixa mes regards, fut milady d'Anglesey à demi couchée sur un sopha, la tête penchée, les yeux fermés, paroissant inanimée. Je jetai un grand cri; & me précipitant à ses pieds, je voulus parler; mais je ne pus que la serrer foiblement. Elle me regarda, étendit les bras vers le ciel; & les laissant retomber sur moi : il n'est plus, me dit-elle, il n'est plus! je n'ai plus de frere, tu n'as plus d'époux! Alors s'abandonnant..... Mais pourquoi vous pénétrer d'amertume, madame, en me forçant de vous peindre une douleur inexprimable? Assez de tristes détails ont déja pu toucher votre cœur sensible, & je me reproche une exactitude, cruelle peut-être, mais que j'ai cru nécessaire pour exposer à vos yeux les raisons de ma conduite.

En s'empressant à me rappeller à la vie, mes femmes firent tomber de mon sein la lettre que milord m'avoit donnée le matin. Elles me la présenterent; malgré mon saisissement & l'accablement de mes esprits, je voulus connoître ses intentions pour m'y conformer. J'ouvris en tremblant cette lettre fatale, & les yeux baignés de larmes, j'y lus ces paroles.

Milord Arundel, à miss Jenny.

" Mon testament est dans le paquet que „ vous avez reçu de moi. Remettez-le à „ milord Morgan. Consolez-vous, consolez „ milady d'Anglesey. J'ai renfermé sous la „ même enveloppe les dernieres expressions „ de ma tendresse; puisse-t-elle vous persuader, toucher votre cœur, & non pas le „ blesser! O ma chere Jenny!... Adieu. „

Milord Morgan étoit présent. Je lui remis le funeste dépôt qui m'avoit été confié. Il l'ouvrit, y trouva une lettre pour moi, & les dernieres volontés du comte d'Arundel écrites de sa main. Il nommoit milord Morgan son exécuteur testamentaire. Quantité de legs devoient être acquittés avant le partage de ses biens, entre milady d'Anglesey & moi, instituées ses héritieres par portion égale. La date de ce testament apprit que milord Arundel avoit passé la nuit précédente à l'écrire. Mille cris de douleur en interrompirent la lecture. La chambre retentissoit de

ſoupirs & de gémiſſements. Préſentes, mais noyées dans nos larmes, ni milady d'Angleſey, ni moi ne l'entendîmes. Milord Morgan déclara qu'il rempliroit le triſte office dont ſon ami le chargeoit. Son premier ſoin fut de nous éloigner, de nous défendre l'entrée de l'appartement de milord Arundel. Nous partîmes au milieu de la nuit pour Angleſey, ſaiſies, abattues, accablées, déſeſpérées, fuyant les conſolations, & deſirant ſeulement la liberté de nous livrer à toute notre douleur.

Dès que le jour parut, j'ouvris la lettre de milord Arundel. Que les derniers témoignages d'une affection ſi tendre firent d'impreſſion ſur mon ame! Qu'elle m'eſt chere cette lettre! que je l'ai ſouvent arroſée de mes larmes! Dans aucun temps de ma vie, elle ne frappera mes regards, ſans ranimer tous les ſentiments que je dois à la mémoire de milord Arundel.

Lettre du comte d'Arundel, à miſs Jenny.

" A l'inſtant où vous lirez cette lettre, un
„ homme qui vous adore, n'exiſtera plus. Il
„ tremble, il frémit en ſongeant aux larmes
„ qu'il va peut-être faire couler. O ma chere
„ Jenny! ne me pleurez point. Que jamais
„ le cœur de ma ſenſible amie ne ſe livre à
„ la douleur, à des regrets trop amers; mais
„ qu'il s'attendriſſe quelquefois au ſouvenir
„ de mon amour, de ma ſincere eſtime, de
„ ma fidelle amitié! Conſervez mon idée,

„ aimez à vous la rappeller; pensez que mon „ ame erre autour de vous, que la partie la „ plus précieuse de moi-même n'est point „ anéantie, qu'elle s'occupe encore de vo„ tre bonheur, que le sien en dépend, qu'elle „ souffre si vous n'êtes point tranquille & „ heureuse.

„ Adoucissez les chagrins de milady d'An„ glesey, nommez-la toujours votre sœur, „ continuez à vivre avec elle, chérissez-vous „ toutes deux. Qu'elle n'éloigne point trop „ long-temps l'accomplissement de sa pro„ messe. Consolez-vous ensemble, ne m'ou„ bliez pas : que ma mémoire vive dans vos „ cœurs, mais qu'elle n'en trouble point la „ paix. Adieu, ma chere Jenny, adieu pour „ jamais. „

Pour jamais! Ah, dieu! aimable & cher Arundel! Non, je ne *t'oublierai point*. Tu seras sans cesse présent à mon idée, sans cesse la tienne remplira mon cœur; pour les autres tu ne vis plus, tu vivras toujours pour moi. Tes amis t'oublieront, ta sœur se consolera, le temps t'effacera de la mémoire des hommes; moi seule je conserverai ton souvenir, j'agirai comme si tes yeux éclairoient encore mes pas; & si ton ame *erre autour de moi*, je ne l'attristerai point, en donnant à un autre la main que tu daignois recevoir.

En quittant la duchesse de Surrey, milady l'avoit priée de lui permettre de ne recevoir ni les visites, ni les lettres de milord Clare. Elle lui dit adieu à Suttoncourt, & le prévint

sur

ır l'extrême solitude où elle vouloit vivre Anglesey. Elle s'y livroit à toute sa douur : nous pleurions continuellement enmble. Loin de chercher à éloigner le sou:nir accablant de la mort du comte d'Arun:l, nous nous attachions à l'entretenir, à ›us en faire répéter les circonstances. Hé:rt, un valet de chambre François, entré 'puis peu au service de milord, avoit reçu lui l'ordre de se trouver à un endroit du rc qu'il lui désignoit, & de partir pour s'y ıdre une demi-heure après que lui-même 'oit sorti de son appartement. Cet hom:, arrivant auprès de son maître, le vit :ndu sur la poussiere, respirant à peine, ant déja perdu ses forces par l'effusion de ı sang. On soutenoit celui contre lequel lord venoit d'avoir affaire : il étoit fort ssé, se débattoit dans les bras de ses gens, ıdoit les siens vers milord Arundel. Hé't l'entendit s'écrier : *qu'ai-je fait! ah, lheureux qu'ai-je fait!* Il ne connut ni , ni les hommes qui l'emportoient. Il npressa d'arrêter le sang de milord Arun-, des paysans l'aiderent à le transporter château. Le comte y expira au moment milady d'Anglesey, attirée par les cris de femmes, entroit dans la chambre où on oit de l'apporter.

;e récit, cent fois recommencé, toujours lement écouté, suivi de pleurs, de gé:ements, ne fixoit point nos idées, ne nous ›uvroit point la main qui nous privoit r jamais du comte d'Arundel ; mes soup-

çons se rassembloient tous sur milord Danby. Eh! quel autre eût répandu un sang si précieux? Quel autre pouvoit haïr la plus noble des créatures? Chéri, respecté, utile à sa patrie, milord Arundel avoit un ami dans chaque citoyen. Quel autre que ce barbare, destiné à m'affliger, à pénétrer mon ame d'horreur & d'amertume, eût attaqué la vie du comte d'Arundel? Milady d'Anglesey faisoit les mêmes réflexions; mais, dans la crainte d'aigrir mes peines, elle n'osoit alors me les communiquer.

Parti de Londres six jours avant ce funeste événement, resté, disoit-on, malade en route, milord Danby ne paroissoit avoir aucune part à la mort du comte d'Arundel. Milady envoya Hébert au lieu où ses équipages & lui-même s'étoient arrêtés. Elle donna ordre à cet homme d'employer toute son adresse à voir milord Danby. Hébert fit une extrême diligence; à son retour il assura la comtesse que le lord malade n'étoit point le meurtrier de son maître; j'ai su depuis, qu'*un* gentilhomme du comte Danby passoit en ce lieu pour lui. Le rapport d'Hébert détruisit les soupçons de la comtesse; il auroit peut-être affoibli les miens, si peu de jours après son arrivée, cette lettre ne les eût confirmés.

Lettre de milord Danby, à miss Salisbury.

« Ne me reprochez rien, cruelle; vous » m'avez rendu si malheureux, qu'il n'est

„ plus en votre pouvoir d'ajouter à la rigueur „ de mon ſort. Qui veut donc, qui prétend „ ici conſerver malgré moi mes jours? Ah, „ je déteſte la vie! Pourquoi la main d'A- „ rundel n'a-t-elle pas terminé ces jours „ odieux? Pourquoi ménagea-t-elle un fu- „ rieux?... C'eſt à vous, fille inflexible, „ que je demande la mort; vengez un amant „ chéri.... Chéri! Ah, dieu! ce cœur ſi „ fier, ſi indomtable, a donc pu ſe donner!... „ Pour étouffer la voix du ſang de milord „ Arundel, voix qui s'éleve du fond de mon „ cœur & le déchire; pour tarir la ſource de „ vos pleurs, que ma tête tombe à vos yeux „ ſur un échafaud. Montrez ma lettre à mi- „ lady d'Angleſey, à tout l'univers; pour- „ ſuivez un coupable, qu'il ſoit puni: il ſe „ hait lui-même.... Inhumaine! il vous aime „ encore, il ne peut reſpirer & ceſſer un mo- „ ment de vous adorer, de vous deſirer. „ Hâtez-vous de l'accuſer, de le perdre; „ s'il ne meurt, il vous cherchera ſans ceſ- „ ſe, il ne renoncera point à vous.

„ *P. S.* On me trouvera chez milord Al- „ derſon, chez votre pere; votre pere dont „ vous mépriſez les ordres. Ah, ſi vous les „ aviez reſpectés!.... Découvrez mon crime, „ découvrez mon aſyle. Eh, pourquoi vou- „ drois-je attendre une mort lente dans ce lit „ de douleur où l'on me tient captif! C'eſt „ à vos yeux que je veux mourir; montrez- „ vous une fois ſenſible aux vœux du plus „ infortuné des hommes; accordez-lui l'uni- „ que grace que ſon cœur attend du vôtre. „

Ah, madame, Je me sentis prête à condescendre à ses desirs, à le livrer au supplice qu'il méritoit! La foiblesse de mon sexe & la douceur naturelle de mon caractere s'opposerent bientôt aux premiers mouvements que cette étrange lettre excitoit en moi. Ah, qu'il vive, m'écriai-je, qu'il passe dans l'amertume ces jours si fatals à mon repos; qu'il sente, s'il se peut, les mêmes douleurs dont il a pénétré le cœur d'une fille malheureuse, malheureuse par lui seul! Que ma haine, mon mépris, le souvenir de sa fureur, soient la juste punition de ses crimes; & que milord Arundel expirant, le livre à d'éternels remords!

La duchesse de Surrey écrivoit souvent à milady; elle vint à Anglesey, y resta quelque temps. Ses discours consolants, ses caresses, ses prieres déterminerent enfin milady à retourner à Londres. Depuis trois mois un si grand deuil, une douleur si vive n'avoit laissé de place, ni à l'amour, ni au souvenir d'un engagement formel. Milady sembloit détachée de son amant & du monde, elle ne se sentoit point disposée à reprendre cette vie dissipée, dont ses chagrins lui rendoient l'idée pénible & désagréable: la présence du comte de Clare ranima ses sentiments pour lui. Notre retour à Londres lui fit entrevoir un terme à ses chagrins. Cette passion douce & tendre, dont son ame étoit naturellement susceptible, reprit tous ses droits sur son cœur: elle pleuroit encore; mais en donnant des larmes au souvenir de son aimable

rere, elle ſe rappelloit qu'il avoit paſſionnément deſiré ſon union avec milord Clare ; elle en remit la cérémonie au temps où elle quitteroit le deuil ; & ſe rendant à la ſociété, elle reprit ſa façon de vivre ordinaire.

Je conſervai à Londres la ſombre triſteſſe qui m'accabloit à Angleſey. Il eſt des douleurs dont la réflexion augmente ſans ceſſe l'amertume. Cauſe innocente, mais réelle, de la mort de milord Arundel, je me diſois à tous moments : s'il ne m'eût point aimée, il vivroit, il ſeroit heureux : j'ai apporté le malheur dans ſa maiſon ; je l'ai remplie de deuil, j'ai affligé ſa ſœur ; l'inſtant où deux cœurs ſi généreux s'attendrirent ſur mon ſort, étoit l'inſtant marqué pour anéantir leur bonheur. Pendant que ces déſolantes penſées occupoient mon eſprit, mes larmes couloient abondamment ; je ſouhaitois la fin d'une vie agitée. Contemplant avec reſpect un portrait de milord Arundel, j'étendois les bras vers lui ; des cris m'échappoient, & mon cœur oppreſſé ſembloit prêt à ſe briſer.

Pour rendre mes peines plus inſupportables, l'auteur de toutes mes diſgraces, milord Danby, ſe rétablit, obtint ſon rappel, & fixa ſon ſéjour à Londres. Il m'écrivoit, il me faiſoit parler : je lui renvoyois ſes lettres ſans les ouvrir, j'impoſois ſilence à ceux qui prononçoient ſon nom devant moi. Milord Alderſon, inſpiré par lui, attaché à ſes intérêts, entreprit de me *ſoumettre*, de me *ramener à ſon obéiſſance*. On m'annonça de ſa part qu'il porteroit au pied du trône ſes

plaintes & ſes *juſtes prétentions*; qu'il me forceroit à reconnoître, à *reſpecter ſon autorité.* Je mépriſai ſes vaines menaces; mais tant de démarches ne purent ſe faire en ſecret. Le bruit ſe répandit que j'étois proche parente de milord Alderſon, engagée par ma promeſſe au comte Danby, avant ſon mariage avec la ducheſſe de Rutland. Un caprice incompréhenſible m'avoit portée, diſoit-on, à rompre cet engagement, à me ſouſtraire à l'autorité de milord Alderſon. Ce parent *indulgent* vouloit me *pardonner*, me rappeller auprès de lui, m'*adopter*, m'aſſurer ſa fortune, m'élever au rang de ducheſſe, en me donnant ſon nom, ſes armes, ſes titres, un époux. Inſenſible à ſes bontés, dédaignant de ſi grands avantages, je refuſois de lui prouver ma reconnoiſſance, en devenant la conſolation de ſa vieilleſſe. Bientôt tous les yeux ſe tournerent vers moi : on calculoit déja les immenſes richeſſes dont je pouvois jouir; milady Surrey, milord Morgan, les amis de la comteſſe, les miens, s'intéreſſerent au ſuccès des vœux de milord Alderſon. On admira la conſtance du comte Danby, on me blâma de la voir avec indifférence. Peu à peu je devins l'objet de l'attention publique. La vicomteſſe de Belmont & milord Clare furent les ſeuls qui refuſerent abſolument de ſe prêter à ménager une réconciliation entre milord Alderſon & moi.

Cette perſécution m'affligea, elle me fit porter mes regards ſur l'unique moyen de me procurer du repos; mais mon attache-

t pour milady d'Anglesey s'opposoit à projets. Je frémissois en songeant à m'éner d'une amie si chere. Comment me udre à la quitter! La douceur de vivre c elle étoit ma seule consolation. Où pormes pas? dans quel lieu me fixer? Incone, indifférente à tout le monde, irois-je 'exposer à de nouveaux dangers? Souvent desirois que M. Peters n'eût point abanonné le comté d'Yorck; sa maison à présent près de Londres, ne m'offroit plus un asyle ù je pusse espérer de vivre ignorée : inquiee, incertaine, je voyois la nécessité de fuir, le me cacher à tous les yeux; mais la reconnoissance & l'amitié me faisoient balancer, & détruisoient à tous moments mes résolutions.

Depuis la mort de milord Arundel, je ne recevois personne chez moi, j'évitois même de paroître dans l'appartement de milady d'Anglesey. Pendant le peu de moments où j'y restois, il m'étoit impossible de ne pas m'appercevoir des attentions marquées de milord Clare. Celui dont l'indifférence trop apparente me blessoit à Suttoncourt, qui me fuyoit, éloignoit toutes les occasions de m'entretenir, devenu mon plus tendre ami, sembloit sentir mes peines, se faire une étude de les adoucir, ou du moins de me prouver qu'il les partageoit. Je vis ce changement avec surprise, peut-être avec intérêt. L'affection de milord Clare m'inspira de la reconnoissance. Dans le temps où il me négligeoit, il me croyoit heureuse; mon infortune rani-

moit ſon amitié. J'attribuois ce retour à la généroſité de ſon cœur, à ce ſentiment naturel qui nous fait deſirer de conſoler ceux dont la douleur éclate à nos yeux. Mes idées ne s'étendoient pas plus loin, quand je reçus avec votre lettre celle que lui-même vous avoit écrite.

Jamais étonnement ne fut égal au mien, en apprenant que milord Clare m'aimoit; que j'avois toujours été l'objet de ſa tendreſſe; que, forcé de feindre, il ſouffroit, il gémiſſoit de tromper milady d'Angleſey, & de me cacher ſes ſentiments. Je parcourus cette lettre, ſans pouvoir m'aſſurer ſi mes ſens ne me ſéduiſoient point, ſi je n'étois pas au milieu d'un ſonge embarraſſant. En la reliſant, en me rappellant les diſcours & les actions de milord Clare, en comparant ſa conduite & ſes aveux, je me vis contrainte à le croire, & ne pus me défendre de le plaindre.

Que notre ame eſt foible, madame! qu'il eſt facile d'en mouvoir les reſſorts délicats! Que l'on connoît mal ſon cœur, & que le feu de l'amour ſe rallume aiſément! Forcée par la raiſon, par l'honneur, par l'amitié, à vaincre un penchant trop tendre, le temps & ma profonde douleur ſembloient en avoir entiérement effacé le ſouvenir. Cette lettre le ranima. Un mouvement flatteur, un plaiſir vif, enchanteur, plaiſir ſenti pour la premiere fois, éloigna de mon eſprit tout autre objet. L'aſſurance d'être aimée porta au fond de mon ame une douce joie. Quoi, milord Clare m'aime, répétois-je tout bas! Quoi,

je ſuis aimée de milord Clare! Il *m'adore*, il *renoncera à tout* s'il peut *toucher mon cœur, ſi j'accepte le ſien!* Rappellée bientôt à moi-même, je ſoupirai, je pleurai. Ah, pourquoi, m'écriai-je, pourquoi le ſort nous fit-il rencontrer ſi tard, aimable Edmond! Que ne t'offrit-il à mes regards dans les jardins de ton frere! D'où vient qu'un perfide y parut à mes yeux, & que je ne t'y vis point! Ce cœur, deſtiné à t'aimer, ſe fut donné, ſans doute; je pouvois alors te préférer, te chérir; aucun obſtacle ne s'oppoſoit à tes vœux, à mon choix. Je n'aurois point éprouvé les diſgraces cruelles qui m'ont accablée. Charmée de toi, de tes ſentiments, j'aurois fait mon bonheur de te les inſpirer, ma joie de les partager; ta tendreſſe m'eût rendue inſenſible aux rigueurs de la fortune; je n'aurois point gémi de la privation de ſes biens. Pauvre, mais ſatisfaite, même dans l'abaiſſement, tous mes jours ſe ſeroient levés ſereins. Eſt-il un état que l'honneur ne puiſſe ennoblir? Eſt-il une ſituation que l'amour heureux ne puiſſe rendre délicieuſe?

La premiere ſurpriſe de mes ſens diſſipée, je me reprochai les mouvements où je venois de m'abandonner. Je relus pluſieurs fois cette lettre. Je pardonnai à milord Clare un projet inſenſé. Il aimoit : de puiſſants obſtacles s'oppoſoient à ſes vœux ; tous les moyens de les ſurmonter ſe préſentoient à ſon eſprit ; il les adoptoit ſans les examiner, ſans en appercevoir l'injuſtice & l'irrégularité. Le deſir eſt un dangereux conſeiller ; il applanit ſa

cilement les plus grandes difficultés; tout se prête, tout s'arrange au gré d'un amant passionné; tout ce qu'il veut lui paroît possible. Mais, comment la vicomtesse de Belmont a-t-elle pu approuver un pareil dessein, engager milord Clare à vous écrire? Le peu de mots qu'elle a mis dans cette imprudente lettre, me révoltent contre elle. *La fortune de miss Jenny est égale à celle de la comtesse d'Anglesey; la duchesse de Surrey estime, chérit miss Jenny; pourquoi ne consentiroit-elle pas au bonheur de milord Clare? Edmond n'est point aimé de milady d'Anglesey, elle l'épousoit par complaisance pour son frere. Sa longue retraite, le délai de trois mois, qu'elle a exigé à son retour d'Anglesey, prouvent son indifférence. Elle saisiroit avec joie le plus léger prétexte de rompre ses engagements.*

Elle ne l'aime point! Quoi! milady d'Anglesey n'a pu donner des larmes à son frere, à son ami, sans se montrer *indifférente! Nos fortunes sont égales!* Quelle idée votre amie & la mienne a-t-elle de mes sentiments, si elle me croit capable d'employer les dons de milord Arundel à percer d'un trait cruel le cœur de sa sœur, à lui ravir l'époux qu'il lui destinoit? Moi, je recevrois une main qui devoit être à milady d'Anglesey, je trahirois mon amie, je l'offenserois; je paierois d'une noire ingratitude ses bontés, sa tendresse; j'oublierois des engagements sacrés; je m'efforcerois de bannir milord Arundel de ma mémoire; quelqu'un auroit le droit d'exiger cet oubli, de regarder comme une

infidélité les larmes que m'arrache r
nir pour jamais gravé dans mon an
madame! l'amour a ſéduit mon cœı
l'a point avili. J'ai aimé, j'aime
je l'avoue; mais vous ſerez ſeule dé
de mon ſecret. Milord Clare ignorera
ma foibleſſe : j'anéantirai ſes eſpéra
remplira des devoirs indiſpenſables. S
cipes me raſſurent ſur le ſort de
d'Angleſey; il lui rendra juſtice, i
ra, ils jouiront enſemble de l'enti
tune de milord Arundel. Eh, qu'e
je? Ai-je beſoin de ce vain éclat q
vironne, de ce faſte inutile, import
pre ſeulement à m'attirer les regard
d'une multitude trompée qui le croi
du bonheur?

Si ma reconnoiſſance & ma tend
pour milady d'Angleſey me faiſoie
ger avec crainte, avec douleur, un
peut-être une éternelle ſéparation.
rêt détermina mes réſolutions cha
Je ne devois plus m'offrir aux yeı
lord Clare; il falloit l'éviter, le fu
le repos de milady d'Angleſey. L
me, je fis conſentir la comteſſe à
partir le lendemain pour aller paſſ
chez M. Peters. Ma promeſſe m'y
depuis qu'il demeuroit près de Lc
crivis à milady Belmont. Ma le
noit un refus décidé & des plain
ves de l'offenſante propoſition q
oſé me faire.

C'est dans la retraite agréable & paisible de M. Peters que j'ai écrit ce long détail des événements de ma vie, que j'ai formé le projet d'en sacrifier toute la douceur à l'amitié. Un ami si sage, si éclairé, si prudent, approuve mes résolutions. Il a bien voulu revenir à Londres avec moi. Ses soins attentifs m'ont mise en état de suivre le seul parti qu'il me convient de prendre. J'ai jeté les yeux sur ma position présente, sur celle de milady d'Anglesey. Persécutée par milord Alderson, prête à voir éclater le secret de ma naissance, à exposer la réputation de ma mere, craignant sans cesse les fureurs de milord Danby..... grand dieu! s'il pénétroit dans mon cœur, s'il savoit que le comte de Clare!... Ah, du moins, qu'un des vœux de ma mere soit exaucé, *que je n'expire point pénétrée de la même douleur qui lui ravit le jour!*.... Mais l'heure me presse, M. Peters m'attend, il remettra ce manuscrit à votre courier. Le jour commence à paroître, sa foible lueur semble augmenter le trouble affreux de mon cœur. O milady d'Anglesey! ô ma tendre amie! je vous laisse donc pour jamais! Il ne m'est plus permis de vivre avec vous, de presser contre mon sein la sœur de milord Arundel; le soin de votre bonheur me force à vous fuir, à chercher sous un ciel étranger le repos que ma patrie ne peut m'offrir...... Ah, madame, quel sacrifice! Quoi, je ne verrai plus milady d'Anglesey!.... Que va-t-elle penser! Mes véritables motifs cachés sous d'apparents prétextes...... Ah,

ſi elle me croyoit ingrate!... N'importe, qu'elle ceſſe de m'aimer; mais qu'elle ſoit heureuſe! Adieu, madame, adieu; je vous écrirai bientôt du lieu de ma retraite, ſi pourtant je ſurvis à l'extrême douleur dont je me ſens oppreſſée.

Lettre de miſs Jenny, à milady Roſcomond.

De France, à Ruel.

“ Un long temps s'eſt paſſé, madame, „ avant qu'il m'ait été poſſible de vous écri- „ re. Malade en arrivant à Paris, j'y ai reſté „ deux mois dans l'attente d'un événement „ que je prévoyois ſans le craindre. Conva- „ leſcente, mais foible, je ſuis venue à la „ campagne chez madame Ramſay, veuve „ d'un officier mort au ſervice du roi de „ France. M. Peters, ſon parent, avoit eu „ la bonté de la prévenir ſur mon départ de „ Londres, & de me procurer un logement „ dans ſa maiſon. Je ne puis trop me louer „ de ſon accueil & de ſes obligeantes atten- „ tions. Je commence à croire que le chan- „ gement des lieux & des objets opere ſen- „ ſiblement ſur notre ame. Je ſuis encore „ bien triſte, il eſt vrai, mais je ſuis moins „ agitée; je pleure ſouvent, mais à préſent „ mes larmes coulent ſans effort, elles ſou- „ lagent mon cœur. Je n'enviſage point un „ avenir heureux, mais j'entrevois dans l'é- „ loignement une vie tranquille. Mon re- „ gret le plus vif eſt d'être ſéparée de mi-

„ lady d'Anglesey, de l'avoir affligée par „ ma fuite. Elle me la pardonne enfin ; mais „ elle se plaint d'une privation si dure. Ses „ lettres touchantes m'attendrissent & me „ consolent. J'ai lu, sans trop d'émotion, le „ récit de la cérémonie qui vient de l'unir „ pour jamais à milord Clare ; elle se trouve „ heureuse. Il m'est bien doux de penser que „ milady d'Anglesey est heureuse.

„ Je lui ai donné par un acte authentique „ tous les biens dont milord Morgan m'a- „ voit remis les titres ; mais j'ai trop estimé „ milord Arundel, pour ne pas consentir à „ lui devoir ma subsistance : une pension „ viagere de mille livres sterling suffit ici „ pour me faire vivre avec aisance. Ah, je „ ne rougis point de le nommer mon bien- „ faicteur ! Pendant une partie de l'année, „ mon séjour sera dans cette maison agréa- „ ble & solitaire. Les amusements champê- „ tres sont les seuls que je puisse espérer „ de goûter. Des fleurs, des oiseaux, mes „ crayons, de riantes promenades, des li- „ vres, des souvenirs tristes, mais chers, „ mais précieux à mon cœur, occuperont „ mes jours... Adieu, madame ; n'oubliez „ point une amie qui vous aime, vous res- „ pecte, & met au nombre de ses idées con- „ solantes la douceur de penser que vous la „ plaignez. „

Fin du Tome quatrieme.

















